

Guide botanique de la santé, ou traité simple des maladies et des herbes qu'il faut employer pour les guérir ... / Traduit sur la quatorzième édition anglaise.

Contributors

Coffin, A. I.

Publication/Creation

Paris : Charpentier, 1849.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ushstbvc>

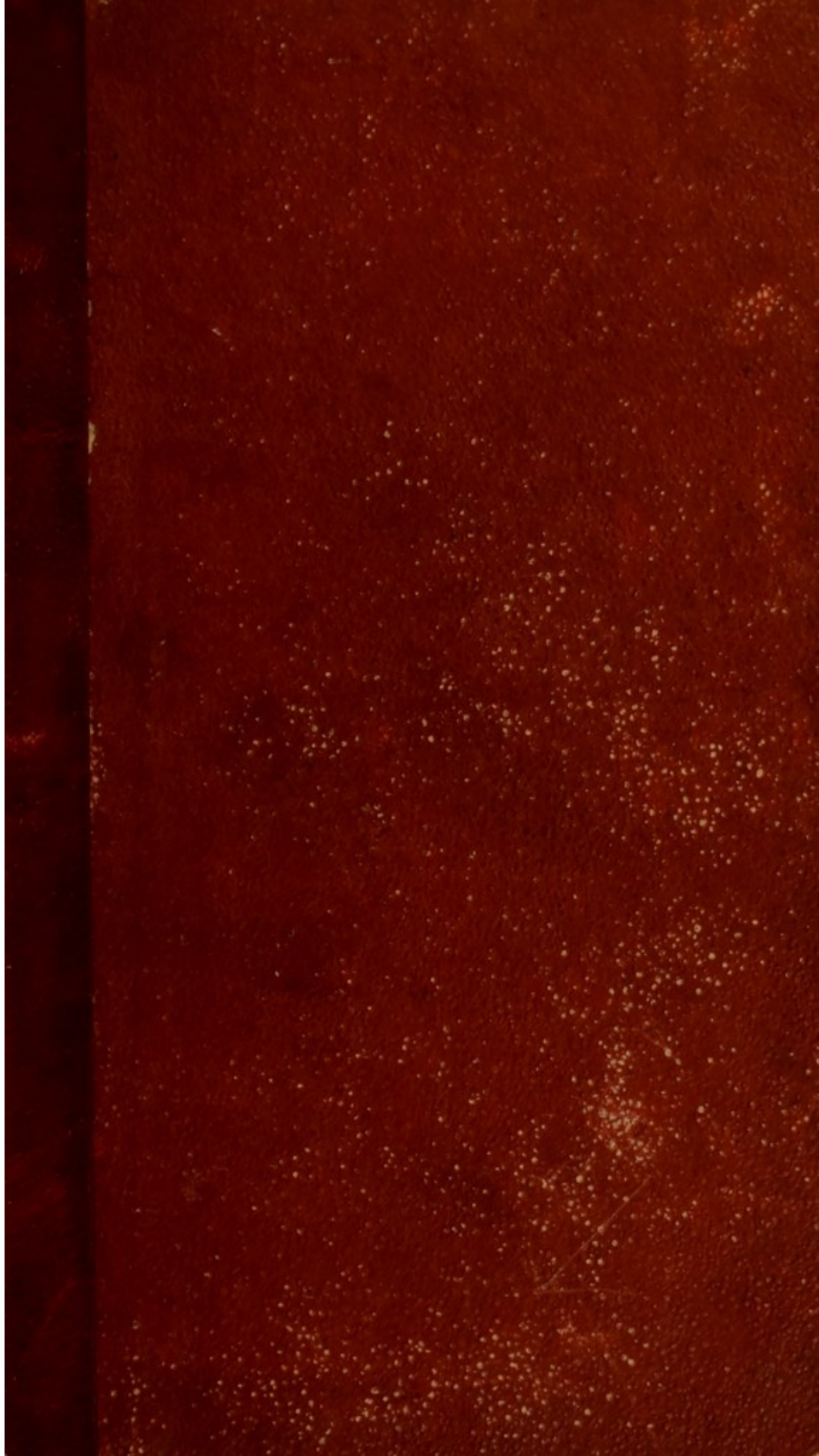
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



Suppl

COFFIN, A.I.

c

⑦

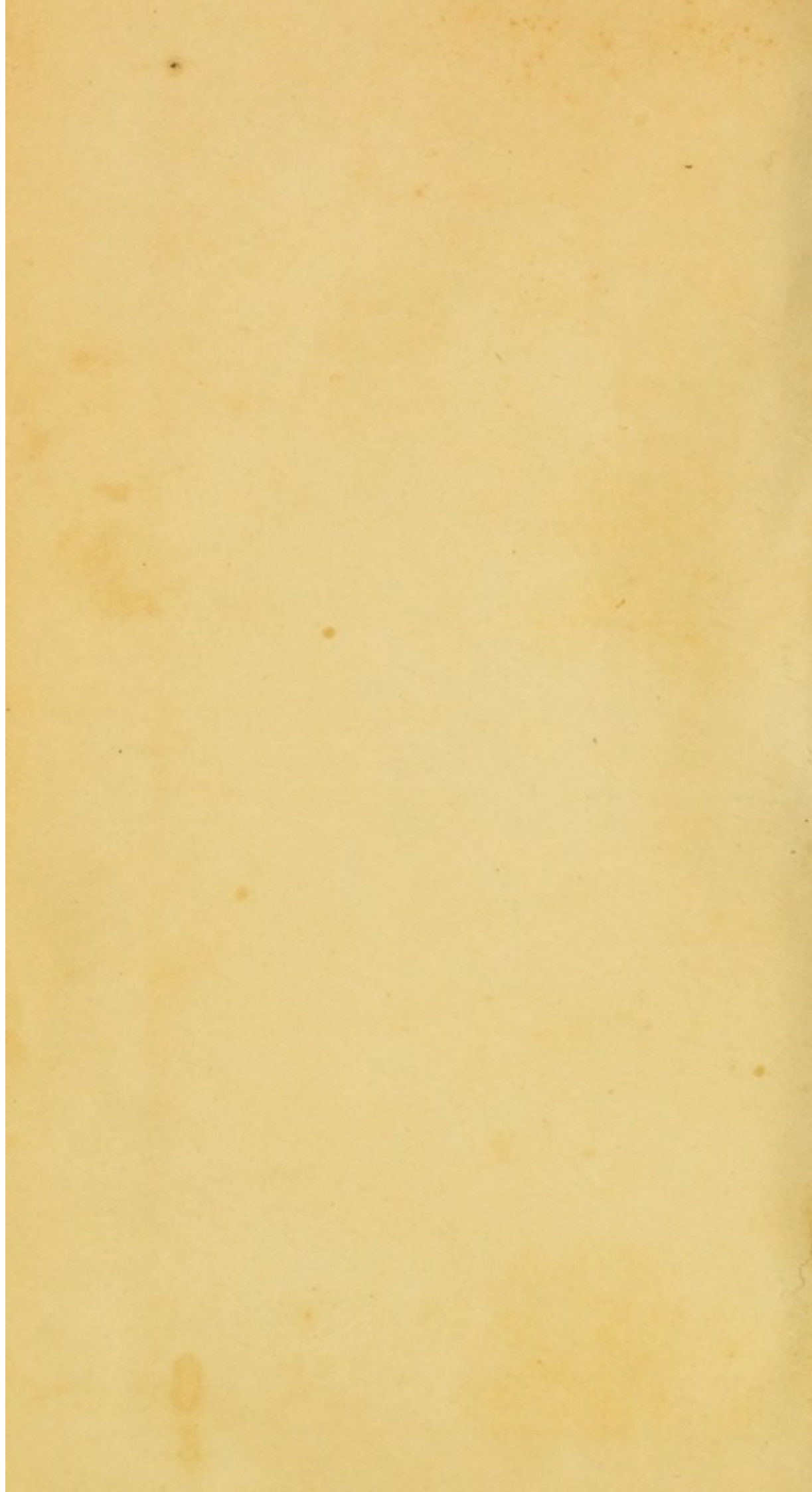
£8.50

Pharm

~~Pharm~~

~~Pharm~~

~~Pharm~~



GUIDE BOTANIQUE

DE LA SANTÉ.



58, 7 1/2 / SUPP B

ETUDE BOTANIQUE

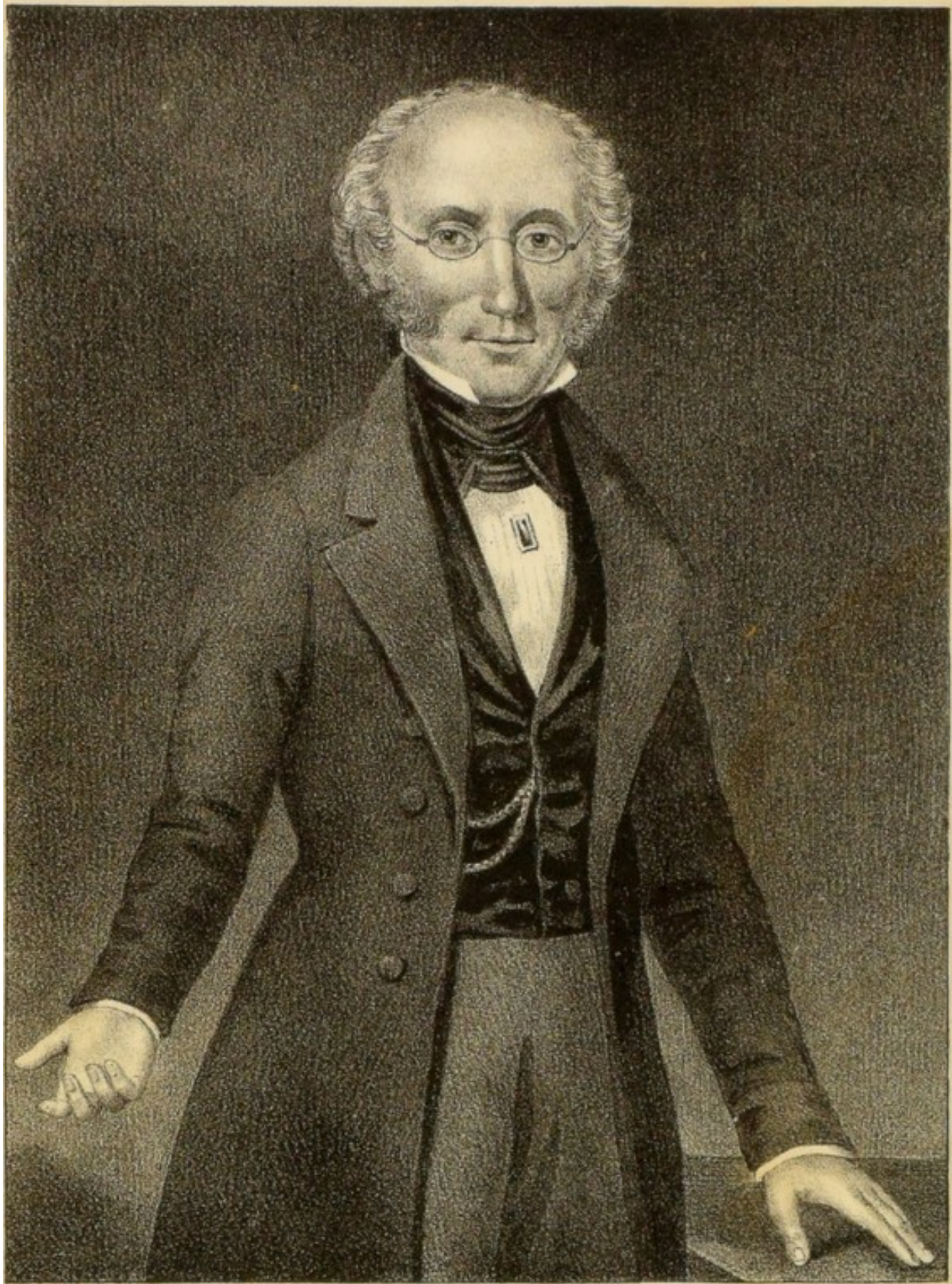
Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

DE LA SAINTE



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28742369>



Titre de Villain.

A. J. COFFIN,
Docteur en Médecine.
Professeur de la Botanique Médicale,
etc l'auteur du Guide de la Santé.

GUIDE BOTANIQUE

DE LA SANTÉ,

OU

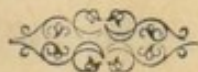
TRAITÉ SIMPLE DES MALADIES ET DES HERBES QU'IL FAUT EMPLOYER
POUR LES GUÉRIR.

PAR A. I. COFFIN

(de New-York, États-Unis d'Amérique),

Docteur en médecine et en chirurgie de l'Université de Rostoc,
Professeur de botanique médicale, Auteur d'un Traité
d'Obstétrique, etc.

TRADUIT SUR LA QUATORZIÈME ÉDITION ANGLAISE.



A PARIS,

CHEZ CHARPENTIER, LIBRAIRE,

PALAIS-NATIONAL, GALERIE VITRÉE, 16;

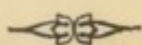
Et chez l'Auteur, rue de la Harpe, 45.

—
1849

333503



PRÉFACE.



Rousseau a dit : On ne lit guère les préfaces : la nôtre sera donc bien courte. Les opinions et les théories exposées dans cet opuscule sur les maladies et sur la manière de les guérir sont assez souvent en contradiction complète avec celles admises par les médecins en général ; cependant elles sont presque toujours en accord avec la pratique de l'antiquité, lorsque l'art de guérir était plus simple et en même temps plus heureux dans ses résultats qu'il ne l'est aujourd'hui.

Cet ouvrage a eu un succès extraordinaire en Angleterre, où il est arrivé à sa quatorzième édition. En effet, il paraît avoir atteint le but que l'auteur s'était

proposé, c'est-à-dire de mettre tout le monde à même de se guérir par le seul emploi des herbes médicinales.

L'auteur ne cherche pas à s'excuser des attaques que lui, médecin, a dirigées contre la profession médicale; car si la théorie et la pratique qu'il expose sont basées sur la vérité, aucune excuse n'est nécessaire, et si elles sont basées sur l'erreur, toute excuse serait inadmissible. Il invite donc la critique de ses confrères, et en attend la décision avec la confiance qu'elle lui sera favorable.

Un dépôt a été établi au n° 45, rue de la Harpe, pour la vente de certaines herbes dont l'emploi est prescrit dans ce livre, et que l'on ne peut pas se procurer chez tous les herboristes.

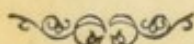


TABLE.

A.	Manière de les distinguer... 110 Avis au public..... 321
	B
Absinthe..... 123 Accouchements..... 307 Acide prussique ou hydro- — cyanique..... 61 — oxalique..... 61 Addenda..... 369 Agents curatifs désignés par la nature..... 74 Agents médicaux des écoles. 58 Aigremoine..... 103 Alcool..... 73 Aliments..... 149 Aloès..... 142 Amandes amères..... 119 — (sirop d')..... 120 Anatomie..... 39 Anecdote..... 91 Antimoine..... 63 Antiscorbutiques..... 129 Antispasmodiques..... 132 Aphthes ou muguet..... 160 Apoplexie..... 199 Appendice..... 322 Arsenic..... 60 Assa foetida..... 136 Asthme..... 254 — Moyen de le soulager... 256 Astringents..... 100	Baies de cirier (poudre des). 370 Bains de vapeur..... 305 Bardane..... 129 — Ses semences..... 129 Baume de Galaad..... 114 Bec de grue ou géranion... 107 Bénoîte ou herbe de St-Be- noît..... 106 Botanique (étude de la)... 68 Brûlures..... 287 — Pommade pour les guérir. 147
	C.
	Camomille (romaine)..... 93 — (fétide)..... 92 Cancer (Onguent pour)... 148 Cannelle..... 87 Cataplasme..... 104 Catarrhe..... 222 Cathartiques..... 141 Centauree..... 116 Cerveau (inflammation du). 226 Chaleur le principe de la vie. 26 Chêne (écorce du)..... 107 Choléra asiatique..... 210

Choléra-morbus.....	209
Choléra des enfants.....	207
Chorée ou danse de St-Guy.	194
Circulation du sang.....	264
Classification des remèdes.	76
Clystères ou lavements....	145
Cœur (palpitations du)...	221
Coliques.....	207
Colombo.....	121
— (Décoction du).....	122
Conseils aux nourrices.....	162
Conserve de pied de veau..	146
— de rose trémière.....	143
Consomption ou phthisie pul- monaire.....	257
— En quoi elle diffère de la fièvre.....	257
Consoude officinale.....	118
— (Sirop de).....	119
Constipation.....	206
Contre-irritation.....	266
Convulsions.....	196
Coqueluche.....	176
Correspondance.....	355-367
Crampes.....	202
Croup.....	236
Cubèbe.....	131
Cureuma.....	122

D.

Danse de St-Guy, ou chorée.	194
Dent de lion ou pissenlit..	127
Dentition.....	161
Diarrhée.....	215
Diurétiques.....	125-129
Dyspepsie, ou difficulté de digérer.....	179
Dyssenterie.....	215

E.

Écorce (de chêne).....	107
— (du Pérou).....	107

Émétique.....	95-99
Emplâtre stimulant.....	148
Engelures.....	290
Épilepsie ou mal sacré....	196
Epine-vinette.....	111
Epistaxis ou saignement du nez.....	218
Erysipèle.....	225
Esquinancie.....	232

F.

Feu de Saint-Antoine.....	225
Fiel de bœuf.....	139
Fièvre (la).....	292
— comparée avec la phthisie pulmonaire.....	134
Fleurs de pêcher en sirop..	120
Foie (inflammation du)...	243
Fractures des os.....	315
Fraisier.....	125
Framboisier (feuilles et fruits du).....	102

G.

Galane ou tortue.....	370
Gale (la).....	286
— Onguent pour la guérir.	131
Gelée (effets de la).....	291
Genêt.....	128
Germandrée.....	122
Gingembre.....	84
— Très-bon contre la phthi- sie pulmonaire.....	85
Girofle (clous de).....	86
Gomame arabe.....	144
Gomme myrrhe.....	121
Gonorrhée (la).....	317
Goutte (la).....	193
Grateron ou gaillet.....	126

H.

Hémorroïdes.....	217
— Pommade pour les guérir.	147

Hydrophobie.....	246
Hydropisie.....	250
Hypocondrie.....	205
Hystérie.....	197

I.

Ictère ou jaunisse.....	188
Inflammation (du cerveau),	226
— (de l'estomac).....	241
— (du foie).....	243
— (des intestins).....	244
— (de l'œil).....	229
— (de l'oreille).....	285
— (des poumons).].	240
— (des reins).....	245
Injectons.....	145
Inoculation.....	168
Instruction pour cueillir les	
herbes.....	74
— Pour réduire les frac-	
tures.....	315
Intestins (inflammation des).	244
Iode.....	69

J.

Jaunisse.....	188
---------------	-----

L.

Lettres.....	355
Lierre terrestre.....	104
Lin cathartique.....	141
Liniment savonneux.....	148
— volatil.....	148
— stimulant.....	148
Lobélie (la) ou Lobelia in-	
flata.....	95
Luxations.....	315

M.

Mal de gorge ou esquinancie.	233
— putride.....	234
Mal de tête.....	222
Maladies (des enfants)....	158
— (de l'oreille).....	285
— (des yeux).....	229
— (héréditaires).....	278
— (vénériennes).....	317
Marrube.....	117
Matricaire.....	90
Médecines toniques.....	110
Mélancolie.....	205
Membres gelés.....	291
Menthe (poivrée).....	88
— (pouliot).....	88
— (verte).....	87
Mercure.....	58
Millefeuille.....	90
Morrison (effet des pilules de)	138
Moutarde.....	89
Muscadier et noix muscades.	86
Muguet.....	160
Myrrhe.....	121

N.

Nature de la maladie.....	48
Nénufar blanc.....	104
Nez (saignement du).....	218
Noix huileuse (extrait de)..	371
Nourrices (conseils aux)...	162

O.

Onguents et pommades....	147
Onguents pour la gale.....	131
— pour les brûlures.....	147
— pour les cancers.....	148
— pour les hémorroïdes...	147
Opinion des médecins sur la	
phthisie pulmonnaire...	262

Opinion d'une Indienne sur la dentition.....	163
Opinion des docteurs Abernethy et Cheyne sur l'alcool.....	73
Oxalique (acide).....	61

P.

Pain de vie.....	143
Palpitation du cœur.....	221
Paralysie.....	189
Patience.....	130
Pêcher.....	120
Persil.....	126
Peuplier (écorce du).....	113
Phthisie pulmonaire.....	257
Pied de veau.....	144
— en conserve.....	145
Piment.....	87
Pin de Canada.....	370
Pleurésie.....	237
Poisons.....	69
Poivre (noir).....	86
— de Cayenne.....	82
Poudre amère.....	370
— composée.....	370
— d'écorce de pin de Canada.....	370
— d'écorce de cirier.....	370
Pouliot.....	88
Poumons (inflammation des).....	240
Purgatifs forts.....	138
Pyrethrum parthenium.....	94

Q.

Quassia ou bois de Surinam.....	114
— (Sirop de).....	115

R.

Raifort sauvage.....	89
----------------------	----

Remarques sur l'anatomie.....	39
— sur l'astrologie.....	94
— du docteur Copland sur l'hystérie.....	197
Respiration (fonctions de la).....	254
— difficile.....	254
Rhubarbe.....	140
Rhumatisme.....	191
— (Liniment pour le).....	148
Romarin.....	104
Rose trémière.....	143
Rougeole.....	172

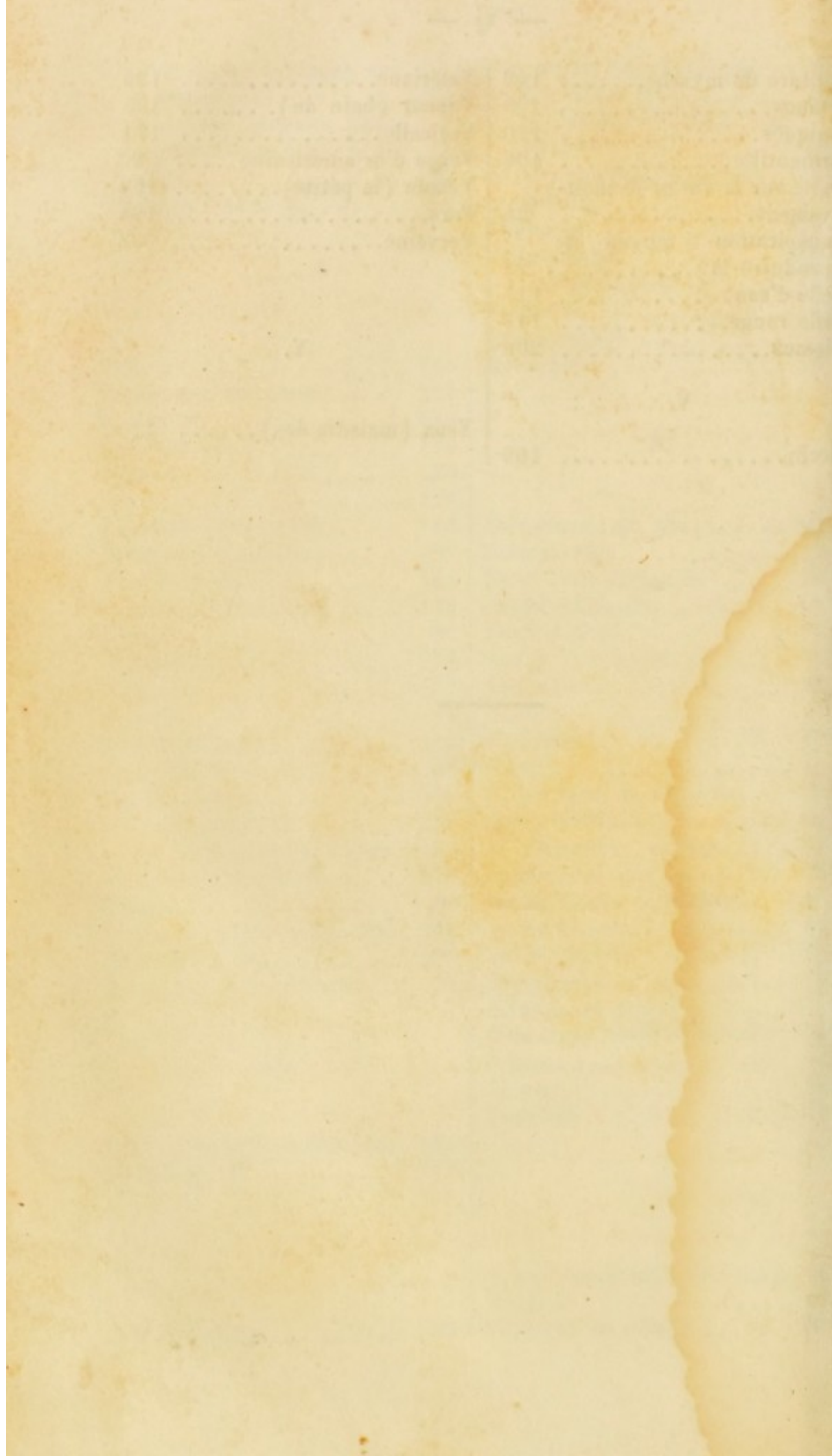
S.

Saignement du nez.....	218
Salsepareille.....	130
Sang (circulation du).....	264
Sauge officinale.....	109
Savarie d'été.....	89
Savon (Liniment de).....	148
Scarlatine.....	173
Scorbut.....	279
Scrofules.....	279
Séné.....	141
Serpentaire de Virginie.....	130
Sirop astringent.....	215
— d'amandes amères.....	119
— de consoude.....	118
— de fleurs de pêcher.....	120
— de nénufar.....	105
— de quassia.....	115
Spécifiques.....	125
Stimulants purs.....	82
Substance mucilagineuse.....	142
Sumac.....	105
Surdité.....	285
Syphilis.....	317

T.

Tabac (mauvais effets du).....	185
Tanaisie.....	124
Teinture de lobélie.....	175

Teinture de myrrhe.....	149	Valériane.....	135
Tétanos.....	202	Vapeur (bain de).....	305
Toniques.....	110	Varicelle.....	171
Tormentille.....	106	Verge d'or américaine.....	90
Traité sur la vie et le mou- vement.....	24	Vérole (la petite).....	166
Transpiration (moyen de produire la).....	91	Vers.....	164
Trèfle d'eau.....	117	Verveine.....	98
Trèfle rouge.....	143		
Trismus.....	202	Y.	
V.			
Vaccin.....	169	Yeux (maladie des).....	229



INTRODUCTION.

En offrant cet opusculé au public, je ne cherche pas de ces éloges flatteurs qui s'achètent toujours aux dépens de la vérité ; il m'est inspiré par ma conviction que la science de la botanique médicale fera bientôt une révolution complète dans la médecine. En critiquant les fautes de l'ignorance, je sais que je vais exciter l'envie et la haine d'un grand nombre de gens intéressés au maintien de l'erreur ; mais ma plus grande consolation est dans l'assurance que ma réputation est maintenant assez bien établie partout où mes leçons et ma méthode sont connues, pour que je n'aie rien à craindre de la part de ces hommes qui profitent des abus que je cherche à corriger.

Sans aucun doute, les médecins vont me dénoncer dans un langage peu généreux, pour avoir osé les accuser, eux et leurs systèmes, devant le tribunal de l'opinion publique ; mais je ne me laisserai pas intimider. Bien que je n'aie pas été élevé dans les collèges, que je n'aie pas employé la moitié de ma vie à débiter des phrases de grec et de latin, je saurai produire des preuves qui suffiront non seulement pour établir mes principes, mais aussi pour couvrir mes adversaires de honte et de confusion.

Dans cet ouvrage, je me propose (comme dit Shakespeare) « de présenter le miroir à la nature, » de montrer les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles devraient être. Le siècle où nous vivons est, sans contredit, remar-

quable par ses progrès et par ses ressources ; la science a donné à la puissance créatrice de l'homme un développement merveilleux. Cependant, au milieu de tous ces avantages, l'égoïsme se met en avant et déclare tout haut que le diplôme seul rend capable de guérir les malades ou de soulager ceux qui souffrent, tandis que l'histoire de tous les jours nous prouve l'absurdité de ces prétentions vaines et mensongères.

Les médecins s'arrogent, comme il leur plaît, le droit exclusif de tuer ou de guérir : je me déclare assez peu savant pour ne pouvoir expliquer à quel titre ils réclament ce privilège, ni comment on devient nécessairement un médecin capable, pour avoir passé un certain temps dans un collège. L'instruction, sans doute, est bonne pour tout le monde, et je voudrais que tous les hommes fussent mieux instruits qu'ils ne le sont ; mais l'instruction devrait être réelle, et dirigée vers le but que l'on veut atteindre ; où donc croyez-vous que le médecin devrait chercher son diplôme ? Dans un collège ? Non, certes ; mais plutôt dans la chaumière où l'humanité souffrante gémit étendue sur le lit de douleur. Croyez-vous qu'un carré de parchemin donne du talent à son possesseur ? Ce n'est rien moins qu'absurde de le supposer. Un hectare de parchemin, un quintal de livres, avec une cargaison de latin de cuisine, ne prouveraient pas même qu'on pût faire un savetier ; combien est-il plus absurde de croire que de telles choses puissent faire un médecin !

Aujourd'hui que les différentes écoles ne sont pas d'accord sur les premiers principes, il est curieux de voir ces doctes médecins non seulement se quereller entre eux, mais encore se traiter mutuellement de charlatans. Nous

en trouvons des preuves positives dans un ouvrage tout récent, « *les Mensonges des médecins.* » L'auteur y tourne en ridicule, et avec raison, l'usage de la lancette et du scalpel. Quel homme de bon sens peut admirer cet art de dépiécer un cadavre, pour y découvrir la nature de la maladie qui a été cause de la mort? Cette absurde prétention est bien digne de celle du philosophe, qui ouvre un soufflet pour y voir comment le vent se forme dans son intérieur. Certes, il y a bien autant de philosophie dans un cas que dans l'autre.

La bienfaisance de la nature nous offre les remèdes qui conviennent à la guérison des maux dont l'humanité est affligée. Mais l'homme, dans son ignorance, repousse trop souvent les présents que la nature lui accorde, pour chercher un secours artificiel contre ses souffrances. Aussi, tant que le monopole de la médecine sera protégé et applaudi, cet état de choses doit-il exister. Quelle meilleure preuve, cependant, peut-on avoir de l'aptitude à guérir les malades que la science de connaître la cause de la maladie, le remède qu'elle exige, et la manière de l'appliquer? Un médecin doit regarder une maladie comme un problème qu'il est appelé à résoudre. Il doit savoir avant tout que la chaleur est le principe de la vie, et que son absence est la mort : qu'un changement de température produit un changement dans l'économie animale ; que la nourriture n'a pour objet que de créer le sang, lequel étant distribué par toutes les artères et dans toutes les veines, donne la vie aux nerfs, la santé aux chairs, et la force aux membres. Pour conserver la santé, il faut régler la température du corps, et surtout éviter toutes les irrégularités qui peuvent amener le dépérissement.

Après tout, quand bien même je réussirais à le prouver plus clairement que tout autre ne l'a fait jusqu'à ce jour, je sais d'avance que les médecins des facultés n'auront point d'admiration pour mes découvertes, et je ne dois m'attendre à aucune faveur de leur part; aussi doivent-ils compter que je combattrai de toutes mes forces leurs systèmes. Je montrerai, dans cet ouvrage, que la connaissance de la nature n'est pas le fruit qu'on retire des études dans les collèges, et qu'il faut la chercher plutôt dans les champs et dans les forêts. Il n'y a pas de vallon ni de prairie qui ne contienne quelques-uns des agents thérapeutiques. Une herbe verte vaut mieux qu'une phrase latine. Dans mon pays (je suis Américain de naissance), j'ai vu les Indiens rouges, je les ai suivis au travers de leurs forêts interminables, et là ils atteignent souvent un âge plus du double de celui de nos malheureux frères, dans nos contrées où on descend si jeune dans la tombe, malgré tous les soins des médecins ! J'ai été longtemps parmi les Indiens ; j'ai habité avec eux dans leurs wigwams, et j'y ai recueilli des connaissances bien plus importantes que ne peuvent en fournir les archives poudreuses de tous les collèges de l'Europe. C'est là que j'ai appris à connaître les qualités médicinales d'un grand nombre de plantes, et je puis parler avec assurance de leur pouvoir à effectuer une guérison que tant d'autres moyens ne peuvent obtenir. Puisse cette vérité arriver aux oreilles du monde entier, et les spécifiques des écoles n'auront plus aucune valeur, la lancette pourra rester dans son étui pour toujours !

Depuis quelque temps, nous voyons dans la société s'opérer un grand mouvement contre le monopole et en faveur du libre échange. Bien des fois, j'ai lu dans les

journaux que tel docteur a fait ou appuyé telle ou telle proposition, en faveur de la liberté du commerce et contre tout monopole. Mais si l'un des assistants lui avait dit que le gouvernement allait retirer sa protection aux médecins, qu'aurait-il répondu ? *Nous sommes perdus*, se serait-il écrié, en se retirant le désespoir dans le cœur. Cependant le sens commun nous dit que l'exercice de la médecine doit être libre de toute entrave, et que l'on a tort d'augmenter les souffrances du genre humain au bénéfice de quelques hommes.

Supposons qu'il faille un diplôme à tout homme de génie, pour qu'il lui soit permis de faire du bien à ses semblables. S'il en était ainsi, M. Stephenson, le célèbre ingénieur, et qui d'abord était simple mineur, mais dont le nom et la réputation ont acquis depuis l'immortalité, n'aurait jamais pu construire un chemin de fer ; car tous les livres qui ornent les bibliothèques des collèges ne lui ont rien appris. Doué d'un esprit fort, il donna une libre carrière à son intelligence, et les docteurs ne s'en mêlèrent pas. Mais si, par hasard, sa découverte eût mis en péril leurs intérêts, on l'aurait traité de charlatan, en l'accablant de persécutions. Cependant, ils ont beau faire, tout triomphe de l'art ou de la persévérance que l'on rencontre dans ce grand pays, est une preuve que le génie ne se laisse pas vaincre par les obstacles, quand il cherche à augmenter le bien-être et à faire le bonheur de la grande famille humaine.

Il y a quelques années déjà que je promettais ce livre au public ; aujourd'hui, je tiens parole. C'est un legs que je transmets à des millions de malades, pour leur apprendre à se guérir : tout père de famille pourra être le médecin de

ses enfants. J'ai donc évité l'emploi des termes techniques, afin que tout le monde me comprît sans difficulté, et j'ai la conviction que cet ouvrage contribuera beaucoup à augmenter le bien-être général.

La nature a son école à elle, et c'est là que j'ai fait mes études. En Amérique, ma sensibilité a été mise à la torture, quand j'ai vu la jeunesse et la beauté enlevées par ces fièvres qui brûlaient dans les veines, ou par la phthisie qui desséchait les corps, pour les porter au séjour d'où personne ne revient jamais. J'ai demandé alors à la nature s'il n'y avait point de baume en Galaad, s'il n'y avait pas de bras pour les arracher à la mort ? La voix de la nature s'est fait entendre ; car en visitant les bois, les champs, les forêts de mon pays natal, ses collines verdoyantes, j'ai recueilli des herbes salutaires. Puis, je me suis rendu près du malheureux, étendu sur son lit de souffrance ; j'ai soulevé sa tête abattue ; je l'ai engagé à boire les liqueurs que j'avais préparées, et je l'ai encouragé à vivre. Alors, bientôt la nature se réveillant dans son corps, ses yeux s'ouvrirent, ses bras reprirent leur force, et sa femme, ses enfants me bénirent. L'espérance d'être utile à mes semblables s'empara de mon âme, et dès que la peste paraissait en quelque pays, j'y courais pour y porter des secours, et pour ramener à la vie les malades. En France, j'ai laissé déjà des fruits de mon expérience, qui valent mieux que des monceaux d'or. La Providence a secondé mes efforts, et les bénédictions des personnes que j'ai soulagées sont pour moi une glorieuse récompense. Mon diplôme est écrit dans les succès que le ciel et mes études de la nature m'ont fait obtenir.

Tous ceux qui ont entendu mes discours dans les nom-

breuses villes que j'ai visitées se rappellent que je leur ai promis un ouvrage que je voulais rendre digne de la confiance qu'ils m'ont accordée, et que je composerais spécialement à leur usage ; je leur devais ce gage de réciprocité pour toutes les preuves d'amitié que j'en ai reçues ; aujourd'hui donc j'accomplis mes promesses.

En Angleterre, j'ai rencontré une opposition malveillante ; seul, j'ai osé porter un défi aux médecins, et, soutenu par la force puissante de la vérité, je les ai confondus. Je pourrais aujourd'hui remercier ces ennemis mêmes, qui, en voulant arrêter le cours de mes doctrines, n'ont fait qu'accélérer mon triomphe, et ont donné de la publicité à mes principes. Ils ignoraient que l'opposition n'est redoutable qu'à l'erreur ; que la vérité sort toujours victorieuse et éternelle de la lutte.

Aussi je dirai à mes lecteurs : Prouvez que vous voulez être vraiment sages, et que vous désirez ardemment les améliorations et les découvertes utiles ; élevez-vous au-dessus de l'atmosphère triste et sombre de la routine dégradante qui a sans cesse égaré la multitude ; apprenez à éviter ces erreurs et ces pièges cachés sous de grands noms, et devenus en quelque sorte recommandables par leur durée. Recherchez la vérité sans relâche, et tâchez de la reconnaître par tous les moyens et partout où elle se trouve.

Si l'on nous demandait pourquoi une réforme et des perfectionnements sont nécessaires dans les arts et dans les sciences, nous répondrions que cette nécessité ne vient pas de l'absence de principes, de relations et de dépendances fixes et immuables, ni du défaut de rapports invariables entre les causes et les effets ; mais c'est que ces principes, ces relations, ces dépendances, ces rapports,

n'ont jamais été bien développés, ni même bien compris par les investigateurs les plus hardis.

Nous sommes dans un siècle de lumières ; l'intelligence de l'homme, à cette époque, a accompli plus de merveilles que toutes les générations passées. Cependant, combien de fois avons-nous vu encore la lumière du génie éteinte ou iniquement voilée par une conspiration de savants persécuteurs, qui, comme les fils de Jacob, vendraient leur frère aux Ismaélites, s'ils croyaient y voir un concurrent !

Il n'y a qu'un bien petit nombre des sommités de la société qui se distinguent par une bienveillance sans bornes. On a fondé à l'envi, il est vrai, des collèges, des universités et des écoles ; on leur a donné des revenus énormes ; des institutions littéraires se sont formées ; une savante aristocratie, qui cherche par tous les moyens à réduire le monde sous sa domination, a rendu un édit rigoureux contre tout progrès qui ne tend pas à fortifier son autorité et à rehausser sa gloire. L'esprit du monopole existe plus ou moins dans tous les pays civilisés ; la renommée et l'honneur, ces emblèmes de la grandeur, sont réservés exclusivement à un petit nombre de nobles et de privilégiés. C'est par cette usurpation, c'est de ce virus impur, qui depuis des siècles empoisonne la coupe de la vie humaine, qu'est née la vieille erreur qu'un homme ne peut avoir des connaissances utiles de la théologie, de la médecine ou du droit, s'il n'a pas appris les anciennes langues de la Grèce et de Rome. C'est à cette cause que nous devons les titres pompeux, les viles flatteries et les éloges extravagants, qui sont si communs dans nos collèges et dans nos universités ; ces artifices et bien d'autres encore sont employés dans le but unique d'avilir

et de tromper le peuple. Pour accomplir ce crime, que de discours ont été prononcés ! que de volumes ont été publiés ! La chaire, la tribune et la presse n'y ont-elles pas contribué chacune pour leur part ? Et si, par hasard, tout cela ne peut encore suffire, une guerre acharnée est déclarée aussitôt à tous ceux qui ont réclamé contre le monopole.

Ne nous vantons-nous pas que l'Angleterre est le pays de la liberté ? Pourquoi y rencontre-t-on alors tant d'opprimés ? Pourquoi l'espérance de l'homme y est-elle chaque jour trompée ? Pourquoi, ainsi que chez une nation libre, magnanime et indépendante, n'y ose-t-on pas penser et agir par soi-même ? Abattons donc ce joug du despotisme médical ! Et puisqu'il s'agit de la vie et de la santé de tout un peuple, jurons tous de délivrer la société de la gangrène que nous inflige le monopole.

Nos législateurs, qui protègent le monopole avec le bouclier de la loi, tout hostile qu'est ce monopole aux désirs et aux vrais intérêts du peuple, regardent-ils avec une tristesse sympathique le danger qui menace la vie et la fortune de leurs frères ? Les voyons-nous exercer la moindre bienveillance désintéressée envers la société, exposée à des maux innombrables par la cupidité ou par l'indiscrétion des privilégiés ? Quels peuvent être leurs motifs pour faire une loi ? Pourquoi forcer les malades à s'adresser à des médecins dont le seul mérite est de posséder un diplôme acheté au prix de l'or, et auquel est attaché un monopole exclusif ? Que faut-il penser d'un corps spécial ainsi favorisé par la loi, sans qu'il soit permis au savoir et au talent de lui faire concurrence dans des conditions justes et honorables ? Quelle valeur peut-on d'ailleurs attribuer à

nos institutions médicales si , après avoir satisfait aux exigences des examens, et, si soutenus par les prestiges et la popularité de leur profession , les médecins ont besoin de la loi pour maintenir leurs orgueilleuses prétentions à un savoir exclusif et à leur pratique privilégiée de l'art de guérir ? Comment pouvons-nous croire à leur mérite, si leur métier et l'autorité d'un diplôme ne suffisent pas pour garantir ni leur capacité, ni le succès de leur profession ? Si les médecins ne réussissent pas, malgré les avantages qu'ils ont sur l'empirique, à trouver toujours des clients, et qu'il leur faille une loi spéciale pour leur assurer un privilège, vraiment n'est-il pas à regretter que tout leur savoir, toutes leurs veilles et tous les lourds volumes qu'ils ont compulsés, leur aient donné si peu d'importance aux yeux du monde ?

Combien de fois ai-je invité les médecins à venir discuter avec moi ! Les exemples sont bien rares de ceux qui ont répondu à mon appel ; et alors la discussion s'est bientôt terminée par la fuite de ces adversaires. Sentant toute la faiblesse de leur cause, ils n'osent pas se livrer à une investigation sérieuse, dans la crainte que la vérité se fasse jour, et que leur système soit reconnu pour un tissu de déceptions et de mensonges. Pourquoi le pharmacien dissimule-t-il ses drogues en les colorant ? Pourquoi le médecin écrit-il son ordonnance en langage incompréhensible ? N'est-ce pas pour tromper le public et pour en imposer aux hommes qui ne sont pas initiés à leur science ? Leurs malheureuses dupes seraient bien effrayées, si elles connaissaient la nature des ingrédients qui forment ces potions et ces pilules administrées par les médecins. Ils emploient des substances minérales les plus dangereuses

pour combattre presque toutes les maladies ; et par conséquent des milliers de malades périssent sous l'action funeste de ces poisons. Et ces malheureux auraient pu se sauver par l'effet bienfaisant de remèdes convenables choisis dans le règne végétal. Quoi ! les enfants de la nature, dans leur état sauvage, connaissent assez de médecine pour guérir la plupart de leurs maladies et pour prolonger leur vie jusqu'à la plus grande vieillesse , et la science, qui a fait tant pour le genre humain , qui nous a révélé tant de secrets inconnus dans les temps passés, ne peut opérer le même bienfait ! Ce siècle , qu'on peut très-bien caractériser par *le siècle de la vapeur*, ne devra-t-il pas être bien étonné quand on lui dira que la vapeur peut guérir, en peu d'heures, les fièvres les plus malignes ?

Jamais, dans mes nombreuses expériences, tant en Angleterre qu'en Amérique , je n'ai vu ce remède manquer son but. Comme il s'agit ici seulement de vous dire ce que j'ai fait moi-même , je devrai vous montrer comment vous pourrez faire vous-même la même chose, et pour vous et pour vos amis. Je veux que toute personne qui possédera mon livre ait ainsi un diplôme qui lui fournisse plus de connaissances réelles, plus de ressources positives que tout le savoir des facultés médicales. Il est temps enfin de délivrer la société de toutes les corruptions des écoles, et de rechercher sérieusement la vérité. Nous sommes las aussi de tous ces spécifiques des charlatans annoncés au public comme des remèdes infaillibles contre toutes les maladies , et qui contiennent trop souvent les poisons les plus mortels. Celui qui souffre voit un magnifique éloge d'un spécifique dont il ignore la valeur ; il s'en saisit avec avidité , dans l'espérance d'obtenir enfin un

soulagement à ses maux , tandis qu'il l'éviterait comme on fuit un serpent, s'il savait ce dont il se compose. Les raffinements de la civilisation , le progrès des sciences, les différents systèmes de philosophie, de morale et de théologie, n'ont pu encore chasser l'idolâtrie et la superstition. On porte encore des bagues galvaniques , auxquelles on attribue le pouvoir de guérir toute espèce de maladie. La bague vaut mieux sans doute qu'une robe de flanelle , et on croit que bientôt on pourra ainsi renoncer à ses béquilles ! Cette nouvelle déception est encouragée , parce qu'elle rapporte de l'argent ; et en même temps, les tâteurs de pouls et les scrutateurs d'urine en imposent à l'ignorance de la foule. On ne pense pas à se demander comment les disciples d'Esculape parviennent à reconnaître par le pouls ou par la couleur et l'odeur de l'urine si le malade a mal à l'orteil ou au ventre ; et les gens simples et crédules sont toujours les dupes des imposteurs. « En effet , comme le dit un auteur moderne , il y a un penchant inexplicable dans l'esprit humain, s'il n'a pas été soumis à une longue discipline , à croire tout ce qui est improbable et surnaturel. » Cette remarque est encore plus vraie pour la médecine que pour toute autre affaire de la vie , soit parce que la nature des maladies et l'art de les guérir sont peu connus, soit encore parce que les gens ignorants ont presque toujours peur , lorsqu'ils sont malades , et que la peur et l'ignorance sont les alliées de la superstition. Les astrologues, les charlatans, les fabricants de pilules , profitent de ces erreurs , ils s'enrichissent aux dépens des ignorants. Voilà comment nous avons tant encore de remèdes nés de la superstition , qui autrefois étaient plutôt des offrandes présentées aux dieux sur les autels que des agents théra-

peutiques. L'habitude d'attribuer tout effet ordinaire à une cause surnaturelle est un singulier trait du caractère de la superstition en fait de médecine ; elle cherche à s'expliquer tout problème par les causes les plus mystérieuses , tandis que la vérité est le plus souvent là sous les yeux, dans la plus grande simplicité. Soranus , par exemple , qui était contemporain de Galien , et qui a écrit la vie d'Hippocrate , nous dit que le miel est un remède agréable pour les aphthes chez les enfants ; mais au lieu d'attribuer le fait aux qualités médicinales du miel , il explique le phénomène très-sérieusement, en disant que la ruche des abeilles qui l'avait produit était placée tout près du tombeau d'Hippocrate.

Lorsque les hommes instruits soutiennent des illusions semblables, le public a bien raison de demander une réforme. Que la société entière s'occupe donc de l'obtenir ; qu'on se forme une idée des faits tels qu'ils se présentent à l'esprit et à l'intelligence ; alors toute personne sera en état de vivre heureuse , car elle pourra, dans la santé comme dans la maladie, dans la prospérité comme dans l'adversité, trouver cette consolation et cette indépendance intellectuelle qui font une si grande partie du bonheur de la vie. Les besoins de l'homme sont peu nombreux, et les moyens d'obtenir des connaissances abondent pour tout le monde ; c'est de l'usage seulement de ces moyens que dépend le bien-être des générations futures.

Pope a dit une grande vérité en déclarant que « l'étude la plus convenable à l'homme était celle du genre humain lui-même. » Si on considère l'homme dans ses rapports avec le monde matériel , on doit le regarder comme le souverain de la création ; tout a été fait pour lui, et son

corps formé de tant de beauté, son esprit pourvu d'une intelligence si élevée, annoncent qu'il est l'œuvre d'un être tout-puissant. Cependant, combien il est faible, lui, le plus noble de tous les animaux, quand la maladie a miné ses forces ! Le plus petit dérangement du mécanisme délicat qui met en mouvement les rouages de la vie suffit pour le priver de tout plaisir, et souvent il donnerait les richesses du monde entier pour obtenir la fin de ses souffrances. A quoi sert donc toute notre science ? C'est donc en vain que nous nous vantons des triomphes de l'art sur la nature, si la vie même peut nous échapper si facilement, et si nous sommes accablés d'angoisses continuelles ! Bien peu de ces maux nous ont été légués par la nature elle-même ; les lois qu'elle nous a imposées sont à notre portée, et il est bien digne du vrai philosophe de chercher à les connaître : car sans cette connaissance, qui peut mériter le titre de médecin ?

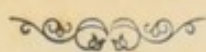
Tout homme peut se faire une idée plus ou moins exacte de sa propre constitution ; et quand l'économie de son corps est dérangée, il peut découvrir la cause de son malaise, puis chercher le remède que la nature lui offre parmi les bienfaits qu'elle a répandus. Guidés par l'instinct, les animaux inférieurs trouvent dans les champs l'antidote pour toutes leurs maladies.

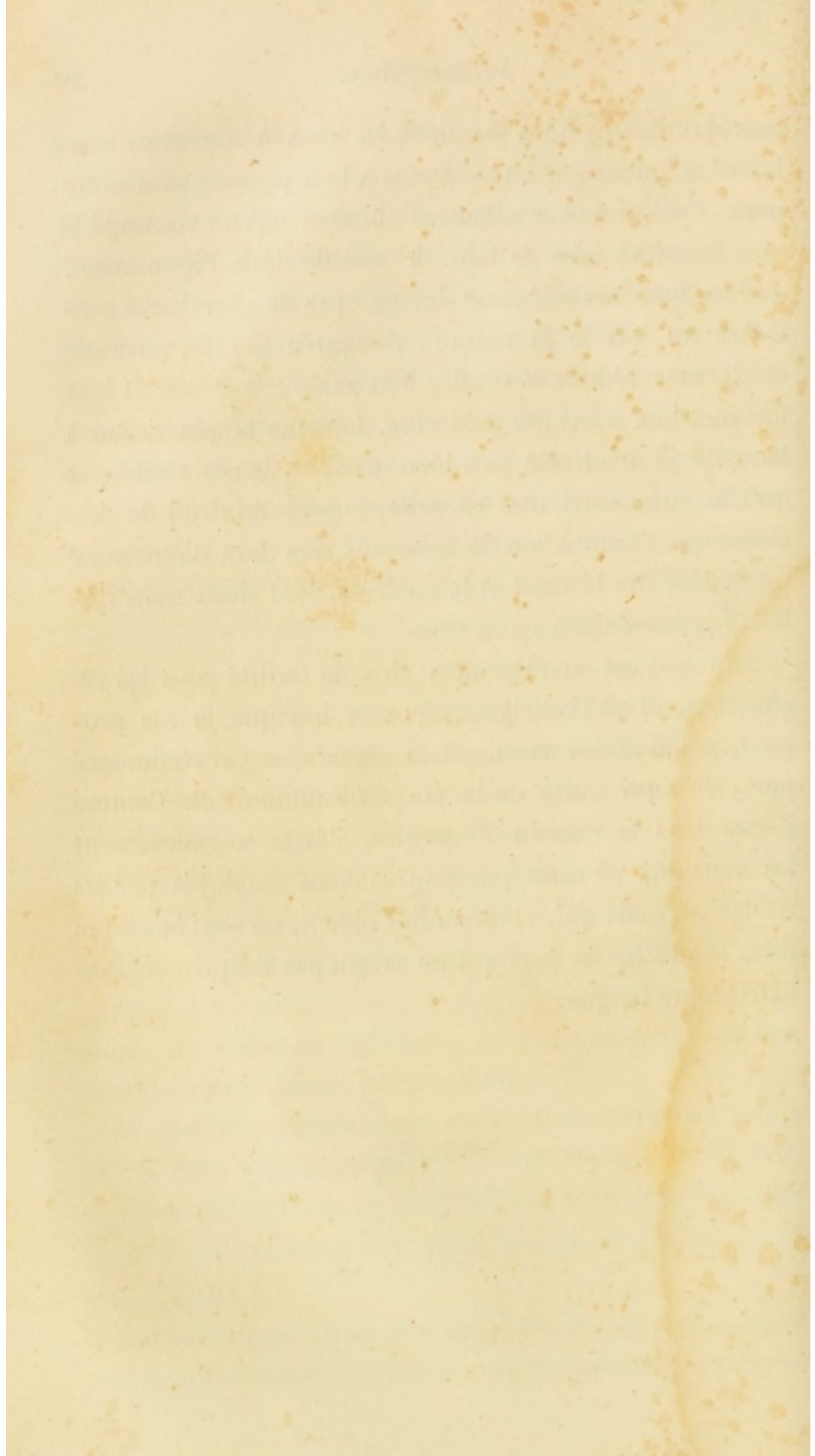
La société civilisée devra-t-elle douter de l'efficacité des remèdes végétaux, quand on voit les Indiens de l'Amérique qui, à l'aide de leurs herbes, se passent de toutes les préparations minérales, aussi bien que des médecins et des diplômes ?

Nous avons erré trop longtemps dans l'obscurité, nous occupant de vaines discussions sur les opinions des hom-

mes, tandis que nous fermions les yeux et que nous nous laissions guider par les médecins à leur profit et pour notre perte. Ceux-ci en ont tellement abusé et ont tant outragé le sens commun afin de tenir le monde dans l'ignorance, que les hommes ont cessé de s'occuper de chercher à connaître les lois de la nature, défigurée par les savants; et ils sont réduits à confier leur santé, leur vie et leur fortune, aux soins des médecins. Lorsque la génération à laquelle je m'adresse sera bien instruite de ces vérités, et qu'elle aura suivi mes conseils, je serai en droit de déclarer que l'occupation du fossoyeur sera loin d'être aussi profitable, car la mort et le médecin sont deux mots que les abus ont rendus synonymes.

Afin que cet ouvrage offre plus de facilité pour les recherches, et qu'il atteigne mieux le but que je me propose, je l'ai divisé en chapitres séparés, et j'ai commencé par celui qui traite de la *vie et du mouvement*. Comme j'écris dans le dessein d'instruire, j'évite soigneusement les mots qui ne sont que trop souvent employés par les médecins, mais qui, comme dit Cobbett, ne sont bons que dans la bouche de ceux qui ne savent pas s'exprimer dans leur propre langue.





DISSERTATION PRÉLIMINAIRE

AU CHAPITRE

SUR LA VIE ET LE MOUVEMENT.

Ce serait un très-grand avantage pour le public, aussi bien que pour les médecins, si l'étude des prédispositions aux maladies et si leurs causes étaient considérées comme une partie essentielle de l'éducation de tout le monde. — *Dr. Armstrong.*

Un grand homme, le docteur Benjamin Rush, en parlant de la science de la médecine, telle qu'elle existait dans son temps (et elle n'est encore que dans son enfance, d'après l'avis des médecins les plus célèbres), l'a comparée à « un temple sans toit, dont les murs sont lézardés et dont les fondements tombent en poussière ; » et après avoir déploré les défauts et les désastres de la pratique médicale, il se console dans l'espoir que la science de la médecine doit atteindre un jour la perfection, et qu'alors elle pourra faire disparaître toutes les maladies du genre humain, et permettre que la vie se termine seulement par la vieillesse ; car telle était sa confiance dans la bonté du Créateur, qu'il croyait fermement que la terre renferme des remèdes pour toutes les maladies auxquelles les hommes sont sujets. Ce jour est encore bien éloigné sans doute, et les principes destructeurs, qui nous mènent à la mort peuvent être longtemps encore bien puissants. Cependant rien n'est capable de nous consoler comme cet espoir, si bien exprimé par le docteur Rush, et si profondément senti par tout esprit élevé. Oui, toutes les maladies doivent céder à l'art de la médecine, et les agents de destruction dans l'économie animale doivent être tenus en échec

jusqu'à ce que nos corps succombent à la vieillesse sans souffrances ni douleurs.

Ces considérations doivent nous déterminer à examiner avec un soin extrême toute nouvelle découverte, nous venant des recherches et de l'expérience des hommes, quelle que soit leur position sociale, et qui sont animés du désir de faire le bien.

Le docteur Robinson a dit que, parmi toutes les différentes branches des connaissances qui ont le plus occupé l'attention des hommes, il n'y en a pas de plus importante (la religion seule exceptée) que celle du traitement ou de la guérison des maladies auxquelles le genre humain est exposé; car, dit-il, l'âme dans un corps malade est comme le martyr dans son cachot; elle conserve toujours sa valeur propre, mais elle a perdu son activité. La nature de l'homme est telle sous l'empire du sentiment et de la sympathie, qu'il est influencé par tous les objets dont il est entouré, et toutes les luttes de son esprit usent sans cesse ses forces physiques, minent les fondements de son habitation terrestre au milieu des agitations et des passions de l'âme. L'homme, se trouvant ainsi enveloppé de l'influence de ce qui l'environne, et se voyant poussé en avant par l'action combinée de plusieurs agents destructeurs vers cette limite inconnue, cette région des morts, de laquelle nul voyageur ne revient jamais, il n'est pas étonnant qu'il accorde plus de soins et plus d'importance au corps qu'à son âme, quoique cette dernière occupe le premier rang.

Pour assurer la santé au corps et la tranquillité à l'esprit, les sages de l'Antiquité travaillèrent sans relâche, étudièrent la constitution de l'homme, cherchèrent à découvrir le siège des maladies et les causes de nos souffrances. Pour dissiper les chagrins du cœur, pour adoucir la mélancolie qui opprime l'âme découragée, ils épuisèrent toutes les forces de la raison et tous les arguments de

leur divine philosophie. Ils réussirent rarement; et convaincus profondément de l'insuffisance de leurs faibles moyens pour extirper les maux qui les affligeaient, ils tournèrent les regards vers le Maître bienfaisant qui règne dans les cieux, qui répand ses bienfaits sur le monde, et dans le sein duquel il y a une source inépuisable de joies et de plaisirs éternels.

Il est à remarquer que la science de la médecine, ou l'art de guérir les maladies, a subi plus de changements, et a donné lieu à plus de théories opposées que tout autre sujet dont se soient occupés les hommes.

Un grand génie met en avant une théorie qu'il a enfantée, il la soutient par des arguments que ses adversaires ne peuvent réfuter, et avec le temps, cette théorie est généralement admise. Mais plus tard, un autre homme distingué vient renverser ce système, et lui en substituer un autre de son invention, qui à son tour triomphe aussi, et devient pour un temps le seul vrai. Telle est la destinée de la science médicale depuis plus de trois mille ans, si l'on doit en croire les historiens.

On peut très-raisonnablement nous demander si la théorie que nous cherchons à établir ne devra pas être de même abandonnée et remplacée par une autre. Mais avant de répondre à cette question, nous devons présenter un aperçu des différentes théories, nous assurer s'il n'y a pas dans chacune d'elles quelques fragments de vérité, si ces fragments, soigneusement séparés des erreurs qui les entourent, peuvent se combiner et former la base d'un système complet que la fraude et l'ignorance ne parviendront jamais à renverser.

La vérité, qu'importe de quel côté on la regarde, n'est-elle pas toujours la même? N'est-elle pas toujours simple dans toutes ses parties? N'est-elle pas toujours parfaitement logique? Et toute science qui prétend avoir la vérité pour base ne doit-elle pas être également simple, claire

et logique? Peut-il y avoir une réponse douteuse à ces questions? C'est ainsi que s'explique la succession de ces différentes théories sur la médecine, dont les unes sont renversées pour faire place à d'autres; c'est qu'elles renfermaient plus d'erreurs que de vérités.

Pour mettre la nôtre à l'épreuve, il faut chercher d'abord jusqu'à quel point elle est soutenue par ces vérités immuables, qui ont commencé avec le monde, mais qui ont été mêlées avec l'erreur dans les différentes théories émises jusqu'à ce jour. Lorsque nous aurons acquis la certitude que notre système est basé sur ces grandes vérités, il restera à nous assurer s'il présente la simplicité nécessaire pour que toute personne, non aveuglée par l'esprit de coterie et les préjugés, puisse au premier coup d'œil en reconnaître l'évidence. Nous sommes certain que la botanique médicale réunit toutes ces vérités éparses et immuables, mais qui avaient été enfoncées par l'ignorance dans une profonde obscurité.

Notre théorie, en conservant cette simplicité, restera libre des anciennes erreurs, elle saura résister à tous ses adversaires. Mais, au contraire, si jamais elle allait se réfugier derrière des lois exclusives pour se protéger; si elle devenait l'instrument de l'intolérance ou de l'hypocrisie; si enfin, au lieu d'être l'amie elle devenait l'ennemie de l'homme, elle devrait, comme toutes les autres, s'affaisser sous son propre poids, et ne se relever jamais. Je répète que, quel que soit le succès de ce système, tant qu'il restera dans sa simplicité et dans sa pureté, et qu'il sera pratiqué seulement dans la vue d'augmenter le bonheur du genre humain, il demeurera intact et victorieux; mais aussitôt qu'on en fera un instrument d'égoïsme, tout l'édifice sera ébranlé, et il ne pourra manquer de s'écrouler.

Passons de cette digression à la considération de notre sujet. Nous avons déjà fait observer que la valeur de la pratique de la botanique médicale consiste dans sa sim-

plicité, et dans la facilité avec laquelle elle s'applique à toute espèce de maladie. En effet, elle est entièrement dégagée des erreurs qui existent dans toutes les écoles, et auxquelles l'habitude a attribué quelque chose de sacré aux yeux des médecins. Afin de le prouver, nous devons entrer dans quelques détails des principes sur lesquels nos assertions sont fondées. 1° C'est un fait admis depuis les temps où Prométhée fit descendre le feu du ciel pour donner la vie à son image construite de terre, que la vie animale dépend d'une certaine proportion de chaleur dans le corps. 2° Lorsque cette chaleur disparaît, n'importe par quelle cause, la mort en est le résultat inévitable. 3° Toutes les substances propres à entretenir cette chaleur, soit comme médecine, soit comme aliments, sont les seuls remèdes que l'on doit employer. Voilà quelques-unes des vérités dont nous avons parlé, et que l'on peut comparer à la pureté de l'or; malheureusement, le penchant universel pour le mystère les a fait ignorer, même des médecins. Ces vérités sont cependant évidentes pour toute personne qui a eu occasion d'observer le traitement et le succès de ceux qui soignent les malades; on a pu remarquer que la chaleur dans l'économie étant rendue à son état normal, et conservée dans cet état, toutes les fonctions de la vie s'exécutent sans le moindre inconvénient. Une petite quantité de bonne nourriture de temps en temps suffit pour entretenir la vie sans douleurs, sans secousses jusqu'à ce que quelque organe, usé par la vieillesse, se rompe et que tout finisse. Ainsi, la machine humaine accomplit sa tâche, ses fonctions cessent d'une manière naturelle. La mort, sous ce point de vue, n'est plus une fin redoutable. Les travaux pour lesquels le corps humain fut créé étant terminés, la nature exige qu'il retourne en son sein. Mais la mort est bien terrible lorsqu'elle visite la chaumière du laboureur, qu'elle arrache le père à ses nombreux enfants, et laisse une pauvre veuve, accablée de chagrins,

et une famille d'un âge trop tendre pour comprendre tout le poids du malheur qui l'a frappée. La mort est surtout en opposition avec le vœu de la nature, lorsqu'elle enlève les enfants. Tout voyageur, sur l'océan de la vie, est destiné par la nature à remplir les devoirs d'une existence complète avant d'aller se reposer pour toujours dans la tombe. Combien n'est-il donc pas contraire à la nature que le germe de la vie périsse dans l'enfance, et que la jeunesse soit frappée de mort dans l'aurore de la vie ! Quel moment solennel que celui où le dernier souffle expire sur les lèvres ! quel changement ! Dites-nous, vous qui avez pénétré le plus en avant dans les secrets de la nature, en quels mondes nouveaux nous sommes transportés ? Quelle nouvelle existence recevons-nous ? Où s'est enfuie cette étincelle d'intelligence, invisible, incompréhensible ? Regardez ce cadavre froid et livide ; il n'y reste rien qu'une enveloppe grossière, naguère le séjour d'une hôte immortelle qui s'est envolée pour jamais. Hier encore cette dépouille mortelle était comme nous ; ces membres, maintenant rigides comme le marbre, hier encore étaient pleins de vie et de vigueur ; les nerfs, qui donnaient leur sensibilité à chaque partie, les tendons qui en étaient la force, sont anéantis par ce changement terrible. La voix ne fait plus entendre ses sons argentins, la main a perdu toute son adresse, et le cœur a cessé de battre pour toujours ! Les feux de l'amour sont éteints dans les yeux de l'adolescent, mais sa fiancée lui a survécu, elle ne l'oubliera jamais ; fidèle à ses serments, elle refusera toute consolation.

Combien de personnes ont été enlevées à la vie par des saignées immodérées, ou empoisonnées par des préparations minérales, et tout cela d'après la pratique des écoles ! De simples remèdes auraient pu les sauver, et épargner ainsi à leurs parents bien des larmes amères et perdues ! Que de milliers déjà sont morts prématurément, qui au-

raient pu vivre longtemps encore, si l'ignorance et les préjugés, protégés par la loi, n'en avaient fait leurs victimes ! L'arrêt de mort n'a pas été prononcé par la nature, mais il l'a été par les médecins, et le pauvre malheureux n'a pu s'y soustraire, s'il ne s'est trouvé près de lui un bon Samaritain instruit dans l'art de guérir.

Dans une lettre du docteur Benjamin Waterhouse, professeur de la théorie et de la pratique de la médecine à l'université de Cambridge, aux États-Unis, lettre adressée à M. Samuel L. Mitchell, docteur en droit, à New-York, on lit les remarques suivantes :

« Je suis tellement dégoûté du charlatanisme des savants, que je m'intéresse à l'empirisme honnête et consciencieux ; car il a fait plus pour l'art dans tous les pays et dans tous les siècles que toutes les universités établies depuis le temps de Charlemagne. Où Hippocrate a-t-il fait ses études ? L'air, la terre, l'eau, l'homme et sa famille, les végétaux, les maladies, la mort, et toutes les vicissitudes auxquelles l'humanité est exposée, tels sont les livres qu'il a étudiés ; tout ce qui nous entoure, tout ce qui nous nourrit, voilà quels furent les objets de son attention ; enfin, il a lu avec une intelligente persévérance le grand livre de la nature, au lieu des mesquins ouvrages de l'homme. »

Cet extrait a plus d'autorité que mille diplômes, c'est par les principes qu'il contient, que la médecine doit être jugée.

Nous en avons assez dit pour démontrer la vérité de nos opinions, et nous allons passer à la considération du principe de la vie et du mouvement, qui fait le sujet du premier chapitre de notre livre.

CHAPITRE I.

DE LA VIE ET DU MOUVEMENT.

1. Pour comprendre les lois de la vie et du mouvement, il faut surtout faire attention aux premiers principes de l'animalité. Sans une idée juste, sans une bonne conception de ces lois, il est impossible de bien comprendre la nature des maladies, ou de leur opposer un traitement sûr et rationnel, quand elles envahissent le corps humain.

2. Ces sujets avaient occupé mon esprit pendant de longues années, avant que je pusse m'en former une idée juste et vraie. J'avais été témoin des souffrances de la grande famille humaine, et mon cœur en fut navré. Mais enfin mon esprit s'est emparé de ces simples vérités, qui m'ont fourni les moyens de me rendre utile à mes semblables, en prescrivant un remède rationnel et certain contre les maux qui les affligent.

3. Plusieurs années de ma jeunesse furent consacrées à l'étude de la médecine, telle qu'elle est enseignée et exercée dans les écoles. Au milieu de mes études, je me suis trouvé atteint de phthisie pulmonaire : j'eus recours aux hommes de l'art les plus distingués, mais leurs efforts pour me guérir n'eurent pas de succès. Ils furent tous d'accord que rien ne pouvait me sauver, et je devais mourir au beau printemps de la vie. Les docteurs de nos facultés avaient prononcé leur arrêt, et l'espoir m'avait presque abandonné, quand une bonne femme indienne, de la tribu des Seneques, entreprit de me guérir. Elle réussit, et ce que les médecins des facultés ne purent faire, elle l'accomplit dans l'espace de quelques jours. Des herbes

et des écorces furent les seuls agents employés par cette brave femme pour me rendre à la santé. C'est à elle et à ses remèdes si simples que je dois la vie , dont je jouis en ce moment. Aussitôt que mes forces furent rétablies, je me mis à étudier le grand livre de la nature. C'est à cette source pure que j'ai puisé toutes les connaissances que je possède. Je reconnais aussi combien je suis redevable à cette pauvre Indienne sans instruction , qui m'arracha à une mort prématurée, et qui me permit de rendre d'importants services à mes semblables.

4. Parmi les médecins asservis à la routine de nos facultés, j'en ai trouvé plusieurs qui ignorent complètement les lois de la vie et du mouvement. Beaucoup d'entre eux ne savent pas plus de quelle manière les fonctions de la vie s'exercent que s'ils n'avaient pas eux-mêmes un corps animé.

5. La respiration est une preuve de l'existence de la vie animale. Ils disent que le principe de la vie est *sur*naturel ; la particule *sur* est de trop : qu'ils disent que la cause de la vie et du mouvement est naturelle , parfaitement et entièrement naturelle, et nous serons d'accord avec eux.

6. La cause de la respiration, c'est-à-dire de la vie animale et du mouvement animal, sera plus tard examinée par nous. Nous examinerons aussi la respiration en elle-même et le mouvement sans la vie animale. Une machine à vapeur, par exemple, étant mise en mouvement par la vapeur, est une sorte de respiration , sans que pour cela la machine soit douée d'animation.

7. Le corps des animaux et celui de l'homme sont composés essentiellement des mêmes principes constituants ; on n'y trouve que des terres et de l'eau. Ces éléments forment les substances, et constituent les dimensions, la forme et la solidité des corps dits *solides*. Ces éléments, formés eux-mêmes de matières élémentaires plus simples encore, peuvent être divisés et subdivisés à l'infini, sans

militer plus contre la structure totale du corps que la divisibilité infinie d'un nombre quelconque ne milite contre l'unité du nombre.

8. Le feu et l'air sont, à proprement parler, les fluides qui inondent, qui remplissent et qui animent le corps animal. Le résultat de leur action est la vie ou le principe élémentaire de la vie, qui entretient le mouvement de la machine animale. Car, là où la chaleur n'existe pas, la vie est éteinte. La chaleur et l'air combinés sont modifiés dans le corps animal en mouvement de manière à constituer l'état de la vie, et à justifier l'assertion que le froid et l'immobilité sont un état de mort, ou plutôt la mort même. De même, une combinaison, en quantité déterminée, de chaleur et de mouvement, est le principe essentiel de la vie, ou plutôt la vie même.

9. En mettant de côté les divisions et les subdivisions, molécules des chimistes, et en simplifiant les combinaisons élémentaires qui constituent les corps morts et vivants, nous trouverons que les quatre grands principes, c'est-à-dire, *l'air, la terre, le feu et l'eau*, comprennent tous les éléments simples dont ils sont respectivement composés.

10. L'association harmonieuse, la juste proportion et la combinaison, en quantités déterminées, de ces quatre éléments, constituent l'état vivant, et entretiennent la vie dans le corps animal organisé. Le défaut de la proportion voulue de ces mêmes éléments entraîne la maladie et la mort.

11. Pour donner des éclaircissements sur la nature et la cause de la respiration dans le corps animal, nous ferons allusion à l'action de l'eau et du feu. Qu'on mette au feu un verre rempli d'eau froide, et qu'on y plonge la main peu de minutes après, on verra que la partie la plus chaude de l'eau est à la surface, et que la partie la plus froide reste au fond du vase, et par conséquent plus près du feu que l'autre partie. La raison de cela est qu'aussitôt que l'eau se chauffe, elle se raréfie, elle devient plus

légère et s'élève. Au fur et à mesure qu'elle se chauffe davantage, elle devient plus agitée, de grosses bulles se montrent, et la masse entre en ébullition. L'eau ainsi chauffée disparaît du vase, en se transformant en vapeur, en sueur, en transpiration, jusqu'à ce que tout le liquide soit évaporé. Ce qui précède montre que la chaleur raréfie la matière.

12. On peut aussi démontrer cette vérité en observant l'effet de la chaleur sur l'air atmosphérique. Supposons, par exemple, une maison isolée au milieu des champs : l'intérieur est rempli d'air dont le poids contre-balance celui de l'air extérieur. Ces deux masses d'air sont en équilibre, également froides et immobiles, et forment une image parfaite de la mort. Pour y mettre du mouvement, de l'action, de la vie, que faut-il faire ? Il ne faut que faire du feu dans l'intérieur de la maison, et alors les portes et les fenêtres étant fermées comme à l'ordinaire, le bruit de l'air en mouvement se fera entendre à toutes les crevasses et à toutes les ouvertures du bâtiment. L'air qui remplit l'intérieur se raréfie et devient plus léger que l'air du dehors, tandis que ce dernier pénètre par toutes les ouvertures, pour se mettre en équilibre avec l'air du dedans. Plus le feu de l'intérieur sera fort, plus sera actif le courant d'air froid ou d'haleine qui y pénètre. Quand le feu éclate dans une grande fabrique, si on laisse ouvrir une porte ou une fenêtre, l'air extérieur y pénètre avec violence, et plus le feu est considérable, plus sera grande la pression de l'air extérieur. A mesure que la chaleur diminue, le bruit et la force du courant d'air diminuent aussi pour ne plus se faire sentir. Quand le feu est complètement éteint, l'équilibre entre l'air du dehors et celui du dedans se rétablit. Il ne faut qu'un peu d'attention pour bien comprendre ce fait.

13. Le pouvoir qu'a la chaleur de raréfier et de rendre plus légers l'air et l'eau, et de produire un mouvement

respiratoire, ressemble en quelque sorte à la respiration, à la transpiration et aux autres mouvements fonctionnels du corps animal. Les parties constituantes du corps humain donnent la forme organique et la grandeur du corps, en même temps qu'elles en déterminent la structure et l'organisation. La combinaison particulière, la proportion et la modification de ces éléments rendent le corps apte à recevoir l'influence *animalisante* du feu, de l'eau et de l'air.

Elles excitent la respiration et toutes les conséquences du mouvement qui ont rapport à cet acte originel et primitif. Voilà ce qui démontre que la chaleur est le principe essentiel de la vie, comme son extinction, c'est-à-dire le froid, n'est autre chose que la mort.

14. Nous avons vu ressusciter un enfant nouveau-né en mettant le placenta, ou arrière-faix, sur des cendres chaudes ; le placenta, bien entendu, étant en communication avec le corps de l'enfant au moyen du cordon ombilical. Quand l'arrière-faix eut acquis assez de calorique pour remplir le cordon de chaleur et d'humidité, on rapprocha ce dernier du ventre de l'enfant, et quand par ce moyen une quantité suffisante de chaleur fut introduite dans le corps, les poumons se dilatèrent et l'enfant fut rendu à la vie.

Cet exemple peut servir en quelque sorte à démontrer et à confirmer les idées que nous avons émises précédemment sur la vie et sur le mouvement.

15. Dans tout ce qui respire, la respiration est due à une seule et même cause ; car le principe de la vie et du mouvement est radicalement le même dans tous les corps animés. Sans chaleur, il n'y a point de respiration ; mais quand il y a production graduelle et constante de calorique dans un endroit qui ne communique que par une seule ouverture avec le dehors, comme dans le cas des poumons, il doit y avoir respiration, c'est-à-dire l'inhalation

d'un air froid et l'exhalation d'un gaz ou vapeur raréfiée.

16. Tout corps animé contient une quantité de calorique ou principe de chaleur en rapport avec son volume. Cette quantité est adaptée à la nature du corps et en harmonie avec le degré de puissance vitale, nécessaire pour entretenir le mouvement des fonctions animales. Cette quantité de chaleur est essentielle à la forme spécifique de l'animal et au mode d'existence qui lui est propre.

17. Le feu animal, c'est-à-dire le degré et la condition de la chaleur du corps, qui constitue l'état vivant dans l'existence animale, est maintenu et soutenu par un approvisionnement de stimulants et de matières destinées par la nature à cet objet. Ces stimulants, qui sont les aliments et les médicaments, doivent s'harmoniser dans leurs effets salutaires pour produire l'influence naturelle qu'ils exercent sur le corps animal.

18. Les aliments et les médicaments nous viennent de la main du Créateur; ils croissent dans les mêmes champs et sont adaptés aux mêmes objets. Les aliments entretiennent la flamme de la vie : ils soutiennent et nourrissent le corps animal, en chauffant, en dilatant et en remplissant le système vasculaire. Ils régularisent l'action de nos fonctions, et suppléent les pertes journalières de notre organisation. Les médicaments dissipent les maladies, non seulement en débarrassant le corps des obstructions, mais aussi en remédiant aux pertes continuelles et à la décadence de nos organes.

19. C'est de cet approvisionnement que dépend notre vie, que dépend la continuation de cet état de chaleur et d'action qui résiste à la mort. Lorsque nos aliments sont soumis à la mastication et introduits dans l'estomac, l'acte de la digestion commence. Au moyen de la chaleur, des contractions de l'estomac et du fluide gastrique, les matières alimentaires sont décomposées, sont brûlées comme le bois qui alimente le feu.

20. Pour bien comprendre la nature et la cause de la vie et de la mort, ou de la chaleur et du mouvement, il nous faut remonter à des principes généraux et aux analogies que nous trouverons dans la nature. Il y a une cause générale qui amène la sensation naturelle de la faim, comme il y a une méthode unique pour remédier à ce besoin ou pour apaiser la sensation produite. La nourriture introduite dans l'estomac apaise la faim!!

CHAPITRE II.

21. De même, il n'y a qu'une cause unique de maladies. Quelque variées qu'en soient les causes éloignées, la cause immédiate de la maladie est uniformément et invariablement la même. Elle ne varie que par des degrés d'intensité et par la diversité accidentelle des symptômes; par des lésions locales, des altérations organiques, par des dérangements fonctionnels et par tout ce qui pourrait prédisposer à contracter des maladies.

22. Nous avons dit que c'est une cause générale qui produit la sensation de faim, et que cette faim peut être apaisée par une seule chose, la nourriture, bien que cette nourriture soit composée de substances très-diverses, mais toutes propres à un même objet. De la même manière, il n'y a qu'une seule et unique cause de maladie, et cette maladie ne peut être guérie que d'après un principe général, quel que soit le nombre d'agents curatifs que nous employons. Mais il est bien prouvé que l'emploi d'un nombre limité de matières alimentaires est plus propre à entretenir le corps dans un état de santé qu'une variété

épicurienne de ces mêmes substances. De la même manière, les maladies sont plus faciles à arrêter par l'emploi d'un nombre d'agents thérapeutiques, limités, il est vrai, mais bien adaptés à la nature de la constitution humaine.

23. Le médicament qui agit le plus promptement et le plus sûrement en dégageant nos organes, en provoquant la transpiration cutanée et en rendant la force salutaire aux organes de la digestion, et cela en excitant et en maintenant une quantité convenable de chaleur et d'action dans le système, ce médicament, disons-nous, est le plus propre à combattre la maladie dans toutes ses formes et dans tous ses états, et doit être universellement applicable à l'état maladif du corps de l'homme.

24. Voilà sous une forme sommaire ma manière de considérer la composition élémentaire et la constitution du corps humain vivant, soit sain, soit malade. La fonction de la respiration est une capacité ou une condition sur laquelle on peut agir, et non pas un pouvoir inhérent ou une faculté d'agir. La chaleur, en raréfiant et en rendant plus légère l'eau, excite la transpiration cutanée ; en raréfiant et en rendant plus légers l'air et l'eau ensemble, elle contribue à la production de la vapeur ou haleine, qui une fois formée dans les poumons, est expulsée.

25. En échauffant de l'eau dans l'estomac, nous diminuons le poids de l'air, et nous faisons distendre les poumons ; le poids de l'air extérieur, qui est froid, dense et pesant, expulse des poumons celui qui est plus raréfié et plus léger. Ces conditions changeantes du corps animal produisent des contractions et des dilatations successives des poumons, et cela constitue l'acte de la respiration qui est indispensable au maintien de la vie.

26. En chauffant de l'eau dans l'estomac et de l'air dans les poumons, nous mettons en mouvement une sorte de machine à vapeur. La machine humaine ressemble en

effet tellement à la machine à vapeur, que les principes fondamentaux de leurs actions sont les mêmes. Dans l'inspiration, nous introduisons dans le corps un air épais et frais; dans l'expiration, l'air devenu raréfié, léger et chargé d'humidité ou de vapeur, est rejeté par exhalation et expulsé par le tuyau de la machine. C'est de cette manière que la vapeur est dépensée et que toute la mécanique de l'économie animale est tenue en mouvement. A la source principale du sang, se trouve le cœur, qui agit sur ce fluide comme une pompe, et qui le transmet dans la profondeur de nos chairs, après qu'il a passé dans les poumons et les artères. Le sang est ainsi poussé jusqu'aux limites du corps; il longe les os, et ne revient par les veines au cœur, c'est-à-dire à la source d'où il est parti, qu'après avoir déposé sur son chemin les particules nutritives emportées dans les artères, comme dans des ruisseaux rutilants. On voit alors de quelle manière la chaleur et l'action vitale, qui ont leur point de départ au cœur, se propagent jusqu'aux dernières extrémités de notre système.

27. Tant que le feu entretiendra le degré de chaleur nécessaire à l'état vivant du corps animal, ou, pour parler au figuré, tant que le feu sera bien alimenté sous la chaudière pour faire jouer la machine, tout le jeu de la pompe continuera.

28. Nos repas réguliers sont les matières de chauffage de la machine animale, et une nourriture régulière entretient le feu. Nos boissons sont l'eau de la chaudière, tandis que l'eau condensée passe par le canal qui lui est approprié. *On voit donc combien il est important de ne nous servir que de l'eau comme boisson, puisque c'est d'elle seule que provient la vapeur !!!*

29. En faisant l'application de ces principes du phénomène de la vie, nous pouvons compter qu'une machine régulièrement formée et bien construite continuera ses

opérations jusqu'à ce qu'elle soit usée par le temps, à moins qu'elle ne soit brisée par le manque de tact et l'habileté des ingénieurs.

30. Si la machine est confiée à la surveillance d'un ingénieur négligent ou ignorant, qui n'ait pas une idée juste des principes de la vie et du mouvement, ou qui ne se livre pas entièrement à l'accomplissement de son devoir, dans ces cas votre bateau à vapeur, si je puis parler ainsi, commencera à perdre de sa vitesse, faute de charbon pour entretenir le feu, et faute d'eau pour la production de la vapeur. Il peut arriver aussi que le mécanicien s'imagine que quelque chose se soit dérangé dans la machine ; et pour y porter remède, il jette de la glace dans la chaudière afin de la refroidir, ou bien il perce la chaudière pour laisser échapper l'eau bouillante ; et c'est ainsi que pour remédier à un mal léger, il amène un désastre. Le bateau, en effet, commence immédiatement à couler au fond. Des effets analogues sont produits tous les jours sur la machine humaine par ces docteurs qui ne craignent pas de se servir de la lancette.

31. Si vous voulez que les mouvements respiratoires de votre bateau à vapeur marchent bien, il faut avoir soin de mettre une certaine abondance d'eau dans la chaudière et de donner du charbon au feu qui la chauffe, de manière à entretenir une température constante et capable de produire de la vapeur en quantité suffisante ; et c'est alors seulement que votre bateau marchera avec régularité.

32. Sous le point de vue de la doctrine, nous dirons que le principe vital, répandu dans toute la structure organique de la machine animale, principe qui produit un mode d'action élémentaire, une union spécifique des éléments constitutants du corps, et qui diffère complètement des forces qu'on rencontre dans les combinaisons chimiques, aussi bien que de celles qui agissent en physique et que nous connaissons toutes, nous dirons que ce principe

vital, cette force particulière, est un sujet qui a occupé les esprits et a été traité dans les écrits de quelques hommes distingués, et qui malgré cela reste encore enveloppé dans la plus complète obscurité.

33. Quand, par exemple, on nous demande ce que c'est que la fibre vivante, nous répondons qu'on pourrait avec autant de raison nous demander quel est le principe qui établit toute autre propriété de la matière vivante. De quoi, par exemple, dépend la vie d'une feuille ou de la tige d'un arbre qui croît au milieu de nos forêts ? — Nous ne pouvons donc raisonner que sur des choses que nous connaissons. Tout être qui vit a quelque chose d'essentiel et de particulier à sa nature ou à la vie dont il est doué, et cela se voit dans le monde végétal comme chez les animaux. Mais le corps animal vivant est doué de la chaleur et du mouvement, sans lesquels il ne peut exister. Sans une quantité convenable de chaleur en dedans comme en dehors du corps, l'animal ne peut jouir ni de mouvement ni de vie.

34. La chaleur et le mouvement ne peuvent pas communiquer la vie animale à un corps non organisé. Pour communiquer la vie, il faut que ces agents fonctionnent sur un corps doué d'une structure organique ; c'est à cette dernière que la chaleur donne l'impulsion nécessaire pour la faire vivre. Le calorique, c'est-à-dire le principe de la chaleur, en raréfiant et en dilatant l'air, excite le mouvement, et c'est cette combinaison de chaleur et de mouvement qui constitue l'animalité, la vie, l'état vivant !

35. Le corps animal est une machine si bien construite, si bien modifiée et douée d'une si grande capacité pour la vie (ou pour le principe vital, si l'on veut), que la chaleur, en raréfiant l'air et en le rendant plus léger, en stimulant et en dilatant les poumons, met toute la mécanique en mouvement et fait circuler le fleuve de la vie dans tous ses canaux vivants. Là où cette combinaison

d'actions diverses n'existe pas, il ne peut y avoir de vie animale.

36. Supposons qu'un homme doué de la plénitude de ses forces tombe dans une rivière et aille au fond ; si on le retire peu après, on le trouve inanimé ; la chaleur et le mouvement de la vie, quand ils ne sont pas complètement éteints, sont presque imperceptibles ; mais aussitôt que l'on ranime l'étincelle mourante, et qu'on renouvelle la chaleur intérieure par la friction , par des cordiaux ou par d'autres moyens convenables, une énergie nouvelle se répand dans tout le système ; l'air qui se trouve dans les poumons se raréfie , se dilate, et force ces organes d'agir ; la mécanique de la nature se met encore en mouvement, les roues de l'existence ne vacillent plus, la quantité de chaleur du dedans et du dehors augmente , et la nature regagne sa force et sa vigueur ordinaires.

37. Tout ce qui est nécessaire en pareil cas est de fournir au corps assez de chaleur pour ranimer l'étincelle qui allait s'éteindre. La même chose est vraie quand, après avoir échappé à une maladie, on fait une rechute qui met la vie de nouveau en danger. Peu importe que ce soit le choléra ou toute autre maladie épidémique. Le tissu vasculaire perd de son ton, et tout le système animal s'abaisse par conséquent avec rapidité. La puissance vitale est trop faible pour faire distendre et dilater les poumons ; le cœur et les artères ne font plus circuler, à cause de leur flaccidité , les liquides dont leur intérieur est rempli. L'étincelle de la vie devient de plus en plus faible, l'eau qui devrait s'exhaler en transpiration se condense dans l'intérieur du corps, et finit par éteindre le feu de la vie. La pesanteur et le froid de l'air intérieur sont trop marqués en comparaison de la petite quantité de chaleur qui reste encore dans les poumons et dans le cœur. La puissance vitale, ou plutôt la capacité de vivre et de tenir les pouvoirs de la vie animale en chaleur et en mouvement,

est perdue , faute de calorique suffisant pour raréfier les différentes parties du système.

38. Dans des cas semblables à celui-ci, il faut garantir le malade, autant que possible, contre l'air froid, en l'affublant d'une couverture de laine , en le plaçant dans un lit chaud ; en remplissant l'appartement de vapeur ; en lui administrant des médecines stimulantes et des injections de la même nature. Il faut persévérer dans l'emploi de ces moyens jusqu'au moment où le corps ait acquis un degré suffisant de chaleur, pour rendre au moribond ses mouvements suspendus et son animation. Quand l'appétit revient, il faut lui donner de la nourriture pour entretenir la production de la vapeur. Alors les ressorts de la vie commenceront à reprendre leur action, et le malade, arraché au tombeau, se réjouira de la plénitude d'une existence qu'il était si près de perdre.

39. On a beaucoup parlé du phénomène de l'inspiration de l'air extérieur ; mais , en vérité, il est impossible de l'empêcher d'entrer dans le corps , tant qu'il y a une quantité convenable , une juste proportion de chaleur dans les poumons. Il n'est pas possible non plus d'empêcher le mouvement du cœur dans la systole et dans la diastole. Mais lorsque le cœur dépérit, ou lorsque la quantité de chaleur vitale diminue, les poumons commencent à travailler, comme les roues d'un bateau à vapeur qui marchent contre le courant du fleuve , et la pompe cesse de pouvoir faire circuler le sang dans ses canaux accoutumés. Le pouls devient languissant, les extrémités se refroidissent ; le sang , qui auparavant entretenait sa chaleur au moyen de sa circulation active , cesse de parvenir jusqu'aux membres. La chaleur nécessaire manque au cœur, source d'où part le sang, la respiration cesse, et le malade expire. On attribue vulgairement la mort à un défaut d'haleine, mais c'est une erreur. La véritable cause de la mort est un défaut de la capacité pour la respiration,

et non pas, comme le disent les *bonnets carrés* de nos facultés, à l'asthme, à la phthisie ou quelque autre maladie à la mode !

40. Les médecins de nos écoles devraient bien nous dire si le système de déplétions sanguines, qui a produit tant de résultats déplorables, n'a pas beaucoup contribué à produire et à entretenir un grand nombre de maladies de nature diverse ; s'il n'a pas été la cause de plusieurs affections dangereuses telles que la fièvre scarlatine, le scorbut, la peste et le choléra ?

41. Avant de terminer ce chapitre de mon ouvrage, je dois faire observer que le principe de la vie est le même dans les végétaux et dans les animaux. Une même cause, un même principe produira nécessairement des effets identiques dans ces deux classes d'êtres. La marche de la nutrition s'opère à peu près de la même manière dans chacune d'elles. Les animaux, comme les végétaux, sont constitués ou formés de quatre éléments principaux ; la vie végétale est placée sous le contrôle, sous l'influence et sous l'opération des mêmes agents que la vie animale. Sans les quatre grands éléments, *l'air, la terre, le feu et l'eau*, rien de semblable à la végétation ne pourrait exister. La saison de l'hiver est une époque de mort pour les végétaux, et la suspension de la vie dans les plantes est d'autant plus marquée que la perte de la chaleur est plus grande. Nous voulons dire par le mot *vie* cette modification particulière de la chaleur, cette combinaison élémentaire de la chaleur avec la matière organisée qui constitue l'état vivant du végétal. La perte de cette chaleur est un commencement de mort, une suspension de la vie végétale de la plante qui souvent devient définitive, et cet être reste désormais frappé de mort.

42. Dans les climats froids, quand l'hiver a épuisé ses rigueurs et que le doux printemps revient, la végétation et l'animation, depuis longtemps suspendues, reprennent

toutes leurs forces. Le reptile engourdi aspire de nouveau le souffle de la vie. La chaleur, dans ce cas, est non seulement l'agent qui rend à l'animal la vie et la vigueur, mais elle est appropriée à la condition de l'être sur lequel elle exerce son influence, et elle constitue elle-même le principe vivant. D'un autre côté, le froid est non seulement une cause de mort, mais quand son intensité est assez grande pour être incompatible avec l'exercice des fonctions vitales, c'est la mort même.

43. La chaleur n'agit pas isolément et d'une manière indépendante des autres éléments du corps, mais elle est en harmonie parfaite avec eux. Sans la chaleur, sans ce principe indispensable, la vie ne peut nulle part exister dans l'univers. Les éléments des corps resteraient éternellement dans l'inaction et dans le silence, si la chaleur, ce générateur de la vie et du mouvement, ne se combinait pas avec eux.

44. Séparez l'élément du feu des autres éléments du monde matériel, et il ne règnera qu'un silence et une immobilité universels. — L'animation de tout ce qui respire, de tout ce qui se meut, sera enveloppée dans le calme d'une mort éternelle ! La mer et la terre deviendraient et resteraient une masse inerte, solide et immuable ; l'air atmosphérique prendrait en se condensant la dureté du silex ou du diamant ; la création ne serait qu'une chose sans plan et sans dessein, et le règne du chaos noir et impénétrable serait de nouveau rétabli.

45. Dans la dissertation sur la vie et le mouvement que je viens de terminer, j'ai cru nécessaire en quelques endroits de répéter des explications que j'avais précédemment données. Mon dessein a été de présenter les idées principales sous des formes variées, de manière à les rendre plus claires et plus compréhensibles à l'intelligence de mes lecteurs. Je reviendrai plus tard sur quelques-uns de ces arguments dans le chapitre qui sera consacré à la nature des maladies.

CHAPITRE III.

STRUCTURE ANATOMIQUE DU CORPS HUMAIN.

1. Comme appendice nécessaire à ce que je viens de dire sur les caractères de la vie, je me propose d'offrir au lecteur quelques remarques concises sur les organes du corps de l'homme et sur les fonctions principales qui contribuent à entretenir les phénomènes de la vie animale.

2. Si mon dessein était d'entrer dans de grands détails sur ce sujet important et complexe, je commencerais par donner une description anatomique et mécanique du corps de l'homme. Mais tel n'est pas mon objet; je ne désire m'étendre que sur un certain nombre de points, qui me seront utiles pour démontrer quelques principes qui président aux fonctions du corps animal. En le faisant, j'éviterai autant que possible tout ce qui pourrait ressembler à une vaine parade de mots scientifiques.

3. Pour atteindre le but que je me propose, je ne ferai que jeter un coup d'œil sur le mécanisme et sur la composition organique du corps. Dans cet examen rapide je m'appuierai principalement sur ce qu'on appelle les solides du corps, c'est-à-dire les os, les muscles et les glandes, les artères, les veines, les nerfs et les pores de la peau.

4. Les os, par leur forme, leur solidité et leurs extrémités articulaires, par la nature de la substance dont ils sont composés, et par leur parfait ajustement entre eux, donnent de la force à toute la machine, et servent admirablement à la station et aux mouvements du corps.

5. Les muscles s'insèrent sur les os; ils revêtent et enveloppent ces derniers, ils les lient entre eux et tiennent ensemble les différentes parties du corps. Doués d'élasti-

cité, non seulement ils permettent, mais ils facilitent même les mouvements différents du corps.

6. Les glandes sécrètent et excrètent la salive, la bile et l'urine, qu'on regarde comme des liquides excrémentiels. Mais d'autres glandes, en opérant leurs fonctions ordinaires, fournissent des fluides pour humecter et pour lubrifier les organes avec lesquels elles sont en rapport.

7. Dans la circulation du sang, les artères d'un corps vivant transportent un flot de vitalité dans leur intérieur, et ces vaisseaux, dont les ramifications distribuent le fluide vivificateur, se répandent jusqu'aux extrémités du corps.

8. Les nerfs sont les organes des sensations ; ils sont les moyens de communication entre le cerveau et les objets extérieurs. C'est dans le cerveau qu'ils naissent ; leurs extrémités tactiles le mettent en contact avec les agents qui nous entourent, et nous procurent les sensations auxquelles on donne les noms d'audition, vue, toucher, saveur et odeur.

9. Les nerfs cérébraux sont plus immédiatement les organes de nos sensations. Selon les anatomistes, ceux qui naissent de la moelle épinière, c'est-à-dire d'une continuation ou d'une prolongation du système médullaire du cerveau, ont pour objet de diriger les mouvements du corps.

10. Les nerfs paraissent être les conducteurs d'un fluide nerveux qui n'est qu'une sorte d'électricité animale. C'est au moyen de ce fluide et de ses conducteurs que nous avons des sensations d'où résultent nos pensées, des combinaisons de pensées, des volitions et des réflexions.

11. Les pores de la peau offrent une voie grande et étendue pour le rejet des matières qui sont superflues à l'économie. Ils sont parfaitement propres à débarrasser le corps des humeurs nuisibles qui passent avec la transpiration sur toute la surface du corps. Dans l'état de santé les

particules humides qui échappent par ces pores entretiennent la peau dans un état de moiteur et de souplesse. Ces pores, ou canaux cutanés, laissent passer les matières nutritives dont le corps n'a plus besoin, et cinq huitièmes au moins de notre boire et de notre manger échappent par leurs ouvertures.

12. En réfléchissant un moment aux faits que nous venons d'énoncer, nous pouvons en tirer, avec un grand degré de certitude, les conclusions suivantes:

Il est facile de voir qu'un exercice régulier de tout le corps est d'une grande importance pour mettre en jeu le pouvoir élastique des muscles, pour stimuler l'énergie du système nerveux, pour faciliter les mouvements des articulations et pour faire circuler les fluides.

13. Nous voyons combien il est important au bien-être du système animal de déterminer le mouvement des fluides vers la surface du corps, d'entretenir une circulation pleine et libre à travers les pores de la peau. Nous devons le faire pour que l'économie ne soit pas surchargée et opprimée par la rétention de ces impuretés excrémentielles si abondantes et si nuisibles qui accablent le système, et que la nature a destinées à être expulsées par ces pores.

14. C'est une chose évidente que le moyen rationnel pour débarrasser le corps de ces impuretés pernicieuses est, selon les principes les plus justes et les plus naturels, de les faire passer par les pores de la peau et non pas en se servant de ces médicaments débilitants auxquels on donne les noms de drastiques, purgatifs, cathartiques, etc.

15. Voici une autre conclusion qui est nécessairement vraie. Le sang contient un principe de vitalité, un agent insaisissable dont la nature intime nous est inconnue, mais qui est essentiel au corps vivant, et au moyen duquel nous avons des sensations, des volitions et remplissons des actes volontaires. Ce principe de la vie, qui est essentiel à

notre existence, fait partie du sang et circule avec lui. C'est lui qui nous donne le pouvoir de voir, d'entendre, de sentir, de savourer, de flairer, d'exister. Ce principe, disons-nous, est porté par des vaisseaux destinés à sa circulation dans tous les recoins de la machine animale. Naturellement, tout ce qui a une tendance directe ou indirecte à en diminuer la quantité, à en altérer la qualité, ou à en ralentir la marche, est propre à engendrer des maladies dans le corps.

16. D'après ce raisonnement, il est évident que toutes les fois que le sang se trouve dans un état affaibli ou vicieux, l'énergie et la force du fluide nerveux décroissent en même temps que la puissance de l'électricité animale. Dans cet état, le système nerveux se relâche ou se contracte spasmodiquement, et il survient de l'aliénation mentale.

17. On voit maintenant combien il est possible de ramener ces déductions à un même centre, de les confondre dans une conclusion générale que nous pouvons énoncer de la manière suivante : — Le sang est la vie, le principe vital du corps humain vivant et sensible. C'est dans le sang que demeure l'énergie et l'impulsion vivantes de ce principe. Si donc le corps contient ce sang en quantité et en qualité convenables, et si ce dernier circule avec la vitesse et la régularité naturelles, il est évident que la puissance de la vie sera grande. Mais quand malheureusement on diminue la quantité du sang, ou qu'on détériore sa qualité, ou qu'on en trouble la circulation, on porte une atteinte grave à la santé de l'individu, et on l'approche de la mort. Cela est évident, car la vie ou l'impulsion vitale est par là ébranlée jusqu'à dans ses fondements, et la puissance de la vie n'est plus qu'imparfaitement et partiellement distribuée.

18. Comme le corps animal, dans lequel le fleuve de la vie circule, est toujours en possession d'une quantité plus ou moins grande de calorique, il est évident que la

chaleur doit être essentielle à la vitalité. On la trouve toujours dans l'état vivant du corps, soit comme cause ou comme effet. Elle peut être cependant regardée principalement comme cause, puisque là où il n'y a pas de chaleur, il n'y a pas de vie.

19. D'après ce que nous venons de voir, nous sommes amenés naturellement à nous demander de quelle manière le corps animal peut être maintenu dans la vie, et de quelle manière on peut réparer les pertes journalières qu'il fait? Quand l'énergie du corps est diminuée, de quelle manière peut-on la rétablir? Comment la vie doit-elle être soutenue? Qu'est-ce qui fournit le sang, ou qu'est-ce qui lui donne sa vitalité? Quel moyen enfin devons-nous prendre pour entretenir tout cela dans notre organisation? C'est en communiquant constamment au corps de la chaleur et de la vitalité; car par là on lui donne le pouvoir et l'énergie de se soutenir. Que la quantité voulue de chaleur ne soit pas entretenue dans le corps, la vitalité s'éteindra, et la mort en sera la conséquence.

20. Rien ne peut être plus évident que la continuelle formation et le renouvellement du sang. Cette transformation dans la quantité comme dans la qualité du sang s'effectue au moyen de matières alimentaires solides et liquides. Ces matières, introduites dans l'estomac, éprouvent les modifications produites par la digestion, pour être ensuite introduites dans le sang au moyen des vaisseaux chylifères. Cela est suivi d'une distribution de particules nutritives dans toutes les parties du corps, et ces particules apportent avec elles la vigueur, la chaleur et le mouvement dans tout le système. Tenons compte aussi de l'air atmosphérique dont les poumons se remplissent, dans l'acte de la respiration, des modifications que cet air éprouve, des changements qu'il opère dans le sang, et nous pouvons facilement nous rendre raison de tous les phénomènes de la vie.

21. L'acte de la digestion doit être considéré comme une des choses les plus importantes pour la conservation de la vie et de la santé. Quand les puissances digestives se trouvent affaiblies par une diminution dans la quantité de nos aliments, ou quand ces aliments sont de mauvaise nature, ou quand les organes digestifs eux-mêmes ne sont pas en état de réagir sur eux, la conséquence naturelle est que toute l'économie animale en souffre. Plus nos organes digestifs sont hors d'état d'agir sur les matières alimentaires, plus seront grandes les souffrances du corps. Le sang, ce fluide vivant, sera affaibli ou vicié dans sa composition, et son pouvoir de stimuler, de chauffer et de fortifier l'économie deviendra nul.

22. En suivant la même ligne d'arguments, nous trouverons que quand une substance vénéneuse ou malsaine est introduite dans l'estomac, ou comme aliment ou comme médicament, et qu'elle passe par l'absorption intestinale dans le système, cette substance influera d'une manière pernicieuse sur l'économie en jetant nos fonctions dans un désordre général. La maladie et la mort suivront son introduction dans le corps, à moins que le mal ne soit découvert de bonne heure, et à moins qu'on n'y apporte promptement des remèdes salutaires.

23. Il m'est souvent arrivé de comparer l'économie animale à une distillerie d'eau-de-vie, où l'orge, broyé par les dents, est transmis à l'estomac dans lequel il est soumis à une sorte de fermentation, à cause de la chaleur, de l'air et de l'humidité qui s'y trouvent. L'acte de la digestion, commencé dans l'estomac, se continue et se complète dans le duodénum et dans ses accessoires, et c'est là que s'effectue la séparation de l'esprit volatil d'avec la matière grossière. La partie aqueuse dans laquelle nage l'esprit recteur se sépare du résidu solide. Les ganglions lymphatiques du mésentère, les vaisseaux lactés et le canal thoracique sont ainsi chargés de cette liqueur laiteuse, dite

chyle. Cette dernière peut être trouvée dans leur intérieur peu de temps après chaque repas.

24. Le chyle est séparé, dans l'acte de digestion, d'avec le chyme, c'est-à-dire d'avec la masse, partiellement digérée, de nos aliments. Cette séparation a lieu entre l'estomac et les petits intestins, au moyen d'une combinaison des sucs gastrique, salivaire, pancréatique et biliaire. Le travail de la digestion arrivé à ce point, la matière nutritive est disséminée dans toutes les parties du corps. Les vaisseaux chylières, partant de tous les points de l'intestin grêle, absorbent la partie laiteuse de la masse alimentaire, et la font passer dans des canaux qui la versent dans le sang. Ce fluide est alors augmenté de quantité, et sa qualité est heureusement modifiée ; l'épuisement régulier et naturel de nos forces s'arrête, et les pertes qu'elles ont faites sont réparées.

25. Quand une cause quelconque vient diminuer la puissance digestive de nos organes, quelle en sera la conséquence ? La voici : Le chyle, duquel dépend la nutrition et la vie, au lieu d'être convenablement élaboré, sera faible en quantité, ou sera présenté aux vaisseaux chylières dans un état imparfait où il ne peut pas être absorbé. Et alors ce que la nature avait destiné à la nutrition du corps passe dans d'autres voies, pour être rejeté dans un état cru, imparfait et morbide, hors de l'économie. Il se produit alors des selles d'eau de riz, semblables à ce qu'on voit si souvent dans le choléra épidémique. — Le sang en pareil cas est privé de son stimulant ordinaire et perd de sa force, de sa chaleur et de ses propriétés nutritives. La circulation de ce fluide devient faible et languissante ; les extrémités du corps deviennent froides et ridées. Le sang se coagule dans les veines, et la surface cutanée présente un teint bleuâtre. Les muscles se contractent et se relâchent dans une confusion spasmodique. Le fleuve de la vie appauvri, ne donne alors qu'un ton faible

au système vasculaire, il est incapable de se propager jusqu'aux extrémités du corps, et il retombe sur son organe d'impulsion, le cœur. Celui-ci s'affaiblit ; ses pulsations deviennent imperceptibles, le vase doré de l'existence se brise ; la cruche se casse auprès de la fontaine, et la mort survient pour terminer la scène !

26. Afin de rendre plus claires mes idées sur les moyens à employer pour prévenir les maladies, qu'on me permette de me servir encore de la comparaison dont je viens de faire usage. Comme le distillateur d'eau-de-vie, nous devons donner une attention particulière à ce que nos vases et nos cuves soient parfaitement curés en dedans. Il faut s'assurer que l'estomac ne renferme pas des impuretés qui pourraient par leur absorption contaminer le sang. Pour empêcher une pareille chose, nous ne devrions nous servir que d'aliments sains, riches en matières nutritives, et d'une digestion facile. S'il en est autrement, la marche de la distillation se fera mal, on n'obtiendra que peu d'alcool, et ce peu sera d'une très-mauvaise qualité.

27. Donc, pour guérir les maladies, il faut commencer par nettoyer l'estomac, comme les distillateurs purifient leurs cuves et les tonneaux. A cet effet, il faut *faire usage d'émétiques* et autres agents capables de stimuler l'action digestive de l'estomac ; il faut donner à cet organe une abondance d'aliments nutritifs et de facile digestion. De cette manière un chyle bon et frais sera formé, le sang en recevra l'influence fortifiante et toute l'économie en éprouvera les effets les plus salutaires. C'est alors que toutes les fonctions organiques s'effectueront avec harmonie ; il y aura une détermination régulière vers les pores de la peau, et tout ce que l'économie veut expulser sera chassé à travers ces ouvertures. Depuis le canal intestinal jusqu'à la surface du corps, les transmissions et les transmutations des matières animales se feront avec précision ; la machine

entière sera débarrassée des impuretés et des obstructions, et les lois de la nature, ainsi rétablies, ne trouveront plus d'obstacle à leurs opérations régulières.

28. Il s'agit donc de faire ce que la nature ferait si rien ne s'y opposait, et c'est précisément ce que nous devrions chercher à obtenir à l'aide de la médecine. Les médicaments qu'on donne dans tout autre but ne peuvent amener des résultats utiles. Si les forces de la nature sont affaiblies ou entravées par une cause quelconque, ou si les fonctions vitales languissent, il faut stimuler le système, alimenter le feu, pousser à l'action le principe vivant, et mettre en mouvement tous les ressorts de la machine. Au moyen de la chaleur et de l'action, les fluides du corps se raréfient. La température, intérieure étant plus élevée que celle du dehors, détermine une impulsion vigoureuse vers la périphérie du corps, et débarrasse ce dernier des impuretés contenues dans les liquides qui le parcourent. De cette manière, la nature prend le dessus, et l'économie est rendue à la plénitude de sa vigueur et de sa santé.

29. En cherchant à effectuer ces résultats importants, il faut user d'un bon jugement, aidé de l'observation et de l'expérience que devra nous offrir un guide capable de régulariser nos efforts. Il y a deux extrêmes qu'il faut également éviter. Le premier est une hardiesse inconsidérée et téméraire qui approche de la violence, et le second un traitement lent, timide, opposé au premier par son inefficacité. Quand nous avons à notre disposition des médicaments sûrs, éprouvés, il faut nous en servir avec diligence, avec persévérance et détermination ; car c'est avec cette persévérance qu'on réussit souvent à guérir, lorsque tout espoir de guérison est à peu près éteint.

30. Dans un moment où la nature souffrante est affaiblie et gênée dans ses opérations, qu'elle ne peut agir selon ses lois, avec l'effet voulu, il faut lui apporter avec promptitude et persévérance les secours qu'elle demande.

Dans nos efforts pour aider la nature, n'oublions pas que l'estomac est le grand centre des associations sympathiques de toute l'économie, soit saine, soit malade. Une victoire qui vaut la peine d'être gagnée, c'est le rétablissement de l'activité et du pouvoir digestif de l'estomac, dans les cas de maladie ; car en produisant cet effet nous pouvons stimuler, éveiller et pousser dans les voies d'une réaction salutaire toute l'économie animale. Nous pouvons, en produisant cet effet, faire disparaître la maladie, rétablir la santé, triompher de l'ignorance et de la superstition, deux choses qui sont souvent plus formidables et plus dangereuses pour le malade, que la maladie dont il est atteint. Il faut employer notre habileté pour vaincre la maladie, quand elle se présente sous une forme grave, et pour combattre en même temps toutes les erreurs de l'ignorance. Le conseil de l'apôtre est dans ce cas d'une parfaite application : « Ne vous lassez pas, dit-il, de faire le bien, car vous en recueillerez les avantages en temps convenable, si vous persévérez. »

31. Le chapitre suivant sera consacré à la nature des maladies, leur origine et leurs caractères locaux et généraux ; chacune d'elles sera décrite à part, de manière à pouvoir être facilement distinguée de celles d'une nature semblable. Pour soutenir ma théorie, je ne raisonnerai que d'après des principes primitifs, mes déductions seront puisées dans des causes naturelles. Toute ma doctrine ayant été prise dans la libre nature, mes lecteurs comprendront d'ailleurs facilement les idées que je désire leur communiquer.

CHAPITRE IV.

DE LA NATURE DES MALADIES.

Hooper, dans son Dictionnaire de médecine, définit le mot *morbus* ou maladie : « Toute déviation des actions saines et naturelles de l'économie animale entière, ou d'un organe particulier. » Cependant, après cet aveu si simple et si naïf, on nous dit qu'il est nécessaire d'étudier les symptômes et les indications de quinze cents maladies différentes. Cette absurdité nous rendra suffisamment raison des erreurs qu'on enseigne journellement dans nos écoles, et qu'on commet si souvent dans la pratique. Supposons, pour un moment, qu'un auteur nous assure que la faim vient de ce qu'on ne donne pas la quantité nécessaire de nourriture pour la sustentation de l'économie entière, et de ce qu'on en prive un organe particulier, l'estomac. Qu'il nous dise ensuite que la faim présente au moins quinze cents symptômes différents, ayant tous leur origine dans une cause commune, et qui cependant ont besoin d'être combattus un à un, comme des affections de natures distinctes. Notre première pensée serait de douter de la vérité d'une pareille assertion, et de ne plus consulter un pareil auteur à l'avenir. Mais pour rendre notre proposition plus évidente, mettons en parallèle la définition de Hooper sur la nature de la maladie avec celle qui nous sera fournie par le bon sens et la nature même des choses.

DICTIONNAIRE DE HOOPER.

A la page 530, nous trouvons : « La maladie est toute déviation de l'action saine et

LIVRE DE LA NATURE.

Dans toutes les pages de la nature nous trouvons que la faim est due à un défaut

DICTIONNAIRE DE HOOPER.

naturelle de l'économie, ou d'un organe en particulier.

» La maladie peut être locale et n'affecter qu'un organe particulier du corps.

» La maladie peut être constitutionnelle et affecter tout le système.

» La maladie peut être spécifique et marquée par un certain désordre dans les actes de vitalité, qui ne se montre pas dans tous les états morbides, mais qui est particulier à cette maladie individuelle.

» La maladie peut être idiopathique, primaire et nullement dépendante d'une autre cause.

» La maladie peut être

LIVRE DE LA NATURE.

de nourriture. Priver le système de matière nutritive, c'est produire la maladie d'abord de l'estomac et ensuite de tous les autres organes de l'économie :

La faim peut être locale et n'affecter que l'estomac, duquel organe elle peut être chassée au moyen d'un repas abondant.

La faim qu'on n'apaise pas affecte tout le système et devient constitutionnelle.

La faim peut être spécifique et marquée d'un désordre des fonctions vitales. Ce désordre n'est pas commun aux maladies en général, mais particulier à cette maladie individuelle, comme dans la folie, le désespoir, etc.

La faim peut être idiopathique, primaire et nullement dépendante d'une autre cause, puisqu'il suffit de donner de la nourriture pour faire cesser le mal.

La faim entraîne donc

DICTIONNAIRE DE HOOPER.

symptomatique, sympathique et accompagnée de quelque autre maladie.

» La maladie peut être périodique et ne revenir qu'à des époques fixes.

» La maladie peut être aiguë, funeste et de courte durée.

» La maladie qui persiste pendant un temps considérable prend la forme chronique.

LIVRE DE LA NATURE.

une forme symptomatique, quand elle est accompagnée d'intempérance. Il ne faut pas cependant conclure que l'intempérance naît de la faim, bien qu'elle puisse l'accompagner.

La maladie, comme la faim périodique, peut être comparée aux changements de la lune, dont le disque disparaît par moments à notre vue, bien qu'elle ne change pas sa position dans le ciel.

Le faim, si on ne l'apaise pas, se terminera bientôt par la mort. De plus, tout ce qui empêche la digestion convenable des aliments qu'on prend, et tout ce qui embarrasse les voies de la circulation produiront le même effet.

La faim ne peut durer longtemps ; car, afin d'entretenir la vapeur, il faut fournir du charbon à la machine. Que la mort arrive par la faim seule, ou accélérée par la maladie,

le résultat est toujours le même.

» La maladie est quelquefois épidémique ; elle tombe sur toute une population, et naît de la contagion, de causes atmosphériques et autres, dont l'influence s'étend au loin.

» La maladie peut être héréditaire, c'est-à-dire transmise par les parents aux enfants.

» La maladie peut être acquise et non héréditaire, mais due à l'action d'une cause qui ne se montre qu'après la naissance.

La faim épidémique est trop souvent sentie par la population de ce pays, alors que les maladies sont très-fréquentes. Dans ces moments, les docteurs et les apothicaires, par les frais qu'ils exigent, augmentent considérablement le mal.

Les souffrances de la faim deviennent souvent héréditaires par l'injustice.

Quand une mère affamée tombe d'épuisement faute de nourriture suffisante, son enfant deviendra débile et cela en proportion de la débilité de la mère.

L'enfant peut être victime de la faim par l'effet des circonstances qui agissent d'abord sur la mère. — Le défaut d'une nourriture suffisante, par exemple ; mais ce même défaut de nourriture aurait produit les mêmes effets, si l'enfant fût encore renfermé dans le sein de la mère.

DICTIONNAIRE DE HOOPER.

LIVRE DE LA NATURE.

» La maladie peut prendre une forme sthénique, accompagnée d'une grande activité des organes vitaux.

Ce symptôme se montre dans les premiers degrés de la faim.

» La maladie peut être asthénique et s'accompagner d'un abaissement, d'une prostration générale des forces vitales. »

Cet état approche de celui qui s'observe dans les derniers degrés de la faim.

Nous pourrions prolonger cette comparaison de manière à passer en revue toutes les divisions de la maladie, telles qu'elles sont données par Hooper, et qui sont au nombre de dix-neuf principales, subdivisées en *quinze cents* espèces. On les trouvera énumérées dans les nosologies de nos savants. Continuer plus loin les comparaisons que nous avons établies, ce serait nous fatiguer inutilement. Nous serions obligé de revenir sur nos pas, pour arriver avec Hooper au point d'où nous sommes parti, c'est-à-dire, l'assertion suivante : « Toute déviation de l'action saine et naturelle du système ou d'un organe en particulier constitue une maladie. »

Si c'est là, en vérité, une définition de la maladie, pourquoi, au nom de la vérité, est-il nécessaire de la diviser en autant de parties différentes? Et pourquoi remplir nos livres de tant de mots techniques incompréhensibles? Nulle bonne raison ne peut être donnée pour justifier une pareille conduite; mais le monopole aime à se revêtir de mystères. C'est à cette illusion spécieuse qu'on a donné le nom de science, afin de tromper les hommes et d'empêcher le public de se prémunir contre les duperies qu'on lui débite chaque jour. Pour se faire respecter, les médecins de nos facultés cherchent à faire croire aux gens du

monde que leurs doctrines sont basées sur la science et qu'elles renferment toutes les ressources de la raison que l'esprit humain peut découvrir ! — La science, lorsqu'elle est pure, a l'évidence de la vérité basée sur la connaissance des lois de la nature. Cette science commence déjà

A répandre ses rayons lumineux
Sur des régions naguère plongées dans l'obscurité.

Aujourd'hui, on commence à se demander s'il faut des années d'études dans les facultés pour apprendre que « la maladie n'est qu'une déviation de l'action saine et naturelle de toute l'économie ? » — L'énumération des symptômes des maladies, tels qu'on les enseigne dans les anciennes écoles, nous rappelle les jugements prononcés aux enquêtes des coroners et dont voici quelques-uns : « Mort par épuisement. Mort de faiblesse. Mort par défaut de nourriture, etc. » Et quand la victime meurt de faim, soit par l'ignorance, soit par la négligence du médecin, on dit : « Mort par la visitation de Dieu. » Il n'y a pas une maladie, de toutes celles qui peuvent nous atteindre, sur laquelle on n'ait écrit des volumes ; on a donné naissance aux théories les plus étranges ; on a inventé des mots barbares et des expressions techniques, incompréhensibles, et tout cela pour entourer l'ignorance d'un voile de mystère. C'est à ces circonstances que nous devons attribuer de si peu connaître et de si peu comprendre la pathologie de nos maladies. « C'est faute d'en connaître la » nature, dit le célèbre docteur Rush, que la maladie est si » rarement guérie. » D'autres membres de nos facultés, également éminents, font le même aveu. — Un autre aveu d'une nature semblable se trouve dans *the British and Foreign Quarterly Review* ; on y trouve : « La nature » intermittente de la maladie doit être mieux étudiée, » avant de pouvoir exercer la médecine d'une manière » scientifique. » Voici encore un aveu franc, mais triste,

que j'extrais du *London Medical Repository* : « Après un » intervalle de deux mille ans, depuis l'établissement par » Hippocrate de ce qu'on peut raisonnablement appeler » la science médicale jusqu'à nos jours, il est remar- » quable qu'on n'ait pas rassemblé un assez grand nombre » de dates et de faits pour poser les bases d'une bonne et » concluante théorie des maladies, surtout en ce qui re- » garde leur origine et leur guérison. Si ce qu'on peut » regarder comme une théorie médicale raisonnable doit » être fondé sur une série de faits, et si ces faits sont » rares, tout projet qui tend à enlever cette lacune mérite » et recevra une approbation générale en rapport avec » ses mérites.

Le docteur Reece, homme célèbre, dit que « les symptômes des maladies sont si douteux dans leur nature et si variés dans leurs caractères qu'il faut beaucoup d'observations et d'expériences pratiques pour nous rendre capables de distinguer une maladie d'une autre. » Le savant Buchan dit aussi que « les médecins se trompent souvent sur le siège exact de la maladie, surtout chez les enfants. » Bien des fois dit le docteur Rush, les médecins devraient rougir de leurs prescriptions, quand, à l'autopsie, ils trouvent qu'ils se sont trompés entièrement sur le siège du mal. Dans un autre endroit, le même auteur compare l'art de la médecine à un temple sans toiture, dont les murs sont lézardés et les fondements pourris. » Lord Bacon, en remarquant que la science de la médecine ne fait pas de progrès et ne marche point de pair avec les autres sciences, dit que cela est dû à ce que les médecins ont raisonné dans un cercle et non pas selon une ligne. » Quand nous voyons combien de théories de médecine ont été proposées depuis le temps d'Hippocrate jusqu'à nos jours, et combien de ressources ont été offertes à ces théories dans les sciences, surtout dans l'anatomie, la physiologie et dans la chimie; quand nous réfléchissons à ces avantages, ne devons-nous

pas conclure qu'on avait entre les mains des faits et des dates en quantité suffisante pour élever la science de la médecine à une telle hauteur, que toute autre branche de connaissances humaines devait nécessairement lui céder le pas? — Mais quelle différence nous montre l'histoire racontée par nos cimetières! Lisez les inscriptions gravées sur ces tombeaux, et vous trouverez que les trois quarts des habitants qui y sommeillent n'avaient pas atteint l'âge de trente ans! La médecine n'avait-elle pas de remèdes pour eux? Oui! mais les monopoleurs n'ont pu les découvrir, et, semblables au chien de la fable, ils ne veulent pas qu'un autre le fasse. Ils ne veulent pas que le monde sorte de son ignorance, pour qu'ils puissent conserver les profits de leur monopole. Plusieurs hommes distingués de la profession ont cessé de l'exercer par un sentiment de dégoût. Trouvant tous leurs efforts pour combattre la maladie inutiles, ils ont volontairement abandonné leur art et se sont retirés par désespoir dans la vie privée. Avec des esprits tels que ces hommes ont dû en être doués, s'ils s'étaient donnés plus à l'étude de la nature et de ses opérations et moins aux faux raisonnements de nos écoles, ils auraient assurément rendu les plus grands services à leurs semblables.

Nous avons déjà fait observer que toutes les maladies auxquelles la famille humaine est soumise ne proviennent que d'une seule cause. Que mes lecteurs ne s'étonnent pas de cette assertion hardie; qu'ils consultent les témoignages qui lui prêtent leur appui; qu'ils pèsent bien les arguments sur lesquels elle est fondée, avant de nier cette grande vérité. Qu'on lise : — *La maladie, dit Hooper, est seulement une déviation de l'action saine et naturelle de l'économie totale ou d'un organe en particulier.* Hippocrate dit aussi que toutes les maladies se ressemblent par la forme, par leur manière de débiter, par leur marche et par leur déclin, parce que, dit-il, elles viennent toutes d'un même

type. Le docteur Hervey, auquel nous devons la découverte de la circulation du sang, dit que la santé consiste dans une circulation libre du sang, et la maladie dans une circulation embarrassée de ce liquide. Le docteur Thatcher, auteur du *Dispensaire américain*, assure que toute maladie a son origine dans un obstacle porté à la transpiration cutanée. Le célèbre Brown, auteur du *Système Brunonian*, s'exprime de la manière suivante : « J'ai passé vingt ans de mon existence à apprendre, à enseigner et à scruter la médecine, et, continue-t-il, c'était seulement entre la quinzième et la vingtième année de ces études que, semblable à un voyageur dans une région inconnue, errant au milieu de l'obscurité de la nuit et après avoir perdu toute trace de son chemin, qu'un faible rayon de lumière, tel que celui qui annonce la venue du jour, apparut à mes yeux ! Le docteur Dickson, auteur des *Erreurs des médecins*, et chef d'un service médical militaire, s'exprime de la manière suivante : « Mon sort fut d'être de bonne heure ébranlé dans mes convictions sur la vérité des doctrines d'aujourd'hui, soit pour expliquer la nature des maladies, soit pour les guérir. » Selon le même auteur, les maladies n'ont qu'une seule cause, et cette cause est intermittente. Nous pourrions citer une foule d'autres autorités, qui expriment des idées semblables, et qui concourent toutes à prouver la vérité de notre assertion ; comme par exemple : *La maladie n'est qu'une perte de la chaleur animale ou un trouble porté dans ses opérations.*

Nous sommes parfaitement fondé dans tout ce que nous venons de dire sur la nature des maladies et sur les moyens de les guérir. Y a-t-il un seul des médecins de nos facultés qui osera douter du talent des hommes éminents que nous venons de citer ? Qui osera mettre en question leur autorité ou la puissance de leurs arguments ? La voix même de la calomnie et la langue de l'envie se taisent en face de ces accusations formidables. Toutes ces opinions

s'unissent pour proclamer cette vérité éternelle : « Il n'y a qu'une seule cause de maladie. » Notre objet doit être maintenant de chercher des *remèdes convenables*. Cependant le prochain chapitre sera consacré à passer en revue les remèdes prescrits par les facultés ; car nous désirons montrer au public les poisons, les minéraux et les extraits pestifères, qui ont de temps en temps reçu la sanction des hommes de l'art. Ces substances ont plus contribué à la destruction de la vie humaine que toutes les maladies, ou formes de maladies auxquelles le corps de l'homme est sujet, quand la nature est livrée à ses propres efforts, sans être entravée dans sa marche par l'application de ces prétendus remèdes.

CHAPITRE V.

AGENTS MÉDICAUX PRONÉS PAR LES ÉCOLES.

Lord Bacon, dans ses *Essais sur la Médecine*, affirme que la vieillesse est la seule cause naturelle de la mort. Malgré les remèdes vantés par nos facultés, que de victimes sont annuellement emportées dans une mort prématurée ! D'où vient cette calamité ? Il doit y avoir une cause de ce manque de pouvoir de la part de nos médecins. La vérité se trouvera exprimée dans l'assertion du docteur Rush que je vais citer : « Notre manque de succès, dit-il, vient » de notre manque d'un remède convenable. » — Quelquefois, dans les lectures que j'ai faites sur ce sujet, et pour donner plus de clarté à mes idées, j'ai supposé un Indien, habitant les forêts et étranger aux coutumes de la vie civilisée. Je l'ai supposé venu pour la première fois dans nos grandes villes afin d'acquérir des renseignements sur

plusieurs sujets. Je l'ai conduit dans les établissements où l'on vend des drogues, où l'on compose des médicaments. Je lui ai décrit le nombre et les effets des remèdes qu'on prépare pour les affligés. J'ai supposé que cet Indien avait appris dans ses forêts que les substances, dites médicaments chez les gens civilisés, étaient des agents qui opéraient la cure des maladies. Qu'a dû être l'impression de cet habitant d'un autre monde en voyant nos pharmacies si bien approvisionnées? Assurément il a dû penser que la maladie ne peut exister dans un pays tellement favorisé, que les hommes n'y doivent mourir que de vieillesse. Mais combien il a dû être surpris en apprenant que les trois quarts de nos compositions médicinales sont *vénéneuses*; que ce sont des agents destructeurs de la vie; qu'administrés à des individus sains et forts, ils tuent, tantôt instantanément, tantôt d'une manière plus lente! Il a dû conclure que notre ignorance est aussi grande qu'inexplicable. Il a pu se demander : « Comment est-il » possible que ces gens puissent guérir leurs malades par » l'emploi de substances qui empoisonnent et qui tuent? » Comment peuvent-ils espérer guérir par des moyens qui » sont propres à amener la mort? Par quelle loi naturelle » comptent-ils rétablir la santé, en se dirigeant dans des » voies qui mènent à la destruction de la vie?

» On m'avait dit, continue cet enfant simple de la nature, que Rush, un de vos médecins célèbres, attribue » votre manque de succès à votre ignorance de remèdes » convenables; mais d'après la nature de vos médicaments, je suis convaincu que la raison de votre manque » de succès est celle-ci : — Vous aidez la maladie à faire » ses ravages, au lieu d'aider la nature à opérer ses cures. » Il n'est pas étonnant que vos amis à la pâle figure tombent autour de vous, et que leurs enfants deviennent » orphelins. Comment peut-il en être autrement quand » chaque rue a son arsenal de poisons, et que vos savants

» les distribuent au peuple, qui, se confiant en l'habileté
» de ses médecins, est destiné à une destruction cer-
» taine? » — Que de vérité il y a dans ce discours ! Com-
bien il peint avec exactitude les choses telles qu'elles
sont ! Jetez les yeux sur ces drogues, sur ces venins que
les gens de nos facultés emploient tous les jours pour la
guérison de nos maux. Le mercure, par exemple, quelles
sont les conséquences de son administration ? N'est-il pas
reconnu de tout le monde que, donné à des doses considé-
rables, il produit une salivation violente et autres effets
délétères ? Il produit aussi des douleurs semblables à celles
du rhumatisme et des tumeurs d'une nature scrofuleuse.
D'autres fois il porte ses effets sur les intestins et produit
des évacuations sanguinolentes. « Le mercure affecte sou-
vent la bouche, et l'inflammation qu'il provoque est fré-
quemment suivie de gangrène. » — Tel est le caractère
du mercure et de ses effets, donné par Hooper dans la
septième édition de son *Dictionnaire de Médecine*. Mais
laissons là le mercure pour examiner une autre substance
bien connue comme poison, qui, malgré ses effets délé-
tères, est très-employée comme médicament par les
hommes de l'art aujourd'hui. C'est l'arsenic. L'arsenic,
dit Hooper dans le « *Dictionnaire médical*, est une sub-
stance qui agit sur l'économie animale comme un poison
mortel, même quand il est donné en quantités tellement
minimes qu'il est imperceptible à notre goût, quand on
le dissout dans l'eau ou dans tout autre véhicule. Cette
substance, dit le Dictionnaire de Hooper, a été souvent
donnée dans une intention criminelle, et cela avec l'effet
le plus fatal. » Le docteur Black, autre autorité éminente,
parle de l'arsenic dans les termes suivants : « Les symp-
tômes produits par une trop grande dose d'arsenic com-
mencent à paraître un quart d'heure après son ingestion.
Il y a d'abord un sentiment de malaise général, des dou-
leurs d'estomac, suivies de soif et d'une chaleur brûlante

dans le tube intestinal. Viennent ensuite des vomissements violents, des coliques atroces et des superpurgations. Ces symptômes sont suivis d'une grande prostration, de sueurs froides et d'autres signes de débilité complète. A ceux-ci succèdent des crampes dans les membres, un froid général et la mort ! »

L'acide hydrocyanique ou acide prussique est un poison d'un caractère si fatal, qu'une seule goutte de ce liquide pur mise sur la langue du plus fort chien, l'animal expire après un ou deux mouvements de respiration convulsive ; mise sur les membranes de l'œil, elle produit les mêmes effets. Une goutte de cet acide mêlée à plusieurs gouttes d'alcool et injectée dans la veine jugulaire tue l'animal avec la promptitude de l'éclair. Chez les animaux qu'on tue avec cette substance, on trouve à peine la plus légère trace d'irritabilité dans les muscles quelques moments après la mort. » (*Extrait du Dictionnaire médical de Hooper, page 750.*) Tout individu qui jouit du sens commun doit s'apercevoir du danger qui accompagne l'administration de pareilles substances pour la guérison des maladies. Qu'un pharmacien inattentif donne par mégarde un grain de cette substance de plus que la prescription l'indique, et le malade court le danger d'être précipité dans la tombe ! Mais pourquoi se servir de ces poisons ? Pourquoi jouer avec la mort en prescrivant de pareilles drogues ? C'est l'ignorance ou quelque chose de pire qui pousse les hommes à agir ainsi les uns envers les autres. Le public, il est vrai, doit supporter les premières conséquences de cette indigne cruauté ; mais le médecin qui l'exerce ne peut échapper à une terrible responsabilité. L'acide oxalique est encore un des remèdes dangereux dont se servent les médecins d'aujourd'hui. Hooper, dans le *Dictionnaire médical*, page 976, dit que l'acide oxalique agit comme un poison violent quand on le prend à la dose de deux ou trois gros. Tous les jours il arrive

des accidents de ce que les pharmaciens le donnent pour du sel d'epsom. La *Gazette médicale de Londres* dit que depuis deux ans elle a eu connaissance de neuf morts accidentelles produites par l'acide oxalique. — Voy. vol. VI, page 475. Johnson, le rédacteur de cette feuille périodique, se dit parfaitement persuadé qu'une foule de droguistes ignorent complètement les effets délétères de cette substance. On nous permettra de demander quelles sont les personnes qu'on devrait rendre responsables de ces accidents. Le droguiste est forcé d'inscrire sur l'enveloppe de chaque paquet d'acide oxalique qu'il vend au public le mot *poison*. Néanmoins, les médecins de nos écoles s'en servent pour médicament; cette substance, qui détruit la vie dans un cas, peut-elle être une matière salubre dans un autre? Dans toute circonstance, la nature vénéneuse de cet acide reste la même, c'est la quantité seule qui change. Supposons qu'un membre de votre famille tombe victime de ce poison, que pouvez-vous faire? Que le chef de la maison, père et mari, soit la victime, comment sa famille d'orphelins peut-elle obtenir justice? Y a-t-il un tribunal pour punir le coupable en pareil cas? Hélas! non. D'un côté les morts ne reviennent pas, de l'autre l'apothicaire prouve qu'il n'a agi que sur la prescription du docteur, et qu'il a reçu ses qualifications d'exercer la pharmacie du très-honorable président et des très-vénérables examinateurs du collège pharmaceutique; qu'il a très-honorablement gagné ses diplômes, bien que les conséquences de sa conduite aient été si fatales. Néanmoins, tout cela a été fait *secundùm artem* et selon la science des écoles. La vie humaine a été sacrifiée sur l'autel de l'ignorance érigé par nos facultés, mais personne ne songe à inculper l'auteur du mal. Que le public s'occupe de cette considération sérieuse, qu'il lui apporte une attention particulière, jusqu'à ce que tout le monde sache cette vérité importante, que ce qui mène à la mort ne peut jamais

être utile à la vie ! Que tout le monde comprenne cela , et l'autorité des écoles sera pour toujours rejetée. Le docteur Franck alors n'aura plus raison de dire que « des centaines de meurtres se font silencieusement dans la chambre des malades. »

L'antimoine est une autre drogue dont les adeptes de nos écoles se servent. Combien de fois ai-je été témoin de ses effets vénéneux sur le corps de l'homme ! J'ai étudié les effets de ce médicament pendant plusieurs années , et comme il passe dans le monde pour être beaucoup plus innocent qu'il ne l'est en réalité, je donnerai ici une esquisse de son caractère et de ses effets généraux sur l'économie animale. Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, en donne une description détaillée et le range parmi les poisons. « Le tartre émétique , dit-il, qui est une des formes de l'antimoine, produit des effets qui sont très-analogues à ceux de l'arsenic : vomissements violents, purgations sanguinolentes, sensation de chaleur brûlante dans les intestins, respiration difficile, évanouissements, convulsions et mort. » Comparez la description de ce poison avec celle que nous avons donnée de l'arsenic, et la nature de ces deux ennemis de la vie humaine sera reconnue identique dans toutes leurs particularités. Ce sel dangereux est souvent donné à des enfants sous forme d'un émétique. C'est inutile d'ajouter qu'il est dangereux et ne devrait jamais être employé pour un pareil objet. Cette substance est souvent dangereuse à très-faible dose, et souvent manque de produire les effets qu'on en attend. Si on répète la dose, il survient des superpurgations, le poulx tombe, le corps se couvre d'une sueur froide et visqueuse qui précède la mort. Les médecins de nos facultés attribuent beaucoup de puissance aux vertus de l'antimoine. De là son administration sous la forme de vin stibié aux enfants qui éprouvent des suffocations ou qui sont tourmentés de symptômes fébriles. Mais s'il ne

produit pas d'effets salutaires, pourquoi son administration dans les cas d'empoisonnement est-elle suivie d'une détermination vers la surface du corps? D'où viennent les sueurs froides et visqueuses qui suivent son ingestion? Simplement de ce qu'il est opposé aux actes sains de la nature. Introduit dans l'estomac, il est regardé comme un ennemi commun, et toutes les énergies du système se liquent ensemble pour l'expulser. Les symptômes ci-dessus décrits, et qui sont regardés comme favorables par les médecins de nos facultés, ne sont que les résultats de l'action déployée pour l'expulser. Mais on me demandera sur quelle preuve je fonde mon assertion? La preuve que je fournirai satisfera tout le monde. Est-ce que son usage n'est pas toujours suivi de faiblesse et de débilité? Un médicament restaurateur et salutaire *rétablit les forces au lieu de les diminuer*. Le parlement de Paris, à l'instigation du collège des médecins français, promulgua une loi qui condamna à une peine sévère les vendeurs ou les acheteurs de cette drogue délétère. D'ailleurs les effets curatifs qu'on demande à l'antimoine peuvent être obtenus par l'emploi d'herbes salutaires qui croissent dans notre climat. Ces dernières peuvent être données en sûreté, sans danger ni crainte de danger, en tout temps et dans toutes les circonstances.

OPIMUM. Cette substance est extraite du *papaver somniferum*, où en langage ordinaire du pavot blanc. On m'a souvent demandé, au milieu de mes leçons, si je rejetterais l'opium, vu que c'est une matière extraite d'une plante. J'ai toujours répondu affirmativement, puisqu'il est un puissant poison narcotique. Hooper dans son grand ouvrage dit que « c'est le principal narcotique employé aujourd'hui ; il agit directement sur les centres nerveux, » et diminue la sensibilité, l'irritabilité et la mobilité du » système. Dans un autre endroit, il ajoute : « L'opium introduit dans l'estomac à doses considérables est un poison

très-actif qui produit des vertiges, des tremblements, des convulsions, du délire, de la stupeur et de l'apoplexie fatale. A l'autopsie des personnes qui sont empoisonnées par l'opium, l'estomac présente des taches noires et livides ; il est souvent gorgé de sang. Dans mes leçons, je montre à mes auditeurs des planches qui représentent les aperçus de l'estomac chez les individus empoisonnés par l'opium. Cette drogue a fait des ravages affreux en Orient, et son usage était devenu si fatale en Chine, que l'empereur de ce grand pays en avait défendu la vente sous peine de la mort. »

Quel beau trait dans le caractère de celui qu'on nous désigne sous le nom de *barbare*, de ce prince dont les efforts louables pour protéger ses sujets contre les ravages de ce poison méritent la reconnaissance éternelle des hommes ! C'eût été une bonne chose pour ce pays de voir nos gouvernants suivre l'excellent exemple qu'il leur a donné.

Nonobstant le danger qui accompagne l'emploi de ce narcotique, on l'administre sous plusieurs formes dans toutes les périodes de nos maladies. Dans les districts manufacturiers, où les jeunes mères travaillent aux fabriques, et où elles sont souvent obligées de laisser leurs enfants aux soins des étrangers, il arrive fréquemment que l'enfant est trouvé mort dans le berceau, empoisonné par des cordiaux opiacés , donnés par une vieille et ignorante garde, pour produire le sommeil et pour empêcher l'enfant de pleurer. Écoutez bien ce que je viens de dire, mères insouciantes ! qui gorgerez vos enfants du cordial Godfrey et autres préparations de la sorte. Si vous aimez ces gages innocents d'affection, si vous voulez qu'ils vivent pour vous dédommager des peines qu'ils vous ont coûtées, ne détruisez pas ces jeunes êtres, espérances d'un bonheur à venir, en leur présentant, sous le prétexte de les faire dormir, des drogues qui les précipitent dans la tombe ! — On peut se former une idée de l'étendue du mal en re-

gardant la quantité d'opium débité au public sous la forme de cordiaux. Un droguiste de Hulle m'assura, il y a quelque temps, qu'il ne vend pas moins de huit litres du *cordial Godfrey* par mois, bien que la vente qu'il en fait soit de beaucoup inférieure à celle de plusieurs de ses voisins. Je pourrais citer des exemples nombreux des cas où l'enfant est trouvé mort au berceau ou dans le lit à côté de sa mère, en conséquence des doses qu'on lui donne de la drogue, qui est faussement nommée le *préservatif des enfants*.

CHAPITRE VI.

CONTINUATION DES REMÈDES PRONÉS DANS LES ÉCOLES.

D'après tout ce que nous venons de dire sur la nature des compositions pharmaceutiques employées par les facultés, il doit être évident pour tout le monde que l'usage journalier de ces substances comme moyen de guérison est rempli de danger pour la famille humaine. Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, page 1048, parle des poisons de la manière suivante : « Poison, *venenum, toxicum*, » est ce qui, étant appliqué extérieurement ou pris intérieurement, produit toujours un dérangement dans les » fonctions de l'économie animale et engendre la maladie. » La manière dans laquelle les substances vénéneuses pénètrent dans le système pour agir sur la texture des organes soumis à leur influence a été le sujet de grandes discussions. Il est évident que tout poison doit agir d'une des deux manières suivantes : ou bien il est absorbé, mêlé au sang et porté par la circulation aux parties sur lesquelles

ses effets se montrent, ou bien il agit par l'impression qu'il fait sur les nerfs qu'il touche, et les effets sympathiques de cette irritation éclatent dans les autres parties de l'économie. Les découvertes de M. Magendie sur l'absorption vénéneuse ont porté plusieurs à croire que tout poison n'agit que par l'intermède du sang ; mais la rapidité extraordinaire avec laquelle certains poisons, tels que l'acide prussique, le venin des serpents, etc., agissent, semble argumenter contre cette supposition en ce qui regarde les poisons de cette sorte. Ceux qui n'agissent que lentement pénètrent au delà du doute dans le torrent de la circulation. Il paraîtrait donc probable que quelques-uns d'entre eux agissent de prime abord sur le système nerveux, tandis que les autres ont pour effet premier l'empoisonnement du sang. Quoi qu'il en soit de cette partie de notre sujet, nous devons de suite faire la remarque que les écrivains les plus éminents ne peuvent enseigner que bien peu de la partie pratique de la médecine. Ils peuvent vous étonner de leur érudition et vous amuser de leur esprit ; mais de ces sources vous ne pouvez gagner les renseignements pratiques qui sont le propre de *l'expérience*. Cette pratique ne peut être acquise que par une attention patiente et persévérante dans la chambre des malades, en suivant avec soin et avec un œil expérimenté l'influence de la maladie sur des constitutions particulières, en notant les effets des remèdes, et en comparant les opinions acquises à ces sources avec celles qui ont été émises par d'autres praticiens recommandables. — Les médecins sont souvent confondus et étonnés des effets des médicaments qu'ils administrent. J'ai vu donner de la pilule bleue avec de l'acide nitrique, ordonné dans la même prescription ; le malade est mort peu de temps après, à cause de la formation du nitrate de mercure dans son estomac. Le sucre de plomb, c'est-à-dire le sous-acétate de ce métal et l'acide sulfurique, ne devraient jamais être donnés séparément un malade, car chacun

d'eux est vénéneux ; mais donnés ensemble, ils se combinent dans l'estomac et forment une matière inerte.

A tous ceux qui désirent s'occuper de la médecine je recommanderai l'étude de la botanique, non pas comme un amusement, ni même comme elle est étudiée dans les écoles, mais d'une manière diligente et simple, en la dépouillant de son lourd encombrement de termes techniques et en l'examinant dans le simple et agréable appareil que la nature lui a donné. La connaissance de cette branche des sciences naturelles nous mettra à même d'entreprendre la guérison des maladies les plus obstinées, par l'application à propos des remèdes que le règne végétal nous offre en si grande abondance. L'expérience de chaque jour augmentera visiblement nos acquisitions utiles, et cela en raison directe de la diligence et de la persévérance qu'on portera à cette étude que je recommande. Pour arriver à la connaissance de ces simples vérités, il n'est pas nécessaire que l'étudiant en médecine consacre son temps à l'étude d'un foule de langues : il ne faut pas non plus qu'il soit très-habile en logique, en métaphysique, en politiques, en mathématiques, ni dans les autres sciences abstraites. Je ne conseille pas non plus la lecture d'ouvrages volumineux, car ils ne présentent le plus souvent qu'une collection d'opinions dont le principal effet est d'égarer l'esprit et le jugement. Ils agissent d'une manière très-nuisible, en nous détournant d'une considération attentive de choses plus importantes. Il nous faut croire par moments que nous en savons plus que nous ne sommes instruits en réalité, alors même que nos perceptions mentales de la vérité sont aussi obscures que l'obscurité qui accompagne l'erreur même. Ils nous mènent en avant dans un dédale d'incertitudes, jusqu'à ce que nos illusions soient dissipées par la terrible conviction que nos travaux ont été basés sur un fondement sans solidité, et que nos efforts mal dirigés n'ont abouti à aucune utilité pratique.

L'IODE, qui est maintenant très en vogue parmi les médecins sortis des facultés, est ainsi décrit par Hooper dans le *Dictionnaire médical*, page 798 : « L'iode, corps simple, a été accidentellement découvert par M. Courtois, fabricant de salpêtre à Paris ; il exerce une action puissante sur l'économie animale, et quand on le donne en quantité trop grande, il peut produire la mort. » Malgré des effets aussi dangereux sur l'économie animale, il est regardé par les médecins des écoles comme un des remèdes les plus efficaces pour la purification du sang, pour la guérison des scrofules, et pour d'autres maladies semblables. On dit qu'il agit puissamment sur les glandes. Sir Astley Cooper, dans une de ses leçons faites à l'hôpital de Guy, dit : « C'est un médicament dangereux et d'effet incertain ; car une surdose qui suffirait pour tuer un homme n'aurait pas le moindre effet sur un autre. » Il ajoute alors, comme étant son opinion, « que ce serait bien de cesser l'usage de l'iode comme médicament interne, puisque son application à l'extérieur est aussi efficace et n'est nullement accompagnée de conséquences dangereuses. » — Les poisons sont divisés en quatre classes, qui sont les suivantes : 1° Les irritants, 2° les narcotiques, 3° les narcotico-âcres, 4° les septiques. Ceux qui suivent se trouvent classés dans le *Dictionnaire médical* de Hooper, à la page 1049.

POISONS IRRITANTS.

Les trois acides minéraux, phosphore, soufre, chlore, iode, l'acide oxalique, les alcalis fixes, le nitrate de potasse, les chlorures alcalins, l'ammoniaque et les sels, les sulfures alcalins ; les composés d'arsenic, de mercure, de cuivre et d'antimoine ; ceux d'argent, dor, de bismuth, de chrome, de zinc et de plomb ; les semences du ricin, la gomme gutte, l'huile de croton, le jalap, les cantha-

rides, la matière animale en fermentation putride, les serpents venimeux, les insectes, etc., etc.

POISONS NARCOTIQUES.

Opium, jusquiame, laitue sauvage, toutes les solanées vireuses, gaz acide muriatique (chlorhydrique), sulfure d'hydrogène, gaz ammoniac, carbure d'hydrogène, acide cyanhydrique, acide carbonique, gaz acide nitreux, chlore gazeux, oxide de carbone, protoxide d'azote, cyanogène.

POISONS NARCOTICO-ACRES.

Belle-de-nuit, pomme épineuse, tabac, ciguë d'eau, grande ciguë, aconit, hellébore noire, ipécacuanha, scille, hellébore blanc, safran des prés, digitale, noix vomique, camphre, pignons d'Inde, upas, champignons vénéneux, ivraie, alcool, éthers, seigle ergoté, grains de vesce amère, etc., etc.

Hooper remarque, dans son *Dictionnaire médical*, page 1057, « que le manque de succès dans les efforts » qu'on a faits pour découvrir des substances vénéneuses » dans le canal alimentaire après la mort n'offre nullement une preuve suffisante de ce que la mort n'ait pas » été occasionnée par du poison. Car il a été bien démontré, par des expériences faites sur des animaux, » qu'un poison peut être évacué complètement sans laisser » la moindre trace dans le canal, et cependant la mort » peut arriver par les changements morbides qu'il occasionne dans le tube intestinal ou dans le système en général. »

Nous en avons dit assez pour prouver combien est dangereux l'emploi de la plupart des remèdes prônés par les écoles. La plupart des substances vénéneuses que nous venons d'énumérer sont livrées journellement au public

par les apothicaires sur la prescription d'un médecin, et des poisons sont ainsi administrés aux malades pour toutes les formes de leurs maladies. Peut-on s'étonner d'un accroissement de mortalité dans nos populations, quand les adeptes de nos facultés ont recours à de pareils moyens de guérison ? Le mercure, l'opium, l'alcool et l'emploi de substances vénéneuses sont à eux seuls suffisants pour expliquer le dépeuplement rapide du monde. Les germes de la maladie et de la mort sont semés dans les entrailles de la société par l'administration de ces agents destructifs. La nature, ainsi assaillie, peut résister au choc pendant un temps limité ; mais elle doit à la fin succomber, accablée par les empiétements de la maladie. Ajoutons à cela que si, dès le début, des remèdes sains et salutaires eussent été employés, de pareilles conséquences ne seraient nullement à craindre. — La citation suivante est prise dans *The London medical Repository*, vol. II, page 521 : « Nous » pouvons regarder les professeurs de l'art de guérir dans » la Grande-Bretagne comme généralement plus instruits » et plus habiles dans les branches de la médecine et de » la chirurgie que nos confrères du continent ; cependant » il est positif et il doit être reconnu que ces derniers » donnent infiniment plus d'attention à la chimie pharmaceutique, et sont de beaucoup nos supérieurs dans la » connaissance et dans la pratique de la chimie. — Ces » jeunes gens, qui chez nous ont fait leur apprentissage, » et qui ont passé par la routine ordinaire de composer et » d'administrer des médicaments, sont trop prompts à » imaginer qu'ils ont acquis une connaissance suffisante » de leur art, tandis qu'il arrive que trop souvent ils » ignorent même ses premiers éléments. — De là, il vient » que, lorsqu'ils entrent dans les hôpitaux, les plus réfléchis et les plus assidus d'entre eux pensent qu'ils remplissent bien leurs devoirs en suivant régulièrement les » cliniques, les cours et les dissections. Mais le laboratoire

» et l'officine où ils pourraient voir, examiner et mettre
» en pratique tout ce qu'ils ont appris dans les cours de
» chimie, de matière médicale et de pharmacie, est né-
» gligé quand ces connaissances ne sont pas entièrement
» abandonnées. C'est là le grand défaut dans l'éducation
» des étudiants en médecine, et il en est de même le plus
» souvent pour la prescription de médicaments inertes et
» inefficaces, même pour ceux qui sont les plus versés en
» anatomie, en physiologie et dans la connaissance et le
» traitement des maladies. »

De cette citation que nous venons de faire, il est résulté évidemment que la raison pour laquelle les médecins de nos facultés obtiennent si peu de succès dans la guérison des maladies est celle à laquelle nous avons tant de fois fait allusion, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas une connaissance réelle de la nature chimique des composés médicaux qu'ils prescrivent. Je me suis déjà étendu plusieurs fois dans la partie précédente de cet ouvrage sur le danger qui accompagne l'administration du mercure. L'incident que je vais raconter encore est tombé sous mon observation immédiate. Une dame, dont la maladie avait pour cause une indigestion, s'était remise aux soins d'un médecin diplômatisé, qui lui prescrivit l'usage pendant quelques jours de *pilules bleues*. Quelques jours après, il lui ordonna de prendre une dose légère d'acide nitrique, et six heures après l'ingestion de l'acide, la dame n'était qu'un corps mort. A l'examen *post mortem* de cette dame, il fut prouvé que le décès était dû à la formation dans l'estomac d'un nitrate acide de mercure provenant de la combinaison des drogues dangereuses qu'on lui avait fait prendre. Malgré cela, la seule punition infligée au médecin par la Faculté fut de le priver pendant un an des bienfaits de la Société médicale. — Des cas semblables à celui que je viens de citer sont malheureusement si fréquents, qu'ils cessent d'éveiller l'attention ou d'exciter

notre étonnement. Bien que la vie humaine soit ainsi sacrifiée, notre indignation perd de sa force à cause du respect qu'on accorde ordinairement au jugement et à la capacité des hommes de la profession.

Les liqueurs alcooliques sont aussi une chose très-nuisible à la société. La coutume de s'en servir s'est grandement accrue depuis quelques années, et l'appétit pour ce poison a gagné une si grande ascendance, que, malgré les efforts des sociétés de tempérance, malgré tout ce que le père Mathews et autres ont fait en Irlande comme en Angleterre contre le progrès de ce mal, il est très-fortement enraciné dans ces pays. De plus, tant que les médecins continueront de l'ordonner à leurs malades comme médicament, les effets terribles de l'ivresse seront à redouter.

Le docteur Cheyne de Dublin, dans la lettre sur les vins et les liqueurs alcooliques qu'il publia il y a quelques années, fait observer avec vérité « que les bienfaits qu'on a » supposé découler de leur usage libéral en médecine, et » surtout dans ces maladies qu'on croyait dépendre con- » stamment et qu'on croit aujourd'hui dépendre souvent » d'une débilité générale, ont donné à ces agents de pré- » tendues vertus curatives, auxquelles elles n'ont aucun » droit. De là, continue-t-il, si, nous autres médecins, » nous ne les employons plus comme autrefois, nous ne » devrions pas nous contenter de reconnaître une erreur » passée, mais nous devrions nous blâmer sévèrement » d'avoir pendant si longtemps prêté notre appui à une » des illusions les plus fatales qui aient jamais pris pos- » session de l'esprit humain. » Voici une anecdote qu'on raconte du célèbre Abernethy. On lui demandait un jour s'il croyait que les liqueurs alcooliques étaient utiles à l'économie animale? Elles sont mauvaises et pernicieuses, répondit-il, dans tous les cas; peu importe pour quel objet on les administre. — Eh bien! dites-vous la même chose à vos malades, docteur? lui demanda son interlocuteur. —

Oh ! pour ça, non, répondit Abernethy, car si je le faisais, je perdrais au moins le tiers de mes revenus.

La plupart des médecins qui recommandent l'usage du vin et du porter à leurs malades le font parce que l'économie, affaiblie par l'effet de la maladie, a besoin de quelque chose pour relever les forces. Mais l'alcool n'est pas un stimulant sain, il irrite d'abord et déprime à la fin le système, en arrêtant les digestions. Il tend très-considérablement à détruire l'appétit, et ne fait que débilitier, au lieu de rétablir les forces. Après une étude approfondie des effets nuisibles des liqueurs alcooliques sur l'économie animale, soit qu'on les prenne comme restauratifs ou comme médicaments, j'ai résolu depuis plusieurs années de les rejeter sous toutes leurs formes, et je recommande à tous mes lecteurs de les bannir comme des ennemis de la santé et du bonheur des hommes.

Que d'enfants sont ruinés par le goût extravagant des parents pour les liqueurs fortes ! Semblables aux premières fleurs du printemps, leur organisation délicate est flétrie ; car le poison qui s'est infiltré dans la constitution de la mère passe avec son lait dans le corps du nourrisson, qui ne tarde pas à s'affaiblir et mourir. C'est à l'usage de ce poison que doivent être attribuées la grande pauvreté et la misère générale qui règnent dans ce pays ; et jusqu'à ce que ce fléau brûlant soit banni de l'Angleterre, la santé et le moral de la société ne pourront jamais être purs.

CHAPITRE VII.

DES AGENTS CURATIFS DÉSIGNÉS PAR LA NATURE.

En décrivant ces agents, je me bornerai exclusivement à ceux que j'ai moi-même employés et mis à l'épreuve dans

ma pratique particulière, pour prévenir ou guérir les maladies. Je ne veux pas faire un long catalogue qui n'aurait pour résultat, d'un côté, que d'augmenter le volume de mon livre, et de l'autre d'embrouiller le jugement de mes lecteurs.

me contenterai de donner une description simple, mais complète, des agents curatifs qu'on peut trouver dans le règne végétal, dans les propriétés et l'efficacité desquels le public peut avoir la plus grande confiance. Mon dessein n'est pas de me servir d'un langage mystérieux, ni d'attribuer aux plantes dont je parlerai plus de vertus qu'elles n'en ont. Beaucoup d'écrivains ont agi d'une manière contraire, mêlant l'astrologie et l'astronomie de manière que le sens commun est complètement exclu de leurs dissertations; tant le merveilleux et l'incroyable l'ont emporté sur la réalité et sur la botanique vraie, telle qu'elle est réservée dans les lois de la nature. Dans la description que je vais donner des herbes, des racines et des écorces, dont je peindrai les qualités générales et particulières, mon objet principal sera de me faire bien comprendre. La seule faveur que je demande à mes lecteurs est qu'ils veuillent bien lire chaque page de ce livre attentivement avant de passer jugement sur l'auteur et sur ses doctrines. Je les supplie, en commençant, de rejeter les préjugés de leur esprit, et d'avancer dans l'examen de ce livre avec une attention éclairée par la raison et la philosophie.

Mes lecteurs se souviendront que, dans le chapitre consacré à « la Nature des maladies, » j'ai démontré de quelle manière celles-ci ont leur origine dans la perte de la chaleur animale ou dans les commotions qu'elle éprouve. J'ai répété maintes fois ce principe, qu'une chose qui contribue à la production d'une maladie ne peut jamais contribuer à sa cure. Si donc la chaleur animale ou sa distribution régulière dans l'économie est essentielle à la santé de nos organes et de leurs fonctions, l'absence de cette chaleur doit nécessairement amener un état morbide du corps. La

question qui doit être résolue maintenant est celle-ci : De quelle manière pouvons-nous rendre la quantité voulue de chaleur à l'économie quand elle a été troublée par l'indisposition ou diminuée par la maladie ? Quand le feu dans notre chambre est près d'être éteint, et qu'il a besoin d'être rallumé, notre premier soin est de rassembler les matières qui sont les plus propres à ranimer la flamme dans le plus bref délai possible. Nous ne songeons jamais à y entasser de la neige ou de la glace. Une conduite pareille serait en contradiction avec les lois de la nature, et cependant, quelque incroyable qu'elle puisse paraître, cela est souvent mis en usage dans les établissements où l'on enseigne aux médecins de nos facultés les moyens de guérir les maladies.

J'ai dit dans une autre partie de cet ouvrage que toutes les maladies naissent d'une cause commune, principalement d'une absence de l'équilibre de calorique qui devrait régner dans toutes les parties de l'économie. Ramener cette chaleur, quand elle est une fois perdue, et rendre l'estomac et ses fonctions à un état de santé et de vie, devraient être la première chose digne d'occuper notre attention. C'est ce que j'ai déjà dit en plusieurs endroits du chapitre consacré à la nature des maladies, et je vais maintenant énumérer les remèdes que je recommande. Pour plus de clarté, je les diviserai en un petit nombre de classes, formées d'après leurs natures et leurs propriétés. Ainsi, nous aurons des médecines stimulantes ou chaudes; astringentes ou rudes; toniques ou amères, etc., etc. Avant d'en commencer la description, je désire faire comprendre que la *botanique médicinale* n'a aucun rapport ni aucune liaison avec la *botanique scientifique* enseignée dans les écoles de nos facultés. La première est entièrement basée sur l'expérience, tandis que l'autre est enseignée dans nos écoles plutôt comme moyen d'offrir un délassement agréable que pour aucun des avantages so-

lides qu'elle possède. L'enseignement de la botanique scientifique est encouragé plus pour orner les domaines des riches que pour tout autre objet. Les protecteurs et les professeurs de la botanique scientifique peuvent probablement donner des noms à toutes les plantes qui poussent à la surface de la terre, les arranger et les classer selon leurs espèces ; mais la connaissance de leurs propriétés doit être regardée comme étant nulle pour eux ; car la science de la médecine ayant été depuis si longtemps entourée de mystère, aucun motif n'a paru au botaniste assez fort pour le pousser à l'investigation des propriétés médicales des plantes. Si cela avait été fait depuis longtemps , les facultés de médecine seraient devenues parfaitement inutiles, puisque chaque chaumière aurait eu son médecin dans la personne du père et de la mère de famille. La connaissance des plantes et de leurs propriétés médicales les aurait mis à même d'avoir formulé des remèdes convenables pour chaque forme de maladie. Je ne voudrais pas que mes lecteurs s'imaginassent que je suis entièrement opposé à l'étude de la botanique scientifique, telle qu'elle est enseignée dans nos écoles. Une pareille idée n'a pu un seul moment occuper mon esprit. Je suis favorable à l'étude de la botanique, même comme amusement, car je suis certain qu'avant peu de temps le monde reconnaîtra les avantages qu'on peut retirer d'une plus intime connaissance de cette étude , sous une direction plus pratique. Mais je ne crois pas à l'utilité d'apprendre les noms de plusieurs milliers de plantes, afin de guérir les malades et de faire cesser les états morbides du corps. La botanique scientifique est beaucoup trop compliquée pour être pratiquement utile ; tandis qu'au contraire la pratique de la botanique médicinale telle que je vais l'enseigner est si facile à comprendre, que tout membre de la société peut l'apprendre facilement s'il le veut. — Ce qu'on nomme faussement la science en médecine n'est autre

chose qu'un tissu d'absurdités entremêlées d'un jargon barbare et inintelligible, puisé dans les écoles de l'antiquité et inventé pour nul autre motif que le sacrifice de l'intelligence de l'homme à l'amour du monopole, et afin d'élever et d'enrichir quelques individus, de soutenir des institutions qui ont survécu à leur temps. Les savants se sont entendus pour jeter de la poudre aux yeux du monde ; et pour mieux réussir, ils ont inventé un langage qui n'est connu que d'eux-mêmes. De peur aussi de voir décroître leur clientèle, ils formulent des prescriptions contre chaque symptôme, au lieu d'employer de suite un remède efficace contre la cause première et originale de la maladie. Prêtons un moment l'oreille à ce que dit le grand et le bon John Wesley à cet égard. L'extrait suivant est pris dans le volume de Wesley, intitulé : *La médecine primitive, ou moyen facile et nouveau de guérir les maladies*. — « N'est-il pas possible, dit-il, de trouver quelque chose qui puisse alléger ces incommodités qu'on ne peut pas détruire, et empêcher en partie au moins les maladies et les douleurs auxquelles nous sommes continuellement exposés ? Sans doute on peut en trouver. Un grand préservatif des douleurs et des maladies d'espèces variées semble être indiqué par le grand Auteur de la nature dans l'arrêt même où il nous inflige la mort pour héritage : Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retourneras en la terre. La puissance de l'exercice pour conserver et rétablir la santé est plus considérable qu'on ne pense généralement, surtout chez les personnes qui vivent d'une manière tempérée. Je ne veux pas dire les personnes qui se bornent (pour leurs vivres) à du pain et des herbes, chose que Dieu n'exige pas, mais qui choisissent, pour la quantité et la qualité, les aliments que l'expérience leur a prouvé être les plus propres à conserver la santé.

« La médecine, comme la religion, fut probablement traditionnelle dans les premiers âges. Chaque père transmettait

à son fils ce qu'il avait lui-même appris sur la manière de traiter les blessures et les maladies internes propres au climat, et sur les médecines qui avaient le plus d'efficacité pour la guérison de chaque maladie. Il est certain que c'est là la manière de conserver l'art de guérir parmi les aborigènes de l'Amérique. Leurs maladies sont très-peu nombreuses, car leur santé se conserve, grâce à l'exercice continuel qu'ils se donnent ; mais quand ils sont malades ou mordus par un serpent, ou lacérés par une bête sauvage, les pères disent de suite aux enfants les remèdes qu'il faut employer, et à cause de l'efficacité, de la presque infailibilité de ces derniers, il est rare que le malade souffre longtemps. De là vient probablement que les anciens, non-seulement de la Grèce et de Rome, mais aussi les nations barbares, assignaient une origine divine à la médecine.

« A la vérité, il était naturel de penser que celui qui l'avait enseignée au cerf de la Crète et à l'ibis des Égyptiens ne pouvait manquer de le communiquer à l'homme. L'homme même a pu en prendre les premières leçons des animaux, car il a pu dire : Ce qui guérit cette bête, dont la chair est semblable à la mienne, doit aussi me guérir. L'épreuve fut suivie du succès, et l'expérience et la médecine marchèrent ensemble. L'auteur de la nature nous a enseigné plusieurs autres moyens de guérison dans des circonstances qu'on appelle vulgairement le hasard. Ainsi un homme se promenait, il y a quelques années, dans une forêt de pins, au moment où plusieurs villes voisines étaient affligées d'une sorte d'épidémie, dont le symptôme principal était une éruption de petits ulcères dans l'intérieur de la bouche. Une goutte de gomme résine, partie d'une branche d'un des arbres, est venue tomber sur le livre qu'il lisait. Il la ramassa, et, sans trop y penser, la porta sur une des petites plaies. La douleur cessa à l'instant ; il en appliqua sur une autre plaie, qui, de même, se cicatrisa promptement. Il communiqua le remède à ses

voisins, qui tous s'en trouvèrent bien, et c'est ainsi, sans doute, par des circonstances en apparence accidentelles, qu'ont été découvertes, dans tous les siècles et chez toutes les nations, d'utiles et innombrables remèdes. Jusque-là, la médecine se basa entièrement sur l'expérience ; l'Européen comme l'Américain, disait à son voisin : Tu es malade, bois du suc de cette herbe, et tu guériras ; tu as une fièvre brûlante, jette-toi dans ce fleuve, et transpire ensuite jusqu'à ce que la santé revienne. Un serpent t'a mordu, mâche de cette racine, applique-la sur la plaie, et le venin ne te tuera pas. C'est ainsi que les anciens, avec peu d'expérience, mais beaucoup de bon sens et beaucoup d'humanité, se guérissaient eux-mêmes et guérissaient leurs voisins de presque toutes les maladies qui affligent les hommes. Mais avec le temps il survint des hommes d'un esprit philosophique, qui ne se contentèrent pas de cela : ils commencèrent à se demander la raison des cures obtenues, et comment les médecines produisaient ces effets. Ils examinèrent le corps humain dans toutes ses parties, la chair, les artères, les veines, les nerfs, le cerveau, le cœur, les poumons, l'estomac, les entrailles, et ils cherchèrent à découvrir les ressorts des fonctions animales. Ils explorèrent les substances animales, végétales et minérales ; et de là, l'ordre des découvertes en médecine fut complètement changé. Des hommes de savoir commencèrent à mettre de côté la vieille expérience et à échafauder une médecine sur des hypothèses, à former des théories des maladies et de leur guérison, et à substituer leurs songes à ce que la sage expérience avait appris. A mesure que les théories augmentaient en nombre, les médecines simples étaient de plus en plus négligées, jusqu'à ce que la plupart d'entre elles tombèrent dans une désuétude complète parmi les nations civilisées. A la place des simples médecines d'autrefois, de nouveaux médicaments furent introduits par la spéculation et par les rai-

sonnements des savants. Ces médicaments étaient d'une application beaucoup plus difficile que les anciens remèdes, parce qu'ils s'éloignèrent plus de l'observation commune. Les règles données pour l'application de ces médicaments et les livres de médecine se multiplièrent à l'infini, jusqu'à ce que la médecine devînt une science abstraite, tout à fait hors de la portée d'hommes ordinaires. Les médecins commencèrent alors à s'admirer comme des personnages qui étaient quelque chose de plus qu'humain ; des profits et des honneurs leur furent accordés. A présent ils ont de grandes raisons pour empêcher la généralité des hommes de trop pénétrer dans les mystères de leur profession. Pour mieux arriver à leur but, ils remplissent leurs écrits d'une abondance de termes techniques qui sont entièrement incompréhensibles pour les gens sans études scientifiques. Ils se font des règles de conduite et ils raisonnent dans un langage abstrait et philosophique. Ils prétendent que des connaissances en astronomie, en astrologie et en physique sont nécessaires à celui qui voudrait étudier l'art de guérir, et *ils désignent sous le nom d'empiriques ceux qui savent seulement rendre la santé aux malades*. Ils ont introduit dans la pharmacie une foule d'exotiques, dont les natures comme les noms sont complètement un mystère pour nos compatriotes. Ils ont composé de plus des médicaments, des ingrédients d'une nature si différente les uns des autres, que personne ne saurait dire auxquels d'entre eux appartient l'effet produit. Ils ont introduit en médecine des produits chimiques que les autres hommes n'ont ni assez de temps ni assez de fortune pour se procurer ; oui, je le répète, et des produits dangereux, tels que personne ne pourrait s'en servir que sous la surveillance d'un médecin. C'est ainsi qu'ils ont réussi à faire de la médecine une profession d'honneur et de gain, en rendant la plus grande majorité des hommes incapables de se guérir

eux-mêmes ou de guérir un voisin , et même d'avoir la hardiesse de l'essayer.

Cependant quelques hommes ont paru de temps en temps, qui ont essayé de ramener la médecine à sa simplicité première, aux dépens même de leurs intérêts personnels. Ces hommes ont voulu la débarrasser des hypothèses et des belles théories, ils ont cherché à la rendre une chose simple et intelligible, telle qu'elle était autrefois, c'est-à-dire sans autre mystère que celui-ci : *Telle et telle chose guérit telle et telle maladie*. Ils ont démontré clairement que la connaissance de l'astronomie, de l'astrologie, de l'histoire naturelle, et même de l'anatomie, n'est nullement nécessaire à la guérison prompte et efficace du corps humain atteint de maladie. Ils ont également démontré que des médicaments préparés avec des produits chimiques, des substances exotiques, etc , ne sont pas indispensables, et que l'emploi des herbes et des racines, que nous trouvons dans nos champs, est tout ce qu'il faut pour guérir. Il résulte donc de cela que tout homme de bon sens, à moins que ce ne soit dans des cas très-rares, peut prescrire des remèdes ou pour lui-même ou pour son voisin, et peut s'assurer que s'il ne fait pas de bien, au moins il ne fait pas de mal. »

STIMULANTS PURS.

Le *capsicum minimum* ou poivre des oiseaux, et le *capsicum annuum* ou poivre de Cayenne. Il y a plusieurs espèces de cette plante : elle est indigène des climats chauds de l'Asie , de l'Afrique et du monde occidental. Nulle autre médecine ne peut lui être comparée pour augmenter et pour conserver la chaleur vitale du corps. Elle provoque une abondante transpiration, et agit en tous cas dans une harmonie parfaite avec l'économie animale. Elle donne une chaleur piquante à la bouche et à la gorge, et on peut considérer cet effet comme une

preuve de sa bonne qualité. Elle agit puissamment sur les glandes salivaires, sans leur faire de mal, et elle relève le ton des organes digestifs. Elle amène une égale distribution des liquides dans le corps par la chaleur qu'elle communique à l'estomac, distribution sans laquelle la santé ne peut pas être conservée dans l'économie animale. Comme stimulant pur, le capsicum est le meilleur agent que la nature nous fournit ; introduit dans l'estomac, il retient sa chaleur plus longtemps que tout autre. Il donne par moments un très-grand sentiment de chaleur dans les intestins , produite par l'expansion subite des parties qui avaient jusqu'alors été contractées et resserrées par la douleur. La stimulation active du poivre imprimée aux intestins, en opérant sur les parties affectées, produit une réaction rapide de tout le système, et les obstructions disparaissent au moyen d'évacuations alvines et d'une transpiration abondante. La nature nous a donné ce stimulant excellent ; mais ses vertus en sont souvent diminuées par les altérations qu'on lui fait subir dans le commerce. J'ai découvert beaucoup de substances vénéneuses, frauduleusement mêlées au poivre qu'on vend dans les boutiques, telles que l'oxyde rouge de plomb, l'oxyde de fer et autres choses semblables. Il est inutile de dire combien la guérison de la maladie dépend de la pureté du poivre. Pour que mes clients puissent l'avoir pur, j'achète les graines renfermées dans leur enveloppe naturelle, et je les fais moudre quand l'occasion se présente de l'employer. Par ce moyen, j'obtiens des cures remarquables avec beaucoup moins de poivre qu'il serait nécessaire autrement d'en prendre. Je donnerai plus tard des renseignements étendus sur les doses à employer, sur la manière de les préparer et de les administrer, seules ou avec d'autres médecines, dans la partie de mon ouvrage qui traitera des maladies en particulier. Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, page 327, décrit ainsi les propriétés du capsicum ou

du poivre de Cayenne. Pris comme condiment, il dissipe les flatulences dues à l'emploi d'une nourriture végétale, et il augmente la force digestive des estomacs qui sont faibles. Comme médicament, c'est un stimulant *utile* et *puissant*, qui produit des effets salutaires dans la goutte chronique, dans les paralysies, dans les fièvres et dans d'autres cas. Dans le coma et le délire, qui accompagnent les fièvres des tropiques, son application sous forme de cataplasme est dite très-utile et très-prompte dans son action. Une infusion faible du capsicum appliquée aux ulcères scrofuleux et languissants de l'œil, dans l'ophtalmie chronique et à la gorge, dans certaines pharyngites malignes, produit des effets excellents. Le capsicum peut être donné en pilules ou dissous dans un véhicule quelconque.

ZINGIBER OFFICINALE OU GINGEMBRE.

Cette racine est bien connue : ses propriétés sont stimulantes, mais elle est loin de valoir sous ce rapport le poivre de Cayenne. Elle est indigène de l'Hindostan : on la cultive dans la plus grande partie des Indes orientales, et depuis quelques années dans les Indes occidentales. Le meilleur gingembre est celui qui croît dans l'île de la Jamaïque : il vient bien aussi dans l'Amérique méridionale, où je l'ai vu très-employé pour la guérison des maladies. La racine, quand elle est jeune et tendre, sert à faire des conserves, surtout quand on la prive de son écorce extérieure et qu'on la fait cuire avec du sucre. Comme médicament, c'est un stimulant agréable qu'on donne souvent pour calmer les douleurs d'estomac et d'entrailles, car elle corrige tout dérangement dans les fonctions des organes digestifs. Quand on mâche cette racine, elle provoque un écoulement abondant de salive, elle stimule les contractions de langue dans la paralysie de cet organe, et peut former des gargarismes stimulants dans quelques maladies atoniques de la gorge. Je l'ai trouvée très-utile à mâcher avant de

quitter la chaire où je faisais mes leçons, devant un auditoire nombreux, dans un appartement chaud et alors que j'étais accablé de fatigue. Dans les maladies pulmonaires on peut se servir de cette racine avec un très-grand avantage. On la regarde depuis longtemps comme un remède excellent contre les douleurs de l'estomac, et propre à combattre la flatulence et autres symptômes de la dyspepsie. Aux personnes qui sont sujettes aux hémorrhagies pulmonaires, cette racine peut être spécialement recommandée. En mâchant un morceau de cette racine, en la tenant constamment dans la bouche et en avalant la salive gingembrée de temps en temps, on facilite les digestions, en même temps qu'on protège la gorge et l'estomac contre le froid. Toutes les personnes tourmentées d'affections pulmonaires savent combien il y a à craindre en s'exposant à l'air froid dans notre climat variable. Ceux qui ont été rendus à la santé après de longues maladies savent combien il est difficile de maintenir le système dans un état de chaleur salulaire qui est si essentiel à la permanence de leur guérison. — Les personnes riches peuvent avoir recours à l'influence des climats chauds où les rayons constants d'un beau soleil leur offrent une température naturelle que les personnes moins aisées sont obligées de remplacer par la production artificielle de chaleur animale. Durant mon séjour dans les parties méridionales de l'Amérique, j'ai vu beaucoup de personnes que les facultés avaient déclarées incurables, et qui avaient été rendues à une santé parfaite en se servant largement de la racine inestimable à laquelle cet article est consacré, et en secondant ses effets par l'influence d'une habitation dans un climat plus chaud que le leur. Le gingembre peut être employé comme succédané du poivre de Cayenne, quand on ne peut facilement obtenir ce dernier. C'est un stimulant plus doux que le poivre de Cayenne et qui peut être donné avec avantage aux enfants.

LE PIPER NIGRUM OU POIVRE NOIR.

Ce fruit vient de la Cochinchine : c'est un stimulant actif, capable de produire une grande excitation interne et externe. Il provoque la transpiration, remplit les vaisseaux capillaires de la peau, et agit d'une manière favorable sur l'état torpide de l'estomac, dont il corrige en même temps la flatulence. En Amérique, il est très-employé pour combattre les fièvres intermittentes. Il peut en quelque sorte être remplacé par les stimulants que nous avons déjà décrits.

L'EUGENINA CARYOPHYLLATA OU GIROFLE.

Le girofle est une plante native des Indes orientales et des îles Moluques. Le *caryophyllus aromaticus* ou girofle, ou clou de girofle, qui est la partie externe et inférieure de la fleur, a une odeur forte et agréable, et une saveur chaude et amère. Les clous de girofle sont le plus fort des aromates connus. Ils offrent un excellent stimulant pour l'estomac, non-seulement à cause de leurs principes excitants, mais aussi à cause de l'odeur agréable qu'ils communiquent à l'haleine. Leur usage dans les maladies des femmes sera décrit en lieu convenable. L'huile essentielle qu'on en extrait soulage les maux de dents : pour cet objet on en imbibe une petite boulette de coton ou de charpie qu'on place sur la dent souffrante.

MYRISTICA MOSCHATA OU MUSCADIER.

Cet arbre croît dans les mêmes pays que le précédent. La muscade ou noix muscade qui en est le fruit est légèrement stimulante et stomachique. Elle est utile dans la plupart des maladies des entrailles, et surtout dans la dysenterie ; et le macis, qui n'est que l'écorce interne de la noix, est bouilli quelquefois dans du lait pour les personnes dont les digestions sont lentes et pénibles.

MYRTUS PIMENTA.

Le piment, fruit de cet arbre, est chaud et s'emploie conjointement avec les médecines amères. Il est très-agréable au goût, et la douce chaleur qu'il communique à l'estomac est très-agréable. C'est une médecine excellente pour les enfants pendant les difficultés de la dentition, puisqu'il agit comme correctif de l'estomac et des intestins. Cuit dans du lait, il accélère les bonnes douleurs au moment de l'accouchement. Mais je m'étendrai plus là-dessus dans le livre de cet ouvrage qui traite de la parturition.

LAURUS CINNAMOMUM OU CANNELIER.

La cannelle, qui est l'écorce de cet arbre, est un des plus agréables aromatiques qu'on connaisse. Sa saveur est légèrement piquante, et elle possède un pouvoir restaurant très-considérable. Elle calme les vomissements et les douleurs vagues de l'estomac. Seule ou combinée avec d'autres substances médicamenteuses, elle diminue les diarrhées séreuses.

Les plantes que je viens de décrire sont toutes exotiques: celles que je vais énumérer croissent dans ce pays.

MENTHA VIRIDIS OU MENTHE VERTE.

C'est une plante annuelle qui croît dans les endroits bas et humides et souvent le long des ruisseaux. C'est une herbe très-utile, qu'on a employée en médecine depuis les temps les plus reculés. Sa nature est chaude, et on peut s'en servir dans tous les cas où il s'agit de provoquer la transpiration. Une infusion de menthe verte diminue les nausées et réussit quelquefois à calmer les vomissements violents.

MENTHA PIPERITA OU MENTHE POIVRÉE.

Cette plante est d'une nature très-odorante et chaude : elle est utilement employée pour développer la chaleur interne et pour exciter la transpiration ; mais sa force est bientôt épuisée. Dans les rhumes légers et autres dispositions semblables, un usage abondant de tisane de menthe poivrée et une brique chaude appliquée à la plante des pieds effectueront la guérison. Elle est extrêmement utile dans la médecine des enfants, qui la prennent sans répugnance, à cause de son arôme agréable. Elle est trop connue pour demander une description plus détaillée.

MENTHA PULEGIUM OU PERVENCHE, MENTHE POULIOT.

Celle-ci est une plante très-estimée et bien connue de toutes les mères de ce pays. En me servant du bain de vapeur, je me sers en même temps d'une infusion de pervenche. Elle est extrêmement utile dans les maladies fébriles des enfants, et aussi elle facilite la menstruation chez les femmes. Elle est utile également dans les affections hystériques et dans la coqueluche.

Je dois ici remarquer qu'en préparant les décoctions et les infusion de plantes aromatiques, on doit tenir bien couverts les vases dans lesquels on les prépare, car la chaleur fait évaporer l'huile volatile dont ces plantes sont chargées, et qui constitue leur principe le plus actif et le plus utile. Il suffit de signaler cette particularité pour qu'on y fasse attention. Les personnes cependant qui négligent ce soin sont disposée à dire au médecin : « Eh bien ! docteur, nous avons essayé votre poivre et votre pervenche inutilement, car ils n'ont pas produit l'effet désiré. » Dans tous ces cas, je fais la découverte qu'au lieu d'avoir employé *du poivre pur*, on s'est servi d'un poivre mêlé à d'autres drogues hystériques ; ou bien l'herbe qu'on a fait infuser était

trop vieille, ou bien on a laissé échapper l'huile volatile pendant l'infusion au lieu de la faire donner au malade. Mais on ne tient jamais compte de la mauvaise qualité du poivre, ni de l'état de vétusté de l'herbe, et de la manière fautive de sa préparation, on attribue le défaut de cure à l'ineptie du médecin. Dans un autre endroit je donnerai quelques renseignements sur la manière de cueillir les herbes et de les conserver pour usage.

SATUREIA HORTENSIS OU SAVARIE D'ÉTÉ.

Cette plante est très-employée pour des usages culinaires aux États-Unis. Elle ressemble beaucoup au thym commun, et on l'emploie pour les mêmes objets. On la donne avec avantage dans les rhumes, et c'est un stimulant très-agréable pour l'estomac; mais la chaleur qu'elle excite n'est pas de longue durée. Après l'huile de thym, celle qu'on extrait de cette plante est la meilleure dont on puisse se servir contre la carie douloureuse des dents; l'une et l'autre sont excellentes dans les cas de coqueluche. L'infusion de cette plante éveille et maintient une transpiration dont les effets sont très-salutaires.

COCHLEARIA ARMORACIA OU RAIFORT SAUVAGE.

La racine de cette plante est bien connue dans ce pays. Elle est très-chaude, mais si volatile que la chaleur qu'elle produit se dissipe rapidement: elle est aussi diaphorétique et diurétique. Elle stimule agréablement les organes de la digestion: râpée et mêlée au vinaigre, elle forme un condiment agréable et utile pour nos tables.

SINAPIS NIGRA OU MOUTARDE.

Cette production naturelle est si connue qu'il est inutile de la décrire. C'est un stimulant fort et volatil, très-em-

ployé dans les usages culinaires de ce pays. On a beaucoup parlé depuis quelques années des propriétés médicales de la *sinapis alba* ou moutarde blanche. On la disait un remède efficace contre les indigestions, et les graines entières furent avalées en grande quantité par des personnes d'un estomac faible. Même aujourd'hui la moutarde blanche a des partisans très-nombreux. Voici les paroles de Hooper dans son *Dictionnaire médical*, p. 1189 : « La moutarde est regardée comme capable d'exciter l'appétit et d'aider à la digestion ; et par sa propriété de » stimuler les fibres musculaires, elle est un agent utile » dans certaines paralysies. Prise en quantité considérable, » elle relâche le corps et augmente la sécrétion urinaire, » ce qui la rend utile dans les hydropisies. » La moutarde appliquée extérieurement est utile en quelques cas ; mais il faut avoir soin de ne pas laisser séjourner le cataplasme assez longtemps pour produire la vésication. On augmente l'efficacité des bains de pieds en y mettant une poignée de farine de moutarde.

SOLIDAGO ODORATA OU VERGE D'OR AMÉRICAINE.

Les fleurs de la verge d'or odorante sont employées avec avantage contre le mal de tête et pour exciter la transpiration cutanée. Elles possèdent des propriétés stimulantes et peuvent être employées sous forme de thé ou d'infusion, à la place des menthes : la saveur en est sucrée, piquante et agréable.

ACHILLEA MILLEFOLIUM OU MILLEFEUILLE.

Pour ceux de mes lecteurs qui ont assisté à mes leçons, une description de cette plante ne sera guère nécessaire. Des milliers de personnes qui s'en servent en ce moment peuvent témoigner des services qu'elle rend au corps hu-

main. Il n'y a pas une plante indigène de notre pays qui offre autant d'utilité dans les premiers temps des maladies. On la trouve en abondance dans les champs incultes, le long des routes et dans les haies. C'est une plante vivace qui sort toujours de la même racine. La tige se lève à la hauteur de douze ou dix-huit pouces, et porte au sommet une grande fleur blanche épanouie, excepté vers l'automne, où cette dernière prend un teint bleuâtre. Ses feuilles ressemblent à celles de la carotte. Quant à ses propriétés médicinales, on ne peut mieux les dire qu'en racontant l'anecdote suivante : — Un voyageur de la Société des Amis ou Quakers, qui se piquait d'avoir des connaissances en médecine, fut un jour interrogé sur le meilleur moyen de se débarrasser d'un rhume. « Prends, » dit-il, une pinte d'infusion chaude de millefeuille en te » couchant ; place à tes pieds une brique chaude enve- » loppée d'un linge mouillé de vinaigre, et tu seras guéri » au matin suivant. » Cela paraissait très-rationnel à l'interrogateur (qui était mon frère), car il savait bien que le meilleur moyen de guérir un rhume est de faire transpirer. « Mais, dit-il de nouveau au quaker, que me conseil- » lerez-vous de faire contre des douleurs rhumatismales ? » — La réponse était comme la précédente : « Prends une pinte » d'infusion de millefeuille très-chaude ; place à tes pieds » une brique chaude enveloppée d'un linge mouillé de » vinaigre, et tu seras guéri en peu de temps. — Que con- » seillerez-vous contre les vers ? dit mon frère. — Donne aux » enfants, dit-il, une pinte d'infusion de millefeuille » chaude ; place à leurs pieds une brique chaude enve- » loppée d'un linge mouillé de vinaigre, et ils seront dé- »arrassés des vers. »

Tant chimérique que puisse paraître le conseil du vieux quaker, j'ai depuis trouvé la vérité de ce qu'il disait, et j'ai la conviction que si on ne vendait que la millefeuille chez les droguistes, on ne verrait pas le quart des

maladies que nous voyons tous les jours. En effet, toutes les formes des maladies commencent par ce qu'on appelle un rhume, et, en effet, dès que la chaleur, ou principe vital, est troublée ou diminuée, les canaux naturels sont engoués, et le système est plein d'obstructions. Il est évident que toute médecine diaphorétique, qui active la transpiration, qui agit en accord avec les lois de la vie et du mouvement, et qui ne les contrarie pas, doit être une médecine bonne et puissante. La millefeuille remplit toutes ces conditions; elle possède le pouvoir d'égaliser la circulation et de ranimer la vitalité de la peau; elle est légèrement tonique, et provoque par son influence sur les reins une décharge abondante d'urine. Une forte décoction de cette plante peut être appliquée avec avantage aux anciens ulcères, aux gerçures des mains et sur la tête des teigneux. Un des meilleurs onguents qu'on puisse employer contre la teigne et contre les ulcères anciens est le suivant : — Prenez parties égales des fleurs et des feuilles de la millefeuille, de lierre terrestre et de framboisier; faites-les cuire au feu avec assez de graisse de porc pour bien couvrir les feuilles; le feu doit être faible, de peur de brûler les feuilles, et la cuisson continuée pendant trois heures. Au bout de ce temps, on passe à travers un morceau de flanelle ou de drap, et la pommade est faite. Quand on désire avoir une pommade plus forte, on ajoute pour chaque livre de graisse deux cuillerées à café de poivre de Cayenne. En cas de fièvre, l'infusion de millefeuille est une boisson excellente, et elle peut rendre de grands services dans les cas de coliques, de crampes, etc.

ANTHEMIS COTULA, OU MAROUTE, OU CAMOMILLE FÉTIDE.

C'est une plante sauvage qui croît dans tous les pays de l'Europe et en Amérique. Comme la millefeuille, elle pousse dans les lieux incultes, le long des routes et dans

les haies. Ses propriétés médicinales ont beaucoup de ressemblance avec celles de la plante que nous venons de décrire et avec de la camomille ordinaire. Les Indiens qui habitent la partie occidentale du continent américain se servent beaucoup de cette plante, comme stimulant pour combattre les premiers effets d'un rhume. Elle est doucement tonique et agit comme la millefeuille sur les reins. Nous avons employé cette herbe dans des cas de parturition difficile et dans les maladies vermineuses des enfants. Une forte décoction de maroute, avec une quantité suffisante de feuilles de séné, et bien sucrée, relâche le corps et peut être utilement employée dans une foule de maladies.

ANTHEMIS NOBILIS OU CAMOMILLE ROMAINE.

Cette plante fortifie l'estomac et excite l'action des reins. Son infusion est employée depuis longtemps dans ce pays pour donner du ton aux organes de la digestion et pour faciliter l'écoulement des règles. Je m'en sers depuis longtemps comme application externe à cause de son excellente action sur la peau ; elle est utile contre les meurtrissures, les callosités, la rétraction des tendons, le gonflement des articulations, les tumeurs blanches, les cors, les verrues, etc. Cependant nous ne devrions pas perdre de vue la vérité si importante que pour guérir radicalement une maladie, il faut la rayer du corps par des médicaments internes. Il ne faut nullement supposer qu'on peut guérir les tumeurs blanches et autres affections semblables en baignant simplement la partie malade avec une infusion de camomille. Les assertions de cette nature, faites par des hommes peu habiles, dont les connaissances sont bornées à quelques idées solitaires, et qui ignorent complètement les admirables renseignements contenus dans le livre de la nature, sont tout à fait erronées.

PYRETHRUM PARTHENIUM, OU MATRICAIRE.

Cette plante est très-cultivée dans les jardins en Angleterre. Elle est en même temps stimulante, diaphorétique et diurétique. Si la moitié de ce que dit le médecin Culpepper sur les propriétés de cette plante était vraie, la femme, avant, pendant et après l'accouchement n'aurait besoin d'aucune autre médecine. Qu'elle exerce une très-grande influence sur le système comme stimulant et comme diurétique, je n'en ai pas le moindre doute ; mais il ne faut pas pour cela croire à toutes les exagérations du médecin que je viens de citer relativement aux vertus de cette plante. Une des grandes erreurs des anciens écrivains, surtout de ceux qui ont prétendu découvrir les propriétés des plantes par des calculs astronomiques et astrologiques, est de leur attribuer plus de vertus qu'elles n'en ont en réalité. Les esprits sont, par ces écrivains, induits en erreur, et plus d'un malade a vu retarder sa guérison en mettant trop de confiance dans telle ou telle herbe, parce qu'elle est supposée croître sous l'influence d'une planète particulière. Mes lecteurs verront, d'après ce que je dis, que je n'agis que selon des principes fixes ; mes connaissances des maladies ont été acquises par l'expérience ; je n'ai jamais consulté les étoiles, et je ne dois pas à l'astrologie les connaissances que je possède sur les remèdes qu'il faut employer contre les différentes maladies. On demandait à un fermier américain à quelle phase de la lune il semait ses pois. Je ne sème pas mes pois dans la lune, répondit-il, je les sème dans la terre après l'avoir bien préparée pour les recevoir, et il m'arrive rarement de manquer une bonne récolte. Il serait aussi sage de demander sous quelle planète un cochon est venu au monde, afin de savoir si on doit manger de sa chair. — Je conseillerai par-dessus toutes choses à mes lecteurs d'étudier les rapports entre les

causes et leurs effets ; car en le faisant, tous leurs doutes seront dissipés, et ils n'auront plus de difficultés à vaincre. Les sociétés que j'ai déjà constituées en Angleterre et ailleurs mettront le public à même d'obtenir une connaissance des choses telles qu'elles existent en réalité. Au moyen de communications verbales et écrites entre les membres de nos associations, nous accumulerons une masse de renseignements et d'évidences qui contribuera beaucoup à donner une direction convenable aux esprits, et qui les convaincra de la vérité annoncée par le poète que : « l'homme doit avoir le genre humain pour sujet de ses » études. »

LOBELIA INFLATA , HERBE ÉMÉTIQUE , TABAC SAUVAGE DES AMÉRICAINS.

Comme cette plante est très-peu connue en Europe, et comme les médecins de nos facultés ne s'en servent qu'avec une extrême précaution, parce qu'ils la regardent comme très-vénéneuse, j'aurai soin de décrire en détail son apparence extérieure et ses propriétés médicinales. — Les Indiens du nord de l'Amérique avaient connu depuis longtemps ses vertus curatives ; mais c'est au grand naturaliste Samuel Thomson (dont la théorie des maladies et de leur guérison connue aux États-Unis sous le nom de « Système thomsonien » est aujourd'hui tant en vogue) que le monde civilisé doit les bienfaits de cette herbe utile. La *lobelia* est une plante bisannuelle ; elle croît à une hauteur de douze à dix-huit pouces : la racine est fibreuse et la tige est velue, solitaire, droite et anguleuse ; sa fleur est petite, bleue et pointue. Cette plante possède une propriété qui lui est propre, car une quantité donnée produit précisément les mêmes effets, à quelque époque qu'on la cueille : ainsi la jeune plante desséchée et réduite en poudre produit les mêmes effets que les feuilles venues à maturité. J'ai mandé des États-Unis une quantité considé-

nable de graines de cette plante et de la plante même, afin de la faire mieux connaître en Europe. Je me sers depuis plusieurs années de ce remède utile ; je le donne avec succès contre presque toutes les maladies et à tous les âges, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard courbé sous le poids des années. Je le recommande avec confiance comme un des plus énergiques stimulants qu'on puisse introduire dans l'économie animale. Il agit d'une manière spéciale sur le foie, l'estomac, les poumons et les intestins. Dans les maladies des femmes, ce remède n'a pas d'égal. Dans trois cas de travail d'une extrême difficulté j'ai administré cette plante avec le plus grand succès, bien que les médecins qui venaient de soigner ces femmes avaient déclaré qu'il fallait employer les instruments. A l'aide de la *lobelia inflata*, j'ai pu sauver non-seulement les femmes, mais les enfants, et cela avec très-peu de souffrances pour les mères. Dans des cas graves de la fièvre typhoïde la *lobelia*, employée conjointement avec d'autres stimulants, rend de très-grands services. Donnée dans la phthisie pulmonaire, même dans son état le plus avancé, elle manque rarement de produire la guérison, surtout quand on aide son action par l'emploi simultané du poivre de Cayenne, de la verveine, de bains de vapeur et de médicaments toniques. Plusieurs cas de phthisie pulmonaire complètement guérie seront détaillés à l'article *Phthisie* de cet ouvrage et dans l'appendice. — Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, page 851, parle ainsi de la *lobelia* : — Cette plante, qui croît aux États-Unis de l'Amérique, est un poison narcotique dont la manière d'agir est à peu près semblable à celle du tabac ; on l'a employée avec succès dans quelques cas d'asthme, et elle a été très-utile dans d'autres maladies des voies aériennes. Dans un autre endroit du Dictionnaire il dit : « Depuis quelques années un nouveau remède anti-asthmaticque s'est trouvé dans la *lobelia inflata*. En quelques cas son administration a été

suivie d'un soulagement presque immédiat ; mais dans des cas beaucoup plus nombreux il ne produit point le moindre effet. On donne la *lobelia inflata* sous forme d'une teinture saturée de feuilles à des doses qui varient de deux grammes à deux gros. »

Non-seulement Hooper se trompe dans ce qu'on vient de lire dans cette citation , mais les médecins qui croient à son infaillibilité orthodoxe se trompent aussi sur les propriétés de la *lobelia*. D'abord, cette plante ne renferme pas un poison ; car les poisons produisent invariablement une débilité générale et une grande prostration , effets que la *lobelia* ne produit jamais. Non-seulement je l'ai donnée en grandes doses à mes malades , mais je l'ai souvent prise moi-même, et depuis plus de vingt ans que je m'en sers, je ne l'ai jamais vue produire le moindre effet fâcheux sur le système. — Au lieu de donner deux drachmes de la teinture saturée de cette plante , j'ai donné la plante en poudre à la dose de seize grammes par jour , pendant vingt-huit jours de suite. Je fis cela, une fois, dans un cas désespéré de phthisie pulmonaire ; et le malade non-seulement s'est complètement guéri , mais il vit encore pour confirmer la vérité de ce que je viens de dire. La *lobelia* préparée d'après la manière de Hooper peut produire des effets incertains, car, sous forme de teinture, la plante perd de ses propriétés par son immersion dans l'alcool. Une teinture de *lobelia* faite avec de l'alcool doit , à cause de la nature du véhicule, avoir un effet pernicieux sur les glandes et sur les vaisseaux de la gorge, et dans des cas d'asthme ne fera qu'augmenter les difficultés de la respiration. Une teinture de *lobelia* faite avec du bon vinaigre aura un effet tout contraire ; car les propriétés expectorantes de la plante se manifesteront sans obstacle et seront rendues plus efficaces par la qualité acide du vinaigre. Chez les enfants atteints de croup ou d'étouffements, la teinture acétique de *lobelia* est le meilleur médicament dont on puisse se servir,

surtout quand on la donne conjointement avec un des stimulants dont nous avons déjà parlé. J'ai guéri complètement avec cette teinture plusieurs cas invétérés d'asthme, qui avaient résisté à tous les autres moyens de guérison. La *lobelia* ne fait que combattre la maladie, elle n'agit nullement sur une personne saine. Quand on la donne, il faut toujours en mettre assez, car plus qu'assez ne fait pas de mal. Une cuillerée à café des feuilles ou des gosses réduites en poudre doit être donnée de demi-heure en demi-heure dans une tasse d'infusion de verveine ou de pervenche, jusqu'à ce qu'elle agisse comme émétique. Qu'on ne fasse pas attention à ce que dit Hooper sur les prétendues propriétés vénéneuses de la *lobelia*; on peut en prendre tant qu'on voudra sans danger. On doit donner en même temps une infusion de poivre de Cayenne ou de tout autre stimulant pour entretenir une active transpiration. Le bain de vapeur, donné comme je le dirai dans un autre endroit, est un excellent adjuvant. Pour les enfants, la teinture acidulée de la *lobelia* vaut mieux que la poudre de la plante; on aidera son action avec une infusion de millefeuille ou tout autre diaphorétique. Quand la *lobelia* a bien fait vomir, on peut laisser reposer le malade et lui donner la nourriture qu'il demande.

VERBENA OU VERVEINE.

Il y a plusieurs espèces de cette herbe: on n'en compte pas moins de vingt et une dans *l'Encyclopédie*. La plante dont nous parlons porte une fleur bleue: elle est *pérenniale* ou d'une croissance continuelle; on la cultive beaucoup dans les jardins, et on la trouve à l'état sauvage dans les champs; sa hauteur est de quinze à vingt pouces. C'est une plante à plusieurs branches, qui portent leurs fleurs au sommet, et dont les feuilles ressemblent à celles de l'ortie. Je l'ai trouvée dans tous les pays dans lesquels

j'ai voyagé : elle croît abondamment en France et en Amérique, et elle est une des productions les plus utiles qu'on puisse rencontrer. Comme émétique, c'est la meilleure qu'on trouve après la *lobelia*, et c'est une médecine diaphorétique précieuse. Cette plante est utile dans les rhumes, les toux et les douleurs de tête, et elle fut autrefois regardée comme remède excellent contre la phthisie pulmonaire. Pour provoquer les vomissements, elle vaut beaucoup mieux que le tartre stibié ou l'ipécacuanha, puisqu'elle produit tous les bons effets attribués à ces substances, sans avoir aucune des conséquences dangereuses qu'elles font courir, surtout les préparations d'antimoine, qui peuvent produire des crampes et même la mort. La verveine est une admirable médecine antiscorbutique ; elle soulage et guérit les affections qui accompagnent chez les enfants la pousse des dents, et elle est très-bonne contre les vers. Donnée en infusion, elle stimule les contractions de la matrice dans les accouchements ; et comme diurétique, elle augmente la quantité des urines. Pour faire vomir, on donne une cuillerée à café de verveine framboisée dans une infusion de feuilles de fraisier, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'elle produise son effet. On a soin en même temps de tenir le malade chaudement au lit, avec une brique chaude à ses pieds, et de lui donner une infusion de poivre de Cayenne ou de gingembre, aussi chaude qu'on puisse la prendre. Une infusion chaude de cette herbe est excellente dans tous les cas de fièvre des adultes comme des enfants. Elle est très-utile aussi dans la petite-vérole ; mais je parlerai de cela plus au long. Pour ceux qui ont des jardins, je conseille d'y planter quelques racines de verveine. C'est une plante *pérenniale* ou vivace, qui fleurit plusieurs années de suite.

CHAPITRE VIII.

DES ASTRINGENTS.

Je place cette classe d'herbes immédiatement après les stimulants, comme étant des agents d'une valeur inestimable pour combattre les maladies et pour rendre la santé aux malades. Toutes les herbes que je range dans cette classe, ainsi que celles dont je m'occupe spécialement, sont *curatives*, et s'harmonisent avec les lois de la nature dans toutes leurs opérations, et j'ai soin de les choisir comme remèdes que l'on puisse employer sans danger. Les drogues qui se vendent chez les pharmaciens produisent bien plus de maladies qu'elles n'en guérissent. Comparez ces remèdes des médecins, tels que les préparations de zinc et de plomb, etc., avec ceux que j'emploie ! Que l'on suive mes conseils, il n'y aura plus d'enquêtes de coroners, ni de poursuites judiciaires ; on n'aura plus à déclarer ces cas de morts prématurées, ces pertes de constitutions délabrées ; il n'y aura plus de ces corps infirmes, thermomètres ambulants, saturés de mercure, dont le système nerveux est soumis à l'influence du moindre changement atmosphérique et en ressent les plus grandes perturbations. Ma méthode ne fait point de ces spectres vivants que nous rencontrons partout ; et d'ailleurs, je ne recommande que des remèdes dont moi-même je ferais emploi volontiers pour les essayer.

Bien que j'aie déjà plusieurs fois parlé de la nature et de l'emploi des poisons, je ne saurais passer sous silence un exemple frappant, consigné dans les journaux de Londres, en décembre 1845. Il s'agissait d'un malheureux, qui

venait de perdre la vie par la négligence d'un pharmacien qui avait préparé le poison. M. Wakley, coroner du comté de Middlesex, chirurgien distingué et rédacteur de *la Lancette*, le premier journal chirurgical de Londres, après avoir examiné les bocaux produits comme pièces de conviction, et qui portaient pour étiquettes ces mots : *soda tart.* et *acid. tart.*, s'écria : « Peste soit de ce *latin de cuisine* ! Si les noms des drogues étaient écrits en toutes lettres et en anglais, tout le monde saurait ce qu'ils désignent, et ne s'exposerait plus à être empoisonné par la négligence ou par l'ignorance. Si, continua M. Wakley, un pharmacien s'avisait d'établir une pharmacie centrale, en annonçant que les noms de ses drogues seront écrits tout au long et en anglais, non-seulement il ferait de bonnes affaires, mais tous les autres pharmaciens seraient bientôt obligés de l'imiter. Pour surcroît de précautions, tous les poisons devraient être placés sur les rayons les plus élevés, où l'on ne pourrait guère les prendre par inadvertance. »

J'ai toujours admiré cette candeur et cette droiture de M. Wakley ; je le crois honnête homme, et j'estime hautement ses conseils ; mais si tous les poisons dans les pharmacies étaient placés près du plafond, je pense que la partie inférieure de la boutique serait à peu près vide. Cependant, je me plais à reconnaître que la recherche de la vérité n'est pas tout à fait négligée, et j'espère que le public sera bientôt trop éclairé pour se laisser duper par de prétendus savants. Quant à moi, je ferai mon possible pour éclaircir le mystère qui depuis si longtemps trompe les gens trop crédules, et pour ouvrir les portes du temple de la vérité, afin que tout le monde puisse venir chercher les bienfaits et les conseils auxquels est attaché le bonheur de la vie.

Voici les astringents propres à guérir les ulcères qui se forment sur les vaisseaux ou sur les membranes, et qui sont les suites inévitables de l'état morbide du système.

FRAMBOISIER ROUGE , RUBUS IDÆUS.

Cette plante est très-commune ; la racine en est vivace , et les tiges bisannuelles ; on trouve le framboisier à l'état sauvage dans les bois , mais on le cultive beaucoup dans les jardins , à cause de son fruit, qui est d'un goût délicieux et fait une excellente confiture. Les propriétés médicales du framboisier sont remarquables, quoiqu'il ne soit pas mentionné dans les traités de matière médicale. J'ai fait une longue expérience de ses qualités merveilleuses, et je puis d'abord affirmer avec la plus grande confiance que les framboises sont sans rivales pour la guérison des ulcères sur la langue. Elles sont très-douces et excellentes pour les enfants , en y ajoutant un peu de sucre, surtout contre les dérangements de l'estomac , si communs dans les saisons chaudes. La tisane faite avec les feuilles et bien sucrée est aussi un remède d'un effet presque infailible ; quelquefois on peut y ajouter avec avantage un peu de pouliot ou de racine de gingembre. Dans la dyssenterie, l'usage de cette tisane, au lieu de thé ou de café, opérera une guérison presque toujours certaine, même dans les cas les plus obstinés. Elle est excellente contre l'indigestion, si l'on y ajoute du poivre de Cayenne ou quelque autre tonique. Les feuilles du framboisier en tisane ont un très-grand effet sur la matrice. Dans tous les cas de suppression des règles chez les jeunes femmes, je recommande l'usage de cette tisane en y ajoutant un peu de poivre de Cayenne. En y mettant de la myrrhe en poudre , elle fait une excellente eau pour le mal d'yeux ; on peut aussi s'en servir pour laver les vieilles plaies. Dans les accouchements, j'ai toujours trouvé les feuilles du framboisier d'un grand secours ; si les douleurs sont prématurées, une forte tisane avec du poivre de Cayenne suffit pour les soulager ; dans tous les cas, elle favorise l'enfan-

tement d'une manière sensible. Je traiterai cette question en détail dans le chapitre sur les accouchements.

Quant à la tisane des feuilles du framboisier, il n'y a jamais danger d'en prendre trop, puisque dans tous les cas elle est favorable à l'économie animale. J'ai connu des familles en Amérique qui s'en servent régulièrement au lieu de thé. Si les jeunes feuilles de cette plante étaient cueillies, envoyées en Chine ou en quelque pays très-éloigné, puis transportées en Angleterre sous un nom intelligible, je ne doute pas qu'elles ne fussent aussi recherchées que le thé et elles seraient bien plus salutaires pour tout le monde.

AIGREMOINE, AGRIMONIA EUPATORIA.

Cette herbe est si généralement connue, que nous n'avons pas besoin d'en faire la description. C'est une plante vivace qui se trouve dans les champs à l'état sauvage, aussi bien que dans les jardins. L'aigremoine est une herbe précieuse, qui possède en même temps des qualités astringentes et diurétiques; elle est bonne aussi contre les ulcères. Le docteur Hooper nous dit : « C'est un astringent très-utile. » Et puis il cite Clomel pour prouver qu'elle avait été employée avec succès dans deux cas de dilatation du foie, sur lequel organe elle exerce une grande influence. Le docteur Culpepper se trompe dans sa description de cette herbe, car il lui attribue un si grand nombre de bonnes qualités, que si la moitié de ce qu'il dit était vraie, on n'aurait guère besoin d'autres médecines. Gray nous assure dans son *Supplément à la matière médicale*, qu'elle est excellente comme vermifuge. Dans les cas d'hydropisie, j'ai employé avec succès l'aigremoine en même temps que d'autres remèdes; elle est bonne aussi contre la jaunisse. On peut en donner à volonté aux enfants qui ont la rougeole, la scarlatine, la petite-vérole volante, etc.

On peut s'en servir également contre la dyssenterie, avec les feuilles du framboisier et un peu de sucre. J'ai employé une infusion d'aigremoine comme lavement, et avec bon effet. Je donnerai d'ailleurs des instructions générales pour son emploi dans le chapitre sur les différentes maladies.

LIERRE TERRESTRE, *HEDERA TERRESTRIS*.

Cette herbe est très-connue et souvent employée dans nos pays ; elle est astringente et diurétique, et en même temps un peu tonique. Je m'en sers depuis bien des années, et je m'en suis bien trouvé, quoique je ne pense pas qu'elle possède toute seule autant de puissance que bien des personnes se l'imaginent ; cependant, combinée avec d'autres herbes, elle contribue à débarrasser le système des mauvaises humeurs. Elle agit sur les reins et dans toutes les affections scorbutiques, à cause de ses qualités diurétiques. Je l'ai trouvée très-utile dans des cas d'indigestion. Quand on fait de la tisane avec le lierre terrestre ou le pouliot, il faut que le vase soit bien clos. Mêlé avec des fleurs de camomille ou de millefeuille verte, le lierre terrestre fait un excellent cataplasme pour des tumeurs ou des plaies de toute espèce.

ROMARIN, *ROSMARINUS OFFICINALIS*.

Cette plante est vivace, et sa racine est très-astringente et légèrement tonique. Elle s'emploie contre toutes les maladies des intestins, surtout contre le flux dyssentérique et le choléra anglais. La racine en poudre, mêlée à d'autres substances, telles que l'écorce d'orme ou la graine de lin, est excellente pour le mal aux yeux ou les plaies en général.

NÉNUFAR BLANC, *NYMPHOEA ALBA*.

Cette plante vient dans l'eau ; ses racines sont longues

et inégales, et il en sort une petite tige qui s'élève à la surface de l'eau avec une large feuille ronde et verte ; la fleur est grande, du blanc le plus pur, d'une odeur agréable, et ayant à peu près la forme de la rose. C'est un des meilleurs astringents du pays ; il enlève les dépôts qui se forment dans les fièvres sur la langue et l'appareil respiratoire. Pendant plusieurs années je l'ai employé avec succès contre les maladies particulières aux enfants. Voici comment on fait un excellent sirop des fleurs du nénufar : Prenez une poignée de fleurs, laissez-les infuser à petit feu pendant une heure dans un litre d'eau ; passez et ajoutez une livre de sucre. La dose est d'une cuillerée à soupe, ou moins, selon l'âge de l'enfant. Il n'y a point de meilleure médecine pour les enfants qui font leurs dents ou qui souffrent de la diarrhée ; elle est bonne aussi contre les aphthes, auxquelles les enfants sont sujets. On peut se servir d'une forte décoction des racines pour nettoyer de vieilles plaies ou les ulcères ; si on l'emploie pour des blessures récentes, il faut y ajouter des feuilles de framboisier. Le nénufar fait aussi d'excellents lavements. Pour en faire un cataplasme, versez un quart de litre d'eau bouillante sur une cuillerée à café de la racine en poudre ; puis ajoutez une grande cuillerée de farine de lin, une cuillerée à café de gingembre en poudre, et assez de farine d'avoine pour y donner la consistance convenable. Ce cataplasme est bon pour toute espèce de plaie, blessure ou contusion ; il réduit l'inflammation et soulage les douleurs les plus cuisantes.

SUMAC DES CORROYEURS , RHUS CORIARIA.

L'écorce du sumac est un fort astringent ; il est très-employé dans les manufactures de peau de maroquin. Les feuilles, les baies et l'écorce de cet arbuste sont toutes employées dans la médecine. On trouve le sumac dans

l'Amérique, de la hauteur de six à quatorze pieds. Je l'ai vu en Angleterre, et il est très-commun en France; il porte une fleur verte, qui paraît au mois de juillet, et se change dans l'automne en une grappe de baies rouges, couvertes d'un duvet soyeux et d'un goût acide assez agréable. Je l'ai employé avec le plus grand succès contre la dysenterie. Les baies font un excellent sirop pour les enfants. Le docteur Hooper le recommande comme fébrifuge, et pour corriger l'état vicié de la bile. Pour faire le sirop dont nous parlons, faites bouillir une demi-livre des baies dans un litre d'eau; passez et mettez une livre de sucre: la dose est de la moitié d'un petit verre. Une forte infusion des feuilles est excellente pour arrêter le crachement de sang.

RACINE DE TORMENTILLE, *TORMENTILLA ERECTA*.

Cette racine est un astringent puissant que l'on a souvent employé, au lieu de l'écorce de chêne, dans les manufactures de cuir. La racine, inégale et raboteuse, très-grande en proportion à la tige, est d'un brun rougeâtre et d'un goût un peu amer. Une infusion de la tormentille est bonne contre le relâchement du ventre. Ceux qui souffrent d'une diarrhée chronique peuvent prendre avec succès une décoction bien sucrée de cette racine et de l'écorce intérieure du sumac. La poudre de la tormentille est très-bonne pour les vieilles plaies et pour arrêter l'hémorrhagie.

BENOÎTE OU HERBE DE SAINT BENOÎT.

La racine de cette plante est légèrement astringente et tonique. On l'emploie beaucoup en Amérique et en Europe comme boisson, au lieu de chocolat ou de café. Dans toutes les maladies putrides, elle est d'une grande ressource. Dans le typhus, on peut en faire la boisson ordinaire; et il n'y a rien de mieux que cette infusion pour les enfants dont l'estomac est dérangé.

BEC DE GRUE OU GÉRANION, GERANIUM.

Il y a plusieurs espèces de cette plante ; mais le *geranium maculatum* est le plus précieux comme remède. Il est excellent contre le choléra des enfants, l'hémorrhagie des poumons et des entrailles, et contre tout relâchement ou débilitation du système. Dans les localités exposées à la fièvre intermittente, son usage continu suffit pour prévenir toute maladie bilieuse. Le docteur Hooper croit que cette racine peut très-bien remplacer l'écorce du Pérou. Mêlé avec du miel, il est très-bon contre les ulcères dans la bouche des enfants.

ÉCORCE DE CHÊNE.

Il s'agit du chêne vulgaire, dont l'écorce est très-utile dans la manufacture du cuir ; l'écorce intérieure est un astringent énergique, et ne doit être employée que lorsqu'il est utile de recourir à un agent très-puissant, comme dans les cas de diarrhée ou de relâchement de ventre invétérés. On peut le combiner avantageusement avec l'herbe de saint Benoît, le bec de grue ou les feuilles du framboisier. Le docteur Buchan a dit que « si les propriétés de cette écorce étaient généralement connues, on aurait très-peu besoin de l'écorce du Pérou. » Je ne me sers jamais de ce remède sans y ajouter du poivre de Cayenne ou du gingembre, et je crois qu'on fait bien d'administrer des stimulants avec tous les astringents.

QUINQUINA OU ÉCORCE DU PÉROU, CINCHONA.

L'écorce de quinquina fournit ce remède si célèbre, dont les vertus sont si généralement reconnues, et dont on raconte ainsi la découverte : Quelques-uns des arbres qui le fournissent ayant été renversés dans un étang par la tempête, y restèrent jusqu'à ce que l'eau en devint si

amère que personne ne voulait plus en boire. Cependant un des habitants de l'endroit étant saisi d'un accès de fièvre, et ne trouvant d'autre boisson pour étancher sa soif, fut forcé d'en boire, et s'en trouva si bien, qu'il fut parfaitement guéri. Il parla de cette circonstance à ses amis qui souffraient de la fièvre, et les engagea à l'imiter ; ce qu'ils firent, et ils éprouvèrent bientôt le même bien-être. L'usage de cet excellent remède était encore très-peu connu avant l'année 1638, lorsque la guérison de l'épouse du vice-roi espagnol, la comtesse del Cinchona, à Lima, lui donna la vogue. C'est à cette dame que le quinquina doit les noms de *cortex cinchonia*, *pulvis comitessæ*, ou poudre de la comtesse. Après sa guérison, cette princesse fit aussitôt distribuer aux jésuites une quantité considérable de cette écorce. Entre les mains de ces révérends pères, l'écorce acquit une grande réputation, et c'est à eux que nous sommes redevables de son introduction en Europe. On l'a connue d'abord sous les noms de *pulvis jesuiticus*, *pulvis patrum*, et plus tard *poudre du cardinal de Lugo*, parce que ce prélat charitable en avait acheté une grande quantité pour les pauvres religieux à Rome. Il est donc hors de doute que les médecins ne peuvent nullement réclamer le mérite d'avoir découvert ce remède inestimable. Une combinaison de circonstances fortuites nous a procuré ce bienfait que toute la science de l'homme n'avait pu découvrir pendant des siècles. Sans doute, ils ont cherché à s'arroger l'honneur de cette magnifique découverte ; mais nous avons des preuves incontestables que c'est à l'effet du hasard que nous le devons, et que les écoles de médecine n'y sont pour rien.

Cette écorce est excellente comme tonique et astringent, d'une très-grande utilité dans tous les cas de fièvre, et surtout dans les fièvres intermittentes. C'est d'elle que l'on tire le sulfate de quinine, qui est, du moins dans les climats chauds, un des agents les plus nuisibles à la santé ;

et aucun remède , possédant un égal degré d'âcreté , n'a produit plus de maladies ; tandis que l'écorce , sous sa forme naturelle , est complètement innocente. C'est qu'en effet , presque toutes les herbes qui possèdent des qualités curatives se trouvent tellement changées par les manipulations des chimistes , qu'elles deviennent non-seulement inutiles , mais souvent dangereuses.

Le docteur Ray avait bien raison de dire qu'il existe des herbes pour guérir toutes les maladies , quoiqu'elles ne soient pas connues. Depuis plusieurs années je me sers avec succès de l'écorce du Pérou ; elle est bonne seulement lorsqu'on la combine avec d'autres remèdes ; elle soulage les maux du ventre , les fièvres , et guérit les ulcères sur la membrane muqueuse et tout le canal alimentaire.

SAUGE , *SALVIA OFFICINALIS*.

Cette plante est vivace , très-commune et beaucoup employée dans la cuisine. Elle est en même temps astringente et stimulante. La sauge est bonne pour calmer l'excitation nerveuse , le délire , et pour empêcher la putréfaction ; elle combat très-bien le vertige et les maladies intestinales chez les enfants. Pour le mal de tête , prenez une demi-once de sauge , une demi-once de séné et une demi-once de gingembre , et faites infuser. Cette tisane produit un grand soulagement aussitôt qu'elle commence à agir sur l'estomac. La sauge , mêlée avec du miel , guérit les ulcères de la bouche et ceux qui se forment au bout du sein des nourrices. Je ne me sers jamais de la sauge comme sudorifique sans prendre de grandes précautions , parce qu'elle ouvre trop les pores. Les personnes qui l'emploient doivent toujours se bien garder des courants d'air.

Il y a un grand nombre d'herbes de cette classe que je pourrais encore décrire ; mais comme la place manque pour parler de toutes , je ne mentionne que celles qui

sont nécessaires. Cependant je ferai quelques observations d'après lesquelles mes lecteurs pourront reconnaître la nature des remèdes que leurs maladies réclament encore. Toutes les herbes qui, lorsqu'on les mâche, stimulent les glandes salivaires avec une sensation âpre, en laissant la bouche bonne, sont propres à guérir les ulcères sur la langue et les autres organes, et fournissent par cette épreuve l'assurance qu'elles possèdent de bonnes qualités pour la guérison dans tous les cas.

CHAPITRE IX.

DES TONIQUES.

La troisième classe des herbes qui sont nécessaires au rétablissement de la santé est formée de celles qui sont amères et toniques. La nature a rendu cette classe nombreuse, car presque la moitié des plantes dont l'homme se sert ont une saveur amère. Après que les ravages de la maladie ont été arrêtés par des médicaments convenables, il arrive souvent que le malade reste dans un état de faiblesse très-grande, et les organes de la digestion sont frappés de débilité, à cause de la longueur de la maladie. Les forces organiques ne peuvent reprendre leur jeu ordinaire avant qu'une quantité suffisante de matière nutritive soit fabriquée dans l'estomac par l'action de ce dernier organe et par celle du foie. Comme le suc gastrique et la bile doivent être de bonne qualité, pour pouvoir jouer leur rôle dans le grand travail de la digestion, il importe au médecin de savoir administrer des médica-

ments qui puissent leur imprimer des modifications heureuses, et donner aux organes qui les produisent la vitalité et la vigueur qui leur sont ordinaires. Celui qui se charge de guérir des maladies sans comprendre cette particularité de son art n'est qu'un charlatan ignorant. Dans tous les pays que j'ai visités j'ai toujours rencontré une grande abondance d'herbes amères que la nature a fournies à l'homme pour l'aider à se débarrasser de ses infirmités.

BERBERIS VULGARIS OU ÉPINE-VINETTE.

Cette plante croît en plusieurs pays à l'état sauvage : on la trouve en France, en Angleterre et aux États-Unis. On la cultive en plusieurs endroits comme ornement des jardins ; ses fruits, qui pendent en grappes, sont allongés, rouges et d'une saveur agréablement acidule et astringente. — L'écorce de cette plante est un des amers les plus utiles que je connaisse. Dans mes leçons publiques j'ai souvent parlé de cette estimable médecine, et d'après le bien que j'en ai souvent dit, beaucoup de personnes ont voulu l'essayer et s'en servent maintenant habituellement. L'épine-vinette croît à une hauteur de cinq et quelquefois de dix pieds ; elle est couverte d'épines et sert en certaines parties de l'Angleterre pour faire des haies. Selon Hooper, les filets de la fleur de cet arbrisseau possèdent un degré remarquable d'irritabilité ; car quand on la pique près de la base avec un instrument pointu, on voit s'opérer une contraction subite ; ce phénomène peut être reproduit plusieurs fois de suite. Le principe amer contenu dans l'écorce de cette plante s'approche de la nature de la bilesaine, plus que toutes les substances que je connaisse. Voici une expérience que j'ai faite : — Je saturai quatre onces d'esprit-de-vin avec une certaine quantité de bile de bœuf ; je fis en même temps une teinture de l'écorce de l'épine-vinette ; celle-ci était verte et la liqueur alcoolique

également. En examinant les deux teintures, il me fut impossible de trouver entre elles la moindre différence, ni dans le goût ni dans aucune autre particularité. De là je tirai la conclusion que le principe soluble de cette écorce, qui ressemble tant à la bile saine, doit être un excellent remède contre les états viciés de la bile. J'ai depuis agi d'accord avec cette pensée, puisée expérimentalement dans le livre de la nature, et je dois ajouter que j'ai toujours trouvé cette écorce un médicament excellent, car la nature trompe rarement ceux qui suivent ses conseils.

Le fruit et l'écorce de l'épine-vinette peuvent être employés seuls ou accompagnés d'autres substances médicinales. Comme correctif de la sécrétion biliaire, l'écorce ne connaît pas de rivale dans tout le catalogue du Codex. Elle agit quelquefois comme émétique, et produit des nausées, plutôt à cause de son contact avec les matières malfaisantes qui se trouvent dans les voies digestives qu'à cause de propriétés émétiques qui lui sont particulières. Quand l'estomac est malade, les matières les plus nutritives sont rejetées; et si cet organe ne peut conserver ces choses qui lui sont le plus nécessaires, pourquoi devrait-on s'étonner que l'excellent remède dont nous parlons soit quelquefois expulsé avec elles? L'écorce de l'épine-vinette est excellente pour ceux qui sont tourmentés de dyspepsie ou difficulté de digérer, et quand cette maladie est la suite de certaines fièvres, elle cède facilement à un médicament composé de cette écorce et du poivre de Cayenne, surtout si le malade a eu le malheur d'être traité par le système déplétif. L'écorce de cette plante est beaucoup plus utile que le vin au quinquina qu'on donne pour relever le ton des organes digestifs. On peut la donner en poudre seule ou combinée avec du poivre de Cayenne, de gingembre, etc. Donnée dans un peu d'eau chaude avec quelque substance astringente, elle forme une médecine stomachique qu'on donne avec utilité au moment du déjeuner.

POPULUS OU PEUPLIER.

Il y a plusieurs sortes de peupliers qui sont indigènes de ce pays, et ils donnent tous des écorces qui sont très-utiles en médecine.

Peuplier blanc. — Il est très-commun dans toutes les parties de l'Europe, et son écorce est un remède excellent contre la débilité des organes digestifs. Elle agit aussi comme diurétique sur les reins, et peut être utilement administrée dans les obstructions des voies urinaires, dans la strangurie ou rétention d'urine, la gravelle, et dans les cas de calculs vésicaux. Tout en agissant d'une manière spécifique sur cet appareil, elle stimule l'action saine du foie et augmente l'appétit. L'emploi continu de cette écorce détruit la constipation, et elle est particulièrement utile dans le cas de constipation chez les personnes avancées en âge, car elle donne au corps affaibli par l'âge un surcroît remarquable de force et d'activité.

Peuplier noir ou balsamifère. — L'écorce de cet arbre est un tonique excellent. On donne avec avantage une infusion de cette écorce dans la phthisie pulmonaire. Dans la préparation de cette médecine, il faut avoir soin d'ôter la couche extérieure de l'écorce et de ne se servir que de l'intérieure, soit en poudre, soit au moyen des infusions. Voici une excellente composition qu'on peut donner dans les maladies des voies aériennes et digestives, surtout dans les premiers temps de leur état chronique :— Prenez une livre d'écorce de peuplier noir, une demi-livre de racine de gingembre, une once d'écorce de chêne, deux onces de clous de girofle, et une once de poivre de Cayenne ; le tout doit être soigneusement pulvérisé et mêlé. On prend de cette poudre la moitié d'une petite cuillerée, trois fois par jour, dans un verre d'eau chaude et sucrée.

Peuplier angulaire. — L'écorce de cet arbre est l'in-

grédient principal du *baume de Géleade*, qui a obtenu une très-grande célébrité en Angleterre, et a valu à son inventeur une fortune princière. Cette composition possède au moins en partie les excellentes propriétés qu'on lui attribue. Quant à l'arbre même, on trouve dans les premiers bourgeons du printemps, non ouverts encore, une matière gommeuse ou résineuse, dont les effets sont semblables à ceux de la myrrhe. On fait avec ces bourgeons une excellente lotion pour les maladies des yeux ; pour cela on pulvérise les bourgeons, et on fait macérer la poudre dans de l'eau dégourdie ; on se sert de cette lotion cinq ou six fois par jour. Voici une excellente préparation dont on peut se servir dans les mauvais rhumes : — Prenez bourgeons de peuplier, une demi-livre ; racine de gingembre, une demi-livre ; écrasez-les bien dans un mortier ; macérez ensuite dans un litre d'eau ; passez et ajoutez une demi-livre de conserve de fraises et une livre de sucre blanc. On prend de cette mixture une ou deux grandes cuillerées à chaque accès de toux.

QUASSIA AMARA OU BOIS DE SURINAM.

Cet arbre croît naturellement aux Indes Occidentales ; c'est du bois qu'on fait usage en médecine. Une des choses les plus remarquables dans l'histoire de cet arbre, c'est que ses propriétés médicinales ont été découvertes par un esclave nègre qui lui a donné son nom. Ce nègre, par la connaissance qu'il avait des vertus du bois de cet arbre, avait le pouvoir de guérir les fièvres les plus fatales qui régnaient à Surinam, son pays natal. Un Suédois, nommé Daniel Rolander, lui acheta son secret pour un prix considérable, et ce dernier apporta en Europe les premiers échantillons de ce bois vers l'année 1756. Voilà le fait tel qu'il est raconté par Hooper, dans la septième édition de son *Dictionnaire Médical*, page 1102.

Nous voudrions savoir sous quel prétexte les écrivains des facultés peuvent donner le nom de charlatan à celui qui se vante d'avoir découvert un remède pour soulager les souffrances de l'homme, quand ils se voient eux-mêmes forcés d'admettre qu'un des médicaments les plus utiles leur a été offert par un esclave nègre, qui ne savait ni lire ni écrire ?

Ainsi les savants de ce jour se virent forcés d'acheter les connaissances supérieures d'un esclave ignorant, et d'admettre que le savoir de ce simple enfant de la nature était infiniment plus utile que le leur, et cela, bien qu'il n'eût jamais pénétré entre les murs d'un collège, ni porté les yeux sur un temple dédié à la science ! Voici un conseil que le docteur Rush donne aux élèves en médecine : — « Quand vous allez exercer votre art, leur dit-il, ayez toujours avec vous un portefeuille, et toutes les fois que vous entendez dire à une vieille femme que telle ou telle herbe ou tel et tel médicament est utile, ayez soin de prendre note de ses observations, car elles peuvent vous être très-utiles. » — En effet, le célèbre Wesley fait la remarque que plusieurs des remèdes les plus utiles ont été découverts par accident. Quelle est donc la personne qui peut regarder d'un œil indifférent les maladies qui font tant de ravages dans la famille humaine, ou quel est l'individu, doué de bon sens et de sentiments humains, qui puisse mépriser la découverte d'un remède à ces maux, quelle que soit la source d'où elle vienne ? — Certainement, s'il existe un tel homme, il ne peut qu'appartenir à ces adeptes des facultés qui se plaisent à étendre l'ignorance afin qu'ils puissent s'engraisser aux dépens de la crédulité et des misères de l'homme. Mais pour revenir à notre sujet, nous dirons que le bois du quassia amara fournit un amer pur, qui est un des principes médicamenteux les plus utiles. Cette matière, qui, selon Hooper, est un tonique *sui generis*, est un excellent correctif de la

bile, et peut être donnée seule ou combinée avec d'autres médicaments. Voici la manière de faire un sirop, que j'administre souvent avec grand avantage dans les cas de phthisie pulmonaire et de scrofules : bois de quassia, une once ; salsepareille, deux onces ; suc de réglisse, une once. Faites d'abord macérer, puis bouillir le tout dans un litre d'eau ; passez et ajoutez une livre et demie de sucre et un quart d'once de poivre de Cayenne. Prenez de cette préparation deux grandes cuillerées quatre fois par jour, et tous les symptômes des deux maladies dont nous venons de parler disparaîtront bientôt.

CHICORIA CENTAURIUM, CENTAURÉE OU CHARDON BÉNIT.

Cette plante est trop connue pour avoir besoin d'être décrite ; elle est d'une croissance annuelle, elle s'élève à une hauteur de quinze ou vingt pouces. Elle a été reconnue de tout temps comme un excellent tonique et un agent utile contre les états viciés de la bile. Sa saveur est d'une amertume pure, et de quelque manière qu'on la prenne, c'est une excellente médecine. L'influence qu'elle exerce sur les fonctions du foie la rend très-utile dans la jaunisse et même dans les maladies des reins. Elle donne du ton aux organes digestifs, et depuis plusieurs années je me sers de cette plante pour combattre la débilité de l'estomac et des intestins. On peut la donner seule ou combinée avec d'autres substances médicinales, telles que les feuilles de fraisier. Une forte infusion de cette plante est très-utile dans les cas de scrofules et d'ulcères de vieille date.

MENYANTHES TRIFOLIATA OU TRÈFLE D'EAU.

Cette herbe, qui est annuelle, croît dans les endroits bas et marécageux. Les feuilles sont d'un vert foncé ; la fleur a un teint pourpré, et la tige est molle et imbibée de suc.

C'est un des amers les plus utiles qu'on puisse trouver dans le sein de la nature. Quand on la mâche, elle communique promptement une saveur amère à la bouche, et répand son influence jusqu'aux glandes. Les principes amers qu'elle contient font que quelques brasseurs la préfèrent au houblon pour la fabrication de la bière.

Comme celle que nous venons de décrire, c'est un excellent correctif de la bile ; elle est peut-être la plante la plus utile pour cet objet que nous connaissions. Tandis que nous invoquions en vain les secrets de la chimie, pour obtenir une substance qui pût remplir le but désiré, la nature, dans son inépuisable bonté, nous fournissait un remède dans la plante dont nous parlons. Quand elle est convenablement employée, elle manque rarement de produire les résultats les plus heureux ; elle atteint directement l'origine du mal, et agit beaucoup plus efficacement que le sulfate de quinine, les sels de morphine, ou autres substances pernicieuses qu'on vend journellement dans les boutiques des apothicaires. On peut donner cette plante en infusion ou en poudre ; elle est très-utile dans la faiblesse constitutionnelle des femmes, surtout au moment où la menstruation va s'établir ; elle relève d'une manière remarquable le ton des organes digestifs, et guérit bien la dyspepsie. En parlant plus tard des médicaments composés, j'aurai soin de revenir sur les propriétés de cette plante utile.

MARRUBIUM VULGARE OU MARRUBE COMMUN.

Cette plante, dont la racine est vivace, est trop connue pour que j'aie besoin de la décrire. Comme tonique, son influence est très-remarquable, et la tendance qu'elle a à détacher le phlegme ou la pituite la rend très-utile comme expectorant. On a de la peine à croire qu'une plante dont l'utilité dans les rhumes et les indigestions est connue depuis si longtemps ait été le sujet des remarques qu'on fait à

son égard dans le *Dictionnaire Médical* de Hooper. On trouve à la page 869 de cet ouvrage ce qui suit : « Le » marrube a certainement des propriétés médicinales ; du » moins on doit le supposer d'après les qualités sensibles » de la plante ; mais il faut avouer que la nature de ces propriétés n'est pas bien connue. » Si l'auteur de cette remarque était encore en vie, et qu'il eût le malheur d'être affecté d'un mauvais rhume, je lui conseillerais de prendre une forte décoction de cette excellente plante, et d'y ajouter une cuillerée de poivre de Cayenne et deux grandes cuillerées de vinaigre ; et s'il eût pris cette décoction en se couchant, le matin à son lever, se trouvant débarrassé de son mal, il eût été certainement le premier à rétracter les paroles injustes qu'il avait émises en parlant de cette bienfaisante médecine. Un sirop fait de marrube et de gingembre est très-utile pour les enfants atteints de coqueluche ou de bronchites ordinaires. Voici une autre manière, également bonne, de donner cette plante : Prenez quantités égales de marrube et de gingembre en poudre, une petite cuillerée de poivre de Cayenne et une quantité égale de clous de girofle. On prend le tout dans une boisson chaude et bien sucrée, en se couchant.

SYMPHYTUM OFFICINALE OU CONSOUDE.

La racine de cette plante est vivace. Elle est tonique, stomachique et mucilagineuse ; on l'emploie avec avantage dans les inflammations de la bouche, de la gorge et de l'estomac. On la donne le plus souvent en décoction, combinée avec d'autres substances médicamenteuses. Elle est utile dans les cas de faiblesse constitutionnelle, dans la suppression des règles et dans les fleurs blanches. Voici une manière de faire un excellent sirop de cette plante : Prenez une grande poignée des racines émondées et concassées, ajoutez deux onces de racine de gingembre réduite en poudre

et une poignée de marrube ; faites bouillir dans deux litres d'eau ; passez et ajoutez deux muscades râpées , une petite cuillerée de poivre de Cayenne et deux livres de sucre. Une grande cuillerée de cette préparation , prise quatre fois par jour , rendra les plus grands services dans les maladies dont nous venons de parler , et dans les affections des poumons et des bronches.

AMYGDALUS AMARA OU AMANDES AMÈRES.

Quelques auteurs disent que ces amandes sont vénéneuses , et il est indubitable que le poison le plus redoutable , c'est-à-dire l'acide prussique , est fabriqué à l'aide de ces amandes. Cela cependant n'est par un argument contre leur emploi , car l'alcool , qui est un poison fatal dans ses effets et très-destructif de la vie humaine , est extrait du froment au moyen de la distillation. Il ne s'ensuit pas que le froment même est dangereux ; au contraire , dans son état ordinaire , il est sain et nourrissant , et l'esprit-de-vin qu'il fournit n'est obtenu qu'en soumettant le froment à une décomposition chimique.

On dit qu'on a vu mourir des enfants qui avaient mangé trop d'amandes amères ; mais n'a-t-on pas vu mourir des enfants pour avoir pris trop de bien d'autres substances ? Il est probable que la mort , dans ces cas , est due plutôt à la quantité qu'à la qualité des matières ingérées. Hooper , dans son *Dictionnaire Médical* , dit que les amandes amères sont un poison pour quelques animaux. Cela se peut ; mais je sais aussi que les amandes amères sont encore un excellent médicament tonique quand on les donne avec prudence. Et qui ne sait que la chose la plus utile peut devenir funeste quand on n'accompagne pas son administration de soins convenables ? Que penserait-on du médecin qui donnerait une médecine purgative à un malade atteint de dévoitement , ou une médecine astringente pour guérir la

constipation? L'objet que je me propose, en écrivant ce volume, c'est d'instruire les malades, afin qu'ils puissent choisir les remèdes qui sont les plus propres à combattre leurs maladies. Je me sers ordinairement de huit amandes amères, de volume ordinaire, réduites en poudre pour un demi-litre de décoction d'herbes. Données de cette manière, les amandes amères produisent des effets excellents, quand les intestins sont irrités et débiles. Voici un sirop dont je me sers pour combattre la dyspepsie et la faiblesse des organes digestifs : Prenez quatre onces d'écorce de peuplier blanc, deux onces de feuilles de fraisier, deux onces d'aigremoine ; faites-les bouillir dans trois litres d'eau ; passez ensuite et ajoutez deux livres de sucre et une once d'amandes amères. On prend de cette préparation deux grandes cuillerées quatre fois par jour.

AMYGDALUS PERSICA OU PÊCHER.

Les pêches, fruits délicieux, sont le produit de cet arbre : le noyau du fruit jouit des mêmes propriétés que les amandes amères, et on peut les employer de la même manière. Le sirop qu'on fait avec les fleurs du pêcher est un médicament excellent pour les enfants au moment de la dentition. On cueille les fleurs du pêcher comme celles du sureau. Voici la formule d'un très-bon sirop : Prenez une petite poignée de fleurs de pêcher, faites-les bouillir dans une pinte d'eau ; ajoutez ensuite une demi-livre de sucre et un quart d'once des noyaux de pêches pulvérisés. Ce sirop est très-utile aux enfants à la suite de longues maladies, telles que la scarlatine et autres affections semblables.

BALSAMADENDRON MYRRHA OU ARBRE A MYRRHE.

Cet arbre n'est pas bien connu, mais, selon Bruce, il croît dans l'Arabie heureuse et dans la partie de l'Abyssi-

nie qui avoisine la mer Rouge. La myrrhe, sorte de gomme résine qui en découle, est obtenue en incisant l'écorce de l'arbre. La meilleure myrrhe que je connaisse est celle qui provient des bords du Nil; elle forme un objet de commerce fort important aux États-Unis de l'Amérique. Cette substance est un des meilleurs toniques qu'on puisse employer, et, comme la plupart des substances du même genre, elle est diurétique. Ses propriétés antiseptiques, ou empêchant la putréfaction, sont très-connues, et l'ont fait employer par les anciens Égyptiens pour embaumer leurs morts. J'assistai une fois à l'ouverture d'une momie, et mon odorat fut frappé de suite d'une émanation de myrrhe. J'emploie cette substance depuis plusieurs années avec grand succès dans les cas de dyssenterie, de diarrhée chronique et autres états de cette nature. Le docteur Cullen admet que c'est un excellent stimulant, qui donne beaucoup de chaleur à l'estomac. Les savants prétendent que la myrrhe est *emménagogue*, ou favorise les règles; elle agit certainement sur la matrice, en régularisant les époques mensuelles; on peut la donner en poudre ou infusée dans de l'eau. On la fait entrer dans des médicaments composés; mais je reviendrai sur ce point de son histoire en parlant de la manière de fabriquer des pilules. — Une forte infusion faite avec des feuilles de fraisier, d'écorce de chêne et de myrrhe, est une excellente lotion, dont on peut se servir dans les maladies des yeux et dans le pansement des plaies.

COLOMBO OU COCCULUS PALMATUS.

On donne ce nom à la racine d'un arbre qui croît dans la partie méridionale de l'Afrique; elle est abondante dans le commerce et se trouve dans toutes les pharmacies. Cette racine est amère et non astringente; elle fortifie les estomacs débiles et joue le rôle d'un excellent tonique pour

la constitution en générale : c'est un des meilleurs médicaments qu'on puisse donner aux femmes avant et après l'accouchement. Donnée avec de la rhubarbe, cette racine corrige la bile et produit des effets salutaires dans la jaunisse et dans les maladies du foie. On peut la prendre en nature, ou on peut en faire une décoction de la manière suivante : — A une once de la racine colombo ajoutez une once et demie de marrube, une once d'écorce de peuplier et une once de feuilles de fraisier ; faites bouillir le tout, et passez pour ajouter ensuite une petite cuillerée de poivre de Cayenne. On se débarrasse de la dyspepsie et de l'atonie des organes digestifs en prenant un quart de verre de cette préparation quatre fois par jour.

CURCUMA LONGA OU SAFRAN DES INDES.

Cette racine est importée en Europe des Indes-Orientales. Depuis quelques années on ne l'emploie guère comme médecine. Selon Hooper, elle est presque tombée en désuétude. Les teinturiers se servent de curcuma à cause de la matière colorante jaune qu'il renferme. Les praticiens de l'Inde s'en servent beaucoup pour nettoyer les vieux ulcères, et comme médicament excellent contre la débilité des organes digestifs, contre les fièvres intermittentes et contre l'hydropisie. On trouve en Amérique une plante du même genre, l'*hydrastis curcuma canadensis*, qui est aussi amère et tonique. Je me sers du curcuma dans la composition de quelques pilules, dont je donnerai plus tard la formule.

TEUCRIUM SCORODONIA OU GERMANDRÉE.

Cette plante croît dans tous les pays de l'Europe, et ressemble beaucoup en apparence à la sauge des jardins. Elle est amère et tonique : elle agit contre les obstructions des reins et du foie, et stimule les contractions de la vessie.

C'est un bon détersif pour des plaies de mauvaise nature. Mêlée à l'état vert avec la farine de graine de lin, ou avec la farine d'avoine, elle fait un cataplasme excellent, qu'on peut appliquer avec beaucoup de succès sur de vieilles plaies, sur des parties enflammées, etc. Quand je faisais mes études chez le docteur Ély d'Amérique, il me vint une forte tumeur ou verrue sur le doigt du milieu de la main droite. Cette tumeur continua à augmenter de volume de manière à acquérir la grosseur d'un œuf de poule : elle avait un aspect cancéreux et était d'une couleur livide. Tous les moyens que je mis en usage pour la faire disparaître échouèrent, et pendant plusieurs semaines, en me privant de l'usage de la main, elle fut le siège d'une douleur des plus vives. Les médecins de l'endroit me conseillèrent de la faire enlever par un chirurgien, et, suivant leurs avis, je suis allé voir un opérateur distingué, qui demeurait à trois lieues de chez moi. Par bonheur, il était absent, et je suis revenu sans le voir. Cependant, pour diminuer la douleur que ma course à cheval avait rendue plus intolérable, je priai ma mère de me faire un cataplasme avec de la farine de maïs et de germandrée fraîchement cueillie. L'application de ce cataplasme fit promptement dissiper la douleur, et la tumeur disparut aussi, après l'avoir renouvelé le soir et le matin pendant quinze jours. Ainsi, un simple cataplasme, fait comme je viens de dire, effectua la cure complète d'un mal à propos duquel les médecins avaient dit que, si je ne faisais enlever la tumeur par le bistouri du chirurgien, je perdrais la main.

ARTEMISIA ABSINTHIUM OU ABSINTHE.

La racine de cette plante reste vivace pendant plusieurs années : la plante elle-même est un excellent amer, et peut être donnée pour augmenter l'appétit, car elle prête un

concours efficace aux organes digestifs pour l'accomplissement de leurs fonctions. La plante verte, et macérée dans du vinaigre, forme un excellent tonique pour les contusions et les entorses. Afin d'obvier aux lenteurs des digestions, on fait une décoction d'absinthe, dans laquelle on met une petite cuillerée de poivre de Cayenne, et dont on prend un demi-verre trois ou quatre fois par jour.

TANACETUM VULGARE OU TANAISIE.

Cette plante a aussi une racine vivace : on la cultive dans les jardins ; elle est amère, stomachique et stimulante. L'infusion qu'on en fait rend des services dans les cas de gravelle, de strangurie, de faiblesse et de douleur du dos et des lombes, et dans les irrégularités de la menstruation chez les femmes. Les feuilles, pilées dans un mortier, sont un excellent topique pour les entorses et les contusions. La tanaisie est le dernier médicament tonique que je crois nécessaire de citer.

Si l'on suit les conseils que je viens de donner, les remèdes énumérés seront suffisants pour combattre toutes les maladies où il faut fortifier les organes. Tout ce que je demande est qu'on n'exprime aucun doute sur la vertu de mes remèdes avant de les avoir mis sérieusement à l'épreuve. Dans la catégorie de remèdes que je viens de donner, je puis me vanter de n'avoir pas mis d'instruments tranchants entre les mains de ceux que j'instruis. Aucun de ces remèdes n'est nuisible à l'économie animale, et tous lui sont utiles en fortifiant ses organes et en facilitant leurs fonctions.

Je vais maintenant donner une description des médicaments spécifiques, c'est-à-dire des agents qui n'exercent leur action que sur un organe en particulier. La première classe de ces médicaments porte le nom de *Diurétiques*, à cause de leur propriété de stimuler l'action des reins et

d'augmenter la quantité des urines. Plusieurs des plantes dont nous avons déjà parlé agissent d'une manière plus ou moins marquée sur les organes urinaires ; mais celles que je vais énumérer , bien que ne possédant nullement les propriétés toniques, stimulantes et astringentes de celles qui sont décrites dans ce chapitre, exercent cependant une influence beaucoup plus grande sur quelques organes en particulier.

DES SPÉCIFIQUES.

CHAPITRE X.

DES DIURÉTIQUES.

FRAISIER, FRAGARIA VESCA.

Cette plante croît à l'état sauvage ; mais on la cultive beaucoup dans les jardins, à cause de son fruit, qui est délicieux et dont nos marchés abondent. Je ne m'occuperai pas de décrire une plante si bien connue. C'est un stimulant modéré et un fort diurétique. Dans les cas de strangurie ou difficulté d'uriner, dans les cas de gravelle, d'ulcération de la vessie ou des reins, on donne avec avantage une forte infusion de cette plante. Si le fruit est en saison, mettez une certaine quantité du fruit avec les autres parties de la plante dans une cruche ; versez dessus de l'eau bouillante, laissez reposer pendant quatre heures et passez. A chaque litre de cette infusion, il faut ajouter une once de gingembre pilé ou râpé. Prenez de cette boisson quatre demi-verres par jour.

GALIMUM APARINE, GAILLET OU GRATERON.

Cette plante est annuelle : elle croît communément le long des routes et dans les endroits boisés. Elle est, comme la plante précédente, un excellent diurétique, qui peut être employé dans tous les cas d'obstruction des reins et de la vessie. Une infusion de cette herbe est utile dans l'hydropisie, non seulement comme diurétique, mais à cause de ses qualités apéritives ; car elle agit d'une manière douce sur les intestins. Elle est bonne dans les cas de cancer, de scrofules et d'anciens ulcères. On peut guérir des cancers très-anciens en prenant trois fois par jour le suc exprimé de cette plante, et en employant comme topique un cataplasme fait avec les feuilles. Dans l'hydropisie des enfants qui suit la scarlatine, j'ai souvent employé le gaillet avec le plus grand succès : on peut donner également le suc exprimé de la plante verte ou une décoction des feuilles. Voici la formule d'une des boissons diurétiques les plus efficaces : — Prenez gaillet, racine de persil, baies de genièvre, graines de lin, de chaque deux onces, et bois de *quassia amara*, une once : faites bouillir le tout dans trois litres d'eau. Passez ensuite, et ajoutez une once de gingembre pulvérisé et une livre de miel. Prenez de cette décoction un quart de verre trois fois par jour. Cette médecine est excellente dans l'hydropisie, les difficultés d'uriner, la gravelle, les maladies de femmes ; mais il ne faut jamais la donner dans les cas de diabètes, ou excrétions surabondantes d'urines.

PERSIL DES JARDINS, APIUM PETROSELINUM.

Cette plante est annuelle ; la tige est ronde et couverte de branches : la racine dure deux ans. Les graines, la racine et les autres parties de la plante ont des propriétés diurétiques prononcées et un goût très-aromatique. On l'emploie pour augmenter la quantité des urines et comme

léger laxatif dans les affections des reins et dans l'hydropisie. On peut l'employer seule ou combinée avec une substance tonique.

DENT DE LION OU PISSENLIT, LEONTODON TARAXACUM.

Cette plante est vivace et herbacée, bien connue de tout le monde, et très-employée. Ce qui a nui à sa réputation comme médicament, c'est un défaut de confiance suffisante de la part des malades. Malheureusement, quand elle ne guérit pas rapidement, le malade s'impatiente, et envoie chercher un médecin, au lieu de donner à la plante le temps d'agir. Il ne faut jamais dire qu'une plante ne vaut rien avant de lui avoir laissé le temps d'achever son action. Le pissenlit est tonique, diurétique et apéritif : il agit directement sur le foie et les reins. Il est très-bon dans les maladies des voies biliaires et digestives et dans l'hydropisie de l'abdomen. Quatre ou cinq onces de la racine verte ou une seule once de la racine sèche peut être bouillie dans un litre d'eau, et la liqueur bue comme tisane dans les maladies indiquées.

GENÉVRIER, JUNIPERUS COMMUNIS.

Cette plante, *semper virens*, est indigène de ce pays et s'élève quelquefois à la hauteur de dix pieds. Les baies sont très-employées dans la fabrication de la liqueur dite genièvre, et c'est en raison des propriétés diurétiques de la plante que cette liqueur est souvent recommandée dans les maladies de reins. Cependant, selon mon avis, on devrait mettre de côté cette liqueur spiritueuse pour prendre une infusion des baies. De cette manière on extrait toutes les bonnes propriétés du fruit, sans soumettre le malade au danger qui provient de l'emploi de l'alcool, cet ennemi acharné de la santé de l'homme. Les baies et les rameaux sont tous deux utiles en médecine, et on devrait

toujours s'en servir dans les affections hydropiques. J'ai vu guérir l'hydropisie dans l'état le plus avancé en prenant dans de l'eau les cendres qui proviennent de la combustion des baies et des rameaux du genièvre. Voici une manière de se procurer une bière excellente et utile : — Prenez de la racine et des sommités de pissenlit une livre, des feuilles de pêcher vertes une livre, des racines et des sommités de persil une livre, des feuilles de fraisier une livre ; pilez le tout dans un mortier, et ajoutez neuf litres d'eau ; faites bouillir et passez. Ajoutez ensuite quatre onces des baies de genièvre finement pulvérisées et une livre de sucre. Quand le mélange a fermenté, on le met en bouteille. Un quart de verre pris quatre fois par jour effectuera une cure que les médicaments ordonnés par les médecins ne pourraient pas produire.

GENÈT COMMUN, GENISTA SCOPARIA.

Les sommités et les feuilles de cette plante indigène sont quelquefois employées en médecine. Les docteurs Mead et Cullen ont trouvé le genêt très-bon contre l'hydropisie : ils ont employé la décoction faite de la manière suivante et que nous recommandons aussi : — Prenez des sommités de genêt, des baies de genièvre et de la racine de pissenlit, de chaque une once ; mettez-les dans un litre d'eau que vous réduirez de moitié par l'ébullition : passez et ajoutez une demi-cuillerée de poivre de Cayenne. Prenez un quart de verre de cette décoction quatre fois par jour.

La classe de médicaments dont nous allons parler porte le nom de médicaments antiscorbutiques. On les emploie contre les scrofules, le scorbut, la débilité générale, et je ne connais nul pays où ces maladies soient si communes qu'en Angleterre, surtout dans les districts manufacturiers. Cela, je crois, est dû à l'état insalubre des ces lieux où l'air ne circule pas, et où il se mêle aux émanations

des fabriques, où une multitude de personnes sont entassées dans des maisons étroites et humides, et couchent dans des chambres où le soleil et l'air pur ne pénètrent jamais. Telles sont les causes principales des maladies qu'on y voit. Ce qui augmente le mal, c'est que les populations de ces pays ne semblent pas comprendre l'influence de leur situation. Si elles étaient bien instruites à cet égard, et si on faisait attention aux bonnes conditions sanitaires des villes, on ferait disparaître bien des maladies qui les dévastent en ce moment.

CHAPITRE XI.

DES ANTISCORBUTIQUES.

BARDANE, LAPPA MAJOR.

Cette plante est bisannuelle ; elle est antiscorbutique, tonique et légèrement laxative : on l'emploie avec un très-grand avantage dans les cas de scrofules et de maladies rénales. Elle est aussi utile dans les cas d'anciennes maladies vénériennes, où le malade s'est laissé saturer de mercure par les docteurs. Elle combat bien le rhumatisme, la lèpre et la goutte, et elle les expulsera de l'économie, pourvu qu'on en continue l'emploi pendant un temps assez long. Les semences de la bardane sont très-diurétiques. La décoction de ces semences avec des feuilles de fraisier peut être donnée à des enfants avec beaucoup d'utilité, car elle tend à calmer les irritations nerveuses qui accompagnent souvent leurs indispositions. Dans les cas de fièvres, on peut appliquer les feuilles de bardane à la plante des pieds, comme on peut les placer avec avantage sur les plaies et les brûlures.

SALSEPAREILLE, SMILAX SARSAPARILLA.

Cette plante, qui croît dans l'Amérique méridionale, fut d'abord portée en Europe par les Espagnols. Elle acquit alors une grande réputation de bonne médecine dans les maladies syphilitiques. Des recherches récentes, cependant, prouvent que son pouvoir contre cette maladie est très-limité, à moins qu'on ne la combine avec d'autres médicaments, dont je parlerai plus tard. Elle agit utilement en purifiant le sang après que la syphilis a été expulsée de la constitution par d'autres moyens, et dont je m'occuperai également. La salsepareille possède aussi des propriétés toniques et diurétiques, et peut rendre de grands services dans les scrofules, les rhumatismes et autres maladies.

ARISTOLOCHIA SERPENTARIA OU SERPENTAIRES DE VIRGINIE.

Cette plante est tonique, antispasmodique et stimulante. Les médecins des facultés la donnent quelquefois dans les fièvres, à cause de ses propriétés stimulantes. Elle croît abondamment en Amérique, où elle est très-employée par les Indiens des États méridionaux. C'est un médicament qui expulse non-seulement les mauvaises humeurs du corps, mais qui agit puissamment sur les glandes sécrétaires de l'estomac. On la donne en Amérique comme antiscorbutique et pour guérir les maladies vermineuses des enfants. Cette plante se trouve facilement dans les boutiques, et peut être donnée seule ou combinée avec d'autres substances médicinales.

PATIENCE, RUMEX.

Il y a trois sortes de cette plante, qui sont toutes utiles pour guérir le scorbut, la gale et autres éruptions de la peau. On les emploie efficacement contre les scrofules

et contre les maladies vermineuses des enfants. La racine de la patience aquatique (*rumex aquaticus*), qu'on connaît aussi sous le nom de parelle, est amère et astringente : son efficacité est connue depuis longtemps contre les mauvais ulcères et les éruptions cutanées. On peut préparer un onguent de cette plante de la manière suivante : « Prenez de la racine verte, lavez, râpez, et mettez dans une casserole avec une quantité suffisante de beurre frais ou de graisse de porc ; faites bouillir doucement à un feu lent pendant deux heures, en ayant soin que la racine ne brûle pas. Passez, quand le mélange est encore chaud, et conservez. Voilà le meilleur onguent qu'on puisse employer contre la gale. On frotte avec cet onguent les jointures et les autres parties du corps atteintes de la maladie, en même temps qu'on fait prendre au malade une tisane de la même plante. On attaque ainsi le mal de deux côtés, et le traitement ne dure que trois jours. Il n'y a pas un an que toute une famille, atteinte de cette maladie, s'étant adressée à moi, je prescrivis l'onguent et la tisane que je viens de citer, et ils firent bientôt disparaître le mal. On peut faire une bière excellente de la manière suivante : — Prenez de la racine de bardane une livre, de la racine de patience une demi-livre, des semences de bardane une demi-livre, des feuilles de séné un quart de livre, de la racine de gingembre une demi-livre, et du sucre blanc une livre. Faites bouillir le tout dans treize litres d'eau, et le laissez ensuite fermenter un peu avant de le mettre en bouteille. C'est le meilleur purgatif du sang qu'on puisse imaginer.

POIVRE CUBÈBE, PIPER CUBEBA.

Cette plante est native de l'île de Java d'où on l'importe dans ce pays. C'est une plante aromatique d'une nature douce et laxative qu'on a employée pendant plusieurs années pour assaisonner les potages. Ce poivre est stoma-

chique, antiscorbutique et diurétique ; il est très-connu à Java et aux Indes orientales pour la guérison de la gonorrhée. Il cède à la pression une huile que beaucoup de monde préfère au fruit. Pour ma part, j'aime mieux ce dernier, qui guérit plus sûrement, quoique moins vite. Je me suis servi souvent de ce remède, pendant mon séjour dans les États méridionaux de l'Amérique, contre la gonorrhée, les pertes séminales, etc. : aujourd'hui je l'emploie conjointement avec d'autres médicaments dont je parlerai.

CHAPITRE XII.

DES MÉDECINES SÉDATIVES OU ANTISPASMODIQUES.

On les emploie pour calmer l'irritation générale qui accompagne plusieurs formes de maladies ; elles prédisposent le malade au sommeil par leur action sédative sur le système nerveux. Les médecins des facultés en font un très-grand usage ; mais quand elles ne produisent pas l'effet désiré, ils ont recours à des substances narcotiques et vénéneuses, telles que l'opium et ses préparations diverses. Ils donnent ces dernières à grandes doses, et jettent le malade dans un état débilitant de stupeur, et essayent de lui procurer un sommeil artificiel qui le prive pendant un certain temps du sentiment de ses souffrances. Cette manière de jouer avec la constitution du malade produit deux sortes de maux. L'une est l'inefficacité du remède, car la douleur qu'on supprime pour un moment revient souvent avec une double énergie ; l'autre est que, si on continue d'administrer ces substances, cette nouvelle maladie peut survivre à la première, et celui qui souffre ne

peut jamais échapper à la débilité générale que l'emploi prolongé de ces poisons laissera pour toute la vie dans sa constitution. Les victimes sont innombrables dont la constitution a été ainsi détruite par l'usage des narcotiques ; bien des intelligences ont été stupéfiées , anéanties ; et bien des personnes qui ont occupé une haute position dans la société à cause de leur esprit et de leur habileté , ont été condamnées , par ces drogues , à user le reste de leur existence à l'état d'imbécillité ou d'idiotisme. Mais , comme je proteste d'une manière si formelle contre l'emploi de ces drogues vénéneuses , on peut me demander quel moyen j'adopte pour calmer l'irritation du malade et pour amener le sommeil sur ses paupières ? Ma réponse est , qu'il faut réduire ou détruire la douleur qui pèse sur le système nerveux , et cela sans l'emploi de l'opium d'un côté ou de la lancette meurtrière de l'autre. Dans les paroxysmes les plus violents de la fièvre , alors que le malade n'a pas depuis plusieurs jours le moindre sommeil ni le moindre répit de ses souffrances , j'amène le calme et le repos au moyen de bains de vapeurs et par l'usage de médecines dont je parlerai tout à l'heure. Par ces moyens , j'ai toujours rendu au malade un sommeil sain et naturel , dont il est sorti avec une augmentation de forces et avec de l'appétit.

Depuis le commencement jusqu'à la fin de ma théorie , on verra que je ne perds jamais de vue ce principe éternel de la nature que *la chaleur est la source de la vie*, et que *la santé ne peut exister quand l'équilibre de la chaleur est détruit*.

En cherchant à guérir une maladie , notre première demande doit être : Quelle en est la cause ? — Quand le malade a de la fièvre , nous devrions conclure qu'il y a obstruction quelque part , et conséquemment qu'il y a une trop grande pression sur les nerfs ; circonstance qui nous rendra raison de l'insomnie et de l'intensité de la douleur ,

qui est si fréquente dans ce cas. Dans un pareil moment, la première chose à faire est d'enlever l'obstruction, et cela peut être accompli à l'aide de quelques médecines simples. La fièvre même, dans son état le plus violent, peut être calmée en vingt-quatre heures. C'est ce que j'ai fait pour des centaines de personnes, et j'enseignerai à mes lecteurs la manière de le faire dans l'article que je consacrerai à la fièvre.

Après avoir fait allusion à ce qu'on appelle la fièvre, on me permettra de donner quelques explications sur la nature de cette maladie, et, pour me rendre plus clair, j'établirai une comparaison entre elle et la phthisie pulmonaire. Dans la fièvre, l'obstruction exagère la pression exercée sur les nerfs, tandis que dans la phthisie l'énergie nerveuse est trop réduite. Dans la fièvre, le malade éprouve des convulsions occasionnées par l'intensité des douleurs. Voici en quelques mots quelle en est la cause : Les symptômes de la fièvre sont produits par la contraction des pores de la peau, due à un changement subit de température, à l'influence extérieure d'un froid intense. Par cette contraction, l'équilibre qui doit régner dans le siège de la vie est détruit. La compression des nerfs est augmentée, le pouls devient vif. La surface du corps se sèche, car les pores de la peau sont fermés et la vapeur ne peut échapper. La pression que le sang, qui circule avec violence dans toutes les parties du système, exerce sur les nerfs, produit les mouvements convulsifs. Si vous me demandez ce que je ferais en pareil cas pour calmer la surexcitation de l'économie, qui ne peut continuer longtemps ainsi sans amener l'inflammation de quelque partie vitale et même la mort ? je vous répondrai que je ne me servais pas de la lancette, pas plus que de l'opium, mais que j'ouvrirais de suite les pores de la peau. C'est par ces milliers de bouches que s'échappera l'ennemi qui était emprisonné dans le corps. Car, quand la matière de la sueur

passer par ses canaux ordinaires, le pouls perd de son extrême agitation, la crise se passe, le danger est surmonté, et le malade est arraché au tombeau. — Vous voyez maintenant de quelle manière la fièvre est produite, et comment elle doit être guérie en se conformant aux lois établies par la nature.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la phthisie pulmonaire, qui présente un aspect tout opposé à celui qu'offre la fièvre. La phthisie est un déclin graduel, un marasme du système qui doit sa naissance à une diminution ou à un trouble de la chaleur vitale. Conséquemment, pour effectuer la guérison, il faut bannir du système toutes les impuretés qui gênent le mécanisme de la vie ; il faut rétablir l'équilibre de la chaleur, afin de consolider la machine qui menace ruine.

Pour d'autres détails sur ces deux maladies, je renvoie le lecteur aux chapitres qui leur sont spécialement consacrés.

Quant aux médecines, je dirai que l'administration d'une cuillerée à café de poivre de Cayenne m'a rendu plus de services que tous les médicaments sédatifs contenus dans les pharmacies. Les bains de vapeur sont aussi très-efficaces. Ce sujet a assez d'importance pour que je décrive un nombre de médecines sédatives que j'ai mises à l'épreuve, et que je recommande en toute confiance à mes lecteurs.

RACINE DE VALÉRIANE, VALERIANA OFFICINALIS.

Il y a plusieurs sortes de cette plante, mais celle qu'on emploie le plus fréquemment comme sédatif est l'officinale. La racine en est vivace : elle pousse sans culture ; elle agit comme sédatif du système nerveux. Dans les cas de convulsions, d'affections spasmodiques, elle peut être donnée en décoction ; mais il vaut mieux la faire prendre

en poudre, mêlée à un peu d'eau chaude. Une cuillerée à café sera une dose suffisante pour un adulte. Il y a cinq espèces de valériane commune en Amérique. C'est le *cypripedium* qui est le plus employé par les médecins botanistes et qui est le plus utile. Les semences de la bardane ou *arctium lappa* sont aussi très-bonnes et peuvent être facilement obtenues, puisque cette plante croît dans tous les pays. J'ai souvent employé ces semences avec beaucoup d'effet contre l'épilepsie chez les enfants. La bardane ne possède pas de propriétés narcotiques et peut être donnée à toutes les époques de la maladie. On peut faire une infusion avec les semences écrasées, ou on peut les donner sous forme de poudre à la dose d'une demi-cuillerée et même une cuillerée à la fois. On donne avec avantage ces semences en poudre toutes les fois qu'on administre la *lobelia inflata* comme émétique.

FERULA ASSAFOETIDA, ASSAFOETIDA.

C'est le nom de la plante qui produit l'*assafœtida* du commerce : elle croît abondamment dans les montagnes de la Perse. On l'obtient en déchaussant la racine et en y faisant des incisions; le jus qui en découle est séché au soleil, et forme la gomme qu'on vend dans les pharmacies. C'est un excellent antispasmodique, qui agit aussi comme expectorant. C'est un médicament très-utile dans les cas d'hypocondrie, dans l'hystérie, les convulsions, les spasmes, et dans tous les cas de débilité nerveuse. A cause de ses propriétés sédatives et expectorantes, cette substance agit d'une manière très-favorable dans les maladies chroniques des poumons, et elle est également utile dans la constipation et dans les dyspepsies flatulentes.

CHAPITRE XIII.

DES MÉDICAMENTS CATHARTIQUES.

Je diffère beaucoup de l'opinion des médecins des facultés sous le rapport de l'emploi de ces médicaments ; car nulle substance ne peut agir activement sur les intestins sans affaiblir et débilitier les organes, surtout ceux de la digestion. Je condamne les purgations qu'on fait sous le prétexte de purifier le sang ; car souvent on affaiblit tellement le malade par ce moyen qu'on met sa vie en danger. Beaucoup de personnes agissent d'après ce principe, que le malade doit être purgé, bien que ses forces et son appétit aient complètement disparu. On oublie qu'il a une peau par les pores de laquelle, quand le corps est sain, il passe, sous la forme d'une transpiration insensible, deux fois plus de matière qu'il ne s'en écoule par toute autre voie. On oublie, par conséquent, qu'en provoquant une transpiration abondante, on fait plus pour purifier le sang qu'en jetant un purgatif quelconque dans les voies digestives.

On impose tous les jours des nostrums sur la crédulité publique, et on conseille aux pauvres malades d'en prendre des quantités si grandes, que les âmes sensibles tremblent à la pensée du danger qu'une pareille médication fait courir ; et cela surtout quand on sait que ces drogueries sont composées de gomme-gutte, huile de croton, calomel, et autres ingrédients de cette nature. Que de personnes ont été jetées dans le marasme par l'abus de ces drastiques (purgatifs violents) ! Combien de dyspepsies chroniques et incurables ils ont engendrées ! Il y a quelques années, un laboureur du village de Welton est venu me consulter à Hull, où je demeurai alors. Depuis plus de quinze ans il

était tourmenté de scrofules, et souffrait depuis presque tout ce temps d'un grand ulcère qu'il portait sur une de ses jambes. Cet ulcère était d'une nature si mauvaise, que pendant plusieurs mois de chaque année le malade était obligé de s'abstenir de toute sorte de travail. Il avait eu recours à tous les moyens connus dans le pays pour s'en guérir ; il avait essayé les dispensaires et autres établissements médicaux de l'endroit, et on lui conseillait à la fin de se faire amputer la jambe. Ne voulant pas se soumettre à cette opération, il eut recours aux médicaments qu'on annonce dans les journaux, et entre autres aux pilules de Morrison ; car il jugeait, d'après les effets que leur attribuaient les annonces du fabricant, qu'elles étaient précisément le remède qu'il lui fallait. Il commença donc à les avaler, et ne s'arrêta pas avant d'en avoir consommé pour la valeur de cent soixante-quinze francs ! — Il prenait soixante de ces pilules par jour, vingt le matin, vingt à midi, et l'autre vingtaine en se couchant. Il serait inutile de dire à mes lecteurs que ces pilules ne lui firent point le moindre bien. Sans doute le marchand lui aurait dit qu'il n'en avait pas pris assez ; mais, en vérité, s'il avait continué de s'en servir, le reste de sa vie eût été usé en peu de temps. Quand cet homme vint me voir pour la première fois, en avril 1840, tout son système nerveux était anéanti ; il avait l'air d'un homme frappé de paralysie ou du *delirium tremens*. Je lui demandai s'il s'était adonné à des habitudes d'ivresse : il me répondit qu'il ne buvait jamais que de l'eau, et commença à m'informer du traitement qu'il avait suivi, et que je viens de raconter au lecteur. — Votre constitution, lui dis-je, a du être forte, pour avoir survécu à une pareille médication ? — En vérité, me répondit-il, le médecin de notre village me dit que j'ai une constitution de cheval. Pour couper court à ces détails, je commençai mes opérations, et au bout de sept mois j'eus la satisfaction de l'avoir complètement guéri. Je re-

viendrai plus tard sur la maladie de cet homme , et je parlerai d'une lettre qu'il m'a écrite pour me remercier d'avoir fait pour lui ce que les médecins des facultés et les pilules de Morrison n'avaient pu accomplir.

Voici un autre exemple des effets qu'on produit par des purgations. Un de mes malades, qui souffrait d'une fièvre rhumatismale, prit pendant mon absence une dose d'huile de ricin, qui fut bien près de lui coûter la vie ; car, avant que ses effets eussent pu être arrêtés, le malade éprouva plus de soixante-dix à quatre-vingts évacuations alvines. Depuis ce moment je n'ai jamais voulu employer une médecine purgative aussi débilitante. Les nourrices ont pour habitude de donner de cette substance aux jeunes enfants pour leur nettoyer l'estomac. Elles oublient en cela que l'enfant n'a besoin que du sein de la mère ; car, dans le but de la Providence, le lait qui en découle est en même temps une nourriture et un médicament. Quand on prend des purgatifs, il faut avoir soin de choisir ceux d'entre eux qui agissent d'accord avec les lois de la vie et du mouvement. La nature a donné au corps de l'homme un purgatif naturel : c'est la bile, qui, après avoir séparé de la masse alimentaire la portion qui doit concourir à la nutrition du corps, agit comme un stimulant sur les intestins, et les force à rejeter par les selles le rebut de la digestion. Quand ce médicament naturel est en défaut ou vicié, la préparation pharmaceutique qui agit le plus à sa manière est le purgatif qu'on doit toujours choisir.

MÉDECINE ANIMALE OU FIEL DE BOEUF.

J'ai souvent employé ce purgatif avec beaucoup d'effet ; car il corrige la mauvaise digestion, il détruit la constipation, et rend de grands services dans la jaunisse. Il ne produit pas une grande débilité, et après avoir opéré, il laisse l'esprit du malade bien disposé et alerte. On peut le

donner en pilules de la manière suivante : — Prenez de la bile de bœuf quatre grandes cuillerées, rhubarbe, curcuma et racine de valériane, de chaque en poudre seize grammes ; formez avec le tout, à l'aide d'une solution de gomme arabique, une masse homogène que vous convertissez en pilules. On en prend deux ou trois quand l'état de constipation le demande.

RHUBARBE, RHEUM PALMATUM.

Cette racine est un des meilleurs purgatifs qu'on puisse se procurer. On la trouve dans la Chine, la Turquie et la Tartarie russe. Celle qui vient des deux derniers endroits est considérée comme la meilleure. Cette plante est restée si longtemps inconnue aux Européens, que le célèbre Linnée même n'a pu en donner la description. C'est une médecine très-utile, et quand elle est mêlée à l'eau, ses propriétés se font sentir plus promptement et avec plus d'efficacité que quand on la dissout dans l'alcool sous forme de teinture. Je fais cette remarque parce que dans la plupart des familles on donne la teinture alcoolique de rhubarbe même aux enfants, tandis que la solution aqueuse doit être préférée. La rhubarbe est un purgatif doux, qui corrige en même temps le défaut de la bile. Il faut la garantir du contact de l'air, qui tend toujours à lui enlever ses propriétés actives. On peut corriger la constipation habituelle en mâchant un morceau de la racine et en avalant le jus qui imprègne la salive. Mais pour avoir un effet plus prompt, il vaut mieux prendre la racine en poudre simple, ce qui est préférable même à la dissolution aqueuse. Une ou deux cuillerées à café de cette poudre est une dose suffisante ; on peut la mêler à d'autres substances dont je parlerai plus tard.

SÉNÉ, CASSIA ACUTIFOLIA.

Les feuilles de séné qu'on vend dans le commerce viennent de plusieurs plantes différentes. Celles qu'on importe de la Nubie, et qu'on appelle le *gabelle* ou *séné makle*, sont les meilleures. La *cassia acutifolia* pousse sans culture, et donne annuellement deux récoltes de feuilles. La quantité que la plante fournit dépend de l'abondance des pluies périodiques. Le séné est aromatique et légèrement amer ; il purge bien, et produit son effet environ quatre heures après avoir été pris ; mais combiné avec d'autres substances, il agit beaucoup plus vite. Le séné est une médecine purgative douce qu'on peut employer avec sûreté contre la constipation. Quand on le prend seul, il produit des coliques, surtout quand on le prend en décoction ou infusé dans de l'eau chaude. Mais quand on le macère dans de l'eau froide, il ne produit pas cet effet. J'ai déjà dit qu'il faut toujours, quand on administre un purgatif, donner en même temps un stimulant, et je le répète ici. Pour les adultes, je conseille de donner seize grammes de séné avec une quantité égale de racine de gingembre ; pour les enfants, prenez parties égales de séné, pouliot et feuilles de fraisier. On obtient de cette manière une médecine purgative, qui vaut beaucoup mieux que l'huile de ricin, que la magnésie, le sel d'Epsom, ou autres drogues semblables.

LIN CATHARTIQUE OU LIN DES MONTAGNES, LINUM CATHARTICUM.

Cette herbe est très-commune en Angleterre ; c'est une plante annuelle, qui pousse à l'état sauvage dans les champs et dans les prairies. C'est un purgatif excellent, qu'on doit préférer au séné ; il combat bien la constipation ; il doit être mêlé à un peu d'écorce de peuplier ou de tout autre tonique.

ALOÈS , ALOE PERFOLIATA.

La gomme résine qui découle de cette plante est un purgatif stimulant ; la meilleure sorte est l'aloès succotrin. La plante elle-même habite naturellement les deux Indes. Cette matière est très-utile dans les cas de jaunisse et d'indigestion. Je la donne combinée avec une quantité égale de rhubarbe et de poivre de Cayenne, le tout converti en pilules, à l'aide d'un peu de gomme arabique dissoute. Ce médicament est doux et efficace.

CHAPITRE XIV.

DES SUBSTANCES MUCILAGINEUSES.

Dans l'art de guérir, on a toujours trouvé utile d'employer quelques substances de nature douce pour protéger les parties malades exposées à l'action de l'air ou d'autres causes irritantes. Ces substances sont toujours de nature gommeuse ou mucilagineuse, et leur emploi est parfois indispensable dans la guérison des maladies.

LIN , LINUM USITATISSIMUM.

Les graines de cette plante sont très-utiles pour faire des cataplasmes. On recommande souvent une décoction des graines de lin dans les douleurs de l'estomac et de la gorge, comme dans les cas de raucité de la voix et dans la toux. Un cataplasme fait avec la farine de graines de lin peut être utilement mis sur des agrégations de pus et sur des tumeurs de toutes sortes. Les graines de lin sont aujourd'hui si bien connues et d'un usage si vulgaire, que je crois inutile d'en parler davantage.

OSMONDE ROYALE.

La racine de cette plante est vivace, elle contient des principes mucilagineux et toniques. Dans les cas de dyssenterie, accompagnés de douleurs gastralgiques et intestinales, l'osmonde royale rend de grands services. Infusée dans de l'eau chaude et bien sucrée, on la donne avec avantage dans les cas de faiblesse générale qui affectent si souvent les femmes.

ROSE TRÉMIÈRE OU PASSEROSE, ALTHEA ROSEA.

Cette plante est très-cultivée comme ornement de nos jardins. Je me sers des fleurs pour guérir la gorge et l'estomac dans l'inflammation de ces parties. Une infusion de ces fleurs forme une excellente boisson, quand la membrane muqueuse de l'estomac est irritée. On peut former des cataplasmes avec les feuilles pilées de cette plante; et avec les fleurs, on fait des conserves en les pilant dans un mortier. A une livre des fleurs pilées on ajoute une once de poivre de Cayenne, une once de gingembre, deux onces d'écorce de peuplier en poudre, une livre de sucre et une demi-once de clous de girofle pulvérisés. On forme avec ces ingrédients un pain délicieux qu'on peut appeler le pain de la vie. Un morceau de ce pain pris trois ou quatre fois par jour guérit les rhumes les plus obstinés.

TRÈFLE ROUGE, TRIFOLIUM PRATENSE.

Les fleurs rouges du trèfle ordinaire ont une très-grande valeur; on peut en former un onguent qui est très-utile contre les cancers, les plaies anciennes et les gerçures des lèvres. Voici la manière de faire cet onguent : On remplit une grande bouilloire avec les fleurs ou têtes de trèfle; on y verse assez d'eau pour couvrir ces dernières; on fait bouillir pendant une heure sur un bon feu, puis on fait

passer le tout avec pression à travers un morceau de flanelle ou de toile. On remet la liqueur obtenue dans la bouilloire, qu'on remplit avec de nouvelles fleurs et assez d'eau pour les couvrir de nouveau. On passe encore après une autre heure d'ébullition, et on fait évaporer la nouvelle liqueur obtenue à un feu lent, jusqu'à consistance de goudron. Cet onguent est doux et adhésif; ses propriétés calmantes et curatives sont augmentées par la quantité de miel contenue dans les fleurs. J'ai guéri avec cet onguent une tumeur cancéreuse très-ancienne. Il est utile cependant d'aider son action par l'emploi intérieur de médicaments stimulants, afin d'entretenir la chaleur du système. Dans la préparation de cet onguent, il faut avoir soin de remuer souvent le contenu de la bouilloire pour empêcher qu'il ne se brûle.

ARBRE A GOMME, MIMOSA.

C'est de cet arbre que découle la gomme arabique du commerce. On reçoit la gomme en tonneaux de plusieurs parties de l'Orient. Elle ne se dissout pas dans l'alcool; mais elle se dissout facilement dans deux fois son poids d'eau. Dans cet état semi-fluide, elle forme une excellente médecine mucilagineuse dans les cas de toux, de raucité de la voix, etc.; elle est aussi diurétique. L'eau gommeuse est souvent employée dans la confection des pilules. Quand on la mêle à l'état fluide avec une quantité égale de jus de réglisse et un peu de poivre de Cayenne ou de gingembre, on a un excellent médicament anti-pituiteux et expectorant, qui stimule agréablement le corps.

PIED DE VEAU, ARUM MACULATUM.

Cette plante est très-commune en France; elle pousse à l'état sauvage dans les haies et dans les endroits boisés. C'est une plante vivace; quand elle est verte, elle a des propriétés stimulantes très-marquées, mais elle en perd

beaucoup en se desséchant. Le pied-de-veau est utile dans les rhumes et contre la faiblesse de l'estomac. La racine doit être prise en automne ; on la coupe par tranches et on la dessèche. Cette plante se reconnaît facilement à ses baies rouges qu'elle porte en grappes près de la terre. Pour se servir de la racine sèche, on la pulvérise et on prend la poudre mêlée à du miel ou avec un peu de confiture. Une préparation encore plus stimulante de cette plante est la suivante : — On mêle une demi-livre de la racine verte avec une livre et demie de sucre, et on pile le tout dans un mortier, de manière à en faire une conserve. On en prend à la fois une cuillerée à café.

LAVEMENTS , INJECTIONS , CLYSTÈRES.

Cette manière d'administrer des médicaments est très-ancienne, et ne peut, à mon avis, être trop fortement recommandée. Elle offre aux malades un grand soulagement, quand l'estomac, par faiblesse ou par irritabilité, refuse de garder les substances médicamenteuses qu'on y introduit. Comme lavement à donner dans le but de détruire la constipation, je recommande une infusion de poivre de Cayenne, mêlée à deux ou trois grandes cuillerées de mélasse. Ce lavement convient beaucoup mieux que les purgatifs énergiques (drastiques). Dans les cas de dévoisement j'ordonne une forte infusion de feuilles de fraisier et de valériane, à laquelle on ajoute une demi-cuillerée de myrrhe. Lorsque les intestins sont le siège de coliques et d'inflammation, je fais prendre de l'arrow-root, de la gomme arabique, de l'orge séparément ou tout ensemble. Ces substances, prises en lavement, ont soutenu les forces de certains malades pendant longtemps, alors que la matière alimentaire la plus légère ne pouvait être digérée, ni même séjourner dans l'estomac. On donne ces lavements au moyen d'une seringue ou d'un tuyau inséré à une vessie.

CHAPITRE XV.

POMMADES ET ONGUENTS.

Avant d'indiquer les ingrédients des pommades et onguents, ainsi que la manière de les composer, je désire répéter à mes lecteurs ce que j'ai souvent dit dans mes leçons publiques. Je ne crois pas qu'une pommade ou un onguent quelconque puisse de lui-même effectuer une cure. Ils sont utiles à la place où on les met, en protégeant la partie malade contre les effets irritants de l'air atmosphérique, du frottement de corps étrangers, etc.; et quand ils sont bien préparés, ils peuvent nettoyer et purifier la plaie; mais pour obtenir une guérison, il faut seconder leur action au moyen de médicaments toniques et stimulants internes. La quatrième page des feuilles publiques se couvre toutes les semaines, tous les jours, d'une multitude d'annonces mensongères sur les mérites de pommades magiques et de préparations onctueuses, qui peuvent toutes guérir les scrofules, le scorbut, les ulcères des jambes, les tumeurs froides, et une foule d'autres maladies, qui ne sont que les symptômes d'un état vicié du sang, d'une circulation imparfaite et obstruée. Les plaies anciennes et les ulcères, quand ils paraissent à la surface du corps, sont les indications manifestes d'une impureté qui se cache dans le sang, et notre premier devoir est de faire tout notre possible pour détruire cette impureté. Quelle absurdité donc de supposer que l'onguent de Holloway, ou un onguent quelconque, puisse guérir, à moins qu'il ne soit aidé par des médicaments internes plus efficaces que lui! Aussi, toutes les fois que je recommande l'emploi d'onguents et de pommades, je conseille en même temps de faire attention à l'état de l'estomac et du foie, car sans cela la guérison qu'on cherche à obtenir n'est pas possible.

ONGUENT CÉRATÉ.

On peut le faire de la manière suivante : — Prenez de cire vierge trois onces ; de blanc de baleine ou spermaceti trois onces, et d'huile d'olives une livre ; mêlez le tout dans un vase que vous placez sur un feu lent, en ayant soin de remuer la masse jusqu'à ce qu'elle soit froide. C'est un excellent onguent pour les nourrices dont les mamelons présentent des gerçures : il ramollit et adoucit la peau ; il guérit les crevasses des doigts, et même le scorbut sec, surtout quand on aide son action par des médicaments internes convenables.

POMMADE CONTRE LES BRULURES.

Prenez une livre de poix de Bourgogne, un quart de livre de cire jaune, une demi-livre de graisse de porc ; faites fondre le tout à un feu lent, jusqu'à ce que le mélange soit complet, et remuez à mesure que la masse se refroidit. C'est là une des meilleures pommades pour les brûlures causées par des corps chauds, soit liquides, soit solides, et quel que soit le degré de la brûlure : cette pommade est bonne aussi pour les tumeurs cancéreuses et scrofuleuses et pour les ulcères des jambes. (Voyez plus loin le traitement de ces affections.)

POMMADE CONTRE LES HÉMORRHOÏDES.

Prenez quantités égales de fleurs de millefeuille et de feuilles de fraisier ; pilez-les dans un mortier, et faites-les cuire lentement avec du beurre frais. Il faut agir de sorte que le beurre ne se brûle pas. Quand on graisse les hémorrhoïdes avec cette pommade en se couchant, et quand on prend, en même temp un laxatif doux, on est presque sûr de faire disparaître le mal. (Pour un autre moyen de les guérir, voyez le chapitre XXV.)

EMPLATRE STIMULANT.

Prenez de poix blanche une livre ; de résine, une demi-livre ; de saindoux, deux onces, et une cuillerée de poivre de Cayenne ; faites mijoter tous ces ingrédients à petit feu, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement mélangés ; puis, étendez cette composition sur un morceau de cuir bien souple. Appliquez l'emplâtre tout chaud, et ses bons effets ne tarderont pas à se faire sentir.

LINIMENT STIMULANT.

Prenez une cuillerée de poivre de Cayenne et une de sel de cuisine : mettez-les dans un quart de litre de bon vinaigre, et secouez fortement ce mélange. Ce liniment est excellent contre toute espèce d'enflure et contre les douleurs rhumatismales. Dans les cas de phthisie pulmonaire, on frotte avec un linge mouillé de ce liniment les jambes du malade. Cette opération y fait circuler le sang, et diminue les douleurs des articulations.

LINIMENT VOLATIL.

Prenez quatre onces d'huile d'amandes douces, ajoutez une once d'esprit de corne de cerf et une petite cuillerée de poivre de Cayenne. On frotte, matin et soir, avec ce mélange, les foulures et les parties ecchymosées.

LINIMENT SAVONNEUX COMPOSÉ.

Prenez du camphre une once, du savon blanc trois onces, du poivre de Cayenne une demi-once ; faites dissoudre ces ingrédients dans un demi-litre d'esprit de romarin. On applique ce liniment sur les tumeurs et les foyers d'humeurs scrofuleuses : il stimule aussi la surface cutanée ; et dans les cas d'esquinancie, on peut efficacement soulager la personne en appliquant sur le devant du cou une flanelle imbibée de ce liniment.

Le lecteur fera bien d'observer que les liniments sont

pour la plupart employés comme un moyen de détruire les obstructions de la surface du corps ; en y réussissant , on active la circulation et les sécrétions de la partie malade. Dans la composition des liniments, il faut avoir soin de choisir des substances qui soient très-peu volatiles et exemptes de qualités irritantes. Quand des substances volatiles sont employées pour la confection des liniments, la force de ces derniers s'évapore au lieu d'être absorbée et introduite dans le système. Une teinture faite avec de la gomme myrrhe est utile dans les cas de foulures et de douleurs rhumatismales. Voici une teinture dont on peut se servir avec avantage : — Faites dissoudre dans un demi-litre d'esprit-de-vin deux onces de myrrhe, et ajoutez une cuillerée de poivre de Cayenne finement pulvérisé. Cette teinture, appliquée au moyen d'un linge, est un remède excellent contre les foulures, les meurtrissures et les plaies légères.

CHAPITRE XVI.

DES ALIMENTS.

Un médecin demanda un jour à un abbé très-avancé en âge comment il avait fait pour vivre si longtemps et pour jouir d'une santé si parfaite ? « J'ai toujours mangé , répondit-il , une fois par jour , et je me suis toujours couché et levé aux mêmes heures toute ma vie. — Pour l'amour de Dieu , lui répondit le médecin , ne dites pas le secret, *ou vous gâterez complètement notre pratique.* » Oui, messieurs les médecins , cela gâterait votre pratique , cela rendrait inutiles tous les secrets de votre métier mystique. Dans cette seule phrase , on trouve expliquée la raison des illusions que les facultés ont propagées depuis tant de siècles dans le monde. Cette crainte de perdre leurs pra-

tiques a fait fermer les yeux des médecins sur les passions des gourmands d'un côté, et leur a fait sanctionner de l'autre l'usage pernicieux d'esprits alcooliques. Les médecins de nos facultés auront-ils, enfin, la hardiesse de dire au public que les liqueurs fortes entraînent les maladies, en troublant les digestions? Ils savent bien, cependant, qu'aucun autre liquide que l'eau n'est nécessaire à l'économie animale. Proclamer cette vérité importante aux consommateurs de vin, d'ale et de porter, ce serait rendre un éminent service aux hommes, mais ce serait une chose préjudicielle à leurs intérêts particuliers; aussi ils ne le font pas. Au lieu de cela, ils se sont tous liés dans une confédération mystérieuse. Leur objet n'est pas d'acquérir des connaissances utiles afin d'en faire profiter le public; ils n'osent pas appeler de leurs noms les drogues qu'ils prescrivent, mais pour plus de mystère, ils les désignent sur leurs ordonnances par du mauvais latin. Tous les dix ans leur Codex barbare se modifie, de peur que les secrets de leur art ténébreux ne transpirent, *de peur qu'ils ne perdent leurs pratiques*, et de peur que l'esprit public ne secoue le joug d'ignorance que les Pharaons de nos facultés lui imposent.

Socrate a dit avec beaucoup de sagesse « que l'homme le plus heureux est celui dont les besoins sont les plus faciles à satisfaire. » Sans vouloir prôner les austérités de Diogène, nous devrions nous rappeler que nos besoins réels sont peu nombreux et faciles à satisfaire. Parmi les habitants incultes et sauvages de la terre, parmi ceux qui vivent en tribus et qui habitent des tentes, nous trouvons rarement les maladies qui ont leur origine dans une digestion défective. Ces maladies ne se trouvent que parmi les personnes habituées aux usages de la société civilisée, ou chez les individus qui se livrent aux travaux de l'esprit, dont la vie est trop sédentaire, et qui ne se donnent pas l'exercice et le mouvement qui sont nécessaires pour l'en-

tretien de la santé. — Dans ce qu'on appelle faussement les pays riches et civilisés, les tables sont journellement chargées d'une masse de viandes succulentes, de fruits exotiques coûteux, de plats rares, et de toutes les inventions que l'art culinaire peut imaginer pour exciter les palais blasés. Si l'estomac de l'homme pouvait faire des reproches à celui pour lequel il travaille, voici à peu près ce qu'il lui dirait : « Donnez-moi seulement une nourriture simple, et cela en quantité modérée, et je vous assurerai en retour des digestions faciles et une bonne santé. Mais que puis-je faire de la masse exorbitante de matière coûteuse que vous me forcez de recevoir tous les jours ? Avant le dîner, vous me gorgerez de vin et d'eau-de-vie ; puis vous verrez dessus une soupe qui plaît à votre palais. En troisième lieu, viennent du bouilli, des rôtis, puis des plats de gibier, de volaille, des légumes ; et pour couronner le tout, des tourtes, des gelées, des marmelades et des pâtisseries, jusqu'à ce que, distendu et torturé, je n'aie plus de force pour réagir sous le poids de cet énorme amalgame qui m'accable. L'estomac du laboureur, qui cultive vos champs, qui n'agit que sur des aliments sains, a peu de travail en comparaison avec le mien. Et ajoutez à cela que le laboureur se donne de l'activité et de l'exercice pour fortifier l'organe qui digère pour lui. Mais moi, estomac d'un homme riche, je suis surchargé de friandises superflues ; et pour comble de misère, on ajoute à mon impuissance, en me baignant de liqueurs fortes, une privation de tout exercice, si ce n'est celui qu'offrent les coussins d'une voiture ou ceux d'un divan.

» Quand mon pouvoir d'agir est ainsi arrêté, on appelle un médecin, et parce que je suis accablé de fatigue au point de ne pouvoir fournir du sang au système, le sagace Esculape, pour venir en aide aux folies de mon maître, extrait de ses veines une portion de leur contenu. Il prend de cette manière du principe vital le germe de sa vitalité,

et cela au moment où la santé du corps exige qu'il lui soit conservé. »

Combien ce tableau doit paraître vrai à tout homme qui raisonne ! Est-il étonnant que l'épicurien et le gourmand éprouvent les douleurs de la goutte ? Est-il étonnant que l'indigestion amène avec elle une foule de maladies ? car quel est l'estomac humain qui pourrait rester sain et vigoureux en de pareilles circonstances ?

C'est en vain que nous faisons étalage de notre savoir et de notre philosophie ; c'est en vain que nous nous vantons de nos progrès dans les sciences, puisque toute notre sagesse ne nous a pas appris à régler nos appétits ou à agir avec plus d'humanité envers nos estomacs !

Un écrivain de goût et de talent a dit : « Il y a mille manières inventées pour satisfaire l'estomac. La terre, les eaux et l'air ont été remués pour en extraire les matériaux ; et toute la science du laboratoire culinaire, toute l'habileté d'un savant cuisinier a été mise en usage pour convertir ces matériaux en mets qui flattent le goût, mais qui ruinent les organes de la digestion. Quand les enfants et les adultes, ne prenant que peu d'exercice, se gorgent de ces compositions, leur sensibilité s'émousse, leur digestion se déränge et leurs vaisseaux sanguins se distendent outre mesure. Des irritations se forment dans l'estomac, dans les poumons, dans le cerveau ou ailleurs, et l'individu, à force de manger, se jette entre les mains du médecin et de l'apothicaire, et il peut compter qu'il n'en échappera pas sans perdre une quantité considérable et de sa bourse et de sa santé. Telles sont les erreurs dans lesquelles entraînent aujourd'hui la richesse, la vanité, l'ambition et l'extravagance des goûts. »

Les aliments, comme les médecines, afin d'être utiles, devraient être simples et salutaires. De cette manière, ils sont plus en harmonie avec la nature que lorsqu'on en fait les composés les plus savants. La nourriture qui sort

des mains d'une bonne femme de ménage vaut mieux que celle qui résulte des manipulations du cuisinier le plus savant. L'appétit est le meilleur assaisonnement qu'on puisse employer, et celui qui a du bon sens lui donnera toujours la préférence sur tout autre. Le charretier, qui mange son fromage et ses oignons en faisant claquer son fouet, jouit d'un plaisir que le gourmand blasé désire en vain obtenir. Quand le premier tombe malade, un voisin non lettré lui présente un remède composé d'herbes, et il regagne rapidement ses forces et sa santé. Cette manière de donner les aliments vaut mieux que de les prendre préparés par un cuisinier à la mode, car celui-ci ne fait que soutenir une armée de médecins qui rient de l'ignorance de leurs clients, dont les écarts de régime les enrichissent et les engraisent. Quand un honnête homme, comme moi, cherche à convaincre le monde de ses erreurs et de la fraude des médecins, ces derniers crient de suite : « Faites taire le drôle, ou nous perdrons nos pratiques. » Et tous se concertent pour écraser l'homme honnête et pour éteindre la lumière qu'il cherche à répandre.

Je vais présenter à mes lecteurs un extrait d'un des derniers numéros du *Journal de Santé*. Il y est dit tant de vérités, que je ne voudrais pas omettre ici son insertion. Mon avis est celui du poète : « Prendre la vérité où elle » se trouve, chez vos amis comme chez vos ennemis : c'est » une fleur divine, que le sol sur lequel elle pousse, soit » païen ou chrétien. » Voici l'extrait du journal : « Il est comique d'entendre dire à nos femmes nerveuses, dont la seule occupation est de monter et de descendre un escalier deux ou trois fois par jour, ou d'aller faire quelques emplettes dans une rue voisine de la leur, qu'elles ne peuvent se soutenir qu'en mangeant largement d'une viande particulière, en prenant du café fort deux fois par jour, et en se régaland dans les intervalles d'une quantité plus ou moins considérable de vin et de porter. La même

opinion erronée domine à un certain degré dans toutes les classes de la société. L'enfant aux bras de sa nourrice est supposé incapable de bien venir, à moins de lui donner une aile de poulet ou un morceau de lard à sucer. L'enfant qui va à son école, déjeune et dîne d'une matière alimentaire assez forte et assez abondante pour servir à l'entretien du corps robuste d'un laboureur, et cet enfant, gorgé de cette manière, ne fait que pleurer et être maussade à toutes les heures de la journée. On le voit bientôt atteint de convulsions, de maladies de la peau, ou de l'hydropisie de l'encéphale. En allant en classe, il se plaint de maux de tête ; il est chagrin et malheureux ; il devient pâle et affaibli. Qu'en arrive-t-il ? Les livres sont accusés de la faute due aux plats ; on abandonne l'école, et on consulte le docteur sur la meilleure manière de rendre le cher petit à la santé et au bonheur. L'appétit de l'enfant est perdu ; il ne peut manger qu'un peu de confiture ou quelques cuillerées de soupe. Si le médecin dit à la mère la vérité, s'il lui conseille de ne pas bourrer son enfant, de lui donner, au lieu d'une nourriture trop forte et trop succulente pour son âge, rien que du pain et du lait coupé d'eau, et de lui faire prendre plus d'exercice au grand air, la mère lui répondra avec étonnement : « Mais, monsieur, voulez-vous que je fasse mourir mon enfant de faim ? » — Pour la gouverne des mères de cette classe, je prendrai la liberté de dire que la majorité des hommes ne mange pas de nourriture animale, — ou quand cela leur arrive, c'est en si petite quantité et à de si longs intervalles, qu'elle n'offre pas de proportion relative avec les autres matières alimentaires qu'ils consomment, et ne forme nullement la base de leur alimentation. En Asie, que de millions de familles qui ne vivent que de riz et d'un peu d'huile végétale ! Les habitants de l'Italie et de l'Europe méridionale vivent principalement de pain de froment ou de blé indien, avec des légumes et un peu

d'huile. Les lazzaroni de Naples, dont le corps est si agile et si admirablement proportionné, ne peuvent pas même se donner cette nourriture si frugale; ils ne mangent que du pain grossier et des pommes de terre, et leur boisson la plus recherchée est de l'eau glacée et un peu acidulée. — Cependant, en examinant les statistiques de Buckingham, telles qu'on les a présentées au parlement, nous trouvons qu'un portefaix de Rome, nourri de cette manière, portera un fardeau de deux cent cinquante kilogrammés avec aise. Si cette évidence ne suffit pas, voyez l'Irlande : là, le paysan mange rarement de la viande, il ne vit que de pommes de terre, de poisson et quelquefois d'un peu de lait. Cependant où trouvera-t-on une population plus robuste, plus saine ou plus capable de supporter les fatigues, et qui offre en même temps une si joyeuse vivacité de caractère? Quel contraste se fait remarquer entre l'état moral et physique du paysan irlandais d'un côté, et, de l'autre, celui des Lapens, des Esquimaux et autres races énervées qui ne se nourrissent que de matières animales!

— Pour mieux confirmer ce que j'ai déjà dit et écrit sur ce sujet, je ne puis mieux faire que de citer l'expérience de ce grand homme d'état et philosophe, Benjamin Franklin. Quand il travaillait comme ouvrier imprimeur à Londres, il observa que ses camarades de l'atelier mangeaient et buvaient d'une manière immodérée, et il résolut lui-même d'essayer un régime plus frugal. Il commença par ne manger pour déjeuner qu'une tasse de bouillie de farine d'avoine, avec un morceau de pain grillé devant le feu. Pour dîner et pour souper il ne fit usage que d'un biscuit de mer, un verre d'eau et un plat de fruits ou de légumes. En suivant pendant quelque temps cette manière de vivre, il se trouva plus fort et plus vigoureux qu'il n'avait jamais été auparavant, et plusieurs de ses camarades suivirent bientôt son exemple. — Sir Isaac Newton adopta

une manière de vivre semblable, et il écrivit, pour la défendre, un livre qui a pour titre : *le Retour à la Nature*. Dans ce livre il donne, comme étant son opinion : « Que » trop manger n'a pas seulement pour effet de diminuer » la santé du corps, mais que cela rend triste et conduit » souvent à un fort abaissement des facultés intellectuelles. » Je ne puis terminer ce chapitre sans dire un mot sur la manière de vivre qui m'est propre, et que voici : Je ne mange que deux fois par jour, et cela modérément. En suivant cette habitude, j'ai toujours conservé une santé excellente et une grande abondance de forces vitales.

Pour confirmer ce que je viens de dire dans ce chapitre, je joins ci-dessous la table, copiée d'un ouvrage récemment publié, qui montrera la quantité de matière nutritive contenue dans les différentes substances alimentaires. La voici :

Os	510	Seigle.	792
Mouton	290	Avoine	742
Poulet	270	Amandes	650
Bœuf	260	Tamarin	840
Veau	250	Prunes	290
Porc	240	Raisin	270
Sang	215	Abricots	260
Morue	210	Pommes de terre	260
Sole	210	Cerises	250
Cerveau	200	Pêches	200
Blanc d'œuf	140	Groseilles	190
Lait	72	Pommes	170
Froment	950	Poires	160
Noix	950	Betteraves	148
Pois secs	930	Fraises	120
Orge	920	Carottes	98
Alkekengé	896	Choux	75
Fèves sèches	890	Navets	42
Riz	880	Melons	50
Pain	800	Concombres	25

Un autre principe de santé et conséquemment de forces

est la facilité pour digérer. D'après les calculs du docteur Beaumont, les aliments dont les noms suivent sont convertis en chyle, c'est-à-dire digérés, dans les temps ci-dessous indiqués :

	Heures.	Minutes.
Riz bouilli et bien crevé.....	1	»
Pommes mûres et sucrées.....	1	30
Sagou bouilli.....	1	45
Tapioka, orge, pain rassis, choux macérés dans du vinaigre, soupe au lait, et lait froid.	2	»
Pommes de terre cuites aux cendres et panais bouillis.	2	30
Flan.....	2	45
Tourte aux pommes.....	3	»
Carottes bouillies.....	3	15
Pommes de terre et navets cuits à l'eau.....	3	10
Beurre et fromage.....	3	10
Pieds de cochon et tripes.....	1	»
Venaïson.....	1	55
Huîtres sortant de l'écaille et œufs crus.....	2	5
Dinde et oie.....	2	30
OEufs cuits à point, bœuf et mouton rôtis ou bouillis.	3	30
Volailles domestiques.....	4	5
Volailles sauvages, porc salé et cuit à l'eau.....	4	30
Veau rôti, porc et bœuf salé.....	5	30



MALADIES,

OU FORMES DIVERSES SOUS LESQUELLES UNE MALADIE
PEUT SE PRÉSENTER A NOTRE OBSERVATION.

Sous ce titre, je décrirai quelques-uns des aspects les plus remarquables de l'état morbide du corps, leurs causes, leurs origines et les remèdes à y apporter, les moyens auxquels il faut avoir recours afin d'effectuer leur guérison. Je ferai remarquer les traitements indiqués par nos facultés, de manière que le public puisse juger de leurs conseils et des miens, et qu'il puisse prononcer pour qui est le bon droit. En le faisant, j'aurai soin de parler un langage que tout le monde puisse comprendre, car je désire surtout être compris de tous mes lecteurs. Pour ceux qui veulent bien parcourir les chapitres suivants, je leur conseille de se rapporter de temps en temps au chapitre qui a pour titre : *les Remèdes conseillés par les Facultés*, où l'attention du lecteur est dirigée sur les poisons qui sont journellement employés sous forme de médicaments.

CHAPITRE XVII.

MALADIES DES ENFANTS.

Les enfants, dans les pays civilisés, sont plus sujets aux maladies que les adolescents ou les adultes. Une des grandes causes de cela est un défaut des connaissances de la part de la mère sur la nature et la constitution de l'enfant. Dès le moment que l'enfant sort du sein de la mère,

il est exposé à toute sorte de mauvais traitements d'un côté ou de l'autre. Aussitôt que cette frêle embarcation se trouve sur les vagues de la vie, une nourrice ignorante s'empare d'elle ; ses grosses mains se saisissent de cet être débile, et l'enveloppent de linges innombrables ; en sorte que la puissance de la vie est presque étouffée sous le poids de ce lourd appareil. Combien il est absurde de torturer de cette manière un enfant en le chargeant d'autant de vêtements qu'il en faudrait pour un voyageur qui allait explorer les régions glacées de la Nouvelle-Zemble ! Cette première attaque est suivie d'une autre sous forme d'une dose de médecine, « afin d'ouvrir le corps, comme dit la nourrice, de la chère petite créature. » Vient ensuite une masse de beurre et de sucre fondus pour empêcher le mal de bouche. C'est de cette manière que le pauvre enfant est traité et tourmenté ; car toutes les choses que nous venons d'énumérer ne sont pas seulement inutiles, mais encore très-nuisibles. Pour vêtement, un enfant nouveau-né n'a besoin que d'une robe légère et ample, et pour seule médecine, le lait du sein maternel. Trop de précautions de la part de la mère ou de la nourrice sont souvent très-préjudiciables au nouveau venu. Pendant plusieurs semaines après sa naissance il est accablé sous le poids de son habillement, et de plus on le tient dans son berceau comme dans une étuve au moyen de couvertures de laine entre lesquelles on le couche. Ces précautions prises pour empêcher l'enfant de s'enrhumer sont précisément le meilleur moyen de l'affecter de rhume. Car on le sort à chaque instant de son lit chaud pour le placer entre les bras ou sur les genoux de chaque visiteuse, qui vient complimenter la famille de son arrivée au monde. Les convives sont nombreux, et l'enfant fait le tour de l'appartement en passant des uns aux autres. Tout le monde en est ravi ; l'un fait voir combien il ressemble au papa, l'autre assure qu'il a les yeux de la mère : pour mieux l'examiner, on

l'approche de la fenêtre, et on expose sa faible vision à une lumière éclatante, qui suffit pour l'aveugler. Ajoutez à cela le danger qu'on court de le laisser tomber, et le refroidissement qu'il doit éprouver en sortant de la chaleur suffocante de son berceau.

Plût à Dieu que les nourrices et les mères surtout voulussent apprendre de la nature la manière de soigner les enfants ! car assurément s'il en était ainsi, elles leur épargneraient mille maux qui leur sont autrement inévitables. Voyez comme la Providence protège chez les jeunes animaux la faiblesse de l'organe de la vision. Chez eux la pupille est couverte d'une membrane mince qui ne s'ouvre que graduellement. La chienne et la chatte, pour éviter la lumière, cherchent des coins ténébreux et obscurs, et leurs petits ne viennent jamais à une forte lumière jusqu'à ce que leurs yeux soient suffisamment forts pour la supporter.

Quand un enfant se porte bien au moment de sa naissance, il ne lui faut nulle autre médecine que le lait de la mère, qui vaut mieux pour lui, dit le docteur Buchan, que toutes les drogues contenues dans la pharmacie. Pour moi, quand la mère et l'enfant se portent bien, je ne permets jamais à l'enfant de prendre autre chose que le sein.

MUGUET, BLANCHET OU APHTHÆ INFANTILES.

La maladie qu'on désigne par ces différents noms est produite chez les enfants par un dérangement des organes de la digestion. Elle présente l'aspect d'un enduit blanchâtre, qui couvre toute la superficie de la bouche ; elle laisse l'enfant dans un état affligeant. Pour la guérison, je conseille de prendre l'infusion suivante : — Un demi-litre d'eau bouillante dans laquelle on met feuilles de fraisier et aigremoine, une demi-once de chaque ; on sucre avec

du miel, et on peut ajouter, si l'on veut, un peu de séné pour entretenir la liberté du corps. On fait laver la bouche de l'enfant, en même temps, avec le gargarisme suivant : — Faites macérer une petite cuillerée d'écorce de quinquina et une demi-cuillerée de myrrhe en poudre, dans deux onces d'eau. On sucre avec du miel, et on en lave la bouche de l'enfant trois ou quatre fois par jour. — Les médecins ordinaires traitent cette maladie avec une confection de roses, avec l'alun, l'acide sulfurique étendu d'eau, la teinture de myrrhe et le borax.

DENTITION OU ÉRUPTION DES DENTS CHEZ LES ENFANTS.

Je ne partage nullement l'opinion des médecins ordinaires sur la cause des souffrances que les enfants éprouvent au moment de l'éruption des dents. J'essayerai de convaincre mes lecteurs de la validité de mes opinions personnelles sur ce sujet. En premier lieu, je dis que la poussée des dents chez les enfants est une opération naturelle ou l'accomplissement d'une loi imposée par la nature, et, par conséquent, elle ne doit pas être regardée comme une maladie. Les médecins de nos facultés regardent le temps de la dentition comme une époque remplie de danger pour la vie de l'enfant. Le docteur Thomas dit que, de tous les inconvénients auxquels les enfants sont exposés, aucun ne présente des conséquences plus pénibles et plus tristes qu'une dentition difficile. Je ne partage en aucune façon son avis; de plus, j'affirme que la poussée des dents chez les enfants n'est jamais la cause d'une maladie quelconque. La Providence a décidé que les dents paraîtraient à un certain âge, à une époque fixe de la vie de l'enfant, et par conséquent leur arrivée se fait selon les lois fixes et inaltérables de la nature. Quand on élève les enfants d'une manière qui s'accorde avec ces lois, ils ne sont tourmentés d'aucune espèce de douleur, même pendant

la période de la dentition. Demandez à une mère indienne si son enfant a souffert par suite de l'éruption^u des dents, elle sourira de votre simplicité. Dans ce pays, les enfants robustes et bien portants font leurs dents sans éprouver même la moindre douleur perceptible. Désirez-vous savoir la cause de la maladie de votre enfant à ce moment de son existence ? Ecoutez-moi, mères, vous qui êtes les plus intéressées dans cette question ; vous êtes vous-mêmes la cause de toutes les maladies que vous attribuez à l'arrivée des dents. Quant à ce moment de l'existence de votre enfant, qui est celui du sevrage, quand vous le privez du lait maternel, au lieu de remplacer ce dernier par une nourriture d'une nature semblable à la sienne, vous le bourrez de pommes de terre, de pain, de soupes grasses et autres choses semblables, et plusieurs d'entre vous sont assez folles pour lui donner de la bière et du vin. Vous oubliez que son estomac est encore trop faible pour digérer ces substances, que l'enfant n'a pas les organes nécessaires pour les soumettre à la mastication, et qu'une simple bouillie de pain et de lait est tout ce qu'il lui faut. Est-ce une chose qui doive étonner que l'enfant se trouve mal portant, qu'il paraisse pâle, que sa croissance soit retardée, ou que les dents ne viennent pas à l'époque fixée par la nature ? Assurément non. La seule chose qui étonne est que l'enfant ait pu vivre sous un pareil régime, et qu'on ne l'ait pas tué par les masses de substances fortes qu'on introduit dans un estomac si incapable de les digérer. Si vous voulez dans ces cas sauver votre enfant, si vous voulez lui épargner les souffrances que vous attribuez à la poussée des dents, cessez de le bourrer de la manière dont vous le faites ordinairement : ouvrez-lui le corps au moyen d'un doux laxatif ; ne lui donnez pour nourriture qu'une bouillie de pain et de lait, et la nature elle-même fera cesser le mal. Si les mères faisaient attention à ces avis, elles auraient toujours la consolation de corriger le

mal. Que d'enfants ont péri faute de ces simples précautions, et que de docteurs contribuent à leur mort en laissant ignorer aux parents la cause réelle des maux qu'on attribue à l'éruption des dents ! Que diraient les admirateurs du docteur Thomas s'il leur disait qu'aucun moment de la vie d'un enfant n'est aussi dangereux que celui où s'effectue l'accroissement des os, des cheveux ou des ongles, ou s'il cherchait à leur faire croire que les maladies dont l'enfant peut être atteint sont dues au développement de ces parties ? Certainement ils riraient de lui et avec raison. Cependant ces assertions, qui auraient excité leur hilarité, ne sont pas plus absurdes que celles qui attribuent à l'éruption des dents les maladies qui peuvent atteindre les enfants à cette époque.

Me trouvant en Amérique, il y a quelques années, je demandai à une femme indienne, de la tribu des Chocktaws, si ses enfants éprouvaient de grandes souffrances à cause de l'éruption des dents. Elle me regarda pendant un moment avec toute la dignité de manières si particulière à sa race, et me répondit par l'interrogation suivante : « Les veaux en souffrent-ils ? » Je fus frappé de cette réponse, et je restai comme confondu par la sagesse supérieure de ce simple enfant de la nature. Oui, chers lecteurs, cette pauvre sauvage connaissait mieux la nature et son travail que nos philosophes modernes, qui perdent de vue les lois immuables et éternelles de la nature, pour se perdre dans leurs spéculations creuses et imaginaires. Une des coutumes les plus blâmables, suivies par les médecins de nos facultés, est d'inciser avec une lancette les gencives tendres d'un enfant, afin, disent-ils, de faciliter l'éruption des dents, et pour leur préparer une ouverture par laquelle elles puissent sortir, comme si la substance molle et spongieuse des gencives pouvait offrir une résistance sérieuse à l'ivoire conique et pointu qui la traverse. Cette opération est d'accord avec la plupart de leurs pratiques, car ils ne

travaillent qu'à mystifier le monde et à rendre le public dupe de leurs artifices.

LES VERS DES ENFANTS.

Il y en a de trois sortes qui tourmentent le corps humain : les ascarides, qui sont petits et blancs ; les lombrics, qui sont ronds et de couleur rouge , et le tenia, dont le corps est aplati et excessivement long. En ce qui concerne les vers, je diffère d'opinion complètement avec celle qui est entretenue par les adeptes de nos écoles. Je ne crois pas que les vers soient une des causes primitives de nos maladies , et je ne connais pas de sujet sur lequel les facultés aient énoncé plus d'erreurs que sur celui-ci. On a inventé des milliers de médicaments qu'on administre journellement sous le nom de *vermifuges*, et auxquels on peut attribuer la mort d'une multitude d'enfants. J'admets volontiers qu'il existe par moments des vers dans le corps humain, et surtout en celui de personnes en bas âge ; mais j'aime à sonder les difficultés jusqu'au fond. Il doit y avoir une cause pour chaque effet , et la cause de la production de vers ne peut m'être plus clairement démontrée que dans le langage du docteur Thomas , que je crois bon de citer ici : « Une nourriture malsaine, dit-il, et une mauvaise » digestion paraissent être la cause principale des vers. » Ils se montrent le plus fréquemment chez les individus » d'une constitution débile, dont le canal intestinal contient » une quantité surabondante de mucus animal et autres » matières glaireuses ; de là la plus grande fréquence de » cette maladie chez les enfants. » Voilà, mes lecteurs, ce qu'il dit à ce sujet, et il ne dit que la vérité ; les vers sont produits par une mauvaise digestion et par une nourriture malsaine. Pendant des années j'ai cherché, dans mes leçons publiques, à faire admettre cette saine doctrine. J'ai maintes fois dit que la seule manière rationnelle de guérir

les vers était de rétablir le ton des organes digestifs ; car, en détruisant la cause, l'effet lui-même cessera bientôt d'exister. Les symptômes qu'on désigne ordinairement comme indicatifs de l'existence de vers est la démangeaison des narines, le grincement des dents durant le sommeil, la fétidité de l'haleine et les tiraillements de l'estomac. Tous ces symptômes existent dans un état de dérangement des organes digestifs, et l'administration des substances dites vermifuges est très-propre à augmenter le mal. Donnez ces substances à un enfant dans la plénitude de sa santé, et il sera bientôt tourmenté d'irritations intestinales violentes.

Au reste, quand des vers existent, il s'agit de les faire mourir et de les expulser. Pour arriver à ce but, voici la meilleure chose à faire. Prenez de la chaux vive, de la grosseur d'une muscade, faites-la dissoudre dans une pinte d'eau froide ; que l'enfant prenne de cette eau une petite cuillerée trois ou quatre fois par jour, pendant deux jours de suite. Cette eau produira un effet chimique sur la matière froide et glaireuse dans laquelle les vers existent. Faites suivre son administration de celle de la composition suivante, dont on donnera environ deux grandes cuillerées par jour. Faites bouillir dans une pinte d'eau une demi-once de chacune des substances que voici : absinthe, fèves de marais, feuilles de fraisier, écorce de chêne et racine de gingembre ; faites passer le tout et ajoutez une once de suc de réglisse. Quand il y a constipation, on doit ajouter aux substances en décoction une demi-once de séné ou de rhubarbe. Que la nourriture du malade soit légère et d'une digestion facile, alors les vers disparaîtront et la santé se rétablira bientôt.

Voici une liste des vermifuges employés par les médecins des écoles : Limaille d'étain, calomel, huile de ricin, racine indienne dite spigelia, rhubarbe, térébenthine et autres substances vénéneuses.

Avant de quitter ce sujet, je donnerai un remède excellent contre les vers *ascarides*, et qui est le suivant : — Prenez un lavement fait avec des feuilles de fraisier, de l'absinthe et du poivre de Cayenne; les ascarides n'y résistent jamais.

Dans l'état actuel de la société, les enfants sont sujets à certaines maladies contagieuses qu'il leur est impossible d'éviter. Notre devoir est donc de les décrire et d'indiquer à nos lecteurs les meilleurs moyens à employer pour en prévenir les symptômes et pour les guérir.

VARIOLE OU PETITE-VÉROLE.

Cette maladie est un des plus terribles fléaux qui aient sévi sur la famille humaine. Pendant des siècles ses ravages s'exercèrent sans contrôle; la médecine ne fit rien pour en arrêter les progrès, et l'habileté des hommes luttait en vain contre elle. Cette maladie est supposée avoir existé en Chine et dans l'Hindostan depuis les siècles les plus reculés; de là, elle gagna l'Afrique, et elle se présenta en Europe vers le milieu du huitième siècle. Elle pénétra ensuite en Angleterre, où elle fit, dès son début, des ravages immenses. Les Espagnols, vers le seizième siècle, la propagèrent dans la Nouvelle-Espagne, d'où elle gagna le Mexique et se répandit bientôt sur tout le continent américain. On divise la petite-vérole en deux sortes : la discrète et la confluente. Dans la première, les taches ou boutons sont séparés les uns des autres par des espaces où la peau reste saine. Dans la dernière, les éruptions se touchent et se confondent : celle-ci est la plus dangereuse, parce que les symptômes qui l'accompagnent sont plus sévères. Les symptômes précurseurs de cette maladie sont la rougeur des yeux, les maux de gorge, des douleurs dans la tête, le dos et les lombes, des alternatives de chaud et de froid, des lassitudes, des évanouissements avec soif

excessive, des nausées et une grande accélération du pouls. Après avoir observé ces symptômes, je prie mes lecteurs d'en garder souvenir, afin qu'ils puissent mieux comprendre le chapitre que je leur présenterai sur la nature de la fièvre en général. Mais pour ne pas sortir pour le moment de notre sujet, je demanderai quelle induction nous devons tirer de ces symptômes de la petite-vérole, et cela surtout en nous souvenant de ce que j'ai déjà dit sur le principe de la vie? Quel antidote pouvons-nous employer afin de mitiger ou de détruire la fureur de cette affection, qui n'est autre chose que le plus haut degré de putréfaction dans laquelle le sang humain puisse tomber!

Essayons maintenant de fixer l'attention sur le traitement de cette maladie. Du moment où elle commence à paraître, il faut adopter un régime doux pour l'enfant, et le tenir dans un appartement chauffé à quinze degrés. Il faut lui donner en même temps, sous forme de thé, une infusion de pervenche et de racine de gingembre. Quand les pustules sont bien pleines et que la maladie est arrivée à son état le plus intense, il faut donner au malade *un émétique de lobélie*, accompagné d'une forte décoction d'herbes toniques et astringentes dans laquelle il faut mettre du poivre de Cayenne ou de gingembre en poudre. Durant les premiers jours de la maladie, on peut donner en abondance une infusion de verveine. — Au printemps de 1840, quand je demeurais à Hull, je donnais mes soins à une dame, dont l'état particulier peut intéresser mes lecteurs. Le voici avec ses détails : — Madame Wilson, femme de M. Wilson, 49, rue Alfred, fut saisie d'une maladie qui présentait les symptômes que j'ai déjà décrits. Elle souffrait beaucoup; mais pendant quelques jours il m'était impossible de m'assurer de la nature de la fièvre qui la tourmentait. Je lui donnai des médicaments stimulants et astringents; mais cela n'ayant pas produit d'amélioration dans son état, je pris une poignée de verveine et

une autre de pouliot, avec lesquelles je lui fis une forte décoction, qu'elle prenait par tiers de verre toutes les heures. Je fis mettre en même temps à ses pieds une brique chaude entourée d'un linge mouillé de vinaigre. Au bout de trois heures, une transpiration abondante lui couvrit le corps, et l'éruption variolique fit enfin son apparition. Avant ce changement, tout le monde croyait qu'elle avait à peine pour douze heures à vivre, et, une semaine après l'éruption, elle était en pleine convalescence. Avant de quitter la ville de Hull, je publiai un ouvrage sur la pathologie naturelle, dans lequel on trouvera un certificat du mari de cette malade, qui atteste la vérité de ce que je viens de dire, et qui est daté du 3 juin 1840. — Disons, avant de terminer cet article, qu'une très-grande propreté est indispensable pendant tout le temps du traitement.

Voici les drogues données par les médecins réguliers pendant la marche de la petite-vérole : — Tartre stibié, bicarbonate de potasse, opium, calomel, etc.

INOCULATION.

L'expérience a démontré que la violence des symptômes de la petite-vérole est considérablement amoindrie quand on met de la matière variolique sur une égratignure ou sur une plaie. Pourquoi cela, pourquoi l'économie est-elle ainsi fortifiée contre les attaques de la petite-vérole? On ne l'a jamais bien expliqué. On a suscité dans le temps beaucoup d'opposition à la pratique de l'inoculation; mais quand il fut clairement démontré qu'on ne perdrait qu'un sur six cents malades qui avaient été inoculés, et qu'on perdait dix-neuf sur cent des malades qui n'avaient pas été soumis à cette opération, les opposants de cette pratique utile ont dû se taire. Cependant je suis d'avis, avec les médecins des facultés, qu'il faut lui préférer la vaccination, dont je vais parler.

VACCIN OU COWPOX.

La découverte de cette matière et de ses propriétés est accidentelle, mais elle a rendu des services immenses à l'humanité. Elle se rencontra sur le pis d'une vache, renfermée dans de petites pustules dont l'animal était affecté. Du pis de la vache, la matière se communiqua aux mains d'une laitière qui avait l'habitude de la traire, et produisit sur cette dernière une éruption de nature semblable, mais d'un caractère très-doux. L'apparition de ces pustules sur la peau de la laitière, et l'aspect des cicatrices dont elles étaient suivies fixèrent l'attention du docteur Jenner, qui, après avoir fait beaucoup d'expériences sur l'introduction de la vaccine dans l'économie animale, et après s'être convaincu que les personnes vaccinées étaient mises à l'abri de la petite-vérole, exposa sa découverte et éveilla l'attention du public. Comme tous ceux qui cherchent à agir d'une manière indépendante pour sortir de la routine des écoles, il eut à soutenir une très-formidable opposition de la part des facultés. Mais la persévérance qu'il mit à démontrer la vérité de ses assertions vainquit à la fin les raisonnements de ses redoutables adversaires. Ceux-ci furent forcés non-seulement d'adopter sa doctrine, mais aussi de le seconder dans la propagation de la grande vérité qu'il venait de découvrir. Ce terrible destructeur, la petite-vérole, n'avait donc pas un développement nécessaire dans l'économie, comme on l'avait cru jusque-là, car partout où on appliquait le nouveau remède, l'ancienne maladie ne parut plus. Toute la famille humaine a raison d'être reconnaissante de cette découverte admirable; mais les plus grands bienfaits sont toujours accompagnés d'un certain contre-poids du mal, et il devait en être ainsi de la vaccine. Ainsi, par exemple, quand on prend le virus vaccinal du bras d'une personne, si celle-ci est atteinte de scorbut, de scrofules, de syphilis,

d'érésipèle ou d'autres affections produites par l'administration de drogues, on risque de transmettre ces maladies aux personnes qu'on vaccine, et je suis convaincu, d'après certains cas qui sont tombés sous mon observation, que bien des individus meurent prématurément, ou sont pour le reste de leur vie frappés de maladies constitutionnelles par le fait de l'introduction dans leurs veines d'un vaccin vicié ou corrompu. Je conseille donc à tout le monde, avant de se faire vacciner, ou de faire vacciner ses enfants, de bien s'assurer si la source d'où on a tiré le vaccin est pure, et si l'individu qui le fournit n'est pas atteint de quelque maladie. Pour éviter tout danger, on devrait recueillir le vaccin sur le pis même d'une vache. Il y paraît contenu dans de petites vésicules ou tumeurs d'une couleur blenâtre ou livide : ces vésicules sont déprimées au centre et entourées d'un cercle rouge et enflammé. Elles contiennent toutes un fluide limpide et aqueux, qu'on n'obtient pas toujours ainsi ; mais on le recueille en assez grande abondance en se rendant dans les pâturages où il y a beaucoup de vaches ensemble. La première chose à faire est d'obtenir ce fluide des vésicules qui le renferment, puis il faut puncturer la peau de l'enfant à vacciner, soit avec une aiguille, soit avec une plume finement taillée ou un cure-dent. On mouille ensuite la pointe de l'instrument dans le vaccin liquide, et on fait infiltrer la gouttelette dans la petite plaie que l'on vient de faire. Ce fluide, pour être bon, doit être parfaitement transparent, et si on le prend du bras d'un autre enfant, il ne faut jamais que ce soit après le neuvième jour de l'éruption. Pour conserver le vaccin qu'on recueille, il faut le laisser sécher graduellement pour être mis ensuite dans un flacon qu'on a soin de fermer hermétiquement.

Pendant les premiers huit jours qui suivent la vaccination, il faut préserver l'enfant contre l'action du froid, et

on fera bien de lui faire avaler la médecine suivante : — Prenez de lierre terrestre, d'aigremoine et de verveine, une poignée de chaque ; faites macérer le tout dans un litre d'eau froide, en y ajoutant un peu de séné ou de rhubarbe, dans le cas où l'enfant est atteint de constipation. On donne de cette macération un quart de verre à la fois ; les adultes doivent prendre en outre un peu de poivre de Cayenne ou de gingembre.

VARICELLE.

Cette maladie attaque souvent les enfants, mais elle n'est pas dangereuse. Il serait inutile de nous occuper de cette maladie si on ne la confondait pas quelquefois avec la petite-vérole : bévüe qui, souvent, a des conséquences très-fâcheuses. Un observateur attentif ne peut jamais se tromper sur la nature de ces deux maladies, au point de prendre l'une pour l'autre, puisque avec l'une d'elles il y a toujours de la fièvre, tandis qu'avec l'autre il n'y en a pas. Cependant c'est un fait bien connu que les médecins des écoles, qui se plaisent à prendre le titre de savants, se trompent souvent sur la nature de ces maladies, comme sur celle de beaucoup d'autres. De plus, ils propagent leurs erreurs en cherchant à dissimuler leur ignorance. C'est pour cette raison que je crois utile d'une part d'exposer ces erreurs, et de l'autre [de réformer leurs abus. Écoutez les observations du docteur Thomas sur la varicelle :

« Nous avons de grandes raisons pour croire que la varicelle non-seulement a été prise pour la petite-vérole, mais que le fluide qu'elle fournit a été regardé comme un préservatif contre cette dernière maladie. C'est à cette erreur qu'on doit attribuer les cas supposés de la petite-vérole, se montrant deux fois chez un même individu. Le traitement qui convient à cette maladie consiste à tenir le

malade chaudement pendant les premiers jours, et d'avoir soin de lui administrer un laxatif pour entretenir la liberté du ventre. »

RUBEOLA OU ROUGEOLE.

Cette maladie est une fièvre inflammatoire, accompagnée de toux, d'éternuement, de l'écoulement d'un mucus limpide des yeux et des narines, et de l'éruption sur toute la surface du corps de taches rouges qui disparaissent plus tard, en laissant sur la peau une poussière farineuse. Semblable à la petite-vérole, la rougeole est à craindre, à cause du dérangement qu'elle laisse après elle dans l'économie, et qui se traduit sous forme de scrofules, scorbut, hydropisie, etc. Mais je suis convaincu que ces maladies sont souvent dues à l'application de remèdes qui ne leur conviennent nullement, tels que les drogues froides et vénéneuses que je citerai à la fin de cet article. C'est aux erreurs commises par les médecins des facultés qui prennent une maladie pour une autre que nous devons les suites fâcheuses de la rougeole. Le docteur Thomas dit que la scarlatine ressemble tellement à la rougeole que quelquefois il n'est pas facile de les distinguer l'une de l'autre. Cette assertion, de la part du docteur Thomas, parle haut contre la pratique recommandée par les facultés. Pour mon compte, j'ai eu bien des fois l'occasion de l'observer, et je puis assurer avec confiance que je n'ai jamais perdu un malade dans la rougeole. Ma pratique invariable est de donner des médicaments rafraîchissants ou de ceux qui ont pour propriété de refroidir la surface du corps. Mais cela ne peut jamais se faire, à moins de donner largement des stimulants purs ; car cette maladie n'étant qu'un haut degré de putréfaction sanguine, il s'ensuit que les vaisseaux sont engoués et que la circulation est nécessairement gênée. Il faut toujours avoir ce fait présent à l'esprit, et les médicaments qui conviennent pour combattre

cet état doivent être promptement administrés, de manière que la transpiration commencée soit bien maintenue. Quand on obtient promptement ces résultats, la violence de la maladie disparaît, et le malade ne tarde pas à se rétablir. Voici la manière de préparer la médecine que l'on doit donner aux enfants pendant le cours de la rougeole. Prenez : pouliot, feuilles de fraisier, lierre terrestre et grateron, de chaque une poignée. Ajoutez une demi-once de gingembre, et dans le cas de constipation, une demi-once de séné. Macérez le tout dans un litre d'eau froide, et donnez comme dose une, deux ou trois grandes cuillerées à la fois. — Voici les substances administrées dans la rougeole par les médecins des facultés : ammoniacque, esprit de nitre, éther sulfurique, tartre stibié, zinc, antimoine, opium, digitale et sirop de pavots.

SCARLATINE.

Cette maladie aurait pu être décrite avec beaucoup de raison dans le chapitre qui traite de la fièvre en général ; mais beaucoup de symptômes lui étant propres, il vaut mieux la présenter à part ; de plus, elle n'attaque ordinairement que les personnes jeunes et vient rarement après l'adolescence ; par conséquent, je ne pourrais choisir un meilleur moment pour la décrire que celui où nous nous trouvons.

Combien de fois mon âme est devenue triste en regardant la ruine que laisse après lui cet agent destructeur ! Combien est grand le nombre des victimes choisies parmi la fleur de la jeunesse de nos populations, que son passage a précipitées dans la tombe ! Comme l'ange destructeur de l'Égypte, cette maladie a emporté non-seulement le premier né de la famille, mais tous les jeunes membres dont elle était composée. Que de parents ont vu arracher à leurs embrassements les objets chéris de leur amour et de

leur espoir ! Dans l'année 1840, plus de six cents de ces innocents sont morts de la scarlatine dans la ville de Hull seule. Quelques familles se sont vues privées de tous leurs enfants à la fois, tandis que d'autres en ont perdu un nombre plus ou moins considérable. Vous concevez donc, chers lecteurs, combien il importe d'indiquer au monde un remède sûr et simple contre ce redoutable fléau. Les mères de famille, dont le cœur est tant attaché au salut de leurs enfants, ne peuvent que m'en savoir beaucoup de gré ; et les pères n'en seront pas moins reconnaissants ; car quel langage peut exprimer l'amour d'un père pour son enfant ? Au moment où cette maladie faisait tant de ravages dans la ville de Hull, je ne perdis qu'un seul de mes malades, et celui-là était en pleine convalescence quand malheureusement il s'est mis imprudemment dans un courant d'air froid qui lui occasionna un rhume dont il mourut.

Les médecins classiques divisent cette maladie en trois espèces : *la scarlatine simple*, quand le fond de la bouche est exempt d'ulcères ; *la scarlatine angineuse*, quand la gorge est enflammée et ulcérée ; et *la scarlatine maligne*, quand la maladie prend une forme pernicieuse et putride. Que le lecteur ne suppose pas que j'aie rappelé les noms ci-dessus dans l'espoir d'augmenter la somme de ses connaissances. Nullement, car, comme je l'ai dit en parlant de la rougeole, les mêmes médecins qui distribuent et qui classifient les maladies et leurs formes sont souvent assez ignorants pour les confondre, pour les prendre les unes pour les autres.

Mon seul but, en citant ces formes différentes de la scarlatine, est de convaincre le lecteur de la folie de pareilles classifications ; car toutes les formes de cette maladie sont semblables aux douleurs produites par la carie dentaire, elles ne diffèrent entre elles qu'en degrés de violence. Nous n'aurions pas certainement beaucoup de confiance dans le

dentiste qui nous dirait qu'il lui est impossible d'extraire une dent avant de connaître bien exactement la quantité de souffrance qu'elle fait éprouver au malade. La scarlatine, semblable à la rougeole, est un haut degré de putréfaction qui se montre plus pernicieuse dans les saisons humides et malsaines. Elle se présente particulièrement en automne et dans les mois froids et humides de l'hiver. Semblable à la rougeole, elle attaque sans distinction toutes les époques de la vie ; mais les enfants et les adolescents y sont plus exposés que les adultes. Les médecins des facultés envisagent cette maladie avec beaucoup de crainte ; cependant je puis assurer que, par l'emploi de remèdes convenables, on peut facilement en amoindrir la violence, même dans la plus dangereuse de ses formes. En l'année 1828, on me fit venir en toute hâte pour voir un enfant qu'on disait être sur le point de mourir. A mon arrivée, je trouvai que l'éruption scarlatineuse de la peau était rentrée à la suite d'un refroidissement subit du corps, et l'enfant était dans les convulsions. Les mâchoires étaient serrées l'une contre l'autre, la peau était livide et la mort paraissait inévitable. Je me hâtai d'administrer à l'enfant la teinture acétique de lobélie, dont je vais décrire la composition : Prenez de cette herbe pulvérisée une petite cuillerée, une quantité semblable de la racine de valériane, et faites-les macérer dans deux onces de bon vinaigre. Une cuillerée moyenne est une dose suffisante pour un enfant de quatre ans. Dans le cas actuel je plaçai l'enfant malade sur le dos, et je lui versai dans la gorge une cuillerée de la teinture. Trente minutes après, l'enfant était parfaitement revenu à lui, et le lendemain il se trouvait assez fort pour s'asseoir dans son lit et manger, bien que plusieurs enfants du voisinage mourussent cette année-là dans des circonstances parfaitement semblables. Quand je donne mes soins à de jeunes enfants dans cette maladie, je fais un grand usage de feuilles de fraisier et de pouliot ;

mais la lobélie est le spécifique par excellence. La dose de la teinture, dont je viens de parler, doit être répétée de temps en temps, jusqu'à ce que le malade vomisse largement. Il faut en même temps avoir soin de couvrir bien le corps et de mettre aux pieds une brique chaude entourée d'un linge mouillé dans du vinaigre. Quand cet émétique a produit son effet, il faut éponger le corps avec du vinaigre, et quand la fièvre tombe, il faut donner en abondance des stimulants amers et des boissons diurétiques, afin de chasser du système les grandes humeurs qui pourraient donner naissance à l'hydropisie ou à la phthisie.

Voici maintenant la manière d'agir des médecins des facultés dans cette maladie : Ils appliquent des vésicatoires et ils saignent ; ils donnent de l'antimoine, du calomel, de la rhubarbe, du jalap et des boissons froides.

COQUELUCHE.

Cette maladie se signale par une toux convulsive entrecoupée de mouvements d'inspiration bruyants. Comme celle qui précède, elle débute par un trouble de la santé générale, ou aussi par le dérangement d'un organe particulier. Semblable en cela à la rougeole et à la petite-vérole, elle n'attaque le même individu qu'une fois dans sa vie. Ce fait, qu'on ne peut expliquer, est néanmoins vrai. Dans cette maladie, l'estomac est le siège d'une irritation morbide, et une matière épaisse, glaireuse, engoue les conduits aériens. De là, la respiration difficile qui se montre quand la nature fait un effort pour se débarrasser de cette matière, qui la gêne. Les premiers symptômes de la maladie se déclarent par une difficulté de respiration, accompagnée de soif et suivie de raucité de la voix, de toux et d'une respiration de plus en plus difficile. Tous ces symptômes continuent d'une manière plus ou moins marquée pendant dix ou douze jours, et alors la respira-

tion affecte la forme glapissante et sifflante qui est propre à la coqueluche. Cette maladie est rarement funeste, mais elle est très-pénible, et peut laisser après elle, quand le traitement n'est pas bien dirigé, un état constitutionnel dangereux.

Chez les très-jeunes enfants, la coqueluche est quelquefois fatale, et l'air froid auquel on expose trop souvent l'enfant après la disparition partielle des symptômes fait revenir ceux-ci avec une double intensité. De toutes les maladies que j'ai, pendant ma pratique, cherché à combattre, la coqueluche est peut-être celle qui m'inspire le moins de craintes, et j'ai vu qu'avec certains remèdes on fait disparaître de suite les plus pernicioeux de ses symptômes. Les médecins des facultés cherchent à faire croire que cette maladie doit marcher pendant au moins six semaines avant d'atteindre son *summum* d'intensité; mais il m'est arrivé souvent de la guérir radicalement en moins de trois semaines. Je dois ici observer que les médecins, pour traiter la coqueluche, donnent des médicaments qui lèguent au malade l'asthme, la phthisie, la dyspepsie et autres états morbides, qui sont mille fois plus difficiles à guérir que la coqueluche même. Voici les remèdes que je conseille aux familles, contre cette maladie : Prenez de verveine, pied de veau ou gouet, feuilles du fraisier rouge, écorce de peuplier et racine de valériane, une demi-once de chaque. Infusez-les dans un demi-litre d'eau bouillante; passez et ajoutez une grande cuillerée de miel et deux grandes cuillerées de la teinture acétique de lobélie. Pour doses, donnez une grande cuillerée chaque matin, et une petite cuillerée toutes les deux heures, tant que les symptômes de la maladie sont intenses. Donnez aussi assez de lobélie pour produire des vomissements, et employez les médicaments astringents. L'administration du poivre de Cayenne est aussi quelquefois très-utile. Voici la forme sous laquelle il faut le donner chez les jeunes enfants :

Prenez la moitié d'une petite cuillerée de poivre de Cayenne et une demi-once de clous de girofle ; infusez-les dans quatre onces d'eau bouillante. A cette mixture il faut ajouter une demi-once de suc de réglisse et une once de mélasse. Pour dose, on donne une petite cuillerée toutes les trois heures, quand l'accès arrive. Il faut avoir soin en même temps de garantir l'enfant contre le froid. L'administration d'un laxatif doux de temps en temps est très-bonne : il faut entretenir la transpiration cutanée, et pendant toute la durée du traitement, il faut éviter au malade tous les changements brusques de l'atmosphère.

On a vu, il y a quelques années, dans le *Journal de Santé*, de Londres, un article qui disait que la *lobelia inflata* était un remède assuré contre la coqueluche ; on disait même qu'elle guérissait cette maladie en quelques jours, et cependant la maladie est aujourd'hui aussi formidable qu'alors. Les docteurs font-ils attention aux propriétés reconnues de cette plante ? Pas le moins du monde. Ils persistent à rester dans la vieille routine, et le mode de traitement qu'ils emploient est en contradiction la plus complète avec les lois de l'économie animale et avec les principes de la vie. Voici, au reste, leurs moyens de traitement : Saignées répétées, vésicatoires, embrocations irritantes, pommades stibiées ; et intérieurement, teinture composée d'opium, teinture de cantharides, ciguë, jusquiame, belladone et acide prussique. Que les pères et les mères songent à la terrible destruction de la vie humaine qui doit résulter de l'emploi de ces poisons.

CHAPITRE XVIII.

DIFFICULTÉ DE DIGÉRER OU DYSPEPSIE.

Ceci est un sujet qui offre le plus grand intérêt, car il n'existe aucune maladie, parmi celles qui affligent les hommes, qui soit aussi fréquente et aussi généralement répandue, ou qui retarde tant la guérison d'autres maladies avec lesquelles elle se rencontre. Malheureusement les docteurs de nos facultés sont forcés d'avouer qu'ils en ignorent la nature, et jusqu'ici leurs efforts n'ont réussi à lui trouver aucun remède efficace. Le docteur Andrews, en parlant de ce mal, s'exprimait ainsi : — « La mauvaise digestion est » sans contredit la plus fréquente de toutes les maladies ; » on la trouve dans tous les pays, dans toutes les saisons » et dans toutes les classes de la société. Quoiqu'elle ne » présente pas pour le malade la gravité de beaucoup » d'autres états morbides, elle n'en constitue pas moins » un grand mal, puisqu'elle empoisonne notre existence » par les maladies qu'elle produit chaque jour. Les médecins ont depuis longtemps fait de cette maladie un sujet » de leurs recherches, mais jusqu'à présent sa nature intime n'a pu être reconnue. On ignore également sa pathologie, et la nature du traitement qui devrait lui être » opposé ; la plus grande différence d'opinion existe sur » l'influence qu'elle peut avoir dans la production d'autres » maladies. » *Encyclopédie de Médecine pratique*, p. 527. — Selon le docteur Buchan, les Anglais sont plus sujets à cette affection que les autres peuples. Nous avons, en vérité, à regretter que ces remarques sont justes ; mais devons-nous en être étonnés quand nous nous rappelons combien les docteurs ont contribué à l'établissement de ce mal terrible, par les drogues empoisonnées qu'ils admi-

nistent à leurs malades ? Lorsqu'ils veulent guérir quelque maladie en particulier, ils surchargent l'estomac du malade de leurs compositions vénéneuses, et celui-ci, s'il échappe de leurs mains, est tourmenté pour le reste de son existence d'un affaiblissement de l'estomac, des intestins et du foie. Il m'arrive souvent d'entendre dire à mes malades que leurs digestions sont difficiles, que leur appétit est perdu depuis qu'ils ont pris certains médicaments pour telle maladie ou telle fièvre dont ils étaient atteints plusieurs années auparavant. On ne peut s'étonner de cela, quand on sait combien de drogues pernicieuses les facultés prescrivent ; combien de salivations elles font éprouver aux malades. Ce qui étonne, c'est que les malades survivent à de pareils traitements. Il n'est nullement surprenant qu'on voie tous les jours tant de maladies chroniques et tant de débilités constitutionnelles, car les médicaments employés dans la cure de certaines maladies produisent des états morbides pires que ceux qu'ils étaient destinés à combattre. Le docteur Andrews ne se trompe pas en disant que la manière de traiter l'indigestion ou dyspepsie n'est qu'imparfaitement connue.

Les actes, pour une bonne digestion, sont au nombre de quatre :

1° La mastication, qui a pour objet de triturer nos aliments et de les saturer de salive. Les glandes qui avoisinent les bronches se stimulent à cet effet à l'approche de notre nourriture, et versent un fluide qui est indispensable à la digestion. — 2° Les aliments, ainsi préparés, sont transmis à l'estomac, où ils se mêlent avec d'autres fluides. — 3° Ils y restent pendant quelque temps pour se mettre graduellement en contact avec la membrane interne de cet organe, qui leur fournit la quantité nécessaire de suc gastrique. — 4° Les aliments, convertis en *chyle* dans l'estomac, passent par l'ouverture pylorique de cette cavité dans le duodénum et les petits intestins,

où la masse est convertie en *chyle* par l'action de la bile et du suc pancréatique. La portion nutritive de la nourriture se sépare de la partie qui doit être excrétée, et cela par l'action de la bile, qui opère comme la médecine naturelle du corps en provoquant l'expulsion de toute la matière qui n'est pas destinée à être assimilée à la substance de nos organes. Toutes ces opérations sont nécessaires afin de soutenir et de prolonger notre existence. Dans l'état de santé l'acte de la digestion dure de trois à cinq heures.

Il faudrait maintenant fixer notre attention sur la qualité des substances que nous employons comme aliments, et les choisir telles qu'elles puissent s'assimiler facilement en se conformant aux lois qui régissent l'économie animale ; à ce sujet, le lecteur fera bien de consulter le chapitre que nous avons écrit sur *la Manière de Vivre*. Nos aliments doivent être pris en temps et en quantité convenables ; ils doivent, en outre, être préparés selon les règles. Les mères de famille surtout devraient s'instruire sur tous ces points ; car c'est à elles que sont confiés les soins de nos premières années. Quand le corps est souffrant, il faut avoir soin de ne pas prendre comme médecines des choses qui sont nuisibles aux organes digestifs. Quelques-uns de mes lecteurs peuvent me demander comment ils peuvent connaître ce que le médecin leur donne, quand sa prescription est écrite dans une langue que personne, excepté les médecins eux-mêmes, ne peut comprendre. La seule réponse que je puisse faire à cette question est de leur dire que l'objet principal de l'ouvrage que je leur présente est de les émanciper de ce joug que les médecins leur ont imposé. Je répète ici, malgré les déclamations des docteurs, que ceux qui ont égard à l'avenir de leur santé ne doivent pas jouer ainsi avec leur constitution, en prenant des drogues qui leur sont nuisibles, et ils ne peuvent s'y soumettre sans courir le hasard de ruiner leurs forces et le bonheur de leur existence. Les causes qui contribuent

à produire la dyspepsie sont très-nombreuses : selon le docteur Andrews , tous les hommes y sont plus ou moins exposés. Je ne partage pas cette manière de voir, car ceux qui vivent en dehors de nos habitudes de civilisation ne souffrent jamais de l'indigestion. J'ai beaucoup voyagé parmi les tribus indiennes de l'Amérique, et je n'ai jamais rencontré un seul indigène qui souffrît de cette affection, à moins qu'il n'eût en quelque sorte adopté les habitudes vicieuses du monde civilisé. Le sauvage parcourt ses plaines et ses forêts en vivant du produit de la chasse : il ne se tue pas d'ennui, il ne se blase pas de tel et tel aliment; l'air qu'il respire est pur, le repas qu'il fait est frugal, l'exercice qu'il se donne lui ménage de l'appétit, et son corps est aussi exempt de maladie que celui des daims et des buffles qu'il a tant de plaisir à poursuivre. Jamais, jusqu'au moment où il commence à contracter les habitudes des gens civilisés, il n'éprouve aucune maladie et ne connaît pas la douleur.

Dans notre pays, il y a des causes innombrables qui engendrent la dyspepsie sous toutes ses formes : une de ces causes les plus fréquentes est l'administration des médicaments que les médecins des facultés donnent si largement à leurs malades ; car nous devons ici le répéter encore : une autre cause aussi est, que nous mangeons trop ou que nous ne soumettons pas à une mastication suffisante les aliments que nous mangeons. Souper à une heure trop avancée dans la nuit, et souper d'une manière trop abondante, sont aussi deux grandes causes de dyspepsie. Quand nos aliments sont devenus chyle, ce produit est pompé par les vaisseaux chylifères (on donne ce nom à un grand nombre de vaisseaux qui reçoivent le chyle ou matière lactescente provenant des aliments dans les intestins, et qui la porte dans le conduit thoracique, situé derrière la région de l'estomac, près de l'épine dorsale; ce canal la transporte dans la veine sous-clavière

gauche, près du cou, d'où elle passe dans les poumons pour recevoir sa portion d'oxygène). Le chyle oxygéné est devenu sang et passe dans les cavités gauches du cœur, et de là se dirige, au moyen des artères, jusqu'aux extrémités du corps. C'est ainsi que se maintiennent le pouvoir vital et l'énergie de nos organes. Ce fait était démontré par l'illustre docteur Harvey, quand il fit la découverte de la circulation du sang. Le sang, qui est ainsi transporté dans les différentes parties du système, laisse pendant son cours un dépôt pour remplacer la portion de nos organes qui est enlevée par les vaisseaux absorbants. C'est principalement pendant le sommeil que ce dépôt se fait par les artères, ou bien lorsque toutes les fonctions du corps sont dans un état comparatif de repos. Nous indiquons ces détails pour appuyer ce que nous disions sur l'habitude de souper tard. En effet, si on se couche l'estomac trop chargé de nourriture, il s'ensuit que le travail de la digestion s'effectue par l'estomac dans un temps qui devrait être employé par le sang à faire ses dépôts nutritifs dans nos organes. De cette manière, dans le moment où toute la machine animale se répare, nous mettons en mouvement une partie qui devrait être en repos, nous jetons du trouble dans l'acte de chyification, et l'objet pour lequel nous prenons des aliments est frustré de son effet, en partie au moins.

Afin d'éviter l'inconvénient que je viens de signaler, je conseille à mes amis de remettre leur souper jusqu'au matin. Que quelques-uns me demandent si, après avoir bien travaillé durant tout le jour, je leur conseille de se coucher sans souper? — ma réponse est : Oui ! Essayez de le faire, et vous vous trouverez mieux disposé pour votre déjeuner, le matin. Les parents ne devraient jamais permettre à leurs enfants de se coucher l'estomac plein; et s'ils font attention à ce conseil, les enfants ne seront pas tourmentés de vers, et leurs dents viendront sans leur faire éprouver de la souffrance. — Une autre grande cause de dys-

pepsie est l'emploi de boissons alcooliques. (Voir ce que j'ai déjà dit à cet égard à l'article qui a paru sous le titre *Alcool*.) N'est-ce pas une chose malheureuse que leur usage soit conseillé par les médecins eux-mêmes et devenu général dans les habitudes du peuple ? Je chercherai, autant que possible, à éclairer mes lecteurs sur l'action que ces boissons exercent dans la santé des individus et des familles. Je vous ai déjà dit, lecteurs, de quelle manière le sang est fabriqué des matières alimentaires qu'on introduit dans l'estomac. L'eau est la seule liqueur nécessaire à cette fabrication, et toutes les autres, à moins qu'elles ne contiennent, comme le lait, une matière nourrissante, sont nuisibles à l'économie. Ces liqueurs alcooliques troublent l'acte de la digestion ; elles méritent par là d'être condamnées, et cela seul devrait engager les familles à les proscrire de leur usage. Ce que je dis ici est applicable à toutes sortes de liqueurs fermentées, car toutes contiennent de l'alcool ou esprit-de-vin dont l'emploi tend à dégrader la qualité de ce beau fluide, le sang, de la pureté duquel dépendent la vie, la santé et le bonheur.

On croit généralement que l'ale, la bière, le porter, le vin et les autres liqueurs spiritueuses contiennent un principe fortifiant ; c'est une erreur, car le corps ne peut recevoir de la force d'une substance qui ne peut s'assimiler et qui ne peut devenir par amalgamation une partie de lui-même.

Quand il y a un dérangement des organes digestifs, il faut administrer quelque chose qui tende à les faire revenir à leur état normal. On dit que le principe amer contenu dans les liqueurs fortes est utile à la santé ; si cela était vrai, pourquoi ne pas prendre les jus d'herbes amères qui ne contiennent pas d'alcool ? Car il faut se souvenir que toute liqueur forte prise dans le dessein de guérir la dyspepsie ou un de ses symptômes ne fait définitivement qu'accroître le mal. Le docteur Buchan assure que les Anglais sont plus exposés à la dyspepsie que les

autres nations , à cause de leur habitude de souper tard et d'user immodérément de liqueurs spiritueuses !

Une autre cause d'indigestion est l'usage du tabac. Fumer et chiquer ce poison narcotique est une coutume qui règne trop généralement aujourd'hui, et ses effets délétères ne peuvent être trop sévèrement signalés. Dans mes leçons publiques, je me suis mainte fois élevé contre l'usage de cette drogue, et je ne puis que répéter ici que l'emploi du tabac est une cause bien propre à produire et à entretenir tous les accidents de la dyspepsie. Nous avons dit que les aliments avant d'être introduits dans l'estomac devraient être imbibés de salive, condition essentielle d'une bonne digestion ; mais quand un stimulant tel que le tabac agit toujours sur les glandes et les force de rejeter le liquide qu'elles forment, c'est une perte irréparable pour l'estomac et pour l'économie entière, ce qui a lieu quand la salive est excrétée dans l'expuition. A cette folie on pourrait comparer celle de mettre en mouvement une locomotive à vapeur sans avoir préalablement graissé les roues. Comment, demanderai-je, pourrait-on vaincre la résistance qui provient de la friction ? Comment pourrait-on entretenir la marche régulière de la machine ? Que penseriez-vous si le mécanicien vous disait qu'il a graissé le rail au lieu d'avoir graissé l'essieu ? Vous diriez probablement qu'il est devenu fou, ou qu'il n'a jamais eu l'idée de son métier. Supposons donc que le fumeur occupe la place de l'ingénieur de la machine à vapeur ; qu'on lui demande ce qu'il fait de son huile, c'est-à-dire de sa salive ? Il pourra vous répondre qu'il en imbibe une herbe vénéneuse, pour la jeter ensuite dans un crachoir ou pour la répandre d'une manière dégoûtante sur le parquet de sa chambre. Un capitaine de navire américain demanda un jour au célèbre Abernethy un remède contre la dyspepsie. Que faut-il que je fasse , docteur ? lui dit-il en ramenant dans sa bouche une grosse chique de tabac

et en laissant tomber un gros crachat sur le parquet. Abernethy avança sa main pour recevoir d'avance ses honoraires, les mit dans la poche, puis répondit : Gardez votre salive pour humecter vos aliments, et ne la jetez pas sur mon parquet, qui n'en a pas besoin. — Combien il est douloureux de penser que les travailleurs de ce pays, qui ont à lutter contre tant de privations, consomment une quantité si énorme de tabac, que la taxe prélevée par le gouvernement s'élève à plus de 70,000,000 de francs ! En vérité, sir Walter Raleigh et le médecin Nicot, qui ont introduit les premiers le tabac en Angleterre et en France, ont légué à leur pays respectif un bien triste héritage. Ce qui produit encore la dyspepsie, c'est la respiration d'un air stagnant et impur. Dans les grandes villes, où il y a tant d'individus agglomérés dans des greniers et dans des appartements étroits, il n'est pas étonnant que la dyspepsie règne d'une manière si générale. Heureusement une hygiène publique éclairée tend de jour en jour à diminuer le mal par l'établissement de bains, de promenades et de lavoirs, qui auront une influence très-bienfaisante sur la génération qui va venir. Une eau bonne, une nourriture saine, de la propreté et de l'exercice sont des agents qui feront plus de bien que les drogues de tous les docteurs du monde. Les journaux de la capitale annoncent chaque jour de nouveaux médicaments, et chacun d'eux est cité comme un remède par excellence contre la dyspepsie. Nous avons des pilules, des tablettes, des pastilles, des cordiaux, des sirops et mille autres spécifiques qu'on décrit avec autant d'éclat que si la main d'un magicien les eût fabriqués. Quelques hypocondriaques imaginent trouver un soulagement à leurs maux dans ces absurdes compositions, et les inventeurs de la drogue chantent victoire. Un autre charlatanisme des journaux consiste à mettre en tête de l'affiche les mots « *Guérison extraordinaire et miraculeuse !* » parce que, au fond, le

marchand sait bien que ce serait un miracle que de voir pareil remède guérir un malade de quoi que ce soit.

Voici maintenant la meilleure manière de guérir les mauvaises digestions ou la dyspepsie. Comme le mal est accompagné le plus souvent de constipation, on commence par rendre les intestins à leur état sain et normal. Quand on le peut cependant, il faut toujours avoir soin d'éviter des purgations répétées. Prenez un médicament fait de la manière suivante : centauree, feuilles de fraisier, écorce d'épine-vinette, de chaque seize grammes ; — infusez dans un litre d'eau bouillante et passez ; ajoutez huit grammes de poivre de Cayenne. Le malade prendra de cette médecine un quart de verre quatre fois par jour. On peut aussi employer, quand il y a relâchement du corps : centauree, trèfle d'eau, écorce du Pérou et racine de gingembre. Infusez comme précédemment et prenez la quantité susdite. Quelquefois la forme de la maladie est telle que l'administration d'un émétique est nécessaire : dans ce cas, il faut donner la moitié d'une petite cuillerée de la lobélie en poudre avec une quantité égale de poivre de Cayenne mise dans une infusion de feuilles de fraisier. Après cela on prend un bain de vapeur, puis la médecine que nous avons décrite en premier lieu. Dans le cas où la maladie est d'ancienne date, il faut que le malade mette beaucoup de persévérance dans l'emploi des moyens que nous venons d'indiquer. La médecine doit avoir le temps de pénétrer bien avant dans le système avant qu'on puisse espérer qu'elle effectue sa cure. Il y a des personnes qui ont dépensé des sommes énormes avec les médecins reçus, et qui viennent me demander si une seule de mes bouteilles rétablira leur santé. A de pareils clients, je puis seulement dire que les règles qui sont exposées dans mon livre les guériront mieux et plus promptement que tout autre moyen ; mais ils ne doivent pas compter que nous faisons des miracles, et la nature ne veut pas qu'on la

fasse marcher plus vite que ses forces ne le permettent. Pour guérir cette maladie, les médecins des facultés emploient plus de drogues que nous ne pourrions en énumérer, mais leurs efforts sont vains, et le docteur Andrews lui-même avoue qu'ils n'en connaissent pas la nature. Les facultés admettent aussi qu'il n'y a pas de règles fixes pour le traitement de la dyspepsie : on peut s'assurer de cette assertion en lisant le *Dictionnaire médical* de Hooper, à la page 546. Il n'est donc pas étonnant que des milliers de malades aient péri après avoir demandé aux médecins des facultés les secours qu'il n'était pas en leur pouvoir de donner.

ICTÈRE OU JAUNISSE.

Cette maladie a son origine dans une obstruction du cours de la bile qui, ne suivant plus ses voies naturelles, est jetée dans le sang et portée avec lui dans toutes les parties du système. Les symptômes de cette maladie sont si connus qu'il est inutile de la décrire ici. Je dois cependant faire remarquer qu'elle est accompagnée d'une couleur jaune des yeux, d'amertume de la bouche, d'un sentiment de poids et de douleur au côté droit et dans toute la région du foie. La cause de la couleur jaune verdâtre de la peau est, comme je l'ai déjà fait remarquer, la suite d'une obstruction embarrassant le cours naturel de la bile, qui, au lieu de passer dans le duodenum, est jetée dans le torrent de la circulation. Cette maladie a déjoué l'habileté des médecins les plus distingués, qui en laissent souffrir leurs malades pendant des mois et même des années. Cependant les champs et les forêts de tous les pays du monde offrent contre elle des remèdes certains. J'ai eu souvent l'occasion de suivre cette maladie, et je n'ai jamais, dans aucun cas, manqué d'en obtenir une cure prompte et complète. Voici en quoi consiste mon traitement. Prenez de l'écorce de l'épine-vinette, de la centauree, du trèfle

d'eau, de l'aigremoine et des feuilles de fraisier, de chaque une once. Faites-les bouillir dans deux litres d'eau (on doit soumettre à l'ébullition toutes les herbes et les racines qui ne sont pas de nature aromatique) ; passez et ajoutez une demi-once de poivre de Cayenne. Quand il y a constipation, on ajoute une demi-once de séné. Donnez de cette préparation un demi-verre quatre fois par jour, et quand le malade en aura pris ainsi pendant quatre jours, donnez-lui un bain de vapeur. S'il ne se trouve pas guéri, il faut lui donner un émétique de lobélie et répéter le bain de vapeur.

Culpepper, en décrivant les vertus d'herbes et de plantes, énumère brièvement les qualités de chacune d'elles, en disant qu'elles sont utiles contre la jaunisse. Si cela est vrai, comment se fait-il qu'on trouve tant de personnes atteintes de jaunisse ? Toutes les plantes qu'il nomme sont loin d'être des remèdes contre cette maladie ; celles que je viens d'indiquer sont les seules qui puissent la guérir. Les médecins ordinaires traitent la jaunisse avec du mercure, du savon, de la rhubarbe, du jalap, du miel, de l'aloès, du gingembre, de la scammonée, de la gomme ammoniacque et une foule d'autres drogues.

CHAPITRE XIX.

PARALYSIE.

Cette maladie est une perte partielle ou totale du mouvement ou du sentiment dans le corps ou dans un des membres. Elle peut provenir de plusieurs causes, de celles surtout qui agissent d'une manière violente et inattendue sur le système nerveux. Elle est due souvent à l'administration de médicaments sédatifs d'une nature vénéneuse

et à l'emploi prolongé de certaines substances du règne minéral. Les excès de table, l'abus des liqueurs vineuses, les études prolongées et une vie trop sédentaire peuvent aussi la produire en affaiblissant la vigueur et la santé du système nerveux. Je m'étends longuement sur les causes de cette maladie, parce que plusieurs d'entre elles sont de nature à pouvoir être évitées facilement, et empêcher de contracter une maladie, vaut mieux que la guérir. J'ai connu plusieurs cas où la paralysie avait atteint les nerfs du dos, de manière à rendre le malade incapable de faire la moindre chose. Voici les particularités d'un cas qui s'est présenté à mon observation pendant l'année 1847. Je suis allé voir à Hebden-bridge un malade dont le bras droit était paralysé; tout le membre depuis le coude jusqu'au bout des doigts avait perdu le sentiment et le mouvement; le poignet et les autres articulations étaient aussi raides que s'ils n'avaient jamais joui de la moindre flexibilité. Les docteurs des facultés avaient fait de vains efforts pour guérir le mal, et au lieu d'attaquer la cause de la maladie, ils ne cherchaient qu'à en combattre les symptômes. J'entrepris cependant la cure, et je commençai par agir sur l'économie entière. A cet effet, je donnai au malade une forte décoction de plantes amères, avec du poivre de Cayenne pendant quatre jours; après ce temps je plongeai le bras paralysé dans un bain de vapeur préparé de la manière suivante : Je fis mettre une brique rougie au feu dans un baquet contenant assez d'eau bouillante pour la couvrir partiellement, et de manière à laisser la surface supérieure à sec; je fis entourer d'un des bouts d'une couverture de laine pliée l'extérieur du baquet, afin de former une sorte de tuyau pour recevoir le bras du malade et pour l'envelopper au moyen d'une ligature placée au-dessus du coude. Il prit un bain de bras semblable tous les jours, pendant un mois, et au bout de ce temps la guérison fut complète. Les médecins des facultés l'avaient

traité au moyen de saignées, vésicatoires, teinture de cantharides, ammoniacque, nitrate d'argent, mercure et térébenthine, et sangsues en masse.

RHUMATISME.

Le rhumatisme est dû le plus souvent à l'habitude de contracter des rhumes, à l'habitude de se soumettre aux transitions brusques du chaud au froid, ou *vice versa*, et à certains changements de climat. Il est dû souvent aussi à l'administration de médicaments donnés de temps en temps par les docteurs pour guérir d'autres maladies. Le mercure a laissé le germe du rhumatisme dans des milliers de constitutions. Les gens des facultés ne paraissent pas comprendre cette maladie, puisqu'ils prescrivent contre elle tantôt des médicaments chauds, tels que les forts stimulants, tantôt les médecines les plus froides qu'on puisse obtenir. Durant tout ce temps cependant le malheureux malade est torturé de douleurs. Le rhumatisme étant une affection des membranes qui entourent les muscles, chaque mouvement que le malade fait lui donne de nouvelles douleurs; de sorte qu'il est soumis aux plus grandes tortures, tandis que les savants docteurs se consultent pour savoir ce qu'il y a de mieux à lui donner. Les docteurs Howarth, Fothergill, Baker, Saunders et Wilson recommandent l'emploi du quinquina; les docteurs Hamilton et Andrews optent pour le proto-chlorure de mercure, tandis que les docteurs Bardsley, Thomas et autres préfèrent les saignées abondantes. Ces opinions contradictoires des médecins me rappellent un incident dont j'avais été témoin en Amérique. Une personne était affligée d'une attaque de rhumatisme aigu, et avait été traitée pendant plus de trois semaines par un médecin reçu, sans avoir éprouvé le moindre bien. A la fin, une vieille femme du voisinage vint voir le malade et lui prépara une boisson avec des plantes fortement diaphorétiques, qui le jeta dans

une grande transpiration ; le lendemain il fut guéri. Au bout de quelque temps le médecin arrive , et , le voyant debout et bien portant : « Comme vous avez l'air de vous mieux porter ! lui dit-il. — Eh bien, oui, répondit le malade ; madame *** est venue hier pour me voir, et elle me fit prendre une forte infusion d'hysope qui m'a guéri. — Mais je connais bien cette médecine, dit le docteur. — Et pourquoi ne me l'avez-vous pas ordonnée ? demanda le malade. — Parce que, dit l'Esculape, on ne l'ordonne pas dans nos livres. » Voilà bien la philosophie des médecins de nos facultés !

J'ai déjà dit que cette maladie doit son origine au froid, et cela s'explique surtout par la théorie que j'ai déjà établie ; le froid est la cause dont un dérangement de la circulation est l'effet. Les symptômes qui l'accompagnent sont considérablement accrus par l'influence d'une atmosphère changeante. En voici une preuve : Si nous protégeons le malade contre le froid de l'atmosphère, et que nous lui fassions prendre un bain de vapeur en même temps, le soulagement qu'il en éprouve est instantané. On amena un jour chez moi une personne affectée de rhumatisme, qui, après plusieurs semaines de séjour à l'infirmerie, était sortie de sa propre volonté. Cet homme était tellement maigre et faible, qu'on était obligé de le porter. Je fis préparer sur-le-champ un bain de vapeur dans lequel je le plaçai, en lui faisant prendre en même temps une cuillerée de poivre de Cayenne. En entrant dans le bain, il avait de la peine à faire le moindre mouvement ; quinze minutes après, il jouait de la flûte, et au bout d'une quinzaine de jours il avait pu retourner chez lui parfaitement guéri.

A mon avis, le rhumatisme chronique qui affecte les personnes âgées est de beaucoup le plus difficile à guérir ; car dans cette forme de la maladie, les articulations sont affectées. Quelquefois elles ne se gonflent pas, mais les os se déplacent par l'intensité de la douleur. Le meilleur

traitement du rhumatisme chronique est de faire une forte décoction de millefeuille, de centaurée, d'aigremoine, de gingembre et de poivre de Cayenne. S'il y a constipation, il faut administrer un lavement ; on donnera un bain chaud sinapisé pour les pieds et les jointures malades, après quoi on placera aux pieds du souffrant une brique chaude enveloppée d'un linge imbibé de vinaigre. Si le malade ne se trouve pas mieux, il faut donner un émétique de lobélie et un bain de vapeur, en ayant soin d'entretenir la transpiration et de veiller à la régularité des fonctions des organes digestifs.

Les médecins des facultés traitent, comme je l'ai dit, cette maladie de différentes manières ; ils épuisent les drogues des boutiques des pharmaciens, et entre autres choses, ils prescrivent l'opium, le mercure, l'arsenic, l'ipécacuanha, les saignées, les sangsues, les vésicatoires et la diète.

PODAGRE OU GOUTTE.

Ce mot n'est qu'un autre nom pour le rhumatisme d'un côté et pour l'indigestion de l'autre. Le docteur Thomas admet que la goutte prend son origine dans un état maladif des voies digestives, état qui est dû le plus souvent à des excès de table et à un défaut d'exercice suffisant pour le corps. Cette maladie plane sur les maisons des riches ; elle attaque principalement ceux qui font consister le bonheur à surcharger l'estomac de viandes succulentes et coûteuses. Quand ils accablent, quand ils torturent cet organe, est-il étonnant que la nature à son tour les afflige et les punisse d'avoir outragé ses lois ? Benjamin Franklin a dit avec vérité que « si les riches aiment à se faire transporter partout dans des voitures à coussins moelleux, plutôt que de se promener à pied dans les vertes prairies, ils méritent la punition que la nature leur inflige. » Et dans un autre endroit il ajoute que « ceux qui préfèrent

les vins forts et les mets somptueux à de l'eau pure et à une nourriture simple, ne peuvent jamais espérer de jouir d'une santé parfaite. » Le célèbre Abernethy partagea les mêmes idées, quand il dit à un gouteux qui lui demanda ses conseils : « Si vous voulez vous guérir de votre maladie, commencez par vivre à douze sous par jour, et ayez soin de les gagner avant de les dépenser. » Cette philosophie est un peu dure, mais elle est bonne. La goutte attaque ordinairement les membres et les jointures de ses victimes ; elle produit souvent un sentiment de douleur beaucoup plus intense que le rhumatisme le plus aigu ; elle s'accompagne aussi d'un sentiment de chaleur à l'estomac, et les fonctions de cet organe sont le plus souvent fort dérangées. Pour guérir de la goutte, la première chose à faire est de changer la manière de vivre ; car, comme cette pénible maladie est due à des excès de table, on ne peut la guérir qu'en faisant cesser la cause qui la produit. Après avoir effectué ce changement, on donnera au malade un émétique de lobélie, et ensuite on lui fera suivre une médication qui consistera en toniques amers et en diurétiques tels que le grateron, les baies de genièvre, etc., etc. — Les médecins des facultés traitent cette maladie à l'aide de vésicatoires, de l'antimoine, de l'opium, du quinquina, de l'éther, de l'ammoniac et du carbonate de fer. Il est inutile de remarquer combien la vente de ces drogues enrichit l'apothicaire.

CHORÉE OU DANSE DE SAINT-GUY.

Les premiers symptômes de cette maladie sont des irrégularités de l'appétit, la constipation, les borborygmes, la dureté du ventre, et une sensation de froid qui parcourt le dos et qui est suivie d'un mouvement convulsif des muscles. Selon quelques auteurs, cette maladie a son origine dans un relâchement du système musculaire. Je ne partage

pas cette manière de voir. La théorie que j'en forme est établie sur des connaissances obtenues au moyen de la pratique et d'une longue expérience. Chaque fois que l'on opère le relâchement des muscles au moyen de la chaleur, le malade se trouve soulagé : ce qui démontre que la maladie n'est qu'une contraction spasmodique du tissu musculaire de tout le corps, bien que les spasmes puissent ne se montrer d'une manière violente que d'un seul côté. Les personnes du sexe, de quatorze à quinze ans, sont plus sujettes à cette maladie que les autres, et il m'est bien démontré par l'expérience que quand on veille un peu à la santé générale de la malade, la chorée disparaîtra d'elle-même au moment du rétablissement des règles. Plusieurs cas graves de cette maladie ont été guéris de la manière suivante : On commence par faire une décoction des ingrédients qui suivent : centaurée, trèfle d'eau et écorce d'épine-vinette, de chaque une demi-once ; racine de valériane et semences de bardane, un quart d'once chaque, plus une cuillerée de poivre de Cayenne. On fait en même temps les pilules suivantes : racine de rhubarbe, gomme myrrhe, assa-fœtida et poivre de Cayenne, de chaque un huitième d'once ; pulvériser le tout, et faites avec une dissolution de gomme arabique une masse consistante que vous diviserez en cinquante pilules. Pour guérir la chorée, prenez de ces pilules trois chaque nuit, et prenez en même temps une grande cuillerée de la décoction quatre fois par jour. Ce traitement manque rarement de succès. Celui mis en usage par les médecins consiste en vésicatoires, en ventouses, en purgatifs et en lotions froides.

CHAPITRE XX.

DES CONVULSIONS.

La maladie désignée par ce mot se présente sous des formes diverses. Les médecins des facultés n'ont jamais su en découvrir la nature intime ; mais je suis disposé à croire qu'elle a son origine dans des obstructions qui gênent la libre circulation des fluides. Cette gêne de la circulation affecte d'une manière pénible le système nerveux, en produisant des convulsions et autres symptômes alarmants. Les obstructions dont nous venons de parler viennent de plusieurs causes, mais surtout d'une mauvaise digestion, et de l'habitude de surcharger l'estomac d'une nourriture dure et difficilement assimilable. C'est surtout chez les enfants que cette maladie se présente ; mais la nature des convulsions varie selon une foule de circonstances, et selon le tempérament de l'individu qui en est atteint.

MAL SACRÉ OU ÉPILEPSIE.

Cette maladie est une des formes des convulsions dont nous venons de parler. Ses attaques sont accompagnées d'une privation soudaine de sentiment et de mouvements convulsifs de tout le corps. Ces symptômes, après avoir persisté durant un temps quelquefois considérable, disparaissent, et laissent la victime dans un état d'abattement et de stupeur d'autant plus marquant que la maladie est plus ancienne. Selon le docteur Thomas, cette maladie est quelquefois sympathique et quelquefois idiopathique. Je veux dire, par ce dernier mot, que cette maladie ne dépend pas d'une autre, et que la cause n'en est pas connue. Voici, au reste, ce que dit le docteur : « C'est une maladie primitive, qui ne dépend pas d'une autre maladie, et qui n'en provient pas. » Il dit plus loin, et en cela il a raison, que cette maladie a son origine dans des violences

extérieures ou dans des dérangements internes, car nulle forme de maladie n'a jamais existé et ne peut exister sans une cause palpable et positive. La maladie dont nous parlons, ou quelques-uns de ses symptômes, peut être produite par des violences extérieures, mais beaucoup plus souvent ces symptômes naissent de quelque gêne dans la circulation. Cette vérité est rendue évidente par le nombre de jeunes filles qui sont atteintes de cette affection au moment d'arriver à l'âge de puberté, au moment où la menstruation cherche à s'établir. Le meilleur moyen qu'on puisse employer pour guérir les convulsions est de faire prendre une infusion des nervines les plus fortes, telles que la valériane, l'assa-fœtida, les semences de bardane, etc., de mettre en même temps les pieds de la malade dans de l'eau chaude, et de donner une cuillerée à café de poivre de Cayenne. Si la malade est jeune, on peut donner une infusion de pouliot ou de racine de gingembre; car, comme cette maladie est due à une perte d'équilibre dans les fluides du corps, à un obstacle à la circulation, dont le résultat est une pression exercée sur le cerveau, il nous importe de faire chauffer les pieds de la malade aussitôt que possible. A cet effet, on plonge les pieds dans de l'eau suffisamment chaude, après y avoir mis un peu de farine de moutarde. Pour un adulte il vaut mieux placer une brique chaude à la plante des pieds, et frotter en même temps les membres inférieurs avec une infusion de camomille forte et chaude. Les médecins traitent cette maladie par les saignées, les vésicatoires, l'opium, le mercure, le cuivre, le zinc, la jusquiame, l'éther, le musc, le fer et les purgatifs.

HYSTÉRIE OU MALADIES HYSTÉRIQUES.

Le docteur Copland dit, en parlant de l'hystérie (et c'est une autre preuve de l'inhabileté des médecins des écoles à expliquer les maladies en général), « qu'elle paraît

» sous des formes très-variées, qu'elle imite tant d'autres
» maladies, qu'elle s'accompagne d'un si grand nombre
» de symptômes indicatifs d'un dérangement des fonctions
» animales et vitales, qu'il est difficile d'en donner une
» bonne description ou une définition exacte. » Telle étant
l'opinion de cet oracle des écoles, il s'ensuit que, pour la
guérir, les médecins sont obligés de la traiter d'après des
conjectures, ou, pour s'exprimer autrement, ils sont obligés
de travailler dans l'obscurité. Cette maladie a pour siège
la matrice, et ne se présente guère que chez les femmes
qui ont passé leur quinzième année. Ses symptômes les
plus ordinaires sont des douleurs de tête, accompagnées de
frissons et d'un pouls faible et changeant. Un corps lourd
paraît à la malade se lever dans le côté gauche de l'abdo-
men, et passer sur l'estomac pour s'arrêter à la gorge, en
produisant un sentiment de suffocation qui est quelquefois
suivi de mouvements convulsifs ou de contractions spas-
modiques. Le meilleur moyen de guérir cette maladie est
d'égaliser la circulation dans toute l'économie et d'exciter
une forte transpiration. Pour cet objet, il faut faire une forte
infusion de feuilles de framboisier, de racine de valériane,
de poivre de Cayenne, et assez de lobélie pour provoquer
le vomissement qu'il ne faut pas craindre de voir se répé-
ter. Quand la violence de l'accès est passée, on donne à la
malade des médicaments toniques, et gros comme un pois
d'assa-fœtida qu'elle avalera le soir en se couchant; c'est
un excellent moyen de détruire la surexcitabilité nerveuse.
Il faut en même temps entretenir la liberté du ventre par
des purgatifs doux, tels qu'une infusion d'écorce de peu-
plier, de séné, etc., etc. Les médecins ordinaires traitent
cette maladie au moyen des saignées, des vésicatoires, de
l'ammoniaque, de l'opium, du carbonate de fer et du
camphre.

CHAPITRE XXI.

CONGESTION CÉRÉBRALE ET APOPLEXIE.

Il n'y a aucune maladie à l'égard de laquelle on m'ait posé plus de questions dans mes leçons publiques que celle-ci. On sait que je suis très-opposé à l'emploi de la lancette ou de la saignée dans toutes ses formes ; et comme les adeptes de nos facultés la conseillent comme une chose indispensable dans cette maladie, mes auditeurs me demandent souvent pourquoi je m'y oppose dans le cas particulier dont nous parlons. Pour mieux faire comprendre la raison de mon opposition à cette pratique, j'expliquerai d'abord l'origine de l'apoplexie, et ensuite je démontrerai le danger qui accompagne l'emploi des saignées comme moyen de la guérir. J'ai déjà démontré que le sang est le fluide vital par excellence, et que la vie comme la santé dépend de la quantité et de la qualité du sang. Quand des obstructions existent dans l'économie animale, une quantité extraordinaire de ce fluide est forcément dirigée vers la tête : le cœur, les poumons et le cerveau sont alors surchargés et dans une inflammation extrême tandis que, par contre, les membres et les extrémités inférieurs du corps sont frappés de froid et de langueur. Comme je désire que mes lecteurs saisissent bien mon idée, je leur répète avant d'aller plus loin, que quand trop de sang est dirigé vers la tête, la partie opposée du corps doit nécessairement être privée d'une partie de celui qui le parcourt ordinairement. Dans les cas d'apoplexie, les amis du malade s'effrayent en voyant la froideur croissante des extrémités inférieures et la suspension presque totale de la respiration. La figure prend un teint bleuâtre ou pourpré, les vaisseaux et les artères se distendent outre mesure, et la mort est imminente ; car la machine ani-

male, comme la roue d'un moulin envahie par un contre-courant d'eau, menace de cesser son mouvement.

Beaucoup de personnes tombent victimes de cette maladie dans des moments d'irritation et de danger; elle attaque spécialement les individus pléthoriques, à grosse tête et à cou court; les études intenses et les habitudes sédentaires en sont souvent les causes. Les orateurs de la tribune, de la chaire et du barreau sont souvent atteints de cette maladie au milieu de leurs discours. J'ai connu plusieurs hommes distingués qui sont morts de cette affection à la suite de grands et soudains efforts de l'intelligence et du corps. Le célèbre avocat irlandais Addis Emmet, en terminant un plaidoyer devant une des cours de justice de New-York, fut atteint d'apoplexie et expira sur-le-champ. Il est inutile cependant de m'étendre sur de pareilles catastrophes; je vais essayer de rendre raison des symptômes qui accompagnent cette maladie, qui doit son origine à la perte de cette vitalité sur le juste équilibre de laquelle s'appuient la vie et la santé.

Lorsque le système animal est accablé par des efforts trop considérables de l'esprit ou du corps, la respiration et la transpiration deviennent précipitées et violentes, et les poumons, à cause de ce travail excessif, perdent la quantité de chaleur qui est nécessaire à leur mouvement naturel et régulier. Si la chaleur des poumons s'épuisait complètement, la vie s'éteindrait à l'instant pour qu'une pareille chose n'arrive pas, il faut que la chaleur répandue dans le bas du corps se précipite dans les poumons de manière à entretenir cet élément de la vitalité dans ces derniers organes qui forment, pour ainsi dire, la forteresse principale de l'économie. Ce flux de vitalité des extrémités inférieures vers la poitrine est suivi d'un courant de sang qui prend la même direction, et qui accable par la pression qu'elle exerce les grands centres de la vie. Le malade, dans ce moment, est saisi de vertiges et tombe comme

foudroyé ; on se hâte de le saigner , et ce traitement n'a trop souvent pour effet que de rendre l'attaque fatale ! Il est vrai que la saignée paraît offrir en quelques cas une sorte de soulagement , et le malade est rendu à la vie ; mais ce changement n'est que mécanique ; c'est simplement diminuer la pression en enlevant une partie du sang qui comprime le cerveau. Si on pouvait démontrer qu'il y a trop de sang dans le système , l'évacuation artificielle d'une portion de ce fluide serait une chose à conseiller ; mais nous avons démontré que bien que la chaleur et le sang soient accumulés dans la tête , les pieds et les autres parties inférieures du corps en sont presque entièrement privés. Au lieu donc d'évacuer le sang du corps afin de diminuer la pression qu'il exerce sur le cerveau , nous devrions chercher à rétablir l'équilibre de ce fluide afin de le faire librement circuler dans les extrémités inférieures du corps. En agissant ainsi , nous réussirions non-seulement à rendre le malade à la conscience et à la santé , mais nous aiderions la nature à repousser à l'avenir les attaques de la même maladie. Voici la meilleure manière de remplir ces indications : — On donne au malade une grande cuillerée de la teinture composée de lobélie et du poivre de Cayenne : s'il est insensible , il faut la mettre de suite dans la bouche pour qu'elle agisse aussitôt que possible sur la base du cerveau. Il faut mettre en même temps les pieds du malade dans de l'eau très-chaude , dans laquelle on met une certaine quantité du poivre précité , et pendant que les pieds et les jambes sont dans l'eau , il faut en froter vigoureusement la peau avec un morceau de flanelle. On donnera aussi sur-le-champ un lavement fait de la manière suivante : — Faites infuser dans un demi-litre d'eau une poignée de feuilles de framboisier , et ajoutez une demi-cuillerée de poivre de Cayenne , une demi-cuillerée de lobélie en poudre , et une quantité égale de racine de valériane finement pulvérisée. Après que le ma-

lade est revenu à lui, donnez-lui une forte décoction d'herbes amères et de poivre de Cayenne, et faites-lui prendre une boisson diurétique pour débarrasser les reins et la vessie. Voici, d'après le docteur Thomas, le traitement mis en usage par les médecins des écoles : Les saignées (c'est, selon eux, le moyen le plus efficace), puis les vésicatoires, l'antimoine, le zinc, le jalap et le mercure.

Les diverses espèces de convulsions que les enfants éprouvent et qu'on attribue à la présence des vers dans le canal intestinal, aux douleurs de la dentition, etc., sont dues en réalité aux causes dont j'ai parlé dans un chapitre précédent, et il serait inutile d'en parler de nouveau. Pour ceux qui ont à soigner des enfants, je leur recommande de lire et relire le chapitre que j'ai écrit sur l'alimentation. Qu'ils fassent attention aux instructions que j'y ai données, alors les enfants ne seront point troublés de convulsions, et les parents ne seront point obligés de payer des médecins pour les guérir.

CHAPITRE XXII.

TÉTANOS, CRAMPES, TRISMUS.

Ces cruelles maladies ont pour symptôme principal une contraction continue de tous les muscles du corps ou de quelques-uns d'entre eux. Ce qui aggrave l'état du malade, c'est que celui-ci conserve son intelligence au milieu du mal. Ce malade dans ses différentes formes est produit par un froid intense, par la laceration des muscles, par des plaies par piqure ou déchirement et telles que sont produites par des éclats de bois, du verre cassé, des clous rouillés et autres objets semblables, surtout quand ils pénètrent dans

le pied. Quand les organes intérieurs sont affectés de crampes, le malade éprouve des souffrances très-grandes et les conséquences de cette affection sont souvent des plus graves. Pouvoir mettre un terme à cette maladie et calmer les douleurs qu'elle produit sera assurément pour nos lecteurs une grande conquête : et sans trop exagérer les mérites des renseignements contenus dans ce livre, je puis leur promettre que s'ils veulent suivre exactement les instructions que je donne, ils ne manqueront pas de produire l'effet désiré. Ce que je promets de faire sera fait, et c'est plus que les médecins des facultés ne pourraient dire, malgré la multiplicité de leurs livres et la sagesse de leurs écoles. Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, page 1280, en parlant de cette maladie, dit que l'anatomie morbide n'a jusqu'à ce jour jeté aucune lumière sur la pathologie du tétanos. Cette admission, venant de la part d'une aussi grande autorité, a une grande valeur, et le manque de succès qui accompagne toujours les efforts des médecins ordinaires pour guérir cette maladie ne fait que confirmer l'assertion de Hooper. La source la plus fatale de ces sortes de maladies est le trismus ou resserrement des mâchoires l'une contre l'autre, et qui est le plus souvent dû à l'une des causes dont nous venons de parler. Les médecins ne guérissent presque jamais cette maladie ; elle est cependant très-guérissable et voici un fait qui fera voir la vérité de cette assertion. Une dame Vinton, occupée un jour à couper un chou gelé, laissa glisser son couteau de manière à couper les tendons des muscles des doigts annulaire et auriculaire de la main gauche ; les doigts dont les tendons avaient été atteints se rapprochèrent à l'instant du poignet, et deux heures après l'accident, tous les muscles du bras et de l'épaule se contractèrent fortement. On fit venir le docteur S... ; mais malgré ses soins, la malade fut atteinte de trismus vers le quatrième jour, et le médecin déclara qu'il n'y avait plus

d'espoir. Le mari de la malade le pria de se consulter avec moi sur le sujet, et le docteur y consentit. Un messager vint me demander chez moi, et me raconta en peu de mots la nature du mal et la cause qui l'avait produit. Je promis de rejoindre sur-le-champ le docteur chez la malade ; mais je dis au messager de retourner au plus vite à la maison et de mettre dans le feu deux briques, pour les avoir aussi chaudes que possible à mon arrivée. Le docteur S..., en me voyant, me dit qu'il croyait que la malade allait mourir, et me montra cette dernière le corps fortement contracté du côté gauche et les mâchoires violemment serrées l'une contre l'autre. « Oh ! pas encore, docteur, lui dis-je ; je vous promets de la guérir ; et si vous voulez, vous pouvez suivre les progrès de la cure. » Il quitta cependant la maison, et je commençai mes opérations. Voici ce que je fis : Je pris une cuillerée de poivre de Cayenne, et je versai dessus un verre à vin d'eau chaude ; je suçai bien le mélange, et je dis au mari de le faire entrer doucement dans la bouche. Le malade réussit à en avaler trois grandes cuillerées, tandis que je lui préparais un bain très-chaud. Je pris ensuite une brique rougie au feu, et la mis dans un baquet contenant assez d'eau bouillante pour couvrir la brique à moitié. Je fis ensuite sortir la malade du lit, et après l'avoir fait bien envelopper dans une couverture de laine, je la fis'placer au-dessus de la vapeur qui sortait du baquet. Elle n'y fut pas plus d'une minute avant que le spasme se passât, et elle ouvrit librement la bouche pour parler. Son mari et les amis qui nous entouraient purent à peine contenir leur joie ; et le lendemain, quand le docteur et moi nous revînmes pour la voir, nous trouvâmes la brave femme gaiement occupée à préparer le déjeuner de sa famille ! Le docteur, tout ébahi, me déclara qu'il n'avait jamais vu rien de semblable, et m'assura qu'un pareil cas se présentant, il emploierait toujours mon traitement. Voilà, mes lecteurs, un

moyen de guérir le trismus qui ne manquera jamais son effet, pourvu qu'on l'emploie assez à temps, et qu'il reste encore dans le corps du malade de la vitalité sur laquelle il puisse agir. Depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, un cas semblable a été traité près de Manchester par les mêmes moyens, et avec un succès complet, par des membres de notre société. Après le bain je donnai à la malade dont nous parlons des médecines toniques et diurétiques. Voyez, pour plus de détails, le chapitre qui traite des *Médicaments*. Disons, pour terminer, que les médecins traitent cette maladie au moyen de l'opium, de l'éther, de l'huile d'ambre, du camphre, du musc, des purgatifs, des saignées et des vésicatoires.

MALADIE NOIRE OU HYPOCHONDRIE.

Cette maladie, qu'on désigne aussi sous les noms de spleen, de vapeurs, etc., est produite par un état morbide ou plutôt par une paresse des organes digestifs et du foie dont l'effet se fait sentir sur le cerveau et sur tout le système nerveux. Elle peut avoir pour cause des études trop suivies, une vie trop sédentaire, et la considération de sujets abstraits et difficiles. Elle puise aussi son origine dans les débauches continues, dans une intempérance habituelle, ou dans l'usage d'aliments crus et indigestes. Toutes ces causes peuvent engendrer les divers degrés de cette maladie étrange, selon le tempérament de l'individu. Cette maladie démontre combien l'état de l'esprit peut être modifié par la condition physique du corps ; car dans cette affection les idées les plus absurdes et les conceptions les plus étranges assiègent le cerveau et l'esprit de celui qui en souffre. J'ai connu un hypochondriaque qui s'était imaginé que son nez était plus grand que tout son corps, et quiconque s'approchait de lui : « *Prenez garde à mon nez.* » J'ai connu un autre individu qui s'imagina que ses

pieds étaient morts ; après avoir été pendant plusieurs années victime de cette illusion, il se leva un jour subitement, s'en alla faucher dans une prairie, et n'eut jamais après le moindre retour du mal. Les personnes atteintes d'hypochondrie s'imaginent quelquefois qu'elles vont mourir ; d'autres se croient mortes, mais toutes ont des idées étranges et qui sont pour la plupart lugubres et tristes. Pour guérir cette maladie, il faut avoir recours à des médecines propres à purifier et à fortifier le système. Il faut en même temps détourner l'esprit du malade de ses pénibles préoccupations ; il faut lui fournir des aliments de digestion facile, lui faire prendre de l'air et de l'exercice, le faire changer de scènes, et l'entourer de personnes d'un caractère gai. Les médecins ordinaires traitent cette maladie selon leur idée des causes qui l'ont produite, et ils emploient pour la guérir les évacuations sanguines, les stimulants, les toniques, les narcotiques et les antispasmodiques, conjointement ou tour à tour.

CONSTIPATION.

Ce mot désigne moins une maladie que le symptôme d'un état morbide du canal intestinal ou du foie. La constipation est si intimement liée aux dérangements fonctionnels de ce dernier organe, que les médicaments employés pour guérir les uns peuvent être donnés pour faire cesser l'autre. J'ai plus d'une fois, dans les pages précédentes, fait allusion à la constipation et à ses causes : ce sont principalement les personnes qui mènent une vie sédentaire qui en sont tourmentées ; elle fait suite aux attaques de fièvres rhumatismales et autres. L'habitude de résister aux premiers besoins d'aller à la selle la produit chez quelques individus ; l'habitude de surcharger l'estomac de nourriture, ou d'employer comme aliments des matières crues et indigestes, en est encore une cause. Elle peut

être due à un défaut de salive, à l'emploi répété de l'opium et à l'usage immodéré du vin d'Oporto.

La constipation, comme toutes les autres maladies qui sont dues aux excès de table, exige, comme premier point du traitement, la cessation des excès auxquels le mal est dû. Comme moyen actif de guérir cette maladie, on fait prendre quatre ou cinq fois par jour un quart de verre de l'infusion suivante : — Prenez écorce de peuplier, gingembre et centaurée, une demi-once de chaque ; infusez dans un litre d'eau ; passez, et ajoutez une petite cuillerée de poivre de Cayenne. Dans le cas où cette infusion ne produit pas un effet assez considérable sur les intestins, on prend des feuilles de séné ou du lin cathartique.

CHAPITRE XXIII.

DOULEURS D'ENTRAILLES OU COLIQUES.

Cette maladie est très-douloureuse dans ses effets, et si on n'y apporte pas des remèdes prompts, elle se termine souvent d'une manière fatale. Cette douleur a son siège dans le ventre ou abdomen, surtout dans le voisinage du nombril, et elle s'accompagne quelquefois de vomissements. La colique est produite par plusieurs causes, telles que l'état aigre du jus gastrique et de la bile, la constipation habituelle, les poisons métalliques, etc. ; ces derniers, cependant, sont souvent donnés pour la guérir. Les personnes qui travaillent aux fabriques de céruse ou blanc de plomb, et les peintres en bâtiments, y sont très-exposés : ses attaques sont souvent assez violentes pour amener la mort.

Quand je demeurais en Amérique, vers l'année 1829, on me fit venir pour donner mes soins à un M. Bernard, qui souffrait de cette forme de la maladie dite colique

bilieuse. Quatre des médecins les plus distingués de l'endroit l'avaient soigné pendant quatorze jours avant mon arrivée, et pendant les dix derniers jours on n'était pas parvenu à le faire aller à la selle. Son ventre était énormément distendu et aussi gros que celui d'une femme sur le point d'accoucher. L'estomac ne put rien supporter et rejeta de suite tout ce qu'on y fit entrer. On avait même fait la ponction du canal intestinal pour laisser échapper les gaz qui s'y étaient accumulés, et la plaie extérieure paraissait être prête à se gangréner. Le cas ne présentait pas beaucoup de chances de succès; cependant pour satisfaire à sa femme, j'entrepris la tâche de le guérir, et les premières médecines que je lui fis avaler furent rejetées presque immédiatement. J'eus alors recours à de fortes injections faites de la manière suivante : — Ajoutez à un quart de litre de forte infusion de feuilles de framboisier, une cuillerée de lobélie, une demi-cuillerée de gomme myrrhe et la même quantité de racine de valériane toute en poudre, plus une cuillerée de sucre. Ce lavement fut donné à une chaleur de 32°, et répété trois fois de quatre heures en quatre heures. Le dernier lavement fut suivi d'une selle abondante, et le malade en eut vingt-six autres pendant les premières huit heures qui suivirent l'administration des lavements. Le malade entra rapidement en convalescence, et douze jours après il exerçait sa profession de coiffeur comme si rien ne lui était arrivé. Ainsi les lavements lui sauvèrent la vie, quand tous les autres moyens eurent été employés en vain. Lorsque le malade fut assez bien rétabli pour que son estomac pût les supporter, je lui donnai des médecines amères et astringentes qui complétèrent la cure. Un autre cas de colique, produit par les émanations d'une fabrique de plomb, se présenta à mon observation dans le printemps de 1840. C'était à Hull, où le malade dont je parle fut atteint de la maladie qu'on connaît sous le nom de colique de plomb. Un médecin

des facultés lui donna ses soins, mais inutilement ; son état empira de jour en jour, et il allait mourir. Je lui donnai sur-le-champ une cuillerée de poivre de Cayenne dans une forte infusion de menthe poivrée : j'enveloppai trois briques chaudes de linges mouillés dans du vinaigre, et j'en plaçai une à ses pieds et une à chacun de ses côtés. Par ce moyen, je jetai le malade dans une très-forte transpiration, et au bout de quinze jours il était assez rétabli pour pouvoir reprendre ses occupations ordinaires. Il y a une autre forme de cette maladie connue sous le nom de colique sèche, colique des peintres, ou, comme le disent les adeptes des écoles, *colica pictorum*. Cette dernière doit être traitée de la même manière que les formes précédentes : elle est accompagnée d'une constipation obstinée ; aussi il ne faut pas négliger de donner des lavements comme dans le cas de M. Bernard, de mettre le malade dans un bain chaud, et quand il est remis au lit, de couvrir l'abdomen d'un cataplasme de houblon ou de camomille, et d'entretenir la transpiration au moyen de briques chaudes. Les médecins ordinaires traitent cette maladie par les saignées, les drastiques, le mercure, l'opium, la térébenthine, le charbon, le camphre et le carvi.

CHOLÉRA - MORBUS.

Les symptômes de cette maladie consistent dans des vomissements et de la diarrhée, des douleurs violentes de l'estomac et des intestins, et l'évacuation fréquente de matières bilieuses. Elle débute par un sentiment de malaise général, surtout dans la région épigastrique, suivi d'évacuations involontaires des matières bilieuses dont nous venons de parler. La cause de cette maladie est un dérangement subit dans l'état du canal intestinal et du foie. La meilleure manière de la combattre est de faire boire largement d'une infusion de menthe poivrée ou d'un café d'avoine fait de la manière suivante : — On

fait rôtir sur une pelle ou dans une casserole une poignée d'avoine jusqu'à ce qu'elle soit brune comme du café torréfié; on l'écrase ensuite pour en faire une boisson, que le malade doit prendre librement. Quand, plus tard, son estomac s'est un peu fortifié, il faut donner une forte infusion de feuilles de framboisier par demi-verre, et dans chaque demi-verre il faut mettre un quart de petite cuillerée de poivre de Cayenne, une quantité égale de myrrhe en poudre, et assez de sucre. Si cela ne produit pas l'effet désiré, il faut donner un émétique de lobélie, puis l'infusion de feuilles de framboisier avec la valériane en poudre et le poivre de Cayenne, telle que nous l'avons déjà décrite. Pour terminer le traitement, on fait prendre un lavement d'infusion de feuilles de fraisier, d'écorce de chêne et de myrrhe. Le traitement prescrit par les facultés se compose de saignées, de vésicatoires, de calomel, opium, craie, carbonate de fer, huile de cajeput et confection aromatique.

CHOLÉRA ASIATIQUE.

Cette maladie formidable, qui naguère répandit l'effroi et l'étonnement parmi les médecins des facultés, qui déjoua tous les efforts faits pour en arrêter le progrès, et qui confondit la sagesse vantée des siècles passés et des temps modernes, commença sa carrière fatale, dans l'année 1817, sur les côtes du Malabar. Peu après elle se montra à Calcutta et dans l'Hindoustan, et fit des ravages terribles parmi les troupes étrangères et indigènes comme parmi les autres habitants de ce climat. Elle sortit plus tard de ces limites, gagna les pays voisins de proche en proche, pour arriver à la fin dans l'Europe, qu'elle remplit de mort et de désolation dans les années 1831 et 1832. Les effets les plus terribles se firent sentir dans les grandes villes et dans les cités; les médecins, ne connaissant pas la nature de la maladie, ne firent que peu de chose contre elle : les efforts

faits par les municipalités et par les corporations hygiéniques pour garantir leurs districts respectifs contre l'arrivée de ce terrible fléau, furent grands, mais inutiles ; il se répandit partout, décimant les populations d'une manière terrible. Les symptômes qui accompagnent cette maladie démontrent clairement que la chaleur est le principe de la vie, que l'équilibre de cette chaleur est la santé, que sa diminution ou son absence est la maladie ou la mort. Selon mon avis, de toutes les maladies qui ont tourmenté l'économie animale, c'est celle-ci qui a le plus mis en défaut l'habileté et l'expérience des médecins. Tous les nostrums du Codex ont été essayés en vain contre elle, et des volumes innombrables, également inutiles, ont été écrits pour essayer d'en préciser la nature et d'en déterminer le traitement convenable. On donnait l'opium et le mercure en quantités énormes, et on appliquait de l'eau bouillante sur le corps dans l'espoir de ramener la chaleur vitale, mais en vain. Un malade est mort de choléra dans la ville de Memphis, aux États-Unis, dont l'estomac ne contenait pas moins de deux mille deux cents grains de calomel ou protochlorure de mercure qui lui avait été administré par un savant médecin des facultés. Pendant que cette épidémie exerçait ses ravages, les consultations entre eux, de ces médecins soi-disant savants, furent très-nombreuses. Ils firent de grands efforts pour découvrir un remède contre le mal ; mais ces efforts furent inutiles, et cela parce qu'ils ne sont jamais parvenus à comprendre la nature de la maladie qu'ils cherchaient à guérir. Dans les années 1831 et 1832 j'eus une belle occasion de me convaincre de la supériorité du traitement végétal ou botanique de cette maladie sur tout autre. Je découvris combien il est nécessaire de connaître la nature dans toutes ses opérations, et d'avoir constamment à l'esprit la structure admirable de l'économie animale. Quand cette maladie faisait des ravages dans les états méridionaux et sep-

tentrionaux de l'Amérique, je me suis convaincu que rien n'était plus facile que de la guérir. Je commençais par examiner les symptômes de la maladie, qui sont les suivants : légère douleur dans la région du nombril, avec des évacuations alvines abondantes qui prennent bientôt l'apparence blanchâtre d'eau de riz ; tout cela est suivi de frissons et d'une sueur froide et visqueuse qui couvre toute la surface du corps ; à ces symptômes succèdent des vomissements, une prostration complète des forces, et un aspect cadavéreux de la face. La marche de la maladie est si rapide que le malade, au bout de trois ou quatre heures, est méconnaissable, même pour ses amis les plus intimes. Les pieds et les mains se refroidissent, se rident et prennent une teinte livide : le pouls cesse de se faire sentir, et le cœur ne dirige plus le courant de la vie ; les fluides du corps se concentrent sur les intestins, les poumons ne se dilatent plus et la vie s'éteint pour toujours.

Quelle que soit la cause de cette maladie, que ce soit une matière contagieuse endémique ou épidémique, une vapeur miasmatique qui sature l'air, ou toute autre, il y a une chose de positif, c'est que dans le début de la maladie, il y a une subite diminution de cette chaleur qui forme le principe vital du corps. Comme nous l'avons déjà dit, le corps du malade devient aussi froid et aussi gluant qu'un cadavre. Il est donc évident que la meilleure manière de guérir cette terrible affection, c'est de restituer au corps la chaleur qu'il perd, et cela aussi promptement que possible ; car aucun remède ne conviendra, à moins qu'il n'agisse d'accord avec les lois de la nature, avec celles qui régissent les fonctions de l'économie animale. La raison par laquelle les médicaments donnés par les médecins ne guérissent pas le choléra asiatique, est que ceux-ci sont de nature froide et délétère ; on a donné même de la glace aux malades, et dans les climats chauds ce remède a souvent causé une mort instantanée. Nous avons déjà dit que les mé-

decins de nos facultés ne savent pas guérir le choléra, parce qu'ils ne comprennent pas la pathologie de cette maladie, et pour prouver la vérité de cette assertion, je prie le lecteur de vouloir bien lire le passage suivant qui se trouve dans le *Dictionnaire médical* de Hooper, à la page 385 : — « En voyant l'obscurité qui règne sur les » causes et la pathologie de cette affection, c'est-à-dire du » choléra, on ne peut espérer trouver beaucoup d'accord » parmi les praticiens sur les moyens de traitement qu'il » faut lui opposer, ni beaucoup de succès contre le mal. » Kennedy, Orton, Bell, Roche, Christie, Caspar, Stephens et autres, qui ont écrit sur ce sujet, diffèrent grandement en opinion, à l'égard des causes et du traitement de cette maladie. Hooper, en parlant de ces auteurs, dit qu'ils ont écrit avec tant d'amertume et tant de rancune les uns contre les autres qu'il est impossible d'arriver à la vérité. Le choléra, sans doute, doit son origine à des causes qui existent dans l'atmosphère et qui exercent une influence dont l'effet est senti plus ou moins par tous les membres de la population. Pourtant où ces causes se montrent, leur effet premier est de diminuer la chaleur vitale en attaquant le canal intestinal et le foie, et de rendre ces organes inertes.

Quant au traitement de cette maladie, voici le meilleur qu'on puisse employer : — On entoure aussitôt le malade d'une couverture de laine pour le garantir contre l'effet de l'air ; on le met ensuite dans un bain de vapeur aussi chaud que possible, et on lui donne en même temps une forte infusion de feuilles de framboisier, d'écorce de chêne et de poivre de Cayenne. Il faut aussi user de tous ses efforts pour rendre la chaleur et l'animation aux extrémités du corps ; il faut chercher à rétablir l'équilibre de la vitalité dans toutes les parties de l'économie, et en troisième lieu, il faut essayer de mettre un terme aux décharges aqueuses qui se font par le canal intestinal. Pour cela, il faut donner nos médicaments au malade, abondamment et avec

persévérance, et ne cesser de l'entourer de soins jusqu'à ce que tous les effets dont nous venons de parler aient été produits. Aussitôt que le malade commence à reprendre de la chaleur, on lui donne un émétique de lobélie qu'on doit répéter toutes les deux heures. On lui donne également un lavement formé d'une décoction d'écorce de chêne ou de tormentille, dans laquelle on fait infuser un peu de poivre de Cayenne, de lobélie et de racine de valériane en poudre. Quand l'appétit commence à lui revenir, on donne au malade une bouillie faite de la manière suivante : — Prenez une poignée de farine de froment, faites-la chauffer dans une casserole de manière à la brunir; faites chauffer ensuite un demi-litre de lait dans lequel on met la moitié d'une grande cuillerée de sel de cuisine : au moment où le lait commence à bouillir, on y ajoute la farine graduellement, et en ayant soin de le remuer avec une cuillère, de sorte qu'il n'y ait pas de grumeaux. On laisse bouillir pendant trois ou quatre minutes, on sucre bien la bouillie, et on en donne au malade trois grandes cuillerées de temps en temps. Cette manière de traiter le choléra a sauvé bien des individus qui étaient sur le point de mourir. Cette terrible épidémie, qui a rempli l'Europe de deuil et de désolation, aurait pu être arrêtée dans sa marche si l'ignorance des médecins des facultés n'était pas venue pour accroître le mal. Dès l'invasion de cette maladie, un frisson et un sentiment de froid général s'empare du malade, et, malgré cela, les médecins, au lieu de combattre ce premier symptôme, ne font qu'augmenter son intensité. Ils ont recours à l'emploi des saignées, du mercure, de l'antimoine, du nitrate de potasse et même de la glace. J'admets qu'ils ont fait de leur mieux pour guérir la maladie, selon les idées qu'ils s'en sont formées; mais les tristes résultats de leur pratique nous montrent combien le traitement employé par eux a été fondé sur l'erreur. Quelques-uns de nos lecteurs me diront :—En voilà assez sur le

sujet de cette maladie. Mais je leur demande de se souvenir des amis tendres et des parents affectueux qui leur ont été enlevés par cette cruelle maladie ; de se souvenir du temps où nos cimetières regorgèrent des victimes si inopinément emportées par ce terrible fléau , et dont la plupart auraient pu être sauvées si les médecins avaient compris la nature de la maladie et les moyens de traitement qu'il fallait lui opposer. Je n'ai jamais perdu un malade par le choléra quand j'eus le bonheur d'être appelé à temps, car le traitement que j'ai déjà décrit me mit toujours à même de rendre à la santé les personnes confiées à mes soins. On ne peut s'impressionner trop des détails que j'ai donnés dans ce chapitre sur le choléra et sur les moyens de le guérir.

DIARRHÉE OU DÉVOIEMENT.

Cette maladie affecte les organes de la digestion ; elle peut être produite par plusieurs causes qui ont toutes pour effet d'irriter le canal intestinal. Cette affection est rarement accompagnée de fièvre ; les enfants se la donnent en se surchargeant l'estomac de fruits dans la saison chaude, et chez les adultes, elle est produite par des habitudes d'intempérance. Voici comment on doit agir contre cette affection :— On donne une forte infusion de feuilles de framboisier, et on fait prendre en même temps quatre grandes cuillerées par jour du sirop que je vais décrire : — Prenez gingembre, quinquina, cannelle et rhubarbe en poudre, de chaque un quart d'once : faites bouillir le tout dans un litre d'eau ; passez et ajoutez une demi-livre de sucre blanc. On donne aussi avec avantage un lavement astringent pour hâter la guérison. Les médecins ordinaires traitent cette maladie au moyen des substances suivantes : Opium, rhubarbe, craie et magnésie.

DYSSENTERIE OU FLUX SANGUINOLENT.

Cette maladie a pour caractère principal une vive irri-

tation du canal intestinal, accompagnée de selles glaireuses et sanguinolentes. A cause de son apparition sous forme épidémique dans les camps, les prisons et les grandes villes, elle a été considérée comme une maladie contagieuse ; dans les climats chauds et dans les grands centres de population elle exerce quelquefois des ravages considérables. Les causes auxquelles cette maladie peut être attribuée sont les changements subits de température, quand à un état froid et humide de l'atmosphère il succède un haut degré de chaleur et de sécheresse ; ces changements ont pour effet de faire cesser la transpiration cutanée et de diriger les fluides du corps sur le canal intestinal. Une autre des causes auxquelles cette maladie est due est l'usage d'aliments crus et indigestes, de fruits verts et autres substances impropres à l'entretien de la santé. L'incapacité des médecins dans le traitement de cette maladie s'est démontrée assez souvent pour que cette affection jette une vive alarme dans le sein des populations. Ses symptômes sont des douleurs d'entrailles violentes, des besoins continuels d'aller à la selle, et l'évacuation de matières glaireuses et sanguinolentes peu abondantes et qui, selon que la maladie avance, peuvent n'être que du sang pur. Depuis plusieurs années je n'emploie contre cette maladie qu'une infusion de feuilles de framboisier, d'écorce de chêne et autres substances toniques et stimulantes. Quand je résidais en Amérique, un voyageur qui était très-sujet à cette maladie me demanda ce que je lui conseillerais de prendre comme remède contre elle. Je lui répondis que, comme voyageur, et étant obligé d'être toujours en route, la meilleure chose qu'il pourrait prendre, ce serait du poivre de Cayenne. Atteint de cette maladie peu de temps après dans une auberge où il s'était arrêté, cet homme envoya chercher une demi-once du poivre que je lui avais indiqué ; il fit faire en même temps un demi-litre de bouillon composé de farine et de lait, et y mit la demi-once *entière* de poivre

de Cayenne. Il eut à peine avalé ce mélange, qu'il se trouva complètement guéri, et deux ans après il est venu me dire que depuis lors sa maladie n'était jamais revenue ; de plus, il ajouta qu'il avait fait prendre le même remède à plusieurs personnes atteintes de dyssenterie, et qu'il n'avait jamais manqué de produire une cure. Pour les enfants atteints de dyssenterie il faut donner une infusion de feuilles de framboisier bien sucrée, ou bien une décoction des substances suivantes : — Feuilles de framboisier, racine de gingembre, semences de bardane, gomme myrrhe et sucre. On fait boire largement de cette décoction jusqu'à ce que le flux dyssentérique cesse d'avoir lieu : il faut avoir soin de tenir le malade chaudement, et même de mettre à ses pieds une brique chauffée et entourée d'un linge mouillé de vinaigre. Voici les substances employées par les médecins contre cette affection pénible : les sels de soude, le séné, la manne, la magnésie, l'huile de ricin, l'antimoine, le mercure et les saignées.

HÉMORRHOÏDES OU TUMEURS HÉMORRHOÏDALES.

Cette affection est très-pénible et quelquefois difficile à guérir, mais elle n'est pas dangereuse. Elle affecte l'extrémité inférieure du canal intestinal, où elle se présente sous la forme de tumeurs qui peuvent être isolées ou agglomérées et en grappes. Ces tumeurs saignent quelquefois quand on fait des efforts pour aller à la selle, et elles prennent dans ce cas le nom d'hémorrhoides saignantes. Cette maladie est due à une constipation habituelle, et afflige souvent les personnes qui se livrent ordinairement à des excès de table, à l'usage trop fréquent de liqueurs vineuses et alcooliques, celles qui mènent une vie trop sédentaire ou qui abusent de purgatifs drastiques. J'ai connu beaucoup d'individus qui ont contracté des hémorrhoides à la suite de fièvres rhumatismales et autres,

en conséquence des médicaments qu'on a employés pour guérir ces maladies, médicaments qui ont réussi à altérer la constitution en viciant les fluides du corps. Les journaux politiques annoncent des remèdes innombrables contre les hémorroïdes, et nous vantent les cures produites par les pilules, pommades, onguents et lotions anti-hémorroïdaux des industriels qui les annoncent, et qui seuls retirent des avantages de ces compositions. Les meilleures applications extérieures peuvent donner un moment de soulagement, mais elles ne peuvent pas guérir : la guérison de ce mal ne peut être obtenue qu'en détruisant la cause à laquelle il est dû. Voici ce qu'il faut faire pour obtenir la cure des hémorroïdes : — On donne une infusion d'écorce de peuplier, et, s'il est nécessaire, un cathartique plus fort, tel que la rhubarbe ou le lin cathartique, pour détruire la constipation, et quand la liberté du ventre est établie, on graisse les tumeurs hémorroïdales avec la pommade suivante : — Prenez des fleurs de millefeuille, des feuilles de framboisier et de lobélie, parties égales. Mettez-les dans une casserole avec une quantité suffisante de graisse de porc ; faites bouillir le tout lentement pendant une heure, et passez à travers un morceau de toile ou de flanelle. Les médecins des écoles se servent d'alun, d'opium, de jalap, de plomb, de potasse, de zinc, et quelquefois de la lancette pour dégorgé les tumeurs.

CHAPITRE XXIV.

ÉPISTAXIS OU SAIGNEMENT DU NEZ.

La surface intérieure des narines est doublée d'un réseau de vaisseaux sanguins très-petits, sur lequel est étendue une membrane muqueuse dite pituitaire. La nature fragile de

ces vaisseaux fait qu'ils se rompent facilement dans les congestions de sang qui se font vers la tête. Quand la personne est jeune, l'épistaxis n'est pas considérée comme une maladie, à moins que la perte de sang ne soit très-considérable. A tout âge, cependant, l'écoulement peut être assez abondant et assez constant pour mettre les jours du malade en danger. Pour remédier à cet inconvénient, les médecins des écoles cherchent à porter un obstacle mécanique à l'écoulement du sang : on fait passer une ficelle par les narines dans la bouche ; on attache à l'extrémité qui arrive dans la bouche un morceau d'éponge de liège ou de charpie. On tire vers soi le bout de la ficelle qui pend hors de la narine, de manière que le tampon pénètre dans l'ouverture postérieure de la narine pour s'appliquer contre les vaisseaux rompus et arrête l'effusion de sang. Plusieurs cas de cette nature sont tombés sous mon observation, et une description détaillée de quelques-uns d'entre eux montrera à mes lecteurs la cause de cette maladie et le meilleur moyen de la guérir. Dans l'année 1830, on me fit venir au milieu de la nuit pour voir un homme qui saignait du nez depuis plusieurs heures. Je trouvai l'appartement qu'il habitait froid, et le parquet en était littéralement couvert de sang. Les personnes qui l'entouraient m'assurèrent que cette hémorrhagie étaient venue spontanément et sans être provoquée par aucune cause appréciable. Le sang coulait d'un jet continu qui avait l'épaisseur d'une plume d'oie. Je fis chauffer immédiatement un peu d'eau au moyen d'une lampe à esprit-de-vin, et je mis dedans une petite cuillerée de poivre de Cayenne et du sucre. Le malade, par ma direction, se pressa les narines avec les doigts, et avala d'un trait la potion poivrée que je lui avais préparée. Celle-ci ne fut pas plus d'une minute dans l'estomac que l'épistaxis s'arrêta complètement, bien que le malade n'eût pas perdu moins de deux litres de sang. Dans ce cas, il est évident

qu'il y eut une congestion de sang vers la tête ; mais une fois que la potion poivrée eut eu le temps de stimuler l'estomac, une réaction se fit dans l'économie, et le sang, au lieu de se porter vers la tête, se dirigea vers la partie inférieure du corps, et permit à la membrane pituitaire de reprendre son état normal.

Un autre cas de cette maladie s'est présenté à mon observation dans les circonstances suivantes : — Un jeune homme qui venait d'arriver de la campagne, se vit attaqué par quelques ivrognes qui le jetèrent par terre, et le maltraitèrent de leurs poings et de leurs pieds de manière à lui fracturer le cartilage du nez et les vaisseaux qui y sont attachés. Le malade fut de suite transporté à une maison et entouré de quatre médecins, qui firent tous leurs efforts pour arrêter l'effusion du sang, mais en vain. On envoya me chercher en toute hâte ; mais, retenu comme je l'étais par un cas d'accouchement, je fus obligé d'y envoyer mon assistant, en lui disant de rétablir l'équilibre de la circulation chez le malade. Arrivé à la maison désignée, il trouva le patient dans un état déplorable et perdant une quantité énorme de sang. Il se hâta de lui faire prendre une infusion chaude de feuilles de framboisier bien sucrée et chargée de poivre de Cayenne : il fit mettre en même temps une brique chaude à ses pieds et deux autres à ses côtés. Au bout de cinq minutes, le sang avait cessé de couler par le nez : le malade continua de prendre la médecine pendant la nuit, et le lendemain de bonne heure il put être transporté dans un hôpital. J'y allai le voir quelques jours après, et le pauvre malade me remercia, les larmes aux yeux, de lui avoir sauvé l'existence. Dans les hémorrhagies nasales, comme dans les autres, les médecins des facultés ont pour habitude de saigner le malade au bras, au pied, etc. Cela cependant n'attaque que l'effet et non la cause ; car, quand le sang presse trop librement sur une partie quelconque, sa quantité diminue dans

toutes les autres parties du corps, et la chose la plus nécessaire à faire est de rétablir la balance de la circulation, ce qui ne peut pas être accompli par la phlébotomie seule. Il faut toujours chercher à aider la nature, et les saignées ne font qu'affaiblir et débilitier le système ; elles sont par conséquent très-nuisibles, et doivent être complètement abandonnées. Le général Washington avait pour maxime : « Sauvez la vie ; » la mienne est : « Sauvez le sang ; » car, à moins que l'économie animale ne contienne la quantité requise de ce fluide important, la vie ne peut être longtemps soutenue. Outre les saignées, les médecins des facultés emploient, pour combattre les hémorrhagies nasales, le nitrate d'argent, les sulfates de cuivre et de zinc, l'acide sulfurique, la teinture d'opium, l'alun et les préparations de plomb.

PALPITATIONS DU COEUR.

On a beaucoup dit et écrit sur ce sujet. Les opinions les plus erronées sont entretenues par une foule de praticiens à cet égard ; je chercherai ici à en détruire quelques-unes. Je suis convaincu que les neuf dixièmes des cas qu'on traite comme palpitations, ne sont que des affections sympathiques telles qu'on en éprouve à la suite de toute excitation morale. Le cœur, il est vrai, peut être affecté d'un élargissement des ventricules, d'une contraction anormale de ses parois, d'une ossification des valvules ou des parois de l'aorte. Mais des cas de cette espèce ne peuvent être guéris par les poisons des médecins, pas plus que par les remèdes botaniques que je recommande dans ce livre.

Plusieurs cas de palpitation ont été guéris en même temps que la dyspepsie dont les malades étaient aussi atteints, et qui en était la cause réelle. Mon avis est donc de traiter la maladie connue sous le nom de palpitations

comme on traiterait une atteinte d'indigestion ou de dyspepsie, maladie dont j'ai déjà décrit les moyens de guérison. En tous cas, il faut s'abstenir d'avoir recours aux sétons et aux vésicatoires des médecins, et essayer de tout son pouvoir pour établir la régularité de la circulation du fluide sanguin.

CATARRHE OU BRONCHITE.

Cette maladie a pour symptôme principal une supersécrétion du mucus dans le larynx, la trachée et les bronches. La matière excrétée après un certain laps de temps, acquiert des propriétés excessivement désagréables. Cette maladie est produite par le froid; et le seul danger qui l'accompagne est que, quand on la néglige, elle peut se changer en phthisie pulmonaire. Dans les premiers temps d'une bronchite ou gros rhume, il faut prendre, en se couchant, une forte infusion de millefeuille, sucrée de miel, et chargée d'une petite cuillerée de poivre de Cayenne. Si cela ne guérit pas la maladie, il faut donner un émétique de lobélie, et un ou deux bains de vapeur, de la manière déjà indiquée. — Les médecins ordinaires traitent cette maladie par l'opium, la digitale, la scille et la myrrhe.

CÉPHALALGIE OU MAL DE TÊTE.

Cette maladie est le plus souvent sympathique; elle est produite par des coups ou bien par une irritation des organes digestifs due à des excès de table, à l'abus des liqueurs fortes, à une vie trop sédentaire, etc. Mais elle est encore plus souvent engendrée par des études prolongées, par des fatigues de l'esprit, et autres choses semblables qui ont une tendance à affaiblir l'économie et à ruiner la santé générale du corps.

Pour guérir la céphalalgie, il faut commencer par donner des médicaments laxatifs, surtout s'il y a constipa-

tion, ce qui est le cas le plus ordinaire. La composition suivante est très-propre à remplir cet objet : — Faites une forte infusion d'écorce de peuplier et d'une petite quantité de lin cathartique, et buvez-la par verrées dans la journée; ou bien faites une décoction d'écorce d'épine-vinette, d'aigremoine, de rhubarbe et de racine de gingembre, une demi-once de chaque. A un litre de cette décoction ajoutez une cuillerée de poivre de Cayenne, et prenez-en un quart de verre trois ou quatre fois par jour. Lorsqu'il existe des nausées, il est prudent de prendre un émétique de lobélie afin de bien nettoyer l'estomac. Il faut éviter de manger tard, et surtout de manger de la viande avant de se coucher. Un régime de vie et un exercice régulier sont peut-être le meilleur moyen de se débarrasser de cette pénible affection. — Le traitement prescrit par les écoles est l'application des sangsues aux tempes, les vésicatoires, les sétons, les cautères, l'arsenic, la belladone, etc. Le docteur Thomas conseille de saigner le malade à la veine jugulaire du côté de la tête qui est le plus affecté, comme si le sang ne faisait par le tour de l'économie animale toutes les sept minutes!

CHAPITRE XXV.

INFLAMMATION OU PHLOGOSE.

Le premier de ces mots vient du latin *inflammo*, je mets le feu à. Rien n'a été plus fatal que les erreurs et le désaccord des médecins sur la nature de cette affection. Ils ont pris l'effet pour la cause; dans leur manière de traiter l'inflammation, ils ont recours à des moyens qui sont capables de détériorer la constitution la plus saine. Au moindre signe de cette affection, ils se hâtent d'extraire

du sang. J'ai déjà dit que le mot inflammation veut dire *mettre le feu à*, et le docteur Dickson, dans son livre qui a pour titre : *Les Erreurs des médecins*, demande avec raison, qui a jamais vu une partie du corps mise en feu ou enflammée ? Cependant quand un malade souffre de l'affection dont nous parlons, les moyens déplétifs les plus actifs sont mis en jeu pour l'éteindre, précisément comme les pompiers dirigent leurs colonnes d'eau pour éteindre les flammes d'un incendie. De plus, semblables à ces derniers qui, quand ils ne réussissent pas à éteindre le feu, font crouler le bâtiment, les médecins, quand ils ne réussissent pas à éteindre l'inflammation, continuent à saigner et à purger le malade de manière à ruiner complètement sa constitution. Quelle est donc, on peut demander, la nature de l'inflammation ? Elle n'est autre chose qu'une concentration de la chaleur animale dans une partie du corps qui est le siège d'une obstruction. Quelle en est la cause ? Demandez au malade, et il vous répondra presque constamment que c'est une exposition du corps ou d'une partie du corps à un air trop froid ; il ne vous dira jamais qu'on a mis le feu à aucun de ses organes. La vérité est que le froid ayant affecté un organe peut-être affaibli d'avance, il commence à exécuter ses fonctions d'une manière imparfaite, car les capillaires qui auraient dû laisser passer librement les fluides se rétrécissent et deviennent plus petites ; les fibres qui les entourent souffrent par sympathie avec eux, et l'organe devient le siège d'une obstruction. La nature, dans ses efforts pour se débarrasser de cette obstruction, y concentre une quantité extraordinaire de chaleur vitale et produit le phénomène auquel on donne le nom d'*inflammation*.

Nous avons déjà dit que les médecins des facultés cherchent à combattre l'effet et non pas la cause. Dans le cas dont nous parlons, la cause, c'est le froid ; et l'effet, c'est la perte de l'équilibre, de la circulation et de la chaleur vitale. Pour

preuve de cette assertion, nous n'avons qu'à mentionner les faits suivants. Dans l'inflammation, quelques parties du corps sont très-chaudes, et malgré cela, des sensations de froid et des frissons parcourent de temps en temps toute l'économie de l'individu malade. Cette vérité est si connue qu'il est inutile d'insister. Quelque violente que soit la maladie locale, on soulage toujours le malade en le jetant dans une forte transpiration; on le soulage aussi en couvrant la partie affectée de cataplasmes et de fomentations chaudes. Si les médecins des facultés se formaient une idée de la nature de cette maladie, on ne les verrait pas dépouiller le corps du fluide vital ni de sa chaleur normale au moyen des sangsues, de la lancette, et par l'usage du froid et de poisons mortels.

ÉRYSIPELE OU FEU DE SAINT-ANTOINE.

Quand cette affection atteint la tête et la face, elle s'accompagne d'assoupissements et quelquefois de délire. Elle est produite par des changements subits de température, et par un air trop froid, qui a pour objet de fermer les bouches excrétales de la peau et d'empêcher la fonction de la transpiration. Cette maladie est souvent la suite d'une administration imprudente de sels mercuriaux. Le docteur Thomas admet cette dernière cause; car il dit que l'exposition du corps au froid pendant la durée d'un traitement mercuriel amène souvent l'érysipèle. Cette maladie est presque toujours annoncée par des frissons et des sensations alternatives de froid et de chaud avec de la fièvre. Cullen la range dans les *pyrexies* ou maladies fébriles. En parlant au nom des facultés, ce médecin dit que l'érysipèle dépend d'une matière qui est engendrée dans le sang. Après avoir émis cette opinion, il entre dans une longue description des phénomènes qui se voient dans cette maladie, description qui ne nous apprend pas le moins du

monde comment il faut s'y prendre pour en opérer la guérison.

Nous avons déjà dit que les effets ne sont pas les causes ; et dans la maladie dont nous parlons les médecins des facultés ne voient que les premiers, et ne dirigent leurs moyens de traitement que contre eux. Cette maladie est due à des changements subits de l'atmosphère qui ouvrent tous les pores de la peau par un excès de chaleur, pour les renfermer trop brusquement par l'excès de froid qui lui succède. Cela constaté, il s'agit (quand la maladie revient périodiquement, comme c'est souvent le cas) de faire une grande attention à l'état des organes digestifs, qui sont souvent dérangés dans leurs fonctions par l'effet de cette maladie. Voici la manière dont il faut traiter le malade atteint d'érysipèle : — On lui donne pendant quelques jours une décoction de millefeuille, de feuilles de framboisier, d'écorce de peuplier et de poivre de Cayenne ; on lui donne plus tard un émétique de lobélie ; et après que ce dernier a produit son effet, on place le malade dans un bain de vapeur, en épongeant en même temps toute la surface du corps avec du vinaigre. Il faut rendre le bain aussi chaud que le malade puisse le supporter, pour le mettre plus tard au lit, et le garantir contre l'effet du froid jusqu'à la disparition complète de la maladie. Par ces moyens la convalescence ne tardera pas à s'établir. Les médecins ordinaires traitent cette maladie au moyen des saignées, des vésicatoires, du camphre, de l'ammoniaque, de l'antimoine et du mercure.

ENCÉPHALITE OU INFLAMMATION DU CERVEAU.

Toute congestion de sang vers la tête est souvent prise pour cette maladie. Des victimes nombreuses ont été faites par les médecins des facultés, et ont été précipitées prématurément dans le tombeau parce que ces derniers ont

pris pour une inflammation du cerveau ce qui n'était autre chose qu'une obstruction du canal intestinal. Plus d'une mère a vu anéantir ses espérances par un médecin ignorant qui s'est trompé sur la nature de l'affection dont son enfant chéri était atteint, et tous les jours on voit tuer des petits malades par le système déplétif mis en pratique pour les guérir.

Le docteur Thomas dit que cette maladie est quelquefois *idiopathique*, c'est-à-dire indépendante de toute autre affection. Il ajoute que les causes qui donnent naissance à l'encéphalite idiopathique sont celles qui stimulent directement les membranes ou la substance du cerveau, ou qui augmentent l'impulsion du sang vers la tête. Il énumère ensuite les causes ci-dessous : — les accès de colère, les études intenses, les excès vénériens, les exercices violents du corps, les coups et les chutes sur la tête, les fractures du crâne, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, le défaut d'évacuations habituelles, telles que le lait, la menstruation, etc.

J'ai donné mes soins à un grand nombre de personnes atteintes d'encéphalite, et il m'est arrivé de guérir beaucoup de malades qui avaient été abandonnés par les médecins ordinaires. Dans cette maladie il ne faut jamais faire autre chose à la tête du malade que de la baigner avec de l'eau vinaigrée. Toute l'attention doit être donnée à la surface cutanée et à la circulation. Il faut toujours chercher à provoquer une transpiration abondante : quand on y réussit, on ne manque jamais de soulager le cerveau, car on dissipe les fluides qui s'étaient accumulés sur le cerveau, et dont la pression sur cet organe était la cause réelle du mal.

Les enfants, au moment de la dentition, et alors qu'ils souffrent des autres maladies qui tourmentent le jeune âge et que nous avons déjà décrites, sont très-exposés aux inflammations du cerveau. Pour combattre la maladie dont

ons, je donne une infusion de pouliot et de racine de gingembre, en y ajoutant une certaine quantité de racine de valériane. Quand la maladie atteint un adulte, je donne en outre une cuillerée de poivre de Cayenne; je fais prendre quelques émétiques de lobélie, en ayant soin pendant tout le temps du traitement de tenir les pieds du malade chauds et la tête aussi froide que possible.

Mes lecteurs se souviendront qu'au commencement de ce chapitre j'ai employé le mot *torture* pour qualifier le traitement employé par la faculté contre cette maladie. Tous ceux qui ont suivi un cas de cette maladie traitée par les médecins ordinaires me feront la justice d'avouer que j'ai bien employé le mot. Ceux qui ne partagent pas cette idée feront bien de parcourir le paragraphe suivant, où seront détaillés les moyens de guérison mis en usage par les adeptes des écoles. — « Il faut saigner abondamment, disent ces Esculapes. Il faut prendre au moins trente ou quarante onces de sang à chaque saignée, » dit le docteur Thomas; et si le malade s'affaiblit trop en même temps que l'inflammation locale persiste, on doit mettre de côté la lancette pour appliquer plusieurs sangsues aux deux tempes du malade. » N'est-ce pas là de la torture? Quelle est la constitution qui pourrait survivre à un pareil traitement? Extraire jusqu'à deux et même trois livres de sang à une seule saignée! Faire de plus des applications répétées de sangsues! Ajoutez que cette torture de la constitution n'est nullement nécessaire, et ne peut être regardée que comme un meurtre. Quand on voit les médecins se jouer de cette manière de la vie de leurs malades, on ne peut s'étonner d'entendre dire au docteur Thomas que cette maladie doit être regardée comme alarmante et dangereuse. Outre les saignées et les sangsues dont nous venons de parler, les médecins se servent, pour cette affection, de vésicatoires qui couvrent toute la tête et quelquefois la poitrine, de ventouses sèches et scarifiées,

de mercure, de digitale, de coloquinte, de jalap, de camphre, d'antimoine et d'ammoniaque.

OPHTHALMIE OU INFLAMMATION DE L'OEIL.

Les médecins des facultés disent qu'il y a deux formes de cette maladie : pour ma part, je crois qu'il n'y en a qu'une seule, et celle-ci est guérissable dans son état le plus dangereux quand on la combat par des moyens convenables. L'objet que je me propose en écrivant ce livre, c'est de simplifier autant que possible la science médicale, de manière que mes lecteurs puissent comprendre la pathologie des maladies, et puissent les traiter d'une manière convenable, quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent. L'ophtalmie ou inflammation des yeux peut être attribuée à plusieurs causes, telles que le contact d'objets extérieurs, coups, blessures, contusions, etc. ; des grains de sable ou de poussière qui pénètrent sous les sourcils, les courants d'eau froide, les gaz irritants peuvent aussi enflammer ces organes ; les abus de liqueurs alcooliques et les mauvais traitements des scrofules, de la syphilis, en sont souvent les causes. — Une fois que la maladie est produite, il faut se hâter de mettre les yeux du malade à l'abri des causes qui ont produit la maladie, et il faut en même temps ne pas les exposer à une trop grande lumière. On voit souvent des ophtalmies très-violentes se montrer chez les personnes qui travaillent dans les grandes fabriques, et comme on néglige souvent de les soigner d'une manière suivie, ou comme on traite l'ophtalmie d'une manière vicieuse, il s'ensuit que des taches et des taies se forment sur l'œil. L'opacité complète de la cornée transparente et la contraction permanente de la pupille est souvent le résultat de ce manque de soin. Pour ma part, j'ai eu beaucoup de succès dans le traitement de cette maladie, et bien que les limites que je me suis imposées soient restreintes,

je citerai quelques cas remarquables de cette affection que j'ai soignés, pour montrer à mes lecteurs ma manière d'agir contre elle, et les résultats que j'ai obtenus.

En 1831, un monsieur, qui avait souffert de ce mal. depuis dix-huit mois, est venu se livrer à mes soins. J'avais alors un établissement sanitaire, une infirmerie particulière, pour recevoir ceux qui désiraient, pendant leur traitement, rester entièrement sous mon observation. Ce monsieur se mit pensionnaire chez moi. Depuis trois mois auparavant, sa maladie s'était tellement aggravée, qu'il tomba dans une obscurité complète. Il avait quitté sa résidence ordinaire pour subir une opération qu'un oculiste devait lui faire; mais heureusement il rencontra sur sa route un ami qui le persuada de venir me consulter avant de courir les chances d'une opération. Je n'oublierai jamais son apparence maigre et pâle; mais je n'en fus nullement étonné quand il me raconta les drogues qu'on lui avait fait prendre. On l'avait soumis à une salivation mercurielle; on avait détérioré sa constitution au moyen des saignées, des vésicatoires, des purgatifs et de la diète, et cela sans produire le moindre bon résultat pour sa maladie. Je commençai par lui dire qu'il serait impossible de guérir son ophthalmie avant d'avoir rendu son estomac assez robuste pour bien digérer de bonnes tranches de bœuf et de mouton. Il me dit alors que depuis plus de trois mois il avait vécu de potages maigres, mais qu'il adopterait mon régime avec plaisir et qu'il aurait toute confiance dans ma manière de le traiter. Je commençai par lui donner pendant quelque temps des médicaments amers et toniques, en le soumettant en même temps à l'influence des bains de vapeur. Je lui dis que je ferais quelque chose à ses yeux, que je n'en opérerais qu'un seul à la fois, que je l'en avertirais quelques jours d'avance, et qu'il n'avait rien à craindre à cet égard. L'inflammation des yeux n'étant nullement diminuée, je lui dis, à la fin,

que j'allais y souffler du poivre de Cayenne. Il refusa d'abord de se soumettre à cela; mais enfin, à force de raisonnements, je le fis accepter ma proposition, et j'introduisis, en soufflant dessus, une quantité de ce poivre entre les paupières d'un des organes malades. Il en éprouva pendant quelque temps une douleur très-vive; j'attendis qu'elle fût un peu calmée pour le mettre dans un bain de vapeur. Le lendemain, j'opérai de la même manière l'autre œil, et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Au bout de deux mois après la première opération, le malade quitta ma maison avec une santé robuste et les yeux parfaitement guéris. Voilà une réponse à ceux qui persistent à dire que le poivre de Cayenne est un stimulant irritant. Ces assertions sottes et erronées font le plus grand mal, car elles arrêtent l'esprit de recherches et rendent le public soumis à la volonté de nos docteurs égoïstes. — Voici un autre cas : — En 1844, quand je donnais mes soins aux malades dans les environs de Dewsbury, une dame m'amena son enfant, qui avait une ophthalmie d'une nature excessivement grave. Plusieurs des médecins des facultés avaient donné des soins inutiles au petit malade, et avaient déclaré la maladie incurable. En effet, le cas était très-décourageant, car, depuis plusieurs mois, il lui était impossible de s'apercevoir même de la lumière. Je commençai par donner à l'enfant un médicament purgatif pour l'estomac, composé de centauree, trèfle d'eau, lierre terrestre, aigremoine et séné. Je lui fis alors un collyre pour les yeux avec des feuilles de framboisier, écorce de chêne, myrrhe, et assez de poivre de Cayenne pour couvrir la lame d'un canif. A la troisième visite que la mère me fit, l'enfant commençait à voir, et avait pris assez de force pour faire une demi-lieue à pied. Au bout de deux mois de traitement, la maladie des yeux avait complètement disparu. — Un autre cas, qui se présentait dans la même ville, était celui d'une jeune fille,

agée de onze ans, qui souffrait beaucoup d'une ophthalmie scorbutique. Je poursuivis, à son égard, le même traitement que dans le cas précédent, et bien que les yeux fussent dans un état déplorable, je réussit non-seulement à faire disparaître l'inflammation, mais à rendre à la malade une santé excellente, et cela dans un temps très-court. — Les médecins des facultés traitent cette maladie au moyen de préparations variées, de mercure, de zinc, de cuivre et de plomb, et ils se servent en même temps des cantharides, de jalap, de saignées, de ventouses, de vésicatoires, de cautères et de sétons.

ESQUINANCIE OU MAL DE GORGE.

On donne ces noms à une inflammation des amygdales ou glandes de la gorge. Cette maladie est quelquefois assez intense pour empêcher le malade de parler, et pour rendre la déglutition et la respiration extrêmement difficiles. Semblable en cela à plusieurs autres maladies, celle-ci est produite par des courants d'air froid, des changements brusques de l'atmosphère, des vêtements mouillés, le coucher sur un terrain humide, et plusieurs autres causes semblables, dont le premier effet est de couper court à la transpiration de la peau. Cette douloureuse maladie affecte principalement les adolescents ; et quand on la traite selon les règles prescrites par nos facultés, elle se termine le plus souvent d'une manière fatale, et le malade meurt asphyxié.

Dans l'hiver de l'année 1843, on réclama mes soins pour un cas de cette maladie dans la ville de Leeds. La personne affectée faisait partie de l'orchestre du Cirque, et se trouvait si mal que ses amis et ses parents en furent très-alarmés : elle m'apprit que c'était la neuvième fois que cette pénible maladie l'avait atteinte, que chaque attaque lui durait près de deux mois, et ne lui absorbait pas

moins de six ou sept cents francs. Je commençai son traitement en lui faisant une forte décoction de feuilles de framboisier, d'aigremoine, d'épine-vinette, de lierre terrestre et de marrube, en ajoutant pour chaque demi-litre une petite cuillerée de poivre de Cayenne. Je lui donnai en même temps une pilule laxative, composée de rhubarbe, de valériane, gomme myrrhe et poivre de Cayenne en parties égales. Je lui dis de prendre de la décoction un quart de verre toutes les deux heures, d'avaler deux des pilules la nuit en se couchant, de mettre à ses pieds une brique chaude, enveloppée d'un linge mouillé de vinaigre, et de mettre autour de son cou une ceinture de flanelle. Le lendemain même le malade alla beaucoup mieux, et deux jours après il retourna au Cirque pour remplir les devoirs de sa profession, son mal de gorge ayant complètement disparu. Il serait inutile de dire combien le malade m'était reconnaissant de cette guérison expéditive : il me dit qu'en cas d'une autre attaque de cette affection, il ne manquerait pas de m'écrire, dans quelque partie du monde qu'il pût se trouver. Je lui dis qu'il pouvait être parfaitement tranquille à cet égard, que sa maladie ne reviendrait pas, s'il voulait bien suivre mon avis et soigner sa santé en général. Il y a maintenant plusieurs années de cela, il ne m'a pas encore écrit, et je suis convaincu que son mal de gorge n'est jamais revenu. Les médicaments que je lui fis prendre étaient très-propres à empêcher le retour de la maladie dont il avait été si souvent affligé ; car, comme ils agissent d'accord avec les lois de la nature en fortifiant les parties de l'économie qui sont naturellement débiles, le système animal tout entier est mis à l'abri de nouvelles atteintes. Nous parlerons dans le chapitre suivant d'une autre forme de cette maladie, qui est connue, dans les livres des facultés, sous les noms de cynanche maligne, pernicieuse, etc.

CHAPITRE XXVI.

CYNANCHE MALIGNE OU MAL DE GORGE PUTRIDE.

A mon avis cette maladie n'est pas une autre forme, mais seulement un degré plus avancé de celle que nous venons de décrire. On peut toujours la guérir par le traitement indiqué dans la page précédente, pourvu que la maladie ne soit pas assez avancée pour mettre un obstacle à l'administration des médicaments. Je prie mes lecteurs de vouloir bien se souvenir que la chaleur est la vie, que la libre circulation de cet agent dans l'économie constitue la santé, et que sa diminution ou sa perte totale amène la maladie ou la mort. Dans toute maladie locale, il faut d'abord commencer par rétablir l'équilibre de la chaleur et de la circulation dans l'économie animale tout entière, et quand cela est fait, la violence de la maladie locale disparaît de suite. En d'autres termes, nous devons d'abord nous attacher à détruire la cause pour ne nous occuper que plus tard des effets qu'elle a produits. Voici un extrait du livre du docteur Thomas, qui vaut bien la peine d'être cité : « Quand j'étais, dit-il, aux Indes-Occidentales, le mal de » gorge putride fit des ravages terribles parmi les enfants, » et un très-grand nombre d'entre eux furent emportés par » cette maladie, malgré tous les efforts des médecins pour les » sauver. A la fin on découvrit qu'un médicament dont la » base était le poivre de Cayenne produisait des effets miraculeux. Pour préparer ce médicament on faisait infuser » deux grandes cuillerées de ce poivre avec une cuillerée de » sel de cuisine dans une quart de litre d'eau bouillante ; on » y ajoutait une quantité égale de vinaigre chaud. Au bout » d'une heure on passait le mélange à travers un morceau » de toile, et on en donnait au malade deux grandes cuillerées toutes les deux heures. Les effets admirables pro-

» duits par l'emploi de ce gargarisme nous montrent qu'il
» est prudent de donner dans cette affection des aromates
» chauds et des substances antiseptiques dans le dessein
» de purifier les surfaces gangrenées. » (Voir *Pratique moderne de la médecine*, 7^e édition, page 145.)

D'après le passage que je viens de citer, mes lecteurs verront que j'appuie ma théorie sur une grande et savante autorité. Or, si le poivre de Cayenne est si utile dans le fort état d'inflammation qui accompagne le mal de gorge putride, pourquoi, au nom de la vérité, ne devons-nous pas nous en servir avec un succès égal dans les autres affections inflammatoires? Que les savants de nos facultés répondent à cette question. Que nos docteurs de village, qui cherchent à persuader au peuple que le poivre de Cayenne, bien que bon comme condiment, est délétère comme médicament, lisent l'article que je viens de citer; — qu'ils rougissent d'avoir égaré leurs clients, de peur de perdre un monopole qui leur assure la richesse et le luxe aux dépens de la santé et du bonheur des pauvres qu'ils exploitent. Selon le docteur Thomas, « le poivre de Cayenne rendit les plus grands services dans l'année 1785; il sauva la vie à plusieurs de nos semblables, et il surmonta une maladie d'une nature dangereuse et mortelle. » Les vertus de ce poivre ne sont nullement diminuées; ce qu'il fit alors, il peut le faire également aujourd'hui. Je défie les médecins de nos facultés de trouver une substance qui l'égale comme médicament, et je suis convaincu qu'ils ne peuvent le faire. Il agit d'accord avec les lois de l'économie animale; autrement, comment le docteur Thomas aurait-il pu le donner en quantité si grande, et cela dans une maladie si dangereuse? Bien que les médecins des facultés connaissent parfaitement les faits que je viens de citer, ils persistent à traiter la maladie dont nous parlons au moyen des substances suivantes: — Antimoine, acide sulfurique, mercure, cantharides, potasse, acide chlor-

hydrique, quinquina, saignées, vésicatoires et pommades irritantes.

LARYNGITE COUENNEUSE OU CROUP.

Cette maladie a son siège dans la membrane qui double la trachée artère et le larynx. L'air froid agissant sur cette membrane et sur les parties qui ont un rapport immédiat avec elle, provoque la sécrétion d'une matière plastique qui se coagule sur sa surface interne et qui est la cause de la respiration sifflante qui est propre à cette affection. Le sentiment d'oppression et de souffrances qui accompagne cette maladie est terrible, et tout remède qui offre une chance de guérison doit être accueilli avec faveur, d'autant plus que, selon l'aveu des médecins, « peu de praticiens voient guérir cette maladie quand elle se jette sur la trachée et sur les bronches. » C'est de l'ouvrage du docteur Thomas, *Pratique moderne de la médecine*, page 155, que j'extrais cette opinion, et il ajoute dans la page suivante : « D'après les assertions des auteurs, nous serions » portés à croire que le croup est une maladie de longue » durée et facile à guérir. Selon l'un, le mercure, donné » de manière à produire la salivation, fait cesser tous les » symptômes de cette maladie ; un autre vante les bons » effets d'une lotion faite avec l'esprit d'éther ; un troi- » sième place toute sa confiance dans une décoction de » polygala de Virginie, et on peut ajouter que d'autres » prétendent guérir la maladie en tourmentant l'enfant » avec des vésicatoires et des onguents irritants. »

Il n'y a aucune maladie dangereuse contre laquelle j'aie eu plus de succès que celle-ci ; je n'ai jamais perdu un malade atteint de cette affection, quand j'eus le bonheur d'en être averti assez promptement. Voici, au reste, le traitement que j'emploie : — Je donne à l'instant une forte infusion de pouliot et de sauge, et quelquefois, quand la

chose me paraît convenable, une infusion de poivre de Cayenne. Bientôt après je fais prendre une cuillerée moyenne de teinture acide de lobélie, que je répète de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que le malade vomisse librement.

On me fit venir un jour pour visiter un enfant qui avait une attaque violente de croup, et qui, selon le docteur qui le soignait, ne pouvait vivre plus de deux heures. Dans cet état désespéré, je me hâtai d'administrer les médicaments dont je viens de parler, et au bout de dix minutes l'enfant vomit une masse gélatineuse grosse comme un œuf de poule, qui tremblottait dans le vase comme une gelée de viande. Au bout d'une demi-heure l'enfant s'était assez rétabli pour pouvoir manger, et deux jours après la maladie avait complètement disparu. Il faut toujours avoir présents à l'esprit les soins qu'il faut donner aux organes digestifs, la nécessité qu'il y a d'entretenir la transpiration cutanée et de renouveler de temps en temps l'air de la chambre où couche le malade. Les médecins des facultés traitent cette maladie, comme je l'ai déjà dit, au moyen de saignées locales et générales, de vésicatoires, de sinapismes, de digitale, de mercure, opium, antimoine, jalap, ipécacuanha et scille.

PLEURÉSIE OU FLUXION DE POITRINE.

Cette maladie est une inflammation de la membrane séreuse qui revêt les poumons et la cavité du thorax. Ses symptômes sont une douleur aiguë du côté de la poitrine, accompagnée de fièvre, d'une respiration précipitée, et d'un pouls vif et dur. Comme la plupart des maladies aiguës et inflammatoires, elle est produite par le froid et par les changements brusques de température; elle attaque tous les âges et même les personnes les plus fortes et les plus vigoureuses. Cette maladie débute par un point de

côté, accompagné de frissons et des alternatives de froid et de chaud. Quand on n'y apporte pas attention de bonne heure, elle peut se changer en phthisie tuberculeuse, car les poumons s'en affectent facilement quand elle dure un certain temps. J'ai eu occasion d'observer plusieurs fois des personnes qui ont échappé aux premières attaques de cette maladie, mais dont la santé générale a été ruinée par le fait des médicaments employés pour la guérir.

Dans la pleurésie, dit le docteur Thomas, notre première attention doit être dirigée à vaincre l'inflammation locale. Et pour effectuer cela, il conseille des saignées si abondantes, qu'on croirait qu'il s'attaque autant à la vie du malade qu'à l'inflammation dont il parle.

Nous avons maintes fois dit que l'inflammation n'est que l'effet d'une cause productrice, et que cette cause doit être nécessairement détruite avant qu'on puisse espérer d'en guérir les effets. L'origine réelle de cette maladie est le froid qui engendre dans le système les obstructions auxquelles l'inflammation est due; or, en enlevant cette obstruction par des moyens convenables, l'inflammation cesse à l'instant même. Combien sont erronées les idées de ces docteurs qui, en ordonnant des saignées, font la guerre à la vie même, qui en sapent les fondements, au moment où la nature affaiblie a besoin de toutes ses forces pour aider celles que la science lui fournit dans le dessein d'expulser le mal qui la gêne!

Voici un cas de cette maladie que je prends au hasard parmi une foule d'autres que je pourrais publier pour soutenir ma doctrine, si cela ne m'était défendu par les limites que je désire imposer à cet ouvrage. Une dame nommée Hudson avait une violente attaque de cette maladie, qui ne faisait qu'augmenter d'intensité, malgré quatre jours de soins que lui avaient prodigués plusieurs médecins des facultés. On m'envoya chercher, et le messager me pria de ne pas oublier ma lancette. Je lui dis

que ma lancette, qui n'était autre que du poivre de Cayenne, était toujours avec moi. Je trouvai la malade dans un état des plus pénibles ; son pouls donnait cent trente pulsations par minute ; ses yeux étaient rouges et enflammés ; sa respiration extrêmement difficile, et elle était dans un état presque constant de délire. Je mis de suite une cuillerée de poivre de Cayenne dans la moitié d'une petite tasse d'eau chaude, je sucrai bien le mélange, et je réussis avec un peu de difficulté à lui en faire prendre la moitié. Je fis ensuite chauffer trois briques que j'enveloppai de linges mouillés de vinaigre, et je les plaçai une à ses pieds et une à chaque côté. Au bout de dix minutes elle s'endormit, et après un sommeil qui dura plus d'une heure, elle s'éveilla toute changée. Son pouls avait perdu quarante pulsations par minute, et elle mangea avec plaisir une grillade de pain et du thé. Je lui fis prendre quelques médicaments amers tous les jours, et au bout d'une semaine j'eus le bonheur de la voir parfaitement guérie. Chose étrange, cette dame, qui depuis plus de onze ans auparavant n'eut pas d'enfants, devint bientôt enceinte, et onze mois après la guérison de sa pleurésie, elle accoucha heureusement de jumeaux qui, avec la mère, sont aujourd'hui robustes et bien portants.

Si les médicaments que j'administrai dans ce cas n'eussent pas produit l'effet désiré, j'aurais donné par-dessus un émétique de lobélie et une autre dose de poivre de Cayenne dans une infusion de feuilles de framboisier. S'il y avait eu de la constipation, j'aurais donné un lavement composé d'une infusion de feuilles de framboisier, de lobélie, de poivre de Cayenne et de valériane. La racine de valériane peut être utilement ajoutée à une infusion de millefeuille et de poivre de Cayenne. Les médecins des écoles emploient contre cette maladie les saignées, les vésicatoires, l'antimoine, la potasse, la scille, l'ammoniaque, le zinc, l'opium, l'esprit d'éther et la diète absolue.

PNEUMONIE OU INFLAMMATION DES POUMONS.

Cette maladie affecte le tissu même des poumons ; elle diffère peu dans sa nature de la maladie précédente, bien que les nosologistes les mettent dans deux classes différentes. Tout ce que nous avons dit sur la pleurésie et sur son traitement est applicable à la pneumonie, et ceux qui veulent adopter la pratique exposée dans ce livre n'ont qu'à lire le chapitre que nous venons d'écrire pour savoir ce qu'il faut faire pour guérir cette dernière maladie. L'anecdote qui suit fera voir l'idée que quelques-uns des médecins des facultés se font de cette affection.

Dans une conversation que j'eus avec un de ces messieurs, il me demanda si je ferais usage du poivre de Cayenne pour guérir l'inflammation des poumons ?

— Certainement, répondis-je. — Comment ? me dit-il ; est-ce qu'il n'y a pas assez de chaleur développée dans l'économie par le fait de la maladie, sans y en ajouter plus, au moyen du poivre de Cayenne ? — Votre remarque est juste, lui dis-je ; mais la chaleur qui y est ne se trouve pas en équilibre, et si par l'emploi du poivre de Cayenne je réussis à rétablir l'équilibre de la chaleur et de la circulation, vous admettrez que le malade sera guéri. A cette proposition il donna son assentiment le plus entier.

Mais, pour terminer cet article, cher lecteur, permettez-moi d'ajouter que, quand le poivre de Cayenne n'agit pas assez promptement, il faut employer le bain de vapeur, jusqu'à ce que vous ayez jeté votre malade dans une transpiration générale et uniforme, et les efforts de la nature ne tarderont pas à le rendre à la santé.

CHAPITRE XXVII.

GASTRITE OU INFLAMMATION DE L'ESTOMAC.

Cette maladie, comme plusieurs de celles que nous venons de décrire, est entourée de beaucoup de mystère ; les personnes qui ne sont pas initiées dans les secrets de l'art de guérir ont de la peine à comprendre la nature intime de cette affection.

Voici cependant quelques remarques qui peuvent servir à les éclairer sur ce sujet.

La membrane muqueuse qui tapisse l'estomac est d'une singulière texture, puisqu'elle est parfaitement insensible aux pressions qui y sont faites par les substances ordinaires. Sans cette propriété particulière, peu de personnes survivraient aux lésions qui pourraient atteindre cette membrane, peu de personnes arriveraient même à l'âge adulte, puisque l'inflammation et la gangrène seraient la conséquence du contact des substances hétérogènes dont nous parlons. Mais l'estomac, quand on ne le lèse pas volontairement, est rarement malade. Si la famille humaine ne faisait que vivre selon les lois simples de la nature, les médecins seraient rarement consultés sur les dérangements des organes digestifs.

Rien ne contribue plus aux états morbides de cet organe que les drogues vénéneuses données par les hommes de l'art à titre de médicaments.

Cette maladie, dit le docteur Thomas, est souvent produite par l'ingestion de substances âcres, telles que l'arsenic, le sublimé corrosif, les alcalis et les acides minéraux. Parmi les autres causes de cette maladie on peut énumérer les matières alimentaires dures et indigestes, les abus de liqueurs alcooliques et les boissons froides prises au moment où le corps est chaud et en transpira-

tion. Quand l'estomac est affecté d'inflammation, les médecins des facultés se servent pour le guérir des mêmes drogues auxquelles le docteur Thomas attribue la production de cette maladie. Il est vrai que la *quantité* qu'ils en donnent est moindre, mais la *qualité* en est identiquement la même. Par exemple, dit-il, on prétend que l'abus des liqueurs spiritueuses engendre cette affection, et cependant le vin, la bière et l'eau-de-vie sont souvent ordonnés par les médecins pour la guérir. Aucune maladie ne peut mieux démontrer l'utilité du poivre de Cayenne dans les affections inflammatoires que celle-ci : d'abord, parce qu'il se met en contact immédiat avec la membrane enflammée, et ensuite, parce que l'expérience m'a prouvé que, plus l'inflammation est violente, plus il convient d'augmenter la quantité de ce remède héroïque. Je me rappelle bien un cas de gastrite que le docteur qui soignait le malade prétendit être mortelle, et que je guéris complètement en administrant au malade quatre onces de poivre de Cayenne dans l'espace de quinze heures.

Voici la manière de traiter cette maladie :

Faites une forte infusion de feuilles de framboisier, chargée de poivre de Cayenne et bien sucrée, que le malade prendra par demi-verre dans la journée ; s'il y a constipation, donnez, comme lavement, une infusion de lobélie, de valériane et d'écorce de chêne. Selon le docteur Thomas, l'inflammation répétée de l'estomac peut laisser après elle un squirrhe de l'orifice pylorique de cet organe ; mais malheureusement il est impossible de constater la présence de cette affection, surtout à son origine.

Voici le traitement que les médecins des facultés emploient contre la gastrite : Saignées sur saignées, quel que soit le degré d'affaiblissement du malade. Quelques-uns saignent le malade toutes les six heures, en lui ôtant chaque fois du sang jusqu'à ce que le cœur semble prêt à cesser ses battements. Après cela on applique des sang-

sues, des ventouses scarifiées et un large vésicatoire qu'on place sur la région épigastrique. Je laisse à mes lecteurs à s'imaginer les effets destructifs d'un pareil traitement même sur les constitutions les plus fortes. Il n'est pas étonnant que tant de malades atteints de gastrite succombent par suite des moyens employés pour les guérir.

Une personne dans la plénitude de la santé, soumise à un pareil traitement, ne se rétablirait jamais de l'affaiblissement qu'il lui aurait fait éprouver, et serait pour le reste de son existence en proie à mille infirmités. Ce n'était donc qu'avec raison qu'un savant des facultés a dit « que des centaines de personnes sont scientifiquement tuées par les traitements qu'on leur fait subir pendant leurs maladies. »

HÉPATITE OU INFLAMMATION DU FOIE.

Cette maladie a souvent pour cause l'exposition du corps ou d'une partie du corps à un air froid et humide, les vêtements mouillés qu'on laisse sécher sur soi ; les coups reçus sur la région de cet organe, les chutes surtout sur les talons, l'usage immodéré de liqueurs alcooliques, les passions tristes, les fièvres intermittentes peuvent la produire. Les symptômes qui signalent cette maladie sont une douleur tantôt vive, tantôt sourde, du côté droit et dans l'épaule correspondante, une respiration gênée, de la toux et des vomissements, l'augmentation du volume de l'organe malade, la dureté de l'abdomen et l'ictère ou jaunisse. On savait vulgairement autrefois que quand un médecin disait au malade qu'il avait une affection du foie, c'était une manière de cacher son ignorance réelle de l'état du patient. Un jeune Esculape, que j'ai connu dans le temps, me raconta l'anecdote suivante : Le vieux médecin chez lequel il venait de terminer ses études, avant de le laisser partir, lui donna ce conseil : « Toutes les fois,

» dit-il, que chez les adultes qui vous consulteront vous
» ne reconnaîtrez pas bien la nature de la maladie, dites-
» leur gravement qu'ils sont atteints d'une affection de
» foie, et donnez-leur du mercure : toutes les fois que
» vous rencontrerez chez les enfants des maladies sur la
» nature desquelles vous ne savez rien, dites hardiment
» qu'ils sont tourmentés des vers, et prescrivez le même
» remède. »

Le traitement qu'il faut employer contre l'hépatite est le suivant : — Prenez une poignée d'écorce d'épine-vinette, et une quantité égale de marrube, de grateron et de millefeuille : s'il y a constipation, ajoutez une poignée de lin cathartique ; infusez le tout dans deux litres d'eau, passez et ajoutez une grande cuillerée de poivre de Cayenne et une de moutarde blanche. Que le malade boive de ce mélange un quart de verre cinq fois par jour. Il faut lui donner de temps en temps un bain de vapeur, le priver de liqueurs fortes et d'aliments durs et indigestes.

Le traitement conseillé par les facultés se compose de saignées, de ventouses sèches et scarifiées, de vésicatoires avec jalap, mercure, magnésie, potasse, antimoine, opium, coloquinte et camphre.

ENTÉRITE OU INFLAMMATION DES INTESTINS.

Cette maladie pénible est très-dangereuse, et à moins d'être combattue à temps, elle peut entraîner la mort. Les causes qui peuvent la produire et les symptômes qui la caractérisent ont été énumérés à l'article sur la gastrite, dont elle ne diffère que peu. Nous renvoyons donc le lecteur à la description que nous avons faite de cette dernière maladie, et il y verra aussi le traitement qu'il convient d'employer contre l'entérite. Il faut surtout avoir soin de donner des médicaments laxatifs en lavement, d'administrer la lobélie, et de faire des fomentations sur l'abdomen

avec une infusion de camomille, de houblon ou de millefeuille. Prenez toutes les mesures nécessaires pour jeter le malade dans une transpiration abondante, et le résultat sera on ne peut plus favorable.

Les médecins ordinaires emploient contre cette maladie des saignées abondantes et répétées, des sangsues, des vésicatoires, de l'huile de ricin, du mercure et de l'opium.

NÉPHRITE OU INFLAMMATION DES REINS.

Les causes qui peuvent produire cette maladie sont nombreuses, telles que les fatigues corporelles, les efforts faits en montant à cheval, les coups sur les lombes, les chutes, etc. Quand l'inflammation des reins est due à une de ces causes ou à toute autre, la première chose à faire est de garantir la région lombaire contre les frottements de toute espèce. On fait cela de la manière suivante : On fait plier un drap en plusieurs doubles, on le mouille d'eau froide, et on l'assujettit, au moyen de bandes et d'épingles, autour des lombes. Ensuite on donne au malade l'infusion suivante, après lui avoir mis aux pieds une brique chaude enveloppée d'un linge mouillé dans du vinaigre. Baies de genièvre, une demi-once; grateron, une poignée; écorce de peuplier, même quantité; tanaïsie, idem : on fait bouillir le tout dans deux litres d'eau; on passe, on ajoute une grande cuillerée de poivre de Cayenne, et on en fait prendre au malade un quart de verre cinq fois par jour. Si le malade est tourmenté de soif, on le fait boire librement d'une infusion de grateron et de feuilles de framboisier. S'il y a constipation, on donne une petite cuillerée de la meilleure rhubarbe en poudre, la moitié le matin, l'autre moitié le soir. Si cela ne réussit pas, on prépare un lavement de la manière suivante : — Faites une infusion de feuilles de framboisier ou d'aigre-

moine dans laquelle on met un quart de petite cuillerée de poivre de Cayenne et de valériane en poudre. Ce lavement détruira sûrement la constipation. Quant au traitement total, il guérira non-seulement la néphrite, mais aussi l'inflammation de la vessie et des autres parties de l'appareil urinaire.

Selon les médecins des facultés, on doit traiter la néphrite par les saignées locales et générales, les fomentations émollientes, les bains chauds et les lavements : à ces moyens on ajoute quelquefois l'emploi de l'antimoine, de la potasse et de l'opium.

HYDROPHOBIE OU RAGE.

Cette terrible et fatale affection est communiquée à l'homme par la morsure de certains animaux enragés, tels que le chien et le chat. Le poison, introduit de cette manière dans l'économie animale, développe les symptômes suivants : — D'abord il y a inquiétude morale, accompagnée de soupirs et d'irritations nerveuses, de douleurs violentes dans l'abdomen, et une aversion insurmontable pour les substances liquides. Quand on présente de l'eau au malade, un frisson involontaire parcourt tout son être, et ses lèvres prennent une teinte livide.

La terreur et l'alarme senties à l'arrivée de cette horrible affection viennent de ce qu'elle a été regardée comme incurable, même par les médecins les plus éminents de tous les pays, et cette terreur est augmentée par l'idée des souffrances qu'éprouvent les individus qui en sont atteints.

Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, page 736, dit, en parlant de cette maladie : — « Le pronostic de » l'hydrophobie peut être dit en deux mots : Il ne paraît » pas dans les annales de la médecine un seul cas bien » authentique de guérison de cette maladie ; mais on peut » trouver dans les ouvrages de médecine une foule de cas

» de guérison supposée. Les Transactions du collège des
» médecins de Londres en contiennent deux ; mais la
» moindre attention donnée à ces récits convaincra le lec-
» teur que les cas cités ne présentent, ni dans leur ori-
» gine, ni dans leurs symptômes, ni dans leur marche,
» le caractère de la véritable hydrophobie ou rage. On doit
» donc considérer cette maladie comme la seule qui ait con-
» stamment résisté aux efforts de la nature et de l'art pour
» la guérir. » Ce tableau est bien triste.

Les anciens employaient des charmes et des talismans pour la guérir ; mais en vain. « Nos calculs, dit le docteur Thomas en parlant de cette maladie, doivent être défavorables, car tous les moyens qu'on a employés contre elle sont restés inefficaces : la mort arrive ordinairement le troisième ou quatrième jour après la première apparition des symptômes. » Le phénomène le plus singulier que présente cette affection est que le virus peut rester très-longtemps dans le système avant de provoquer le moindre symptôme de maladie ou de rage. Selon le docteur Thomas, il n'y a pas d'évidence positive de ce qu'il soit resté plus de douze mois à l'état latent dans l'économie. Cependant, s'il reste quelquefois dans l'économie pendant un an sans déceler sa présence, je ne vois pas pourquoi il ne pourrait en rester vingt. Si nous jugeons d'après l'analogie, cet hypothèse est tout aussi raisonnable que l'autre.

Mes souvenirs me rapportent un cas d'hydrophobie dont je vais donner les détails, et qui fera voir à mes lecteurs combien peu de foi on doit accorder aux paroles des écrivains que je viens de citer. Une petite fille de neuf ans fut mordue par un chien enragé ; plusieurs autres personnes et plusieurs animaux, mordus à la même époque par le même chien, furent atteints d'hydrophobie et sont morts de cette maladie. La petite fille survécut, et ce ne fut que onze ans après, vers le même mois de l'année où

la morsure avait eu lieu, qu'elle présenta, pour la première fois, quelques symptômes de rage. Je donnai mes soins à cette malade, qui était alors devenue une belle jeune femme : au bout de douze jours de traitement tous les symptômes disparurent, et la malade guérit. L'année suivante, à la même époque, elle eut une nouvelle attaque de la maladie ; je la traitai de nouveau, et elle guérit comme auparavant. Pendant les six années suivantes, la maladie se renouvela et devint de plus en plus violente, et toujours à la même saison de l'année. J'eus cependant le bonheur d'être près d'elle chaque fois, et de vaincre définitivement le mal. Depuis ce temps, la conviction m'est restée que la rage est guérissable. On peut me demander comment il s'est fait que la maladie, étant restée dormante dans l'économie pendant tant d'années, pût à la fin être guérie ? Voici ma réponse : C'est que j'ai, à moi, des médicaments qui peuvent neutraliser ses effets, et le cas que je viens de citer en fournit la preuve.

Un autre cas de cette maladie, qui s'est présenté dans la ville de Cincinnati, aux États-Unis, me confirme dans l'opinion que je viens d'exprimer. Dans l'année 1832, quatre individus eurent le malheur d'être mordus par un chien enragé, et malgré les efforts du médecin qui leur donna ses soins, trois d'entre eux succombèrent. Un jeune médecin, qui s'était donné à l'étude de mon système de médecine végétale, vit par hasard le survivant, et exprima le désir d'essayer de le sauver, bien que les paroxysmes de la maladie fussent alors au plus haut degré. Les amis du malade y consentirent, et il commença ses opérations de la manière suivante :

Il mit le malade dans un bain de vapeur, et lui donna une cuillerée de poivre de Cayenne dans un peu d'eau chaude ; le malade frémit à la vue du liquide, mais à la fin il réussit à l'avaler. Trois minutes plus tard, le malade étant encore dans le bain, il lui fit prendre une cuil-

lée des semences de lobélie en poudre avec une quantité pareille de poivre de Cayenne et de racine de valériane dans une tasse d'infusion de feuilles de framboisier. Cet émétique ne tarda pas à opérer, et les symptômes perdirent aussitôt de leur violence. Avant de coucher le malade, il lui fit, sous forme de lavement, une infusion des substances que je viens de nommer ; et il eut soin d'entretenir pendant quarante-huit heures la transpiration qu'il avait ainsi provoquée. Les symptômes de la rage disparurent peu à peu, et le malade fut bientôt complètement guéri. Ainsi, un des quatre individus mordus fut sauvé par le traitement que j'avais enseigné à ce jeune médecin, et qui fut celui au moyen duquel j'avais guéri la jeune fille dont j'ai parlé précédemment.

Je crois même qu'un chien enragé peut être débarrassé de sa maladie, alors même que les animaux mordus par lui sont morts de la rage. Dans tous les cas de cette affection, la première chose à faire dès que l'accident arrive est de cautériser avec un fer rouge ou avec un acide fort l'endroit mordu. On doit plus tard baigner la blessure avec la teinture de lobélie, en même temps qu'on fait prendre intérieurement cet excellent remède. Si on ne peut pas obtenir sur-le-champ cette teinture, il faut la remplacer par le suc exprimé de verveine, et mettre le malade dans un bain de vapeur aussi chaud qu'il puisse le supporter.

Le traitement employé par les médecins des facultés contre cette maladie varie selon les idées que chacun d'eux s'en forme. Le docteur Blane emploie l'arsenic, l'oxyde de zinc, l'opium, l'ammoniaque et le musc ; en Russie, on la combat avec l'*alisma plantago*, ou plantain. Malgré tous les nostrums, dit le docteur Thomas, qui ont été vantés, dans tous les siècles et dans tous les pays, comme contre-poisons du virus des animaux enragés, nous pouvons nous assurer que le seul moyen d'en arrêter les effets est d'exciser ou de cautériser fortement l'endroit du

corps qui a été mordu. Cette précaution est très-utile et très-nécessaire.

HYDROPIsie OU ASCITE.

Voici une maladie qui n'est que très-rarement guérie par les médecins des facultés. La cause première de cette affection est le froid qui resserre les vaisseaux excréteurs de la peau, et force les matières aqueuses de la sueur de s'accumuler dans l'intérieur de nos organes. La transpiration ne pouvant se faire par ses voies ordinaires, cesse d'éliminer les fluides inutiles et nuisibles que l'économie tend à rejeter.

Les médecins des écoles créent plusieurs sortes d'hydropisie selon l'endroit où les fluides s'accumulent. Quand ces derniers restent disséminés dans le tissu cellulaire, la maladie se nomme *anasarque* ; quand ils s'accumulent dans la cavité du crâne, elle porte le nom d'*hydrocéphale* ; quand ils occupent la poitrine, ils disent qu'il y a *hydrothorax* ; et quand c'est la cavité abdominale qui en est le siège, la maladie est dite *ascite*. Mais comme l'essence de l'affection est une accumulation de sérosité dans un endroit quelconque du corps, le mot *hydropisie* est applicable à tous ces états. J'ai déjà dit que cette maladie est due à une obstruction des vaisseaux de la peau, et je vais simplifier le fait par un exemple.

Supposons que le tuyau principal d'un jet d'eau soit obstrué : la conséquence sera que l'eau qui remplit le bassin ou réservoir débordera bientôt, ne pouvant suivre sa route ordinaire à cause de la manière dont le tuyau principal est bouché. Encore si l'obstruction a lieu dans un des tuyaux secondaires, une colonne d'eau moindre est arrêtée dans son passage, le mal est local ; mais, quelque petit qu'il soit, il dérange d'une manière plus ou moins considérable le jeu total de la machine. Nous pourrions, il est vrai, enlever la difficulté en laissant échapper toute

l'eau de la fontaine, car alors il n'y aurait plus de pression sur l'obstruction qui se trouve dans les tuyaux ; mais à moins que l'on ne réussisse à débarrasser les tuyaux des matières qui les engouent, il est évident que les jets d'eau ne peuvent se faire de la manière ordinaire.

Un jeune médecin demanda un jour à un vieux naturaliste comment il s'y prendrait pour guérir l'hydropisie. — Vous savez, dit ce dernier, que quand le froid pénètre dans le système, il en diminue la puissance vitale, de sorte qu'il n'a plus le pouvoir de se débarrasser de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, je ferais du feu dans l'intérieur du corps, de manière à faire entrer l'eau en ébullition et la faire échapper à l'état de vapeur. Le médecin ne peut que rire à l'idée d'un moyen de guérison si expéditif. J'ai traité cette maladie dans toutes ses formes, et j'appelle l'attention de mes lecteurs sur les cas que je vais rapporter. Le premier est celui d'une dame Russell, qui souffrait d'une hydropisie générale depuis plus de vingt ans ; toutes les cavités du corps, excepté celle de la tête, étaient remplies de sérosité ; on avait fait la ponction de l'abdomen trois fois, et depuis quatre ans l'anasarque et l'ascite étaient si considérables, qu'il lui était impossible de voir ses genoux ou de sentir ses chevilles à travers la peau. Elle allait faire venir le docteur White pour faire pour la quatrième fois la ponction de l'abdomen ; cependant, cédant aux conseils d'un ami qui avait entendu parler de moi, elle me fit venir. Elle était âgée de quarante-six ans ; son état était déplorable, et je me hâtai de commencer mes opérations. Voici ce que je fis : Je pris une poignée de feuilles de framboisier, une d'écorce de peuplier noir, une d'écorce d'épine-vinette, une de grateron, une de lierre terrestre, et une de folioles de séné ; je mis le tout dans un litre d'eau, et après quelques heures de macération, je le fis bouillir quelques minutes, et tandis que le mélange était encore chaud, j'y ajoutai une grande

cuillerée de poivre de Cayenne. Pendant quatre jours de suite la malade prit de cette décoction un quart de verre quatre fois par jour. Je lui fis prendre alors un bain de vapeur aussi chaud qu'elle put le supporter ; après quoi je lui donnai un émétique composé de lobélie et de valériane, une cuillerée toutes les quinze minutes, jusqu'à ce qu'il eût opéré. Tout son corps fut alors frictionné avec un morceau de flanelle imbibé de vinaigre froid, et une brique chaude fut placée à ses pieds. On répétait cette opération trois fois par semaine pendant quinze jours, au bout duquel temps l'ascite avait tellement disparu, que la circonférence du corps était diminuée de seize pouces ; sa santé générale avait éprouvé une si grande amélioration, que pour la première fois depuis cinq ans elle marcha et monta à cheval avec la plus grande facilité. En continuant le traitement que je lui avais prescrit pendant trois mois, l'hydropisie avait complètement disparu ; elle devint forte, et depuis l'année 1828, époque de la guérison, elle jouit d'une santé florissante.

Le deuxième cas se présenta dans la ville de Hull. Dans l'année 1841, on m'appela pour soigner le fils de madame Read, qui, à la suite de la scarlatine, pendant la durée de laquelle il reçut les soins d'un médecin des facultés, fut atteint d'une hydropisie générale. Son corps était partout distendu par l'accumulation d'eau dans les vacuoles des tissus, et ses souffrances étaient très-grandes. Je lui préparai de suite la médecine suivante : Centaurée, grateron, moutarde blanche, baies de genièvre, feuilles de framboisier et séné, de chaque une poignée ; je fis macérer le tout dans un litre d'eau. En donnant à l'enfant un quart de verre de cette préparation, quatre ou cinq fois par jour pendant un mois, il se rétablit complètement, bien que le médecin qui l'avait soigné régulièrement au commencement, eût déclaré que le cas était désespéré.

Le troisième cas d'hydropisie guérie auquel je veux faire

allusion, était celui de mademoiselle Pearson de Hull. Elle est venue me voir dans l'année 1841, à un moment où elle souffrait tant de cette affection, que son corps était gonflé à un degré très-considérable. Je lui prescrivis aussitôt la préparation suivante : trèfle d'eau, épine-vinette, grateron, lierre terrestre, aigremoine, feuilles de framboisier et baies de genièvre en quantités égales ; j'en fis une décoction à laquelle j'ajoutai une quantité de poivre de Cayenne. En continuant pendant quelque temps l'usage de cette médecine, la malade fut complètement guérie.

Dans le printemps de l'année 1844, au moment où je faisais des leçons publiques à Keighley, je guéris plusieurs cas d'hydropisie, et parmi les autres, celui de Diana Gill. Elle s'était exposée plusieurs fois aux effets d'un froid humide dont la conséquence était une suppression des règles et une anasarque générale. Les médecins des facultés regardèrent son cas comme incurable ; cependant je la pris sous mes soins, et je rétablis sa santé entièrement après un traitement de quatre mois. Dans cette maladie, il faut que la personne qui la traite fasse beaucoup attention aux organes digestifs, et il faut se souvenir que pour chauffer un appartement (qui est dans ce cas le corps du malade), il est nécessaire d'avoir *primo* un bon courant d'air, et *secundo* une quantité suffisante d'aliments pour entretenir le feu qu'on y allume. Ainsi, pour ranimer l'étincelle de la vie qui est prête à s'éteindre, et pour enlever la masse d'eau dont le corps est rempli et qui menace de noyer la flamme de l'existence, il faut avoir recours non-seulement à de forts stimulants, afin d'expulser les matières nuisibles de l'économie, mais à des amers pour corriger la mauvaise qualité de la bile, et à des diurétiques pour agir sur les organes excréteurs. Tous les médicaments qu'on emploie contre cette affection doivent être d'une espèce salulaire et propres par leur nature à agir d'accord avec les lois de l'économie animale, avec celles qui pré-

sident à la vie et au mouvement. Mes lecteurs n'ont qu'à bien réfléchir aux cas de cette maladie que je viens de citer, pour en bien comprendre la nature et pour la guérir. J'ai déjà cité tous les médicaments qu'il convient d'employer contre elle, à l'exception des diurétiques; et pour ces derniers je renvoie le lecteur au chapitre qui en traite spécialement. Il faut refuser aux malades qui souffrent de cette affection, comme de toute autre, l'usage de liqueurs spiritueuses, car leur emploi est toujours suivi des effets les plus délétères.—Les médecins des écoles traitent les affections hydropiques au moyen du mercure, d'antimoine, d'éther, de fer, de potasse et des substances suivantes : Digitale, jalap, opium, ellébore, cantharides, zinc, tabac, esprit de genièvre, scille et ipécacuanha.

ASTHME OU SUFFOCATION.

Cette maladie est divisée en deux sortes par les physiologistes : l'une d'elles s'accompagne de crachats visqueux et est appelée *asthme humide*; l'autre, qui n'offre pas d'expectoration, est dite *asthme sec* ou *spasmodique*. Cette maladie est due à des vapeurs irritantes, aux émanations qui se dégagent des sels d'arsenic et de plomb. Une atmosphère lourde et nuageuse, et les transitions rapides du chaud au froid peuvent également la produire. Les courants d'air, qui font contracter les cellules aériennes des poumons, de manière à y emprisonner le mucus qu'elles sécrètent et qui embarrasse leurs ouvertures, sont aussi une cause de cette affection. Dans tous ces cas, la respiration devient difficile; il y a une toux sévère et autres symptômes pénibles. Cette maladie est presque toujours liée à un état anormal des voies digestives; aussi le premier devoir de celui qui veut guérir l'asthme est de rendre la tonicité à ces derniers organes.

L'asthme spasmodique débute subitement et le malade en est saisi tout à coup. Les remèdes inventés par les mé-

decins des facultés pour guérir ces deux espèces d'asthme sont très-nombreux, mais inefficaces. Les attaques répétées de cette maladie coïncidant avec des rhumes produits par le froid, ont un effet si désastreux sur les poumons, que ces organes deviennent le siège d'une phthisie tuberculeuse : aussi importe-t-il de hâter la guérison de l'asthme. Un écrivain médical très-éminent admet que l'examen nécroscopique des poumons ne jette que peu de jour sur la nature de cette affection. (Voyez *Pratique médicale* du docteur Thomas, p. 421.)

Pour diminuer la violence des accès d'asthme, plusieurs médecins recommandent l'emploi de la lancette, tandis que d'autres assurent que les saignées ne font que du mal, quel que soit le degré de la maladie. Cette diversité d'opinions montre assez clairement que ni les uns ni les autres ne savent à quoi s'en tenir. Ils ignorent également ses symptômes et ses causes, et tous leurs efforts pour la guérir ne sont qu'une série d'expérimentations qui seront inutiles tant que les médecins ne seront pas plus éclairés sur l'origine du mal.

Le docteur Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, p. 201, dit : « Quelle que soit la source des souffrances » qu'on éprouve dans l'asthme humide, *et il vaut autant » en reconnaître notre ignorance*, il est certain que le » malade, après quelques heures de souffrance, se trouve » soudainement mieux ; l'anxiété décroît, la respiration » est moins laborieuse, et le soulagement est en raison directe de la quantité de matière glaireuse que le malade » expectore, et de la facilité avec laquelle l'expectoration » se fait. » Cullen recommande la saignée ; Hunter dit qu'elle fait plus de mal que de bien : les vésicatoires sont inutiles, les antispasmodiques et les narcotiques ont rarement un grand résultat. Beaucoup de médecins vantent les acides minéraux ; mais, pris seuls, le service qu'ils rendent est peu considérable.

J'ai déjà cité les remarques de Hooper sur les effets de la *lobelia inflata*, et il est inutile ici d'y revenir. Le lecteur verra, d'après les contradictions et les cas d'ignorance reconnue de la part des médecins des facultés sur la nature et la cure de l'asthme, combien il y a peu de chances de guérison pour l'asthmatique qui tombe entre leurs mains.

Toutes les citations que je viens de faire sont extraites des ouvrages classiques de la Faculté, et cependant ce corps auguste me poursuivra de son blâme pour avoir mis leurs contradictions en plein jour. Je me déclare cependant peu soucieux de ce qu'ils peuvent faire ou de ce qu'ils peuvent dire, car je ne crains pas plus leur censure que je ne désire leurs louanges. La détermination que j'ai prise est d'établir la vérité par la publication des faits, afin de ramener le public dans le sentier droit. Il viendra un temps où d'autres, suivant mon exemple, chercheront à détruire les erreurs qui règnent aujourd'hui, en appliquant les efforts de leur esprit à la découverte de la vérité. Avant de décrire le traitement que je mets en usage contre les différentes espèces d'asthme, un des meilleurs conseils qu'on trouve dans les livres de la faculté est celui-ci : « Pour modérer la violence des paroxysmes de l'asthme, on ne peut employer un moyen plus efficace que d'inhaler, au moyen du tuyau d'une théière ou d'un vase tubulé, la vapeur d'eau tiède. »

Le traitement que je recommande contre l'asthme est de donner au malade une infusion de poivre de Cayenne et de racine de valériane bien sucrée ; de mettre les jambes dans un bain de pieds sinapisé et de l'entourer d'une couverture de laine, de manière à le garantir contre les effets de l'air. Quand le malade peut se coucher, ce qui est rarement le cas, on doit lui mettre aux pieds une brique chaude enveloppée d'un linge mouillé de vinaigre, et lui donner une forte infusion de millefeuille d'abord, puis une demi-

cuillerée de poivre de Cayenne avec une quantité égale de valériane et de lobélie : on répète cette dernière partie du traitement jusqu'à ce que le malade vomisse librement, et alors le soulagement est immédiat. Les purgatifs ne sont jamais utiles dans les cas d'asthme, mais l'on doit combattre la constipation, qui l'accompagne souvent, au moyen des lavements. Après avoir fait ce que je viens de dire, il faut préparer le médicament amer qui suit : Prenez marrube, épine-vinette, aigremoine et millefeuille ; faites-en une décoction, à chaque pinte de laquelle il convient d'ajouter huit amandes amères et une demi-cuillerée de poivre de Cayenne. Dans la violence de l'attaque, on peut donner un bain de vapeur de la manière ordinaire, et faire faire au malade des inhalations de la vapeur d'eau.

Bien que les médecins des facultés admettent qu'ils ne connaissent rien de cette maladie ni du moyen de la traiter, ils ordonnent néanmoins comme remèdes les substances suivantes : — Camphre, soufre, éther, opium, ammoniaque, scille, antimoine, baume de Tolu et digitale.

CHAPITRE XXVIII.

MALADIE DE POITRINE OU PHTHSIE PULMONAIRE.

La maladie qui nous occupe maintenant est une des plus fatales à l'espèce humaine. Malheureusement elle attaque tant d'individus, qu'on peut à peine énumérer ses victimes. On calcule que dans ce pays seul soixante mille individus meurent annuellement de cette maladie. Elle n'attaque ordinairement que les personnes qui ont passé

l'âge de la puberté. Jusqu'ici ce destructeur de l'espoir des parents, ce fléau qui fait faner les fleurs de la beauté, cet agent de la mort qui remplit le pays de deuil et de désolation, ne peut, selon les savants des facultés, être vaincu ; cette maladie est selon eux incurable. Je prie cependant mes lecteurs de croire que moi-même j'ai été atteint de cette affection, et qu'en dépit du pronostic des docteurs, qui me condamna à une mort certaine, je guéris parfaitement. J'étais alors très-jeune ; mais depuis lors j'ai pu, avec l'aide de la Providence, rendre la santé à bien des personnes affectées de phthisie, et alors que les médecins avaient prononcé qu'il n'y avait pas d'espoir pour elles.

Les adeptes des facultés ont fait tous les efforts possibles pour faire croire au public que cette maladie est héréditaire. Ils prétendent que des épaules saillantes, un cou long et une poitrine étroite, sont des indications de cette maladie ; ils ajoutent aussi qu'elle est déterminée par la diathèse scrofuleuse ; qu'elle est particulière aux personnes qui ont la peau très-fine, les cheveux blonds, un teint rosé et délicat, les veines développées, la lèvre supérieure épaisse, et qui sont d'une extrême sensibilité. Ces indications sont, à mon avis, aussi fausses qu'une foule d'autres erreurs que les médecins cherchent à propager : erreurs qui ne sont que volontaires, et qui sont faites exprès pour servir de masque à l'ignorance réelle de ceux qui les propagent. Si l'épaisseur des lèvres, ou la largeur du cou, ou la diaphanéité de la peau, ou la couleur de la chevelure, ont quelque rapport avec la cause de la maladie, les enfants noirs d'Afrique, tout en se félicitant de leur cou court, de leur peau d'ébène, de leurs cheveux crépus, doivent aussi avoir peur de cette maladie, parce que chez tous la lèvre supérieure est très-épaisse. Combien extraordinaire tout esprit impartial doit trouver ce corps médical, qui, malgré l'aide que la science et l'éducation lui offrent,

malgré le progrès de la chimie, et malgré les découvertes *post mortem* du scalpel, ne craint pas d'émettre d'opinions aussi absurdes!

Atteint moi-même de cette cruelle maladie, j'ai pu tracer par une triste expérience tous les symptômes qu'elle fait naître : j'ai senti les griffes de cet ennemi de notre race pénétrer dans mes chairs, et dans cette pénible position, plus de dix de nos savants docteurs prononcèrent que mon cas était désespéré, et qu'aucun remède ne pourrait me rendre à la santé. Au banquet de la vie, infortuné convive, j'apparus un jour, et j'allais mourir dans la matinée de mon existence ; un tombeau prématuré m'attendait, et les ténèbres de la mort allaient couvrir les brillantes anticipations de l'avenir que je m'étais formées. Je survécus cependant, cher lecteur, et je suis aujourd'hui, à cause de mon expérience personnelle de la maladie, et à cause du succès de ma pratique, plus à même de guérir cette terrible affection que d'autres qui ont écrit des volumes sur ce sujet. Que personne donc ne condamne hâtivement mon système, qu'on ne rejette pas les remèdes que je propose sans les avoir mis à l'épreuve. Les assertions que je fais à l'égard de la phthisie pulmonaire seront soutenues par les preuves les plus convaincantes. Les causes prédisposantes de cette maladie sont le catarrhe, l'inflammation des membranes, la syphilis, la petite-vérole, la rougeole, etc. Certaines professions, telles que celles de marbrier, de tailleur de pierre, de cardeur, et autres où les individus passent leur vie dans une atmosphère remplie de poussière, contribuent à sa production.

Les causes suivantes de la phthisie méritent aussi d'être mentionnées : les changements brusques de l'atmosphère, l'exposition du corps à un air très-froid ; les affections morales pénibles, les passions tristes, les chagrins domestiques, la surexcitation du système nerveux, les études prolongées, les sorties de bal en hiver, les vêtements trop

légers, les chaussures minces, la déclamation violente, l'usage d'instruments à vent et autres choses qui fatiguent la poitrine; l'abus de liqueurs alcooliques, les excès vénériens, les boissons froides quand le corps est en sueur, et, comme le dit le docteur Thomas, *tout ce qui arrête ou qui diminue subitement la transpiration de la peau*. J'ai plus d'une fois, dans le cours de mes leçons publiques, donné la citation suivante, prise dans un livre très-connu qui a pour titre le *Journal d'un médecin*. C'est en s'adressant à cette terrible maladie que l'auteur s'écrit avec éloquence : « Tyran insatiable, qui peut arrêter ton progrès ou calculer le nombre de tes victimes ? Pourquoi choisis-tu pour proie les êtres les plus aimables de notre espèce ? Pourquoi t'acharnes-tu contre la fleur de notre jeunesse, pour épargner ceux qui sont tombés dans la vieillesse et dans la décrépitude ? Pourquoi abattre l'adolescent qui bondit joyeusement dans la carrière de la vie, sans atteindre les êtres usés et infirmes qui l'ont déjà parcourue ? Par quelle subtilité infernale t'es-tu joué jusqu'ici des efforts de la science, pour ne te laisser découvrir qu'alors que tu t'es assuré de ta victime, et que tes serres impitoyables sont teintes de son sang ? Ange destructeur, qui t'a chargé, et pourquoi, de détruire les premiers nés de l'humanité agonisante ? »

Quel tableau triste, mais fidèle, des effets de cette maladie ! Des volumes innombrables ont été écrits à son sujet ; les savants de toutes les facultés ont, pendant des siècles, fait de cette affection l'objet de leurs recherches ; mais leurs travaux ont été sans résultats, leurs veilles sont restées infécondes, car encore aujourd'hui cette maladie est incurable. Voyons ce que disent de cette affection les ouvrages classiques du jour. « La phthisie pulmonaire, dit Hunter dans son *Dictionnaire Médical*, page 1027, est toujours accompagnée de beaucoup de dangers, surtout quand elle a pour cause des tubercules. » Plus loin il

ajoute : « On peut dire en général que la phthisie tuberculeuse est incurable ; on n'a pas d'exemple bien constaté de guérison de phthisie dans les cas où la tuberculation des poumons est étendue et considérable. » Le docteur Thomas, dans *la Pratique moderne de la médecine*, p. 515, dit : « Un ulcère *isolé* dans les poumons , qu'il ait son origine dans l'inflammation de la muqueuse pulmonaire, dans la rupture d'un vaisseau, ou dans une suppuration profonde, peut être susceptible de guérison ; mais dire qu'une cure peut être effectuée quand toute la substance du poumon est engorgée de matière tuberculeuse en suppuration ou prête à l'être, est plus que nous n'aurions osé faire. La mauvaise nature des sécrétions qui proviennent des ulcères des poumons, le nombre de ces ulcères, leur inaccessibilité à l'application directe des remèdes, l'impossibilité de les garantir contre les effets de l'air atmosphérique, et l'impossibilité encore plus grande de tenir les poumons dans un état de repos, toutes ces choses constituent une chaîne de circonstances contre laquelle les efforts de la science, quelque bien dirigés qu'ils soient, doivent toujours rester impuissants. » Dans cette maladie comme dans toutes les autres, les gens des facultés sont en désaccord sur les causes, les symptômes et la nature de cette affection ; mais ils assurent tous que quand la maladie est dans un état avancé, elle n'est pas susceptible de guérison. Cela peut être vrai quand on n'a recours qu'à leur mode de traitement pour la guérir, car ce traitement n'est qu'un peu de hasard. Il n'y a pas d'unité dans leurs conseils, pas d'harmonie dans leur pratique.

Les citations suivantes, dont je me suis souvent servi dans mes leçons publiques, prouveront la vérité de ce que j'avance. Je donnerai comme autorité le chevalier Clark ; et pour faciliter l'examen de cette question à mes lecteurs, je mettrai en juxta-position les opinions contradictoires de plusieurs autres membres des facultés.

Le docteur Stahl attribue la fréquence de la phthisie pulmonaire à l'emploi nouvellement introduit en Europe du quinquina.

Le docteur Reed attribue la fréquence de cette affection à l'usage du mercure, et je crois que cela n'est pas dénué de fondement.

Le docteur Rush dit que la consommation est une maladie inflammatoire, et devrait être traitée par les saignées, les purgatifs, les rafraîchissements et la diète.

Galen recommande le vinaigre comme un spécifique contre la phthisie pulmonaire.

Le docteur Beddoes recommande la digitale comme utile contre cette affection.

Les citations que nous venons de faire prouvent combien sont contradictoires les opinions de la faculté sur les moyens à employer pour la guérison de cette maladie. Où est l'homme qui, connaissant ces faits, peut se fier à leur habileté ou espérer d'eux la guérison dont ils parlent? Ces citations démontrent que, comme corps, les médecins ne savent rien quand il s'agit de guérir cette affection. Je sens que ce blâme est sévère, mais n'est-il pas justifié par les circonstances où nous sommes placés? Si les gens des facultés peuvent me démentir, qu'ils le fassent! Je me

Le docteur Morton regarde cette même substance comme un remède efficace contre cette maladie.

Le docteur Brillonett assure que le mercure seul peut la guérir.

Salvadori dit que cette maladie est anasthénique, et doit être traitée par les toniques, les stimulants et un régime fortifiant.

Dessault et autres assurent que l'habitude de prendre du vinaigre pour empêcher l'obésité est une des causes de la phthisie.

Le docteur Parr a trouvé la digitale plus nuisible qu'utile contre elle.

fais fort de soutenir contre eux et contre leurs doctrines un combat à outrance devant un tribunal quelconque de leur choix. S'ils reculent devant ce défi, il faut qu'ils se contentent de passer pour des ignorants, pour des professeurs d'une science dont ils ne connaissent rien. Le docteur Dickson, dans une de ses lettres publiées sur les « erreurs des médecins, » confirme entièrement ce que je viens de dire. Voici ses paroles : « Messieurs, les anciens voulurent élever la médecine à la dignité d'une science ; mais ils n'y réussirent pas. Les modernes, avec plus de succès, ont essayé de l'abaisser de manière à en faire un métier. Jusqu'à ce que les profits qu'ils en retirent cessent de dépendre de la quantité de drogues inutiles qu'ils font avaler à leurs malades crédules, jusqu'à ce que les chirurgiens soient quelque chose de plus que de simples mécaniciens, et que les médecins soient plus que de simples marionnettes entre les mains des apothicaires, l'art médical continuera à être une source de destruction pour la foule et un objet de raillerie pour les esprits clairvoyants. Les épigrammatistes de tous les temps se sont amusés aux dépens des médecins, contre lesquels ils ont décoché leurs traits les plus acérés ; et c'est dans les inconséquences et dans les contradictions des professeurs de cet art que la comédie a trouvé les ingrédients de ses scènes les plus burlesques. Molière, qui était de son temps le cauchemar des apothicaires parisiens, fait dire à un de ses *dramatis personæ* : « Faites venir un médecin, et si la prescription qu'il fait n'est pas à votre goût, je vous ferai venir un de ses confrères pour la condamner. » Jean-Jacques Rousseau a dit « que la science qui instruit et la médecine qui guérit sont à la vérité excellentes ; mais la science qui nous égare et la médecine qui tue sont également exécrables. Enseignez-nous donc le moyen de distinguer entre elles ! » Mais laissons de côté les citations pour revenir au sujet de la phthisie pulmonaire. Elle attaque les poumons,

organes de la respiration, dont la fonction est de se laisser distendre par l'air atmosphérique qui y pénètre. La fonction qu'ils remplissent, nécessaire à la santé et à la longévité, est indispensable ; d'où il suit que les obstructions qui se forment dans ces organes mettent la vie en danger. Dans l'acte de la respiration, les cellules de ces organes reçoivent environ quatre litres d'air par minute. Après que le sang, chassé par le cœur dans les artères pour être distribué dans toutes les parties du corps, est dépouillé de son principe nutritif, il est exposé dans les poumons à l'action de l'air pour recevoir sa portion de l'oxygène, sans lequel la machine humaine ne peut pas fonctionner ni ses opérations ne peuvent se soutenir. Chaque volume d'air inhalé donne au sang vingt pour cent : cent litres d'air passent dans les poumons pour y laisser vingt et un litres d'oxygène, proportion qui est absolument nécessaire pour que la vie et le mouvement se conservent. Tout ce qui porte un obstacle à l'exercice libre de cette fonction, tel que les obstructions, est une cause de maladie. Afin de lubrifier ou d'humecter ces cellules, il y a une foule de petites glandes qui sécrètent un fluide muqueux : ce fluide, quand il n'est pas exhalé ou réabsorbé, embarrasse la respiration et provoque une toux sèche qui est le premier symptôme de la phthisie pulmonaire. Quelquefois l'obstruction ne se trouve que dans les tuyaux bronchiques, et dans ces cas on peut facilement la guérir ; mais quand elle se fixe dans le tissu même du poumon et qu'elle y demeure pendant quelque temps, les poumons deviennent le siège de tubercules, d'ulcères ; et, dans le langage des écoles, la phthisie pulmonaire est *confirmée*. C'est là l'état auquel le docteur Thomas fait allusion, quand il dit que « le bras de la science ne peut l'atteindre. » Le grand obstacle qui s'oppose à la guérison de cette maladie est le mouvement continuel des poumons, car il faut que la respiration se fasse et que ces organes se dilatent et se

resserrent à chaque instant. Plus la respiration est rapide, plus est grand le frottement que ces organes éprouvent, plus en même temps est diminuée la quantité d'oxygène absorbée. L'économie ainsi privée d'une partie de sa nutrition ordinaire perd de volume, et le malade s'amaigrit rapidement, bien que l'appétit se conserve. Beaucoup de personnes qui ignorent le travail de notre organisation s'étonnent de cela; mes malades me disent quelquefois : « Voyez, docteur, voyez comme je deviens maigre, bien que je mange et que je digère comme toujours ! » La raison en est que ces malades ne retiennent pas dans le système la quantité voulue d'oxygène, qui est un des principaux éléments de la combustion, et sans laquelle la flamme de la vie ne peut pas se soutenir. A cette époque de la maladie, la tête devient douloureuse, car la circulation devient plus rapide; le sang traverse le système avec plus de vélocité, l'équilibre de la chaleur est perdu, et tout le mécanisme de l'économie animale est dérangé. Semblable en cela à une machine locomotive à vapeur qu'on construit dans le dessein de la faire parcourir sept lieues par heure : si cette machine parcourt vingt et une lieues au lieu de sept, elle s'usera bientôt et deviendra au bout de quelque temps parfaitement inutile. Quand le corps est sain, les poumons reçoivent tout le sang du corps toutes les sept minutes. Le cœur donne de soixante à quatre-vingts pulsations par minute, selon le tempérament de l'individu. Mais si on fait passer tout le sang à travers ces organes en trois minutes et demie, et que le cœur batte cent quatre-vingts fois chaque minute, il doit être évident à tout le monde que cette augmentation d'action immodérée et anormale usera bientôt la machine. Quand un ulcère se forme dans les poumons, il est, comme nous l'avons déjà remarqué, excessivement difficile à guérir, d'abord à cause du mouvement continuel de ces organes, et puis à cause de leur position dans l'intérieur du thorax,

qui rend l'application immédiate des topiques impossible, et qui nous force d'avoir recours à la voie de la circulation pour y faire parvenir les remèdes qui y conviennent. Si ce que je dis ici est exact, et tout ce que je dis est confirmé par l'expérience, combien doit être fatal le système déplétif du docteur Rush, qui recommande la saignée, les laxatifs et la diète !

Combien est grande l'ignorance de ceux qui croient, lorsqu'un des organes les plus vitaux de l'économie, un organe sur la fonction régulière duquel reposent la vie et la santé, est affecté de maladie, que le meilleur moyen de le guérir est d'affaiblir et d'user les autres organes du corps ! Cependant telle est la manière de raisonner des écoles : telle est la signification de leurs magnifiques théories, telle est la doctrine de la *contre-irritation*. Pour nous servir de leur propres paroles : « Nous attirons les » puissances et l'énergie du système sur la plaie artificielle » que nous formons, et comme deux maladies de la » même sorte ne peuvent exister simultanément dans l'éco- » nomie, nous établissons l'une pour faire disparaître » l'autre. Par cette raison, quand il existe un ulcère des » poumons qui fournit beaucoup de matière purulente, » nous faisons un ulcère artificiel en dehors pour attirer la » décharge à la surface, et par conséquent nous dimi- » nuons la suppuration des poumons. Dans le cas où il y » a rupture d'un vaisseau des poumons ou d'un autre » organe, nous saignons le malade au bras, afin de dé- » tourner le courant de sang et d'empêcher ce liquide » d'échapper du vaisseau déchiré. » Voilà, mes lecteurs, la théorie et la pratique des facultés en cas de phthisie ; et pour peu que vous y réfléchissiez, vous verrez facilement le danger auquel un pareil traitement expose le malade. Supposons qu'on mette un vésicatoire sur le corps d'un homme sain : n'aurait-il pas pour tendance de l'affaiblir et de faire du mal à sa constitution ? ou qu'on saigne le

malade, et alors on fera courir à celui-ci des dangers encore plus grands. Supposons de nouveau qu'on soumette un homme fort et vigoureux à un régime maigre et aqueux, il est évident qu'il perdra de sa force, que ses muscles s'affaibliront et que son système nerveux sera jeté dans un désordre complet. — Or, nous demandons si, au lieu de produire cette débilité du corps et de l'esprit, car ce dernier souffre toujours des souffrances du corps, il ne vaudrait pas mieux aider la nature dans les efforts qu'elle fait pour vaincre la maladie? Ne vaudrait-il pas mieux lui donner des remèdes qui agissent toujours d'une manière favorable, ou agissent de concert avec les lois harmonieuses de la nature? La médecine donnée devrait avoir pour but de fortifier, de restaurer et de prêter l'épaule à la constitution chancelante, et non pas de la faire écrouler ou d'en précipiter la ruine. Ce que nous disons ici a été déjà dit avec raison par le célèbre *Salvadori*, qui remarque que la phthisie pulmonaire, étant une maladie asthénique, devrait être traitée par les toniques, les stimulants et par un régime fortifiant, et c'est précisément ce genre de traitement que nous avons toujours adopté. Mon plan est de fortifier les organes digestifs autant que cela est possible, afin de maintenir le degré voulu de vitalité. Je donne en même temps des remèdes pour faciliter l'expectoration, et je garde constamment dans mon esprit l'opinion si vraie exprimée par le docteur Thomas, quand il assure que tout ce qui arrête la transpiration cutanée a une tendance à produire la phthisie pulmonaire. C'est en conséquence de cette opinion, qui est aussi la mienne, que je fais prendre au malade une décoction végétale pour entretenir la transpiration de la peau, qui est le moyen le plus efficace pour débarrasser le malade des obstructions qui sont la cause réelle de la maladie. J'ai traité cette affection dans toutes ses formes et avec tant de succès, que j'ai arraché à la mort des personnes qui avaient été com-

plètement abandonnées par les médecins des facultés. Les guérisons que j'ai produites, et cela à l'aide des médicaments les plus innocents qui ne jettent jamais la perturbation dans l'économie, ont vivement étonné les malades eux-mêmes ; qui plus est, ces substances peuvent être administrées, et cela sans danger, par le premier venu, sans l'aide d'un dispensateur de drogues qui entrelarde son langage inintelligible avec des lambeaux de mauvais latin. Des faits simples sont les meilleurs arguments pour la défense d'une théorie : il n'y a que ceux qui se contentent de surveiller des symptômes au lieu de s'enquérir des causes de la maladie qui peuvent avoir des doutes sur la vérité de ce que je viens de dire. Je suis loin de vouloir fonder ma réputation sur de simples assertions, et j'aurai plus tard occasion de faire parler les personnes que j'ai guéries et qui se portent bien aujourd'hui, pour corroborer l'authenticité de ces cures. Comme j'écris dans l'intérêt du peuple et dans l'intérêt des siècles à venir, je ne voudrais pas que cet ouvrage contînt une erreur et encore moins un mensonge, et je n'ai jamais dit ni écrit sur la santé un mot qui ne portât l'empreinte de la vérité. Afin de donner aux personnes qui n'exercent pas la médecine le moyen de juger de l'efficacité de nos remèdes dans la guérison de cette maladie, nous prendrons la liberté de donner en détail quelques-uns des cas que nous avons eu le bonheur de traiter. J'ai déjà parlé de la phthisie pulmonaire dont j'avais été atteint moi-même, et j'en dirai quelques mots de plus, ce qui ne m'empêchera pas d'en citer d'autres beaucoup plus importants dont quelques-uns se sont présentés dans ce pays et même dans le voisinage que j'habite. Parmi ces derniers, je citerai ceux qui sont les plus récents et qui sont encore frais dans les souvenirs des habitants. Mais pour commencer par mon cas particulier : La première partie de ma vie, comme je l'ai déjà dit, fut passée dans l'étude de

la médecine telle qu'elle est enseignée dans les écoles des facultés, et désirant me perfectionner dans mon art, j'y travaillai avec une diligence extraordinaire. La vie sédentaire que je menais me donna une attaque de dyspepsie pour la guérison de laquelle je pris tous les remèdes recommandés par les écoles, et je les pris en vain, car ma dyspepsie ne guérit pas. L'automne suivant, je m'enrhumai fortement, et cette dernière circonstance rendit ma cure plus difficile. Ces infortunes m'arrivèrent alors que j'avais seize ans, vers l'année 1814. Au retour du printemps, ma toux, qui avait persisté pendant tout l'hiver, me quitta, et pendant les chaleurs de l'été ma santé se rétablit d'une manière surprenante, et mes parents se félicitèrent du changement heureux qui s'était opéré en moi. Le froid, cependant, survint, et avec lui mon ancien ennemi la toux, qui persista à me tourmenter pendant toute la durée de l'hiver. Je commençai alors à cracher une matière pituiteuse d'une teinte bleu grisâtre, que le médecin chez lequel j'étudiais regarda comme un symptôme très-dangereux, et qui augmenta d'intensité toutes les fois que je m'exposai à un air un peu froid. Je restai pendant deux ou trois ans dans cette misérable condition, l'ennemi se fortifiant de jour en jour, et jetant ses racines plus profondément dans ma constitution, jusqu'à ce qu'il eût de bien près gagné la citadelle de la vie. Devenu extrêmement maigre et débile, j'avais l'air d'un squelette; je crachais plus d'une pinte de sang par jour, et cela bien que, pendant toute la durée de ma maladie, des membres de la faculté me donnassent leurs soins. Mon maître aussi m'avait regardé comme perdu et nullement susceptible de guérison : aussi je me résignai à mourir, car mes souffrances m'avaient enseigné à me regarder comme une victime que la tombe allait recevoir.

C'était à cette époque qu'une tribu des Indiens Sénéques vinrent camper près de la maison de mon père : une

squaw, c'est-à-dire une femme de la tribu, étant entrée à la maison, me vit, et demanda à ma mère depuis combien de temps je souffrais. Ayant appris les détails de ma maladie, elle dit à ma mère de n'avoir pas de crainte à mon égard, et elle promit de me guérir. Elle sortit aussitôt, et après avoir cueilli dans les forêts et dans les prairies certaines herbes, elle commença à me soigner ; au bout de trois mois elle m'avait rendu à la santé. Depuis cette époque ma santé a été constamment bonne, et mes poumons sont forts et vigoureux, bien qu'ils aient passé pendant plusieurs années par de dures épreuves. J'ai, depuis cette guérison, employé beaucoup de mon temps à donner des leçons publiques devant un auditoire nombreux, exercice très-fatigant pour les poumons, et après avoir parlé pendant des heures dans un appartement chaud, je me suis fréquemment rendu chez moi la nuit, à une distance d'une lieue de l'endroit où je faisais mon cours. Tous ceux qui ont assisté à mes lectures peuvent assurer que mes poumons sont solides et que ma voix est forte, malgré les fatigues que je leur ai fait subir. Pour terminer, le lecteur me permettra de lui affirmer que si je n'avais pas été près de devenir victime de la phthisie pulmonaire, si je n'avais pas été guéri si miraculeusement par la *squaw* indienne, quand tous les autres moyens de guérison avaient été tentés en vain, je n'aurais jamais tourné mon attention aux vastes ressources que la nature nous prodigue à sa surface ; je n'aurais jamais essayé d'opérer les cures que j'ai faites et dont je citerai quelques-unes dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

PHTHISIE PULMONAIRE. — CONTINUATION.

Le premier cas auquel j'appellerai votre attention est celui d'un malade nommé Wickes, que je soignai aux États-Unis, et que j'ai souvent cité dans mes leçons publiques. C'était un fabricant de biscuit de mer, qui, pour fournir une quantité extraordinaire de cet article qui lui avait été demandé pour quelques vaisseaux qui allaient mettre à la voile, s'était livré à des fatigues excessives ; il s'était jeté dans un état de transpiration en conséquence duquel il fut atteint d'un très-fort rhume. Se sentant malade, il fit venir un médecin qui le saigna et lui fit prendre en même temps une dose de calomel. Le même jour, il fut pris d'une toux grave, qu'on ne pouvait guérir et qui s'accompagna d'autres symptômes de la phthisie. Six médecins de la faculté l'entourèrent pour lui donner des soins ; mais son état s'aggrava, et, au bout de trois mois, ils déclarèrent qu'il allait mourir. Quelque temps auparavant, j'avais réussi à débarrasser un de ses employés d'un fort rhume, accompagné de raucité de voix, dans l'espace d'une semaine.

Quand les docteurs eurent abandonné leur client, en disant qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui, ce jeune homme supplia son maître de me faire venir ; il le persuada à la fin de m'envoyer chercher, et j'arrivai. Je trouvai le malade dans un état pitoyable, réduit à l'état de squelette vivant. De larges ulcères s'étaient formés dans les poumons, un desquels s'était crevé tous les dix jours depuis les six semaines précédentes. Un d'entre eux s'était crevé le jour même avant mon arrivée, et avait évacué au moins un litre et demi de matière purulente. C'était à cette époque que le conseil des docteurs avait prononcé son incu-

rabilité, et avait déclaré qu'il ne pourrait survivre plus de dix jours. Je n'eus pas, je l'avoue, beaucoup d'espoir à son égard ; mais, me souvenant de la phthisie dont j'avais été moi-même atteint, je résolus d'essayer sa guérison. Je traitai ce malade selon le plan qu'on verra décrit à la fin de ce chapitre. C'était le 22 octobre 1831 que je lui donnai mes premiers soins, et au bout de six semaines, je l'avais assez rétabli pour se promener à pied. L'année suivante il se livra aux travaux de sa profession comme à l'ordinaire, et cinq ans après il m'écrivit pour m'assurer que sa santé était alors excellente.

Pendant ma résidence à Hull, j'opérai plusieurs guérisons de phthisies, dont quelques-unes sont connues du public. Une de mes malades était la fille de M. Thomas Pexton, qui avait été soignée par plusieurs docteurs. Ils déclarèrent tous qu'elle était atteinte de phthisie pulmonaire, et que la maladie était trop avancée pour pouvoir la guérir. Elle avait une toux très-pénible ; son appétit était perdu, et son corps était énormément amaigri. Je me chargeai de la guérir, et je la guéris.

Les cas suivants sont si remarquables et si importants que je prie mes lecteurs de vouloir bien y donner une attention particulière. Les malades même ont rendu publique leur guérison.

Je commencerai par le cas de M. James Hows-Shepherd, de la ville de Campden, dans le comté de Gloucester : ce cas présente la maladie dans sa forme la plus marquée et la plus décisive, accompagnée des symptômes les plus graves de cette terrible affection. Le malade fut déclaré par les docteurs complètement incurable, et il se préparait à mourir. Dans l'automne de 1845 il eut un mauvais rhume, accompagné d'une toux sèche et incessante, et l'expectoration d'un phlegme liant et semblable à de la gelée. Ces symptômes diminuèrent pendant les mois d'été, mais revinrent avec violence et avec un crachement

de sang l'hiver suivant. Tous les médicaments ordonnés par son médecin ordinaire ne firent, selon les propres expressions du malade, que rendre son affection dix fois pire qu'elle n'était auparavant. L'expectoration était devenue d'une nature lourde et purulente; son appétit avait disparu; les sueurs nocturnes devinrent abondantes; ses membres inférieurs étaient douloureux et gonflés; enfin, il était prêt à mourir. Ce fut dans cet état triste et déplorable qu'il me fit écrire pour me prier de vouloir bien me rendre auprès de lui et de lui donner mes soins. Je lui envoyai sur-le-champ une quantité de médicaments et mon ouvrage : *Guide à la santé*, qu'il voulut lire, et, à l'aide de ce livre, il prépara lui-même tous les médicaments dont il avait besoin pour se guérir. Il prit trente litres de médecine amère (voir le cas de M. Lee), cinq litres de sirop de quassia, et dix émétiques de la *lobelia inflata*; il fit en même temps usage du liniment poivré pour diminuer la douleur des jambes et pour en faire disparaître la tuméfaction.

Sous ce traitement, il commença graduellement à se rétablir : la respiration devint plus facile; l'expectoration diminua de quantité et prit un caractère plus sain; son appétit revint, et, le 30 juin dernier, il retourna à ses occupations, complètement guéri et jouissant d'une santé qui ne s'est pas encore démentie. Voilà une autre preuve que la phthisie pulmonaire peut être guérie par l'emploi des médicaments que mon expérience a su choisir et que mes connaissances en botanique médicale me mettent à même d'administrer en sûreté. Ce cas démontre aussi que les remèdes dont je me sers pour guérir mes malades sont très-simples, et qu'un homme dans la plénitude de sa santé peut les prendre avec une complète impunité. Je regarde la guérison de M. Shepherd comme une autre preuve de la justesse de ma théorie, car, s'il avait été traité par le système déplétif du docteur Rush, le système narcotico-sti-

mulant du docteur Beddoes, le système juste-milieu de Brown, ou la méthode perfectionnée des écoles modernes, il aurait traversé depuis longtemps ce fleuve d'où nul voyageur ne revient !

M. John Lee, de la ville de Leeds, dont le cas excita tant d'intérêt chez ses amis, avait été depuis quelques mois tourmenté d'une toux et de crachats visqueux, et il expectorait de temps en temps une quantité considérable de sang. Un chirurgien éminent de la ville lui avait donné pendant un temps considérable ses soins, et lui et un autre docteur qu'il s'était adjoint, prononcèrent que le cas était parfaitement incurable, de sorte que le pauvre malade crut, comme moi-même, qu'il était destiné à mourir. Ses amis, qui avaient entendu parler des cures extraordinaires que j'avais faites dans le voisinage, me prièrent de venir le visiter. En entrant dans la maison, je trouvai qu'il venait de rendre une quantité considérable de sang, et l'anxiété de ceux qui l'entouraient me fit voir qu'ils n'avaient plus le moindre espoir de sa guérison. Après l'avoir examiné avec soin, je lui dis qu'il serait guéri, malgré les regards tristes de ses amis, sur lesquels la déclaration des deux médecins avait fait une impression profonde.

Les remèdes que je lui ordonnai produisirent un prompt seulagement et dissipèrent les doutes de ses amis. A partir de ce moment, la guérison marcha rapidement, et au bout de quelques semaines il fut complètement rendu à la santé. La profession qu'il exerçait (il était tailleur de marbre) ne lui était pas favorable ; il eut une légère hémorragie pulmonaire dans le cours de l'hiver, et, de l'avis de toutes les personnes de sa famille, il renonça définitivement à son ancienne occupation. Depuis lors il va beaucoup mieux. A la fin de ce chapitre, je dirai en détail la manière dont je le traitai.

Voici un autre cas : Un homme, nommé William Wheat-

ley, vint me trouver, dans l'automne de 1843, après que les médecins lui avaient dit que la phthisie pulmonaire dont il était atteint était incurable. La raucité de sa voix était telle qu'il me fut presque impossible d'entendre ce qu'il me dit : il toussait continuellement, et rejetait par l'expectoration une quantité considérable de matière purulente ; son appétit avait disparu ; il était très-émacié ; tout espoir de guérison l'avait abandonné, et il s'attendait de jour en jour à passer dans l'autre monde. Il exerçait la profession d'ingénieur des chemins de fer, et était forcé par la nature de ses occupations à s'exposer souvent aux injures du temps ; malgré cette dernière circonstance, j'entrepris de le guérir, et mes médicaments avaient tant d'efficacité, qu'au bout de six semaines il était rendu à une santé parfaite.

Voici un autre cas de cette affection, où l'ulcération des poumons était déjà commencée. La malade, fille de M. Pullen, de Leeds, avait les poumons si gravement affectés, que les docteurs des facultés qui la soignèrent assurèrent qu'elle allait mourir poitrinaire. Malgré cela, je la guéris complètement au bout d'un mois, et sa santé est encore excellente.

Je citerai aussi le cas suivant : Jeanne Clough, de la commune de Newton, près de Hyde, était depuis neuf ans affligée de mauvaises digestions, qui se convertirent à la fin en phthisie pulmonaire. Elle avait suivi les prescriptions et avalé les drogues de cinq ou six médecins de la faculté ; mais malgré cela son état ne fit qu'empirer. En 1843, elle fut prise d'une extinction de voix accompagnée d'une toux grave ; elle vomit de temps en temps une quantité considérable de matière purulente, et elle allait inévitablement mourir. Dans le mois de juin 1845, au moment où je publiais la première édition de cet ouvrage, mademoiselle Clough, qui avait entendu parler de moi par l'intermédiaire de William Wheatley, vint me voir à

Leeds, où je demeurais alors, et se confia aussitôt à mes soins. Je commençai mon traitement sans délai, et, au bout de six semaines, elle se rétablit complètement. Elle a toujours depuis joui d'une excellente santé.

Les cas que je viens de citer, et j'aurais pu en ajouter beaucoup d'autres, suffiront pour démontrer à mes lecteurs le succès de mon traitement. Il est vrai que j'ai donné aussi mes soins à des malades qui ne purent pas être guéris : leur constitution avait tellement été ébranlée par les drogues administrées par les docteurs qui les avaient précédemment traités, qu'ils moururent tous avant que mes médicaments eussent eu le temps d'agir. Quelques malades, lorsqu'ils sont abandonnés par les docteurs, perdent tout espoir et ne veulent pas essayer mes médecines, comme ils devraient le faire jusqu'au bout ; ils ne veulent prendre qu'une seule bouteille, et si elle ne produit pas des miracles, ils déclarent n'avoir pas foi dans mon système. Je ne me suis jamais érigé en faiseur de miracles ; je ne veux qu'aider la nature dans ses opérations ; mais, pour le faire, je suis forcé de donner au malade quelquefois plus de cent bouteilles. Quand les gens refusent de prendre mes médecines, ils ne devraient pas refuser de croire à mon système, et cependant il y a beaucoup de personnes qui agissent de cette manière déloyale. Ils veulent que je fasse des choses impossibles, que je guérisse des malades qui ne veulent pas prendre mes médicaments parce que, selon eux, ils ont une saveur détestable.

Prévenir une maladie vaut mieux que la guérir ; et si mes lecteurs veulent bien faire attention à ce que je vais dire, ils échapperont aux conséquences de cette triste affection.

Le conseil que j'ai à leur donner à cet égard se donne en peu de mots, c'est le suivant : Évitez, autant que possible, les premières causes du mal ; mais, si cela est impossible, prenez, aussitôt que les premiers symptômes parais-

sent, une forte infusion de millefeuille, dans laquelle vous mettrez une petite cuillerée de poivre de Cayenne ; prenez cette préparation le soir en vous couchant, et mettez en même temps à vos pieds une brique chaude enveloppée d'un linge mouillé de vinaigre. Dans la plupart des cas, ces précautions seront utiles : elles arrêteront la maladie qui commence, et empêcheront le développement de ses conséquences désastreuses. Surtout il faut éviter l'emploi de médecines anodines et de substances narcotiques, telles que l'opium, la digitale, la jusquiame, etc., qui ne font que diminuer momentanément les symptômes de la maladie sans en enlever la cause.

Dans cette maladie, les docteurs font croire à leurs malades que la toux est un symptôme dangereux ; il n'en est rien ; au contraire, c'est au moyen de cette toux que le malade rejette la matière purulente qui produirait la mort s'il lui était permis de rester dans l'économie. La toux est à la maladie ce que la pompe est à un navire qui menace de couler. Quand un vaisseau en pleine mer fait eau, le premier soin du commandant est d'envoyer les hommes aux pompes ; si, au lieu de les faire travailler, les matelots ne faisaient que les boucher et les mettre hors d'état de s'en servir, ne pourrait-on les regarder comme des assassins ou des fous ? Certainement on le pourrait ; et cependant c'est de cette manière qu'agissent les docteurs des facultés : car, quand ils donnent des stimulants narcotiques pour guérir un rhume, ils ne font qu'engouer les pompes des poumons en arrêtant l'expectoration, sans l'aide de laquelle le malade ne peut se débarrasser de la matière purulente qui lui est nuisible.

Mais si nous enlevons la cause de la maladie, si nous bouchons le trou par lequel le navire fait eau, cette matière cessera de s'accumuler dans les poumons, et la toux disparaîtra, car la nature n'a besoin de son aide que pour enlever le phlegme. Semblable en cela aux pompes d'un

navire qui cessent d'être utiles dès que le vaisseau ne fait plus eau. Pour mettre un terme à la toux, il faut guérir la cause dont elle dépend.

Il faut lire avec attention le traitement que j'ai employé dans le cas de M. Shepherd, car, selon mon avis, un pareil cas de phthisie pulmonaire ne s'est jamais présenté. En suivant les indications que j'y ai données, avec un égal soin et beaucoup de persévérance, on peut compter sur des guérisons fréquentes.

Voici la manière dont j'ai traité le cas de M. Lee :

Je pris de feuilles de framboisier, d'aigremoine, d'épine-vinette, de grateron, de lierre-terrestre, de centaurée et de marrube, quantités égales ; j'en fis une forte décoction, à chaque litre de laquelle j'ajoutai une demi-cuillerée de poivre de Cayenne et un quart d'once de jus de réglisse. Il prit de cette préparation quatre litres par jour ; je lui donnai en même temps, pour favoriser l'expectoration, une petite cuillerée à la fois de teinture acétique de lobélie. Il avait aussi ordre de se tenir bien couvert, de manière à le mettre à l'abri des intempéries de l'atmosphère. Cette maladie est très-débilite, et quand la flamme de la vie se ralentit, quand l'oxygène des poumons ne suffit pas pour entretenir la chaleur de l'économie, il faut avoir soin d'administrer des stimulants purs, afin de produire et de maintenir en bon état les organes de la digestion. Tels sont les moyens que j'ai toujours employés, et qui m'ont mis à même de guérir les cas de cette maladie qui m'ont paru de la dernière gravité.

Voici les agents nuisibles au moyen desquels les médecins cherchent à guérir cette maladie : Le quinquina, le carbonate de potasse, la digitale, l'acétate d'antimoine, le sulfate de fer, l'acide prussique, le sirop de pavots, le nitrate de potasse, le baume de Tolu, la scille, le camphre, la ciguë, les saignées, les sangsues et la diète rigoureuse.

CHAPITRE XXX.

LES SCROFULES ET LE SCORBUT.

Selon les livres des facultés, ces deux maladies naissent d'une constitution viciée de manière à produire des états morbides de la peau et des organes qui lui sont subjacents. La maladie qu'on appelle les scrofules est ordinairement incurable quand on la traite par les médicaments recommandés par les docteurs; il y a une bonne raison pour ça, c'est que ces médicaments sont très-propres à l'engendrer. Les scrofules consistent dans une tuméfaction dure et indolente des glandes en plusieurs parties du corps, mais surtout de celles qui sont au cou, derrière les oreilles et sous le menton. Après un certain temps, ces glandes font saillie, la peau qui les recouvre s'amincit, elle s'ulcère, et les tumeurs déchargent un fluide blanchâtre et grumeleux. Les scrofules se montrent surtout dans les climats où les saisons sont variables et l'atmosphère froid et humide, et tout ce qui affaiblit la constitution ou qui diminue la santé générale contribue à la production de cette maladie. Plusieurs de mes lecteurs se souviendront que j'ai parlé particulièrement des effets d'un air impur; j'ai aussi signalé le défaut de ventilation dans les habitations des classes ouvrières, dans les districts manufacturiers et dans les autres grands centres de la population, comme cause des affections scrofuleuses. J'ai souvent fait remarquer dans mes leçons publiques que je n'ai jamais vu un Indien du nord de l'Amérique souffrir des scrofules. Leur manière de vivre est simple, et ils sont exempts des causes des scrofules que je viens d'énumérer. Quelques autres causes contribuent à la production de

cette affection; telles sont les habitudes indolentes et sales et l'usage de matières indigestes et putrides. Dans des cas nombreux où les médecins des facultés déclarent cette affection due à l'hérédité, elle n'est en vérité due qu'à des maladies telles que la rougeole, la scarlatine, la petite vérole, la syphilis constitutionnelle, celle qui est produite par l'absorption d'une matière vaccinale impure, et autres maladies dont le sujet avait été précédemment atteint. A mon avis, cette maladie n'est pas héréditaire, et je suis soutenu dans cette opinion par plusieurs de ceux auxquels les facultés donnent le nom de pathologistes savants. Goodlad, auteur d'un *Essai sur les maladies du système absorbant*, s'est fortement opposé à l'idée de l'hérédité des scrofules. Sans doute il y a un tempérament particulier, une prédisposition constitutionnelle dans certaines familles qui les exposent à contracter certaines maladies; mais j'ai toujours dit, j'ai toujours soutenu la théorie que « les causes identiques produisent des affections identiques, » et si la manière de vivre et les habitudes d'une famille sont propres à engendrer cette maladie, il est probable que les enfants de cette famille prendront les mêmes habitudes et seront à leur tour atteints de la même affection. Voilà comment j'entends le principe d'hérédité dans les familles, et non pas comme les médecins qui nous disent que si la grand' mère a eu une affection particulière, ses petits-enfants en seront à leur tour atteints. Je suis d'avis que les habitudes et les coutumes de la société auxquelles j'ai déjà fait allusion, c'est-à-dire la trop grande consommation de vins et autres liqueurs fermentées, l'usage de préparations opiacées et celles de drogues vénéneuses ordonnées par les médecins pour la guérison des maladies, contribuent beaucoup plus à la production des scrofules que les prédispositions héréditaires dont on parle tant. J'ai toujours trouvé que ceux qu'on prétendait avoir hérité de cette affection de leurs parents étaient tout aussi faciles à guérir que les

autres, et cela, à mon avis, est une preuve de la vérité de mon assertion.

Le scorbut est regardé par les médecins des facultés comme une maladie toute différente de celle dont nous venons de parler. Selon le docteur Thomas, le scorbut dépend de l'état extraordinairement salin du sang. D'autres médecins des facultés pensent que les altérations morbides qu'on voit dans le scorbut ont leur origine dans un état débile des solides du corps, débilité provenant d'un défaut de bons aliments. Les théories imaginées par les facultés pour expliquer le scorbut sont en réalité très-nombreuses. Sir John Pringle croit qu'il est dû à un état putrescent du sang. Les docteurs Lind, Blane et Millman le regardent comme une maladie de débilité qui a son origine dans la faiblesse des organes digestifs ou dans une diminution générale de la puissance vitale de l'économie, ou qu'il est dû à un défaut de nutrition de nos organes, plutôt qu'à un état vicié de cette nutrition. Le docteur Trotter, en raisonnant sur les expériences du docteur Goodwin, par rapport à l'action de l'air sur le sang privé d'oxygène, pense que la couleur noirâtre de ce liquide dans le scorbut est due à l'abstraction de l'oxygène, et que les végétaux frais guérissent cette maladie en fournissant au sang l'oxygène qui lui manque. Le docteur Beddoes suppose que le scorbut est dû à l'abstraction graduelle de l'oxygène de toute l'économie, précisément comme la mort survient dans la submersion, où, à cause de la privation subite de l'oxygène, le sang retourne à l'état veineux dans les cavités du cœur. Des deux causes, un défaut d'oxygène faute de végétaux frais, ou un défaut d'oxygène faute d'air pur, le docteur Beddoes pense que cette dernière est la plus active. Il y a quelques années, cette maladie était une grande cause de mortalité parmi les matelots, probablement à cause d'un défaut de propreté, de chambres aérées et de végétaux frais; mais les grands progrès qu'on a faits dans

la science nautique et dans les connaissances physiologiques, ont presque entièrement arrêté ses ravages. Peu de navires font des voyages de long cours aujourd'hui sans avoir un bon approvisionnement de fruits et de légumes secs et frais, et c'est à cela particulièrement qu'on doit la diminution de cette maladie chez les matelots. Le scorbut de terre est rarement violent; j'en citerai cependant quelques-uns pour faire comprendre la nature de la maladie et la manière de la traiter. J'ai toujours considéré cette maladie, aussi bien que les scrofules, comme due à un état malsain des fluides circulants, et que par conséquent il doit y avoir de la débilité dans quelques-uns des organes importants du corps, tels que ceux de la digestion, des sécrétions ou des excrétions. C'est pourquoi mon principe fondamental est de corriger le mauvais état de l'estomac et du foie, et en faisant cela je suis parvenu souvent à guérir le scorbut et les scrofules, alors que ces maladies ont été déclarées héréditaires. Dans presque tous ces cas cependant la guérison demande un temps assez considérable, car quand il s'est établi depuis longtemps un flux d'humeurs à un organe quelconque du corps, il faut beaucoup de persévérance avant de pouvoir le faire cesser. Faute de faire cette dernière réflexion, beaucoup de personnes voient persister la maladie pendant un temps indéfini, car elles n'ont pas la patience de prendre une quantité suffisante de mes médecines. Le premier cas que je raconterai est celui de Charles Wilkinson, de Londres, âgé de dix-sept ans. Sa mère me le fit voir dans le musée de Hunter, où je faisais alors une leçon publique.

Chose remarquable, au moment où je faisais ces leçons, pour exposer les erreurs des doctrines des facultés, plusieurs membres de ces corps savants furent assemblés dans une pièce voisine du même bâtiment, occupés à changer les noms de leurs médecines; ils le font tous les dix ans, et c'était ce soir-là que la nomenclature actuelle du Codex

fut promulguée. J'examinai devant l'auditoire l'état du garçon malade ; il avait au cou un grand nombre d'ulcères et de plaies, et cette maladie lui avait duré depuis quinze ans, malgré les soins et les drogues qui lui avaient été prodigués par les médecins. Il commença mon traitement à moi, dans le mois de mars, et dans le mois d'octobre il fut complètement guéri, car depuis lors sa maladie n'est jamais revenue. Voici l'attestation d'une guérison opérée sur une femme, Marie Neaves, de Bartles-Entry, Whitefriars-gate ; elle est écrite de sa main : « La malade susdite était affligée de scorbut sur les mains et sur les bras pendant plusieurs mois, et malgré les consultations de plusieurs médecins, et une résidence de plusieurs semaines dans une infirmerie, la maladie ne fit qu'empirer, et la santé générale s'est sensiblement détériorée. Les médicaments du docteur Coffin la guérèrent complètement dans l'espace de deux mois. — Hull, 27 février 1842. »

Dans l'année 1840, une dame de Hull, affectée de scrofules, est venue me consulter ; elle avait plusieurs ulcères coulants au cou. Elle me raconta que c'était une maladie de famille, et qu'elle avait beaucoup souffert de la maladie pendant sa jeunesse. Elle avait consulté à cet égard tous les médecins célèbres et pris des quantités énormes de drogues et surtout d'iode, et au moment où elle est venue me voir, la maladie était tout à fait aussi violente qu'elle avait jamais été, et cela en dépit de toutes les savantes formules des médecins.

Je regardai sa maladie comme héréditaire tant que cela pouvait être. Je commençai cependant à lui donner de mes médicaments, et au bout de sept mois elle fut complètement débarrassée de son infirmité. Il y a cinq ans de cela, et la maladie n'est jamais revenue.

En 1842, une dame qui demeurait alors à Wortley-lane, près de Leeds, vint me consulter pour un scorbut qu'elle avait sur les bras. Sa maladie était de vieille date,

et avait résisté à tous les efforts de la faculté. Au bout d'un traitement de quatre semaines, je la guéris entièrement, et la guérison ne s'est jamais démentie.

Dans l'automne de 1843, madame Bottomley, de Holbeck, me fit voir son fils qui, depuis quatre ans avant ce moment, souffrait beaucoup des scrofules. Il avait déjà essayé multitude de remèdes sans aucun bon résultat. Il commença aussitôt à prendre de mes médicaments, et cela à un moment où son bras droit et la main correspondante lui étaient complètement inutiles, à cause des nombreux ulcères qui s'y trouvaient. Le traitement continua pendant dix-huit mois, mais le succès fut complet. Le lecteur verra en lisant l'appendice de cet ouvrage les détails de cette guérison racontés par la mère du malade.

Afin de traiter cette maladie avec succès, et je l'ai déjà remarqué, il faut avoir soin de corriger l'état vicié des fluides qui circulent dans l'économie, et dans toutes les guérisons que je viens d'énumérer, j'eus constamment ce soin en vue. Un médicament fait de la manière suivante rendra toujours un très-grand service aux malades atteints des scrofules et de scorbut : — Prenez centaurée, lierre terrestre, marrube, grateron et épine-vinette ; quand il y a des symptômes fébriles, ajoutez du quinquina ; quand il y a constipation, ajoutez du lin cathartique, et employez en même temps du poivre de Cayenne, du gingembre ou quelque autre stimulant. Dans les cas obstinés, le bain de vapeur est quelquefois utile, et pour panser les ulcères il est bon d'employer la pommade à brûlures.

Mes lecteurs peuvent, au reste, faire à leur guise un composé dont les ingrédients seront choisis dans les substances amères, astringentes et toniques que nous avons déjà décrites, et dont on peut modifier la composition selon la nature de la maladie et de ses symptômes.

Voici les substances à l'aide desquelles les médecins des facultés traitent *les scrofules* : les préparations de mercure,

d'antimoine, de potasse, de chaux, d'ammoniaque, de soude et de quinquina. Pour *le scorbut*, ils recommandent l'emploi de végétaux frais (et cela avec raison), l'antimoine, les acides minéraux et végétaux, et les médicaments toniques.

MALADIES DE L'OREILLE OU OTITE.

Cette maladie a pour symptôme principal une douleur intense et souvent insupportable dans l'oreille ; elle est accompagnée souvent d'une vive sensibilité et de l'inflammation de la partie externe de l'oreille et du conduit auditif ; il peut y avoir en même temps beaucoup de fièvre.

La douleur est si vive qu'elle se propage quelquefois jusque dans la tête, en produisant une inflammation du cerveau, et du délire. Dans le traitement de cette maladie il faut faire beaucoup d'attention à l'état du canal alimentaire. Un émétique de lobélie administré au début de la maladie fait souvent justice d'une attaque violente. Quand l'inflammation est forte, il faut couvrir l'organe malade d'un cataplasme de lis blanc ou de farine de graine de lin ; les fomentations faites avec une infusion de camomille ou de guimauve sont aussi très-utiles ; on fait usage du bain de vapeur, de briques chaudes, et de tous les moyens qui auront pour effet d'égaliser la chaleur et la circulation dans toutes les parties de l'économie. — Pour guérir l'otite, les médecins emploient les saignées, les vésicatoires, les purgatifs, les injections et le nitrate d'argent.

SURDITÉ.

Cette affection peut être produite par une infinité de causes, telles que les forts rhumes, du cerumen endurci qui remplit le conduit auditif, les fortes détonations, l'ulcération des membranes de l'oreille, la paralysie du nerf auditif, et quelquefois la conformation vicieuse de l'oreille.

La surdité qui provient des trois dernières causes n'admet guère de guérison. La cause la plus commune de cette affection est l'accumulation de cire endurcie dans le conduit auditif externe ; cette cire, qui couvre entièrement le tympan de l'oreille, y produit une si vive irritation, que le malade est tourmenté par des bourdonnements et autres bruits anormaux. Pour remédier à ce mal, voici ce qu'il faut faire : On lave bien le conduit de l'oreille avec de l'eau savonneuse , après quoi on y laisse tomber soir et matin quelques gouttes d'une des préparations suivantes : — Prenez parties égales de bile de bœuf et d'huile d'amandes douces, et mêlez ; ou bien une grande cuillerée de teinture de myrrhe mêlée à une quantité égale d'huile d'olives ; ou bien l'huile de cheval toute pure. Quand la surdité a son origine dans le froid, il faut avoir soin de tenir les pieds du malade bien chauds, d'éviter autant que possible l'air de la nuit, et de lui faire prendre les remèdes qui conviennent pour la guérison d'un rhume. Il arrive quelquefois que des insectes et autres objets menus pénètrent dans l'oreille et y produisent de vives douleurs ; on peut facilement les délayer en dirigeant dans le conduit auditif un courant d'eau dégourdie et savonneuse, au moyen d'un seringue. Les médecins des facultés emploient contre la surdité les vésicatoires, la perforation du tympan, la fumée de tabac que le malade fait passer par le tube d'Eustache, les liniments irritants, l'onguent stibié, l'huile de ricin et autres choses semblables.

LA GALE OU PSORA.

Cette maladie est en même temps dégoûtante et contagieuse : elle peut avoir son origine dans une nourriture malsaine, un air vicié et dans la malpropreté habituelle. On connaît plusieurs remèdes contre cette affection, et les préparations soufrées sont celles qui sont les plus em-

ployées. Il faut cependant, si l'on veut s'en guérir radicalement, avoir recours à des bains et autres moyens propres à entretenir la netteté de la peau : il faut en même temps prendre intérieurement les médicaments qui conviennent pour rendre l'équilibre à la circulation et à la chaleur vitale. Quant à la pommade qu'on doit employer extérieurement, on la trouvera décrite dans le chapitre qui traite des médicaments.

Les médecins emploient contre la gale le mercure, l'antimoine, l'ammoniaque, l'acide sulfurique, l'ellébore blanc, la potasse et les préparations de soufre et de plomb.

BRULURES.

Les brûlures peuvent être faites par les corps solides incandescents ou par les liquides bouillants, et comme elles peuvent arriver dans toutes les familles, il convient aux mères de famille de savoir ce qu'il faut faire pour les guérir. Peut-être il n'y a pas de mal ou d'accident auquel nous sommes sujets contre lequel on ait inventé plus de remèdes. Il n'y a pas de vieille femme qui n'ait un conseil spécial à donner à cet égard ; et si nous les écoutions tous, nous ne ferions que changer de remède de jour en jour. Ces changements, au reste, sont très-nuisibles et ne font que retarder la guérison désirée. Les médecins des facultés, comme une foule d'autres personnes, parlent beaucoup de la manière d'*extraire le feu* de la brûlure. On m'a souvent dit : « Docteur, croyez-vous que le feu soit encore extrait ? » Mais en vérité il n'y avait pas de feu à extraire. Il y a même des gens qui ont recours à des incantations pour opérer l'extraction de ce prétendu feu. Si on avait enseigné aux gens simples les opérations véritables de la nature, on n'entendrait pas de pareilles niaiseries. Cette croyance absurde contribue en beaucoup de cas à augmenter l'intensité du mal et à

en retarder la guérison. J'ai souvent dit dans mes leçons publiques que, quand elle est convenablement traitée, il n'y a rien de plus facile à guérir qu'une brûlure. Je répète à mes lecteurs qu'il ne reste pas de feu dans une partie brûlée après que l'accident a eu lieu ; et voici mes raisons pour cette opinion : En cas de brûlure, quel est l'effet produit ? Quelle opération a-t-on faite à la peau pour produire la vésication ? Ma réponse à ces questions est la suivante : — La cuticule ou épiderme est percée d'une infinité de pores ou petites ouvertures à travers lesquels la transpiration cutanée échappe : l'effet de l'eau chaude est de distendre ces pores au delà de leurs dimensions ordinaires ; celui de l'air froid, qui suit l'application de l'eau chaude, est de les fermer subitement de manière à empêcher le passage de la sueur qui tend à échapper. Celle-ci, ne pouvant passer à travers les pores, s'accumule sous l'épiderme qu'elle soulève et forme des phlyctènes. Dans tout cela, je voudrais savoir où est le feu dont on parle. On demanderait avec autant de raison qu'est devenu le feu qui avait rougi une barre de fer, après que le métal s'est refroidi. Les médecins me permettront de leur demander une question sur l'emploi des cantharides : Pourquoi s'en servent-ils spécialement pour produire la vésication ? Quel est l'effet que produit l'application de ces insectes ? Est-ce qu'ils *tirent*, comme on le dit vulgairement ? ou plutôt ne produisent-ils pas le même effet que l'air froid, c'est-à-dire qu'ils ferment les pores de la cuticule ? Si cette dernière proposition est vraie, si la vésication est quelquefois une chose utile, pourquoi ne pas la produire de suite au moyen de l'eau chaude ? car de cette manière on arriverait beaucoup plus promptement au but qu'on désire. On croit généralement que les cantharides attirent les humeurs vers les parties avec lesquelles on les met en contact : cela est erroné cependant, car elles ne tirent pas plus que l'eau bouillante qu'on applique sur

l'épiderme. La seule différence que l'on peut voir dans les effets de ces deux agents est que l'eau chaude agit beaucoup plus promptement, et que les cantharides, bien qu'elles produisent la vésication, peuvent aussi faire beaucoup de mal aux autres organes de l'économie. Même Hooper, dans son *Dictionnaire médical*, page 325, dit que « les cantharides, quand on les emploie même extérieurement, produisent très-souvent la strangurie, et » quelques personnes éprouvent cet effet presque invariablement après l'application d'un vésicatoire. »

J'ai toujours regardé l'emploi des vésicatoires comme une des plus grandes absurdités que les facultés ont mises en vogue, sans même compter les douleurs vives qu'ils provoquent. « Leur usage le plus important, dit Hooper, est celui de produire la *contre-irritation*, et pour cet objet les cantharides forment un des articles les plus utiles des pharmacies. » Or, comme je l'ai déjà démontré, le résultat de la brûlure au moyen de l'eau bouillante et celui d'un vésicatoire cantharidien sont parfaitement la même chose. Je supposerai le cas suivant : — Prenez deux enfants, dont l'un a le croup et l'autre n'a rien : chez le premier, le médecin fera un vésicatoire avec des cantharides pour produire une contre-irritation ; et au moment où cette application a produit son effet, au moment où il a tiré, comme on dit, l'autre enfant a le malheur d'être brûlé par de l'eau bouillante. En un clin d'œil toute la famille est dans la confusion ; on envoie chercher le médecin pour sauver la vie du petit infortuné, et cela sans songer, ou, pour mieux m'exprimer, sans savoir qu'une brûlure d'une nature plus vénéneuse vient d'être infligée à l'enfant croupal, afin de le guérir. Ainsi, entre les mains des médecins, la même chose qui donne une maladie à un enfant en rend un autre à la santé !!!

Les vésicatoires sont toujours débilitants de leur nature et nuisibles à la constitution, et il convient dans tous les

cas de s'abstenir de leur emploi. Comme c'est l'action de l'air froid après la brûlure qui produit la vésication ou la formation des phlyctènes, nous n'avons qu'à prévenir l'arrivée de l'air sur la surface brûlée pour empêcher ces derniers de se former. Pour remplir cet objet, le moyen le plus simple est d'affubler la partie échaudée de plusieurs doubles de coton ou de linge qu'on tient toujours saturés d'eau froide, et de maintenir la partie atteinte ainsi pansée jusqu'à ce qu'elle n'éprouve plus de douleur quand on l'expose à l'air. Observez strictement, chers lecteurs, le traitement que je vous donne, et avec un peu de persévérance, vous ne verrez jamais de phlyctènes se former. Le remède que je prescris ne coûte rien et il est à la portée de tout le monde. Quand la brûlure est assez profonde pour dénuder la peau ou pour mettre les chairs à nu, il faut couvrir la partie affectée avec un onguent (voyez les pommades contre la brûlure que j'indique au chapitre des médicaments) pour la garantir contre l'effet de l'air et contre le frottement des objets extérieurs. Il faut en même temps avoir soin de donner les médicaments qui tendent à corriger l'âcreté des humeurs et à rétablir l'équilibre de la circulation.

Les médecins, pour combattre les effets des brûlures, se servent de vinaigre, d'acétate de plomb, d'alcool, d'eau de chaux, d'huile d'amandes, d'huile de lin, et des pommades mercurielles et autres.

PERNIO OU ENGELURES.

Les auteurs savants ont décrit cette maladie comme « un pénible gonflement inflammatoire d'une couleur pourpre ou plombée qui affecte les doigts, les orteils, les talons et autres parties du corps qui sont habituellement exposées au froid. » On guérit les engelures facilement en les traitant de la même manière que j'ai décrite à l'égard des

brûlures. Il faut faire l'application immédiatement, et le résultat sera immédiatement le même. On me fit venir une fois à une distance assez considérable de chez moi pour voir un malade. Je fus obligé de traverser les monts Katskills. La neige couvrait la terre à une grande épaisseur : mon cheval s'y plongea jusqu'au ventre, et nous fûmes obligés de le dételer du *sleigh*, afin de le délivrer de sa position critique. Le froid était intense, et avant que je pusse arriver à la maison du malade, mes doigts étaient complètement gelés. Je demandai à l'instant un baquet d'eau froide, dans laquelle je me tins les mains plongées pendant plus d'une demi-heure : pendant les premières quinze minutes, mes doigts étaient encroûtés de glace et me firent beaucoup souffrir. Quand la douleur fut apaisée et que les doigts eurent repris leur liberté, je les sortis de l'eau pour les laver avec une teinture de myrrhe : j'eus soin en même temps de me tenir pendant une heure éloigné du feu. Le lendemain je me trouvai complètement guéri. Quand les engelures sont ulcérées faute de soins pris à temps, on les traite comme on traite les brûlures ou les plaies. En même temps qu'on cherche à faire disparaître les ulcères au moyen de pommades et de cataplasmes, il faut donner des médicaments pour régulariser la circulation.

Le traitement employé par les médecins contre cette affection se compose de l'usage des matières suivantes : Alun, vinaigre, alcool, liniment savonneux, ammoniac, teinture de cantharides et onguent mercuriel.

CHAPITRE XXXI.

FIÈVRES OU FÈBRES.

Il est de la plus haute importance de bien comprendre la nature des états morbides qui portent le nom de fièvres ; le sort des milliers de nos semblables dépend d'une intelligence claire et nette de ce sujet : malgré tout cela, nous sommes forcés de nous plaindre de la grande ignorance montrée, même aujourd'hui, par les membres des facultés, au sujet des causes et des effets de cette affection. Mes lecteurs, et surtout ceux qui ne s'occupent pas beaucoup de médecine, peuvent regarder mes assertions comme trop hardies et peut-être comme fausses ; mais avant de porter un jugement définitif sur ce que je viens de dire, je les prie de vouloir bien lire attentivement les preuves et les explications que je vais mettre sous leurs yeux. Je leur demanderai même une autre faveur, c'est d'essayer de combattre les fièvres dont nous parlons en employant les remèdes qu'ils trouveront recommandés dans ce chapitre ; autrement je trouverai qu'ils n'ont pas agi avec justice à mon égard.

En parlant de cette maladie comme d'autres, les médecins des facultés admettent l'ignorance où ils sont à son égard ; et, ce qui est pire, le manque de succès des traitements qu'ils proposent prouve d'une manière indubitable que cette ignorance est réelle. On a de tout temps laborieusement écrit des volumes sur cette maladie et sur ses formes diverses. Les auteurs de ces livres ne s'accordent nullement dans leurs opinions, et, qui plus est, ils s'attaquent entre eux avec beaucoup de vivacité sur le sujet de ces opinions. Voici quelques citations extraites du livre du docteur Thomas sur *la Pratique moderne de la Médecine* : elles montreront qu'il est impossible de donner

une définition claire et concise de cette affection , car elle n'a pas de symptômes invariables qui pourraient nous mettre à même de bien nous prononcer sur sa nature ou sur son essence. « Le pouls du malade varie d'une manière extraordinaire : il peut être petit, faible, lent, serré et irrégulier, ou il peut être fort, précipité, plein, régulier et mou, selon que la fièvre est à son début, à sa hauteur, à son déclin, ou selon l'état du sujet et la forme particulière de la maladie. La chaleur aussi présente des irrégularités : elle ne peut être uniformément répartie dans toute l'économie ou accumulée sur quelques endroits particuliers du corps. En d'autres moments, le système est le siège d'un sentiment général de froid. Quelquefois la face est pâle, et d'autres fois rouge et gonflée : tantôt elle conserve son apparence naturelle ; tantôt, au contraire, elle est affaissée. Les yeux sont ternes et languissants, souvent rouges et brillants ; dans un cas, calmes et mornes ; dans l'autre, proéminents et convulsionnés. La langue est sèche, fendillée, rude et présentant une couleur écarlate, ou elle est blanchâtre et couverte de mucosités, ou bien encore elle retient son apparence naturelle et son humidité ordinaire. La respiration est fréquente ou irrégulière, et l'haleine est souvent brûlante et fétide. L'appétit est le plus ordinairement éteint : il est rare que le malade exprime le désir de manger. L'urine est quelquefois acide et incolore, d'autres fois briquetée et épaisse ; elle se trouble et dépose un sédiment sur les parois du vase ; mais quelquefois aussi elle conserve son aspect ordinaire. A ces symptômes il faut ajouter des douleurs dans les différentes parties du corps, une grande prostration des forces et l'insomnie, et quelquefois il y a abattement moral, stupeur de la face et délire. »

Je demande à mes lecteurs comment il est possible de former une opinion exacte de la nature de cette maladie d'après les symptômes contradictoires énumérés dans cette

inintelligible masse de mots. Cependant le docteur Thomas nous dit, dans le paragraphe suivant, que « c'est après un examen diligent de ces symptômes, pris dans leur ensemble, que nous nous prononçons sur la présence ou l'absence de la fièvre et le type particulier que la maladie affecte. » On ne peut donc s'étonner qu'un écrivain médical du jour vienne à la conclusion suivante : « Que, bien que la fièvre soit une des formes les plus ordinaires des maladies dans toutes les parties du monde, et que l'attention des médecins y ait été portée depuis l'origine de l'art de guérir, les opinions à l'égard de sa cause et même sur les moyens de la guérir sont loin d'être identiques. » (Voyez *Magasin médical*, vol. VIII, page 52.) Après avoir lu ces citations, on peut juger de la capacité des conservateurs diplômés de notre santé ; on peut voir s'ils sont capables d'arrêter le progrès de cette terrible maladie. Je demande à mes lecteurs, ensuite, de jeter les yeux sur le tableau des misères humaines ; de remarquer les traces laissées par cette maladie destructive ; de suivre la route de cet ennemi qui marche avec les mots fièvre et mort inscrits sur sa terrible bannière, et alors de tourner les yeux vers une puissance qui est assez forte pour en arrêter le progrès. Cette puissance, nous devons la considérer comme un des plus grands bienfaits que la Divinité a encore accordés à l'homme.

Quel cœur n'a pas saigné à la perte d'un ami bien aimé ? Que de maris ont eu à déplorer la mort de la compagne de leur jeunesse ! Que de femmes ont été ravies à leurs époux adorés ! Que de parents ont perdu les enfants chéris objets de leurs affections ! Combien de personnes ont vu s'évanouir toutes les consolations de cette terre ! Et tout cela sous l'influence de la fièvre, ce souffle destructeur de l'orage épidémique et envahissant !

De quelque côté que nous tournons les yeux, à l'est ou à l'ouest, nous verrons les débris innombrables dont ce

fléau a jonché son passage. Les rues désertes de villes silencieuses, ces lieux où autrefois les charmants sourires des femmes et les doctes leçons des sages ravissaient les cœurs ou ennoblissaient les esprits, portent aujourd'hui le témoignage des ravages de ce terrible destructeur. Demandons-nous la cause qui a dirigé inopinément ces sombres cohortes de nos semblables vers l'éternité, et l'Écho, avec ses mille voix, nous criera pour réponse : La fièvre !

Pour trouver un remède à cette désolante affection, les facultés et leurs docteurs ont dépensé leur habileté en vain. Il faut, disent ces savants, que la fièvre ait sa marche. Mais, malgré cette décision, ils ne manquent jamais d'essayer un remède, et puis un autre, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé toutes les ressources du Codex. Les expériences de ces expérimentateurs se suivent rapidement, jusqu'au moment où le malade meurt, ou qu'il a la bonne chance de guérir et de triompher à la fois de la maladie et des médecins. La profession de la médecine est la seule qui permette à un homme de profiter de ses erreurs et de ses bévues. Le médecin cueille des lauriers en dispensant des drogues qui précipitent son semblable dans un abîme de malaise et de pauvreté. Il est loué à l'excès pour avoir arraché un individu de l'état morbide dans lequel ses drogues l'avaient précédemment fait tomber. Il reçoit les remerciements dus aux efforts généreux de la nature, car ce sont ces efforts qui viennent en aide au malade, et qui rétablissent sa santé en dépit du médecin et du mal.

Je n'ai pas l'intention de décrire les symptômes des cinquante différentes formes de cette prétendue maladie ; je dis prétendue, parce que je me fais fort de vous prouver que la fièvre, dans l'acception ordinaire du mot, n'est pas une maladie. Je sais que j'ai déjà employé le mot maladie en parlant de la fièvre ; mais c'était seulement pour mieux faire comprendre les explications que je vais donner. J'essayerai cependant de jeter assez de jour sur ce

sujet pour détromper ceux qui auraient pu avoir été imbus d'une pareille erreur. Qu'est-ce que c'est que la fièvre ? Voilà la question qu'il faut se poser. Avant de répondre moi-même à la question, je vais passer en revue les opinions des prétendus savants de nos facultés à cet égard. L'école grecque croyait que la fièvre était une coction et une évacuation critique de matière morbifique. Boerhaave la regarda comme une viscosité anormale du sang. Stahl, Hoffmann et Cullen l'ont déclarée être un spasme des extrémités de la fibre vivante. Brown et Darwin n'y ont vu qu'un épuisement ou une accumulation de l'excitabilité. Aussi, chers lecteurs, vous pouvez voir combien ont été profondes les recherches faites à ce sujet par les sages des temps passés, et combien ont été grands les résultats de ces recherches ! Croyez-vous que la nature intermittente de quelques-unes de ces affections soit mieux comprise que les autres points de ce sujet ? Nullement. Selon l'expression d'un écrivain que j'ai déjà cité, les opinions qui ont rapport aux causes et au traitement de cette affection ne sont point identiques. Si donc je réussis, à mon tour, à donner une bonne description de cette maladie, en rendant raison de sa cause et en indiquant un moyen sûr de la guérir, je croirai « avoir été utile à l'État. » Qu'est-ce donc que la fièvre ? Eh bien, c'est de la chaleur ; mais de la chaleur dans un état de perturbation. La chaleur est donc une maladie ? Hippocrate a dit que la chaleur c'est la santé. Comment alors se fait-il qu'elle devienne une maladie entre vos mains ? Acceptons pour un moment l'idée communément reçue que la fièvre est une maladie, pour voir de quelle manière le malade l'a contractée ; regardons les causes auxquelles la faculté attribue l'origine de la fièvre ; ce sont : l'exposition du corps au froid, l'habitation dans une maison humide, l'état brumeux et lourd de l'atmosphère, et autres cas semblables. La cause presque universelle de la fièvre est l'application au corps d'un

froid qui arrête la transpiration cutanée, et les effets morbides semblent dépendre de quelque particularité constitutionnelle de l'individu affecté. Les circonstances qui semblent donner au froid son effet ordinaire sont le degré de son intensité, la durée de son action, la manière dont il agit, c'est-à-dire s'il atteint tout le corps à la fois ou s'il n'atteint qu'une partie sous forme de courant ; l'état de moiteur ou de sécheresse, du froid, etc. Les circonstances qui rendent la personne plus susceptible à l'action du froid sont les fatigues excessives du corps ou de l'esprit, les jeûnes prolongés, les veilles, les évacuations excessives, les erreurs de régime, l'abus des liqueurs alcooliques, les douleurs, les inquiétudes, les chagrins, etc. Les personnes dont la constitution est affaiblie par ces causes sont très-exposées à souffrir de l'action du froid et de l'humidité, car ces derniers agents ont sur les personnes ainsi constituées des effets que , en tout autre état du corps, ils ne pourraient pas produire.

Je prie mes lecteurs de parcourir attentivement cette dernière page et de voir s'il est possible de répondre à cette question : Comment ou d'où le corps du malade a-t-il pris cette chaleur qui lui a ôté la santé ? est-ce le froid qui la lui a donnée ? Si cela est le cas, le forgeron qui demeure au pôle du Nord doit pouvoir facilement chauffer son fer ! Selon le docteur Thomas, la cause ordinaire et universelle de la fièvre est l'application au corps d'un froid qui arrête la transpiration cutanée. Dans tous mes raisonnements, j'ai dit que le devoir du médecin était de détruire la cause, car la cause disparue, les effets cesseront d'eux-mêmes d'exister. Comment, au nom du sens commun, l'application du froid peut-elle donner de la chaleur ? Quelle sotte phrase, de dire j'ai pris *froid* ! Combien il serait plus correct de dire qu'étant exposé à un courant d'air froid ou m'étant couché dans des draps humides j'ai été pris d'une *chaleur* ? Si la théorie sur laquelle les médecins des facultés fondent

leur traitement de la fièvre est bonne (et rien à mon avis ne peut être plus absurde), comment se fait-il que tant de personnes meurent annuellement de cette affection? Le fait est qu'ils attaquent continuellement l'effet et non pas la cause, et de là l'habitude d'employer la saignée et les médecines rafraîchissantes. Si le froid est la cause de la fièvre, pourquoi ne pas chercher à enlever ce froid? Mais pour l'enlever il ne faut pas avoir recours à des moyens dont le propre est d'engendrer le froid qu'on cherche à détruire. Peut-on chauffer un fournaise au moyen de la glace et de la neige? Il faut se souvenir que le malade a été affecté du froid et que ce froid est la cause réelle du dérangement de sa santé, c'est-à-dire en fermant les pores de la peau et en empêchant la substance de la transpiration de passer. S'il pénètre par ces pores une quantité considérable de matière nuisible au corps, et que l'effet de la transpiration soit nécessaire afin de tenir le corps dans un état de santé, ne s'ensuit-il pas que notre premier soin devrait être d'ouvrir ces pores et de rétablir le cours de la sueur? Quand nous voyons un malade qui présente les symptômes de la fièvre, la langue fuligineuse, les yeux languissants et des douleurs dans divers endroits du corps, nous avons une preuve positive que toutes les parties de l'économie sont devenues le siège des obstructions. Tous ces symptômes sont produits par le froid, et les symptômes fébriles ou chaleurs apparents ne sont que les efforts de la nature pour se débarrasser de ces obstructions, mais ne constituent pas une maladie. Shakspeare a dit que le feu expulse le feu : les agents de la faculté pensent que le froid chasse le froid, autrement pourquoi l'emploi des saignées et de la diète? Pourquoi vider le système du sang quand ils savent que la perte de chaque goutte de ce liquide diminue la vitalité de l'économie et affaiblit la fibre vivante? Pourquoi l'usage de préparations de mercure et d'antimoine qui sont froides et inactives? car le docteur

Thatcher assure qu'il dépend de l'état du corps que ces médecines ne produisent aucun effet ou qu'elles agissent en produisant des effets inattendus et violents. Pourquoi employer les vésicatoires et un régime débilitant ? Le pouvoir combiné de tous ces agents est très-propre à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de vitalité qui reste au corps. Quel serait le sort d'un homme sain et vigoureux qu'on soumettrait au traitement *urgent* et *actif* qu'on emploie à l'égard d'un homme atteint de typhus ou de toute autre forme de fièvre ? Quel serait, je vous le demande, son sort ? Quand on saigne le malade, qu'on saigne en même temps l'homme sain ; quand on applique des vésicatoires au malade, qu'on en fasse autant à son voisin ; quand on drogue l'un, qu'on drogue l'autre ; en un mot, qu'on fasse à l'homme sain tout ce qu'on recommande de faire au malade ; qu'on le fasse passer par toutes les phases du traitement, et son sort serait sûrement celui du malade, c'est-à-dire la mort ! — Une pareille manière d'agir peut-elle être philosophique ? S'accorde-t-elle avec le bon sens en donnant pour guérir une maladie les choses qui sont propres à ruiner la santé la plus forte ? Non, et malgré les criailleries de toutes les facultés, je soutiendrai qu'une pareille doctrine est opposée au sens commun, à la philosophie et à la nature. On peut avoir recours à des raisonnements spécieux, on peut parler de la « contre-irritation, » on peut dire qu'il faut du « poison pour neutraliser un poison, » et autres choses semblables ; mais le manque de succès qui accompagne ce traitement milite plus contre lui que toute la force de l'argument ne pourrait faire. Tandis que la nature cherche de tout son pouvoir à ouvrir les pores de la peau afin de se débarrasser des matières morbides qui la gênent, on affaiblit les forces dont elle use, en extrayant du système le sang, ce fluide vital duquel dépendent notre vigueur et notre santé. Mais on nous dit que le sang est mauvais, tantôt couenneux, tantôt noir, et ces apparences

font que le médecin se félicite d'avoir saigné le malade ; mais la cause de la maladie existe encore intacte. Quelle sera l'utilité de faire tirer d'un tonneau de bière aigrie quelques litres du liquide gâté ? Cela fera-t-il cesser la fermentation acide de ce qui reste ? Le plus grand des nigards se moquerait d'un pareil raisonnement, et avec justice. En diminuant la quantité du sang chez le malade, en change-t-on la qualité, ou le sang sera-t-il moins couenneux ? En faisant la saignée, suppose-t-on pouvoir convertir le sang noir et veineux en un sang rouge et artériel ? En un mot, la perte du sang fera-t-elle ouvrir les pores de la peau que le contact du froid a fermés ? Non , et je répète que le manque de succès presque constant qui suit un pareil traitement prouve la vérité de ce que je dis : le traitement des médecins n'est pas naturel, et, qui pis est, il tue souvent le malade.

La peau est, parmi les parties du corps affectées, la plus importante, et le plus souvent les médecins négligent d'y porter leur attention. On doit se souvenir que chaque pouce carré de cette membrane est percé de plus d'un million de pores ! Sur cette surface il y a une pression de l'air atmosphérique équivalente à un poids de quinze livres. Quand ces pores sont fermés par le froid ou par toute autre cause et que l'équilibre est détruit , le médecin ne songe qu'à tenir le corps frais au moyen de médicaments rafraîchissants. Je vais présenter une manière de traiter les fièvres, qui diffère grandement de celle qui est employée par les médecins des facultés. Le traitement que je prescris s'harmonise parfaitement avec les lois de l'économie animale, et comme preuve de cela, vous pouvez faire suivre à un homme dans la plénitude de sa santé un traitement semblable, et cela pendant un temps indéfini, sans l'affaiblir ou sans porter la moindre atteinte à sa santé. Comment peut-on donner son approbation au traitement prescrit par les médecins contre cette maladie, quand on con-

sidère l'utilité du sang et la nécessité d'une bonne disposition pour soutenir les forces vitales, et quand on sait en même temps que pour guérir le malade on lui fait perdre une grande quantité de fluide vital, et on lui donne des médicaments qui ont pour effet de détruire les fonctions des organes digestifs? Nous le répétons, un pareil traitement peut tuer le malade, mais non pas le guérir.

En traitant la maladie qui est la cause de la fièvre, j'ai toujours considéré la fièvre comme une amie, je n'ai vu en elle qu'un effort de la nature fait pour se débarrasser des obstructions : effort qu'il importe de seconder et non pas de contrecarrer comme les médecins cherchent à le faire. A quel moment peut-on dire que la cause est détruite? N'est-ce pas quand tous les effets auront disparu? Et quand les effets auront-ils disparu? Lorsque disparaîtront les symptômes fébriles et que l'équilibre sera de nouveau établi. Quand il reste encore assez de vie dans le système, on peut toujours amener ce résultat au bout de vingt-quatre heures ou quarante-huit au plus. Je puis assurer à mes lecteurs que la fièvre n'a pas de course inévitable à courir, comme le disent les Anglais, *pas même chez les malades riches*. Durant ma résidence dans les pays chauds, j'ai traité la fièvre sous toutes ses formes, depuis la forme bilieuse jusqu'à celle dite fièvre jaune, et bien que les facultés prescrivent autant de traitements qu'il y a de formes de fièvre, je n'en ai jamais employé qu'un seul, et ce seul traitement les combat toutes avec une égale efficacité, ou bien il n'a pas de pouvoir contre elles. J'essayerai de rendre cela clair, et si je réussis, j'aurai placé entre les mains du public un moyen de diminuer la somme énorme des souffrances humaines. Pour offrir à mes lecteurs une connaissance des moyens que j'emploie, je leur donnerai en détail quelques cas de cette maladie que j'ai traitées, en les prévenant que dans tous les cas que je citerai, les malades ont été déclarés incurables par les médecins ordinaires. Cela donnera une

meilleure idée de l'efficacité des moyens que j'emploie, car si mes médicaments peuvent guérir les cas les plus désespérés de fièvre, à plus forte raison ils enrayeront la maladie à son début et dans ses périodes moins avancées.

Quand je demeurais à Hull, j'allai voir madame Kirby, place de Cook, n° 9 : sa maladie fut qualifiée du nom de typhus, et les médecins venaient de déclarer qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle. Son état était déplorable ; la respiration était courte et précipitée, le pouls battait cent vingt par minute, la langue était encroûtée d'un épais enduit noir. La malade était dans un délire continu. On avait appliqué des vésicatoires, on avait employé la lancette et les sangsues, et depuis plus de quatorze jours cette dame n'avait pris d'autre nourriture que quelques cuillerées d'eau de gruau. Je n'avais rien de très-rassurant à dire à ses amis, mais ils me prièrent de lui prodiguer mes soins. Je me mis aussitôt à préparer la médecine que voici : Verveine, centaurée, mélilot, feuilles de framboisier, de chaque une poignée ; on fait bouillir ces plantes dans un litre d'eau, et après avoir passé on ajoute à la décoction une grande cuillerée de poivre de Cayenne. Je donnai une grande cuillerée de cette préparation d'heure en heure, je fis mettre une brique chaude à ses pieds et une autre à chacun de ses côtés. Je quittai la malade à dix heures du soir, et quand je revins le lendemain pour la voir, je la trouvai assise dans son lit, mangeant avec appétit et déclarant qu'elle n'avait jamais eu une si grande faim. Deux jours après, le docteur, qui passait par là, entra pour avoir de ses nouvelles, et s'écria avec étonnement en voyant la malade : « Comment : vous allez mieux ? je comptais voir la maison fermée. » La malade lui dit qu'on avait fait venir un autre médecin. « Et quel est le médecin que vous avez fait venir ? » Le docteur Coffin, fut la réponse. « Comment ! dit le médecin, Coffin n'est qu'un charlatan, il n'a pas de diplôme, il n'appartient pas à notre profession. — Je ne lui

demandai pas, dit le mari de la malade, de me montrer un diplôme, mais je le priai de guérir ma femme, et vous voyez le résultat.—Mais je suppose, dit le médecin, qu'un homme qui n'a pas fait son apprentissage entre chez vous (M. Kirby était ébéniste) et réclame les mêmes gages qu'un ouvrier breveté; qu'en penseriez-vous?—Si je trouvais qu'il sût travailler mieux que moi, j'admettrais de suite sa supériorité comme artisan. » Le médecin s'en alla, et madame Kirby se rétablit. Pendant la durée des leçons publiques que je fis à Hunslet sur ce sujet, un de mes auditeurs, en rentrant chez lui, trouva un de ses voisins dans un état de fièvre violente. Il venait d'entendre mes conseils à cet égard : il commença ses opérations avec du poivre de Cayenne, de la millefeuille et des briques chaudes, et au bout de cinq heures le malade fut rendu à la santé. Dans le mois de mars 1844, on me fit venir voir un homme qui demeurait à Holbeck, près de Leeds; il était atteint d'une fièvre typhoïde des plus graves, et les médecins l'avaient abandonné. Il présentait tous les symptômes que j'ai cités dans le cas de madame Kirby; il restait comme insensible, et la mort était imminente. A juger d'après l'aspect de la famille qui l'entourait, on n'avait réclamé mon assistance que comme un dernier espoir. Je préparai pour lui une médecine parfaitement semblable à celle de madame Kirby, je le fis traiter de la même manière, et le résultat fut des plus heureux : au bout de quelques jours l'homme était parfaitement rétabli et commençait à vaquer à ses affaires. Depuis le moment où je me mis à préparer cet ouvrage pour la presse, je fus appelé pour donner mes soins à une femme nommée Bannister, qui demeurait près de Leeds. Elle était dans un état grave de fièvre typhoïde, et son médecin avait déclaré qu'il n'avait plus d'espoir de la sauver. Ne pouvant y aller moi-même, je fus forcé d'y envoyer mon associé. Il trouva son pouls si rapide qu'il lui était impossible de compter les pulsations : ses pieds et ses

jambes étaient froids comme ceux d'un cadavre ; la langue, d'une teinte hépatique, était dure et profondément sillonnée ; le délire était constant, et dans ce cas comme dans les autres tout annonçait une dissolution prochaine. Après avoir entendu la description de son état, j'ordonnai les mêmes médecines et la même manière de traitement que j'ai déjà indiquées ; je fis mettre à ses pieds et à ses côtés, comme dans des cas précédents, des briques chaudes enveloppées dans des linges mouillés de vinaigre, et j'usai largement du poivre de Cayenne. C'était le 5 janvier 1845 que je la vis pour la première fois, et au bout de dix-huit jours elle était guérie. Elle avait perdu pendant sa maladie une quantité considérable de sang. Quatre semaines après que je l'avais vue pour la première fois, cette femme fit une lieue à pied pour me visiter et pour me faire des remerciements de lui avoir sauvé la vie.

Pour moi il importe bien peu que la forme de la fièvre soit *bilieuse*, *typhoïde*, *rémittente*, *intermittente* ou *jaune*. Je tiens en vue seulement ce grand principe que la chaleur est la vie, et que sa diminution est la maladie, que son extinction est la mort. Le malade, dans un état de fièvre, peut paraître posséder beaucoup de chaleur ; mais il n'en est pas ainsi, la chaleur vitale qu'il possède n'est que dans un état de perturbation. Si la maladie dite fièvre était une augmentation de la chaleur, si cette dernière était en elle-même la maladie ou la cause de la maladie, il est évident que plus le malade approchera de la mort, plus sera grande la quantité de la chaleur du corps. Mais c'est tout le contraire qui a lieu, car tout le monde sait qu'à mesure que le malade approche du terme de son existence, le froid lui gagne les extrémités et envahit graduellement le corps pour éteindre le principe vital ; la circulation libre du calorique cesse de se faire, et tout le corps devient cadavéreux et froid. Pour empêcher cela, les médecins des facultés ont recours à la déplétion sanguine et

aux médicaments réfrigérants qui éteindraient le feu de la vie dans la constitution la plus saine. C'est à cette pratique vicieuse qu'il faut attribuer leur manque de succès presque constant. Or, pour l'amour de l'humanité souffrante, je supplie les facultés de ne pas rejeter sans au moins les avoir mis à l'épreuve la théorie et les remèdes que je leur propose ici. S'ils trouvent que les remèdes que je prescris sont bons, il est de leur devoir de les adopter, afin de diminuer la masse des souffrances humaines. J'ai souvent parlé de l'emploi des bains de vapeur et des briques chaudes dans le lit du malade, et je désire ici dire un mot sur l'utilité de ces agents. Vous vous rappellerez que j'ai dit dans un autre endroit de ce chapitre qu'à chaque ponce carré de la surface du corps correspond une pression atmosphérique d'un poids de quinze livres : eh bien, c'est pour enlever en partie ce poids de l'atmosphère que je conseille les deux moyens auxquels je viens de faire allusion.

Voici la manière de faire prendre le bain de vapeur : Faites asseoir le malade à côté d'un baquet contenant assez d'eau bouillante pour couvrir en partie une brique rougie au feu qu'on place au fond du baquet. On enveloppe d'une couverture de laine le malade et le baquet de manière que tout le corps, la tête exceptée, soit exposé à l'action de la vapeur. La chaleur raréfie l'air qui se trouve sous la couverture, et enlève en partie le poids de l'atmosphère ; les pores de la peau s'ouvrent, et en même temps le corps absorbe une quantité de chaleur, et de cette manière on aide beaucoup l'action des stimulants qu'on donne intérieurement. Quand le malade ne peut être sorti du lit, au lieu du bain de vapeur que je viens de décrire, on fait usage des briques chaudes, qu'on place à ses pieds et à ses côtés. La vapeur acide des linges vinaigrés qui entourent les briques stimule la peau et neutralise les matières alcalines qui se trouvent à la surface du corps. Il faut avoir soin de

donner en même temps les stimulants intérieurs de manière à avoir la chaleur interne plus grande que celle du dehors. En d'autres mots, il faut tenir la fontaine ou la source dans une position plus élevée que le ruisseau qui en découle, pour que l'eau échappe avec liberté. Aussitôt que la transpiration commence à marcher librement, la fièvre se dissipe. Cet effet peut toujours être produit en usant des stimulants, et des bains ou des briques, pourvu que le principe vital ne soit pas trop réduit.

J'ai donné une fois à un malade une demi-cuillerée de poivre de Cayenne toutes les demi-heures pendant vingt-quatre heures de suite, et je changeai en même temps les briques à mesure qu'elles se refroidissaient, avant de pouvoir débarrasser le malade de ses obstructions. Il faut toujours faire attention à l'état du canal intestinal, et quand il y a constipation, on doit préférer l'emploi du lavement aux médecines laxatives, et surtout quand le malade est très-affaibli. Dans le traitement de toute sorte de fièvre, il faut employer des stimulants purs, afin de provoquer une transpiration abondante.

Les médecins des écoles, dans les divers traitements qu'ils prescrivent pour les différentes sortes de fièvres, usent de toutes les drogues du Codex ; ils emploient les préparations de mercure, d'antimoine, de potasse, d'ammoniaque, de nitre et d'opium ; le jalap, l'ipécacuanha, le quinquina, la digitale, etc., avec tout cela la lancette, les sangsues, les ventouses, les vésicatoires et les pommades irritantes.

CHAPITRE XXXII.

ACCOUCHEMENTS. — MALADIES DES FEMMES ET DES ENFANTS.

Le sujet que nous allons traiter est délicat, et il faut observer beaucoup de ménagement dans le langage que nous employons ; car ce livre, loin d'être destiné aux gens de la profession, sera lu, je l'espère, dans le sein des familles. Je vais essayer de communiquer mes pensées et le fruit de mon expérience d'une manière aussi claire que la nature du sujet le permettra. Les femmes, en arrivant à l'âge de la puberté, éprouvent dans toute l'économie un changement dont le résultat est les règles ou les évacuations mensuelles. Cette époque de la vie est importante pour la femme ; et une des grandes erreurs de la société, est que les mères laissent trop longtemps ignorer à leurs filles la nature de ces changements. La conséquence de cela est que ces dernières sont souvent exposées à des dangers, et que leur santé générale en souffre. Les parents devraient enseigner à leurs enfants tout ce qu'il est nécessaire qu'elles sachent ; et si on faisait cela, il y aurait beaucoup moins de maladies dans le monde. La menstruation est considérée par quelques-unes comme une sorte de maladie ; mais si les femmes se conformaient plus aux lois de la nature, si elles s'habillaient moins à la mode et plus en rapport avec l'aisance du corps, nous ne serions pas obligé de parler de la menstruation comme d'une sorte de maladie. Elle n'en est pas une chez les Indiens de l'Amérique, et la même chose peut être dite des paysannes de l'Irlande et de la France. Plusieurs traités que les auteurs ont écrits sur ce sujet avec tant de précision ont été inspirés par les irrégularités de cette fonction, causées par la

non-observance des lois de la nature, plutôt que d'aucune ressemblance entre elle et un état maladif. La grossesse peut être regardée de la même manière. Cependant le docteur Thomas dit que « quand on considère l'altération que la constitution éprouve en conséquence de la conception, et la vaste distension et le déplacement que la matrice éprouve à une époque avancée de la grossesse, on ne peut s'étonner que la femme éprouve une foule de malaises et d'inconforts. » Je n'ai qu'un mot à dire à tout cela, c'est que si les femmes menaient une vie qui fût plus d'accord avec les lois de la nature, il n'y aurait pas besoin de faire des assertions telles que celles que je viens de citer. Je suis convaincu que la grossesse, dans le dessein de la Providence, ne devait pas être considérée pour la femme comme une cause de maladie, car tout dans sa construction est admirablement adapté à la mission de procréation pour laquelle elle a été faite.

Le principal motif pour lequel les facultés cherchent à faire considérer la grossesse comme une chose qui exige leurs soins, est qu'ils veulent mystifier le monde et tenir le peuple dans l'ignorance. S'il n'en est pas ainsi, pourquoi messieurs les docteurs persistent-ils à cacher la vérité? Pourquoi ne protestent-ils pas contre la coutume absurde de porter des corsets tels qu'on les confectionne aujourd'hui? Pourquoi ne pas démontrer anatomiquement et physiologiquement les dangers que les femmes courent en se serrant trop et en comprimant le devant de leur corps avec des plaques d'acier, de baleine ou de bois? Pourquoi ne pas dire à ces dames qu'il est impossible que leurs organes ainsi comprimés puissent remplir convenablement leurs fonctions, et qu'au bout du compte elles ne font, par les moyens qu'elles emploient, que détruire l'élasticité et gâter la forme du corps? La race humaine, je l'ai déjà dit, est tenue dans l'ignorance de ses propres intérêts, et les médecins des facultés

ne font que flatter ses préjugés vicieux pour entretenir son aveuglement et pour en faire un objet de spéculation et de calculs mercenaires. Même au siècle où nous sommes, au milieu de notre civilisation, il y a à peine un sujet sur lequel les femmes soient aussi ignorantes que sur celui de la grossesse et de l'accouchement. Presque toutes croient que ce dernier acte s'accomplit plutôt à l'aide de l'art que par un simple travail de la nature. C'est pour cette raison qu'on voit appeler les médecins les plus distingués pour présider à la naissance de l'enfant ; et de leur côté, les hommes de la profession ne veulent jamais désabuser l'esprit des familles à cet égard , car ils ont trop d'intérêt à faire de cet acte naturel un mystère. J'ai été mainte fois dans ma vie étonné des louanges qu'on me prodiguait à la suite d'un accouchement heureux. On m'a comblé de remerciements et de bénédictions pour avoir sauvé la vie de la mère et de l'enfant, alors que je n'avais rien fait ou que je ne faisais qu'admirer le travail puissant et régulier de la nature. *Dans tous ces cas la nature fait les frais du travail, le médecin en emporte les honoraires et le crédit.*

Il n'y a pas plus d'un cas sur mille où le médecin peut être autre chose que le spectateur silencieux de ce qui se passe, à moins qu'il ne s'occupe de calmer les craintes des gens timides et ignorants qui entourent la femme. Le mal produit par les effets intempestifs qu'on fait pour aider la délivrance est quelquefois très-grand. Les femmes grosses, disent les médecins, doivent être saignées , et ils les saignent quelquefois jusqu'à ce que la matrice n'ait plus le pouvoir de se débarrasser du produit de la conception. Cet effet produit, l'accouchement naturel est impossible, et on a recours pour extraire l'enfant à l'emploi de forceps et autres instruments qui torturent la femme et mettent sa vie en danger. Si les femmes étaient convenablement instruites à cet égard, que de vies seraient sauvées ! Je voudrais bien voir introduire dans l'enseignement qui re-

garde la pratique des accouchements, comme dans celui qui regarde les autres branches de la médecine, beaucoup de réformes. Toutes les femmes devraient être instruites de la marche de l'accouchement, et celles qui désirent s'en faire une occupation spéciale, devraient recevoir des instructions plus étendues, de manière à les rendre propres à présider aux cas d'accouchements les plus difficiles. Il n'est ni nécessaire ni convenable que les hommes s'y mêlent, et lorsque les sociétés médico-botaniques que j'établis dans différentes parties du pays seront complètement formées, j'aurai occasion de donner aux membres et à leurs femmes tous les renseignements qu'ils peuvent désirer à cet égard. Est-ce que les femmes de ce pays ne sont pas aussi capables de s'entr'aider dans cette position critique que les femmes des savanes et des forêts des deux Amériques? Si on me répond que les Indiennes ne sont pas construites sur le même modèle que les femmes européennes, je dirai : Vous n'avez qu'à prendre pour exemple les femmes en Irlande et en France, et dans plusieurs autres pays du continent. Quand j'habitais parmi les Indiens Chocktaws de l'Amérique, je suppliai une de leurs *squaws* de me laisser assister à la naissance de son enfant. Elle me refusa d'une manière péremptoire, et aucune prière ni aucun cadeau que je pusse lui faire ne parvint à changer son idée à cet égard.

Elle s'éloigna peu de temps après de l'endroit où j'étais, et revint au bout de deux heures, n'étant nullement changée dans son aspect, pour me présenter son enfant. Je lui parlai des souffrances que les *squaws* des blancs éprouvent au moment de la parturition. Elle en fut étonnée, et m'assura qu'elle n'avait jamais connu une Indienne qui fût morte dans ses couches ; que pour elles aucune assistance étrangère n'était nécessaire, et que les sages-femmes étaient totalement inconnues dans leurs tribus. Cette femme n'avait pas été *accouchée* ou mise au lit, comme on dit en

Europe, et elle n'avait d'autre accoucheur auprès d'elle que *la nature*.

Un cas d'accouchement de nature semblable s'est présenté à mon observation chez une Irlandaise; elle souffrait depuis vingt-quatre heures. Je lui fis une forte infusion de feuilles de framboisier, et environ un quart d'heure après l'avoir prise, elle donna naissance à son enfant. Le lendemain, quand je revins pour la voir, je la trouvai occupée à laver du linge dans la cour de la maison qu'elle habitait. Je vais donner la description de quelques cas d'accouchement où on demanda mes soins, après que les médecins des facultés avaient déjà été consultés.

Une jeune femme grosse de son premier enfant, et qui souffrait des douleurs de l'enfantement depuis quatre jours, recevait les soins de quatre médecins réguliers. Ces messieurs en étaient venus à décider qu'il fallait diminuer la tête de l'enfant. Effrayé de ce moyen extrême, le mari me fit venir. Quand j'arrivai, à neuf heures du matin, je trouvai la malade dans un état de grande prostration. Je lui préparai une infusion de feuilles de framboisier, dans laquelle je mis une petite cuillerée de poivre de Cayenne; je plaçai en même temps à ses pieds une brique chaude et deux autres à ses côtés. Quand la transpiration fut bien établie, je lui donnai une cuillerée de lobélie et une demi-cuillerée de valériane en poudre. Au bout de trois heures, l'accouchement se termina d'une manière heureuse pour la mère et pour l'enfant.

Dans un autre cas où un travail commencé était resté en suspens pendant quatorze jours, et où la femme reçut les soins de deux médecins, je fus appelé pour voir ce qu'il y avait à faire. Je trouvai la femme, selon les ordres des médecins, dans un appartement froid et très-légèrement couverte, bien qu'on fût en hiver. Je fis chauffer à l'instant l'appartement, et je continuai à lui administrer pendant toute la nuit une infusion de feuilles de framboisier, de poivre

de Cayenne et de valériane. Le lendemain matin je lui fis prendre un bain de vapeur et un émétique de lobélie qui la fit bien vomir. Peu de temps après elle s'endormit et resta dans un sommeil des plus calmes pendant dix-huit heures. Les douleurs recommencèrent à son réveil, et deux heures après elle fut heureusement délivrée.

Les soi-disants savants, tels que Denman, Burns et autres, ont beaucoup écrit sur le sujet des accouchements ; mais, à mon avis, beaucoup de ces dissertations n'ont fait que rendre mystérieux et obscur l'acte si naturel de l'accouchement. Ces écrits sont si abstraits et contiennent tant de définitions inutiles et tant de théories superficielles, que souvent le professeur lui-même ne sait ni les expliquer ni les comprendre. En effet, il a été de tout temps difficile pour les professeurs de substituer l'art à la nature ; leurs raisonnements sur les sujets qu'ils cherchent à s'expliquer à eux-mêmes comme aux autres, peuvent être ingénieux et forts ; mais la nature, dans les lois infailibles qu'elle a établies, ne veut pas qu'on l'outrage ou qu'on cherche à soulever le voile qui couvre ses mystères. La nature et la vérité sont deux jumelles qui se tiennent toujours ensemble, et toute déviation des principes qu'elles ont établis ne peut être que de l'erreur, bien qu'elle soit exprimée dans le mauvais latin des écoles. La pratique de saigner la femme avant le moment de l'accouchement, et l'emploi de médicaments purgatifs, tels que l'huile de ricin, sont toujours nuisibles à la santé et à la force de la femme. Dans les cas de parturition, comme dans ceux des maladies, j'adhère fortement au principe soutenu dans cet ouvrage, c'est-à-dire que la chaleur est la vie. C'est surtout dans le cas de parturition que ce principe est applicable, car l'effet que la chaleur produit dans tous les corps est de les distendre, et c'est précisément cet effet dont nous avons besoin ici. J'ai employé avec un succès constant le bain de vapeur dans les cas de travail difficile.

Je pourrais entrer dans des détails minutieux au sujet de l'accouchement, sur les temps différents du travail et sur les positions différentes que peut présenter l'enfant. Mon intention cependant est de décrire tous ces détails dans un livre que je compte écrire bientôt, et qui sera entièrement consacré à ce sujet. Ce livre sera destiné à l'usage des membres de nos sociétés et de leurs femmes ; j'aurai soin d'y ajouter des planches, pour mieux enseigner les personnes à qui il convient de savoir et de comprendre le sujet dont nous parlons. Dans une édition précédente de ce livre, je promis de donner des leçons publiques sur les accouchements ; mais voyant que cela était impossible par la nature du sujet, j'ai cru qu'il valait mieux faire sur ce sujet un petit livre à bon marché qui contiendra tout ce qu'il faut savoir là-dessus. Je réserve donc les autres détails pour plus tard, car il ne convient pas de les donner ici. Remarquons qu'en général il faut entretenir une chaleur douce pendant tout le temps que dure la grossesse, et pendant toute la durée de l'accouchement. Quand le moment arrive, il faut placer la femme à genoux ou la coucher sur le côté gauche dans un lit. Un des devoirs principaux de l'assistant est d'encourager et de calmer les craintes de la femme en travail. J'ai déjà dit que dans la grande majorité des cas la nature seule opère l'accouchement. Dans environ soixante-dix mille cas de travail qui eurent lieu à la Maternité de Paris, tous se sont terminés naturellement, à l'exception de douze. A mesure que le travail avance, il faut préparer une ficelle et des ciseaux, et aussitôt que la naissance a lieu, placer l'enfant sur le dos, et quand les battements cessent de se faire sentir dans le cordon ombilical, il faut lier ce cordon d'une manière très-serrée à environ trois pouces du nombril de l'enfant ; coupez alors le cordon en dehors de la ligature et emportez l'enfant. Il est important d'observer que la ligature du cordon ne doit pas être faite trop

tôt, la circulation ne s'établissant bien chez l'enfant que quand elle a cessé dans le cordon.

Le placenta ou arrière-faix doit être ensuite extrait, et pour cela il ne faut pas employer de force ; car comme celle de l'enfant, son expulsion doit être naturelle et due à la contraction de l'utérus ou matrice. Il faut suivre du doigt le cordon jusqu'à ce que vous touchiez une substance qui a la consistance du foie ; c'est le placenta, qu'on doit tirer doucement à soi au moment de la contraction. Cette opération faite, on laisse reposer la femme pendant un quart d'heure avant de changer les draps du lit. Quelques accoucheurs ont pour habitude de mettre une large ceinture sur l'abdomen, mais en général cela fait plus de mal que de bien, car la fatigue que la femme en éprouve produit souvent de mauvais effets. Cette précaution cependant peut être utile dans les cas de jumeaux ou d'ascite. C'est à ce moment qu'il faut donner une infusion de feuilles de framboisier et d'aigremoine, et si la malade est très-épuisée, il faut lui préparer la médecine suivante : Écorce d'épinevinette, de peuplier, feuilles de framboisier et aigremoine, parties égales ; infusez dans un litre d'eau, passez et ajoutez une cuillerée de poivre de Cayenne et dix amandes amères en poudre ; sucrez le tout et donnez-en quatre ou cinq grandes cuillerées par jour. Pour relâcher légèrement le ventre, il faut donner une infusion de feuilles de séné et d'écorce de peuplier. Il faut faire donner le sein à l'enfant peu de temps après la naissance, le lait est la première nourriture que la nature lui destine ; si la mère est bien constituée, il n'y a pas de danger que l'enfant n'y trouve pas assez ; aussi il faut s'abstenir de surcharger son estomac de matières étrangères qui ne lui conviennent pas.

Un exercice modéré pendant la durée de la grossesse est très-propre à rendre l'accouchement plus facile.

J'ai maintenant dit tout ce qu'il faut faire dans les cas d'accouchements ordinaires ; on observera que j'ai parlé

des feuilles de framboisier, dont on trouvera une description dans cet ouvrage. Il faut savoir qu'elles sont ma médecine principale dans les cas de parturition, et je puis assurer à mes lecteurs que j'ai toujours trouvé une infusion de ces feuilles extrêmement utile et très-propre à stimuler l'action de la matrice. Elles ont pour effet de calmer les fausses douleurs et d'activer les douleurs vraies. Il faut se souvenir de tenir la malade chaudement, et pour cela de lui donner de temps en temps une infusion aromatique. J'ai traité plus de cinq cents femmes en couches de la manière que je viens de décrire, et je n'ai jamais perdu ni mère ni enfant.

Les accoucheurs des facultés emploient des médecines fortes et puissantes, telles que l'ergot de seigle, qui est un violent poison narcotique ; ils donnent aussi de l'opium, et prescrivent de tenir la femme peu couverte et fraîchement.

CHAPITRE XXIII.

LUXATIONS ET FRACTURES.

Dans tout le cours de mes leçons publiques, j'ai essayé de démontrer, et par argument et par illustration, que la chaleur est le principe de la vie. En prenant ce principe pour base de ma doctrine, j'ai montré combien il était facile d'opérer la réduction, dans les cas de fractures et de luxations des os, surtout quand on commençait ses opérations à temps.

J'ai déjà donné à mes lecteurs une dissertation sur la structure anatomique du corps humain, mais je remarquerai ici que les os ont pour objet de conserver la symétrie et la force du corps. Les os s'unissent entre eux au moyen de surfaces articulaires et sont tenus en place par

des tendons et des muscles. A l'aide d'un appareil locomoteur ainsi constitué, les êtres animés sont capables de faire tous les actes qui contribuent à maintenir leur existence individuelle et générique. Les tendons sont d'une nature élastique, et ils sont maintenus en place par les os auxquels ils s'attachent. Cette élasticité se perd à la suite de la luxation ou de la fracture des os, car en perdant le support que l'os prêtait au tendon, celui-ci est jeté dans un état de contraction permanente. On a écrit des volumes sur ce sujet, et les inventions imaginées pour produire une puissance d'extension et de contre-extension suffisante pour réduire les os fracturés ou luxés sont très-nombreuses.

Pour que la réduction ait lieu, il faut que les tendons rétractés soient de nouveau distendus ; cela est vrai, mais on n'a pas besoin d'user de la force ou de la violence pour opérer cette distension ; on n'a qu'à faire une application convenable de la chaleur, et la réduction se fera facilement et sans douleur.

Voici les moyens que j'emploie pour opérer la réduction des fragments en cas de fracture : j'entoure l'endroit de la fracture de plusieurs tours d'une bande préalablement plongée dans de l'eau très-chaude ; je donne au malade une demi-cuillerée de poivre de Cayenne dans un verre d'eau chaude et sucrée. Quand la transpiration est bien établie, le tendon contracté se relâche et les fragments de l'os se remettent facilement : on peut compter sur ce résultat toutes les fois qu'on a recours à ce moyen à temps.

Ceux qui ont été soumis aux tractions violentes employées par les chirurgiens ordinaires salueront avec joie cette nouvelle découverte, comme un bienfait. J'ai déjà dit que des résultats identiques suivent l'application de la chaleur, même quand cet agent est appliqué au fer froid. La pratique des chirurgiens des facultés qui veulent opérer le placement des fragments d'un os brisé est aussi peu

philosophique et aussi absurde que celui du forgeron qui chercherait à mettre un cerceau de fer sur la roue d'une voiture sans l'avoir préalablement soumis à l'action du feu. Tout le monde sait que le cerceau offre dans ce cas un diamètre moindre que celui de la roue, et qu'il faut avoir un moyen pour l'agrandir. Or, que penseriez-vous du forgeron s'il se mettait avec cinq ou six de ses ouvriers à tirailler le cerceau froid en tous sens, dans le dessein de l'élargir? Vous diriez qu'il est fou. Cependant, le fer froid et le tendon contracté ont beaucoup d'analogie entre eux : la seule différence est que l'un est sensible et que l'autre ne l'est pas. Tout homme de bon sens dirait au forgeron qu'avant de chercher à agrandir le cercle de fer, il faudrait le mettre au feu. Quelques-uns de mes lecteurs, cependant, me demanderont comment la chaleur agit dans ce cas? Voici ce qu'elle fait : les particules de calorique pénètrent dans les interstices du fer ou du tendon et les distendent ; la distension dans le cas du tendon est graduelle et sans douleur et rend complètement inutile l'application de la force et de la traction qu'on emploie aujourd'hui. Dans les cas de fracture et de contusion, on peut se servir du bain de vapeur, qu'on répète si cela est nécessaire, si l'os est remis ou la fracture réduite. Vous pouvez alors faire des applications froides comme le forgeron fait pour le cerceau de fer après qu'il a réussi à l'ajuster sur la roue. Ma manière la plus ordinaire est d'entourer les parties affectées avec des linges saturés d'une teinture de myrrhe.

SYPHILIS OU MALADIE VÉNÉRIENNE.

Il y a deux ou trois formes de cette maladie décrite par les médecins des facultés dans les livres qu'ils ont publiés. J'adopterai leur classification, et je parlerai de la forme qui se caractérise par la présence d'ulcérations sur les parties sexuelles. Cette forme de la maladie est acquise par l'infec-

tion, non pas par la respiration de l'air qu'habite une personne déjà atteinte, mais par le contact immédiate du virus vénérien avec les glandes ou son application sur une plaie ou une égratignure. La partie du corps qui est la première à venir en contact avec le virus est la première à être affectée, mais la maladie part de là pour se propager graduellement dans tout le système. C'est ordinairement par des rapports sexuels que cette maladie se communique. Les médecins des facultés pensent qu'il n'y a que le mercure qui puisse guérir cette affection; mais je l'ai trouvé tout à fait aussi guérissable que toute autre maladie par les moyens ordinaires. J'ai pour habitude de traiter les ulcères vénériens comme on traite les ulcères scorbutiques et scrofuleux. Les glandes ou ganglions de l'aîne sont souvent affectés par cette maladie et forment des tumeurs qu'on appelle bubons. Ces tumeurs sont d'abord dures et augmentent de volume quand la maladie n'est pas traitée de suite. Il n'y a peut-être aucune maladie humaine si peu connue par le monde en général que celle-ci, et aucune qui prête autant qu'elle à l'exploitation des charlatans. Dans presque tous les journaux nous voyons des colonnes entières consacrées aux annonces des remèdes contre les *maladies secrètes*, et dans ces dernières années on a fait des traités qui n'ont pour objet que de mystifier le public à l'égard de cette affection. Pas une seule de ces productions ne vaut un liard pour enseigner aux malheureux le moyen de guérir cette affection, mais la vente en met un écu dans la poche des propriétaires, et contribue à payer les annonces de gouttes, de sirop et de pilules qu'on vante comme remèdes assurés contre cette maladie, et qu'on vend à l'acheteur à vingt et à trente fois plus que ces substances ne devraient coûter. Dix-neuf sur vingt des individus qui annoncent ces drogues et qui se donnent le nom de chirurgiens, sont des juifs et des imposteurs qui ne se sont jamais occupés de l'art de guérir,

et qui ne savent rien de la maladie qu'ils prétendent traiter. Beaucoup d'entre eux amassent de la fortune, mais font-ils des guérisons? Non; s'ils en faisaient, je ne dirais pas un mot contre eux. Des milliers de livres sterling se dépensent annuellement par ceux qui ont la mauvaise chance de contracter cette maladie, et cela sans autre résultat que l'enrichissement du soi-disant chirurgien, et la plupart des dupes, en même temps qu'elles dépensent leur argent, ne font que ruiner leur constitution.

J'ai maintes fois été consulté par des personnes traitées par ces annonceurs des journaux, qui m'ont assuré que depuis le moment où ils ont contracté cette maladie et où ils se sont soumis aux prescriptions de ces charlatans, ils n'ont pas dépensé moins de trente et quarante livres sterling sans être guéris, et avec cela qu'ils ont trouvé leur constitution complètement délabrée par l'effet de leurs drogues. Une circonstance qui profite aux spéculations de ces industriels est que le nom de cette maladie attire la honte sur l'individu qui la contracte, et celui-ci aime mieux perdre tout son argent que d'exposer la nature de sa maladie en révélant les floueries de ces imposteurs. Selon le docteur Thomas, on n'est pas sûr de l'endroit où cette maladie a eu son origine; quelques-uns pensent qu'elle se montra d'abord chez les Français, d'autres que les équipages de Colomb l'amènèrent de l'Amérique. On la remarqua pour la première fois au siège de Naples, en 1493, et de là elle se répandit rapidement dans les autres parties de l'Europe. J'ai la conviction que cette maladie n'est pas venue de l'Amérique, car la découverte de ce continent n'eut lieu qu'en 1492, un an avant le siège de Naples. D'ailleurs, il y a une croyance répandue aujourd'hui dans les tribus américaines, que cette maladie leur fut communiquée d'abord par des Européens. Mon avis est que la maladie peut être produite chez des individus sains, par des rapprochements trop fréquents, combinés avec un

défaut de propreté. Une autre forme de cette maladie est la *gonorrhée* ou écoulement, qui s'accompagne rarement de chancres ; elle est caractérisée par l'écoulement d'une matière muqueuse du canal de l'urèthre et par une sensation de cuisson et de brûlure au moment de l'émission des urines. Cette affection peut avoir son siège dans l'économie pendant plusieurs années , et cela sans donner naissance à des symptômes très-marquants.

Je donnai une fois mes soins à un malade pour une affection des poumons, et après avoir pris de mes médicaments pendant quelque temps, il se vit attaqué d'une gonorrhée très-violente. C'était un homme marié, qui en fut très-alarmé, et qui m'assura que depuis plus de dix ans il n'avait pas couru le hasard de contracter une pareille affection, et qu'à cette époque il avait eu en effet une gonorrhée qui avait été guérie de la manière ordinaire. Je lui dis que c'était un reste de son ancienne maladie qui s'était caché dans sa constitution ; il était père de deux enfants. Je lui fis de suite la préparation que voici : écorce de peuplier, grateron, feuilles de framboisier et persil, parties égales ; à chaque litre de la décoction faite avec ces plantes j'ajoutai deux grandes cuillerées de poivre cubèbe en poudre et une cuillerée de poivre de Cayenne. Le malade prit largement de cette décoction, et au bout d'une semaine aucune trace ne resta de la maladie, qui n'est jamais revenue.

Je traitai un autre cas de syphilis où le malade avait été soigné pendant deux ans par plusieurs médecins des facultés ; ils l'avaient soumis à la salivation et à tous les autres moyens connus. Ce pauvre homme, quand je le vis pour la première fois, portait des ulcères sur toutes les parties du corps, et ils étaient si nombreux, que son corps avait l'air d'être une seule masse de corruption. Je commençai par lui donner une forte décoction de plantes amères astringentes et stimulantes pour activer la digestion. Après avoir continué cette médication pendant dix

jours, je lui donnai un émétique de lobélie et un bain de vapeur que je répétais trois fois par semaine pendant quatre mois, lavant les ulcères en même temps avec une forte décoction d'écorce de chêne en poudre, et faisant usage de cataplasmes faits avec de la farine de graine de lin et du biscuit pilé. Au bout de six semaines de ce traitement, le malade fut complètement guéri.

En général, le traitement de la syphilis dans les premiers états est simple : je lave les chancres qui commencent à se former avec une décoction d'écorce de chêne et de feuilles de framboisier, et je traite le malade comme s'il souffrait d'indigestion. Je lui donne une médecine laxative pour entretenir la liberté du ventre, et souvent au bout de quelques jours je réussis à effectuer une guérison. Dans la gonorrhée j'use des diurétiques, en donnant en même temps du poivre cubèbe et du grateron, et en faisant attention à la régularité de la circulation.

La syphilis, comme les accouchements, mérite d'être traitée dans un livre à part ; aussi, après avoir publié le *Traité d'accouchements* que je vais donner au public, je ferai une petite brochure au sujet de la syphilis, qui donnera à mes lecteurs tous les détails qu'ils puissent désirer à l'égard de cette terrible maladie.

Les médecins des facultés traitent cette maladie avec les préparations de mercure, d'ammoniaque, d'opium, de potasse, de magnésie, de quinquina, de zinc, de cuivre, d'antimoine, de nitre, de soude et de jalap ; ils donnent aussi le baume de copahu, la térébenthine, le tabac, la teinture de cantharides et la rhubarbe.

APPENDICE.

RÉUNION A BOLTON EN FAVEUR DE LA RÉFORME MÉDICALE.

Samedi, 31 janvier 1847, une réunion importante eut lieu dans l'hôtel de la Tempérance, à Bolton. Quatre cents personnes se sont réunies pour la soirée, qui a commencé par un thé, et après le repas il y a eu une séance publique à laquelle un bien plus grand nombre était présent. La réunion avait un double but; c'était d'abord pour donner au docteur Coffin une preuve éclatante de l'estime que l'on avait pour lui, et pour le remercier de ses services inestimables dans la cause de la réforme médicale à Bolton; et puis pour faire une démonstration publique sur l'utilité des principes exposés par le savant docteur dans un cours de leçons qu'il venait de terminer.

Le révérend M. Gaskill, de Christ-Church Manchester, fut nommé président, et dans son discours préliminaire il dit : Malgré le grand talent du docteur Coffin pour démolir les erreurs, je le crois encore plus remarquable comme auteur d'un système basé sur la vérité. Jamais nous n'avons vu un temps plus propice que l'époque actuelle pour effectuer une réforme médicale. Il y a dix ans, il était impossible que le docteur Coffin pût réunir tant de personnes que j'en vois maintenant autour de moi. Il est très-facile d'analyser les substances minérales, tandis qu'il est presque impossible d'analyser les préparations végétales, surtout sous la forme liquide. Un ami m'a dit qu'il avait payé trois francs une bouteille de médecine, et après l'avoir analysée, il s'est procuré la même médecine pour seize sous. Le révérend orateur raconta minutieusement plusieurs cas de maladie qu'il avait observés lui-même, et

qui suffisaient pour lui prouver le grand mérite du traitement d'après la méthode botanique. Il fit allusion aussi aux tristes effets produits par les poisons minéraux, et termina son discours en conseillant à tout le monde de s'abstenir de l'usage des boissons alcooliques, comme un des moyens les plus efficaces de conserver la santé et de ne pas avoir besoin du secours ni du docteur Coffin ni de tout autre médecin. Quant à lui-même, il avait renoncé à l'usage de ces boissons depuis plus de trente années, et il ne s'en était trouvé que mieux.

M. Luc Seddon, de Manchester : — Ma femme avait été malade depuis dix-sept ans, sans qu'aucun médecin pût améliorer son état. Elle allait souvent prendre des bains de mer, mais tout était inutile. J'avais quelques connaissances des qualités d'un grand nombre de plantes, mais je ne savais rien de la lobélie ni du poivre de Cayenne avant que mon attention y fût dirigée par le docteur Coffin ; cependant ces deux remèdes ont fait plus pour guérir ma femme que tous ceux que l'on avait employés jusqu'alors. Elle avait des attaques de nerfs cinq ou six fois dans les vingt-quatre heures. Un médecin, qui l'avait soignée, lui a dit qu'il ne pouvait plus rien faire pour elle ; mais il ne manqua pas de se faire payer douze francs, quoiqu'il n'eût rendu aucun service. C'est à cette époque que je me suis adressé au docteur Coffin, qui me donna une bouteille de médecine au prix de trois francs, et ma femme s'en trouva beaucoup mieux. Ensuite je me suis procuré une autre bouteille à deux francs, et dès ce moment la santé de ma femme s'améliorait rapidement. J'achetai le *Guide de la Santé*, et je commençai à préparer les médecines moi-même. Depuis sept mois elle n'a pas eu une seule attaque de nerfs ; elle a bon appétit, et peut vaquer à ses travaux mieux que jamais. Aujourd'hui même elle a nettoyé six chambres, et quand j'ai quitté la maison, elle était si gaie qu'elle chantait en travaillant.

M. Seddon termina son discours en donnant les détails de plusieurs cas où il avait observé les bons effets produits par la lobélie.

M. Robert Baker, de Dukinfield, prend la parole; il dit : J'ai le plus grand plaisir du monde de pouvoir discuter un sujet si important devant une réunion si nombreuse. Ce n'est pas souvent que j'ai l'occasion de lâcher des bordées contre ceux qui, dans la pratique de la médecine, agissent d'une manière tout à fait contraire aux lois de la nature. J'ai beaucoup souffert dans ma propre personne des erreurs des médecins. Dans le cours d'un mois on m'a appliqué deux cents sangsues et je ne sais pas combien de vésicatoires. On m'a saigné au point qu'il ne restait guère de sang dans mes veines; et le triste résultat de toutes ces expériences est que j'ai perdu la vue. L'orateur termina son discours par quelques observations sur la grande supériorité du traitement botanique, qu'il recommandait à l'attention de tout le monde.

Madame Kitson, de Halifax : — Je suis convaincue de la vérité de tout ce que M. le docteur Coffin a dit à propos des enfants qui font leurs dents. J'ai un enfant de treize mois qui n'a jamais eu d'autre maladie qu'un rhume de poitrine, que j'ai guéri moi-même en suivant le traitement recommandé dans l'ouvrage du docteur Coffin. L'enfant a fait douze dents, et je ne me suis pas aperçu qu'il ait souffert le moins du monde. Madame Kitson fit mention de plusieurs personnes qui avaient éprouvé les bienfaits de la méthode botanique dans la ville de Halifax et dans ses environs, au grand chagrin des médecins à diplôme.

M. Daniels, de Manchester : — Ma femme souffrait depuis longtemps d'une maladie de poitrine, et pendant quatre ans elle subissait les traitements de plusieurs médecins sans jamais en tirer le moindre soulagement. Après tous ces vains efforts, elle alla chez M. le docteur Coffin,

qui lui donna une bouteille de médecine au prix de trois francs. Ce prix modéré fut pour moi une surprise agréable, puisque jusqu'alors j'avais toujours payé de quinze à vingt-cinq francs à la fois. J'ai chez moi des mémoires d'apothicaires, longs de plusieurs mètres et en quantité presque suffisante pour tapisser une maison tout entière. Quand ma femme alla d'abord chez M. le docteur Coffin, elle avait une toux invétérée que nous n'espérions plus guérir; elle se flattait seulement qu'il pourrait peut-être rétablir sa santé générale. Peu de temps après, elle trouva que la toux, quoique obstinée, avait cédé à la puissance restaurative des médecines du docteur Coffin. M. Daniels fit l'éloge des propriétés remarquables de la lobélie comme agent thérapeutique, et il dit qu'il lui faudrait des heures pour l'énumération de tous les cas où il l'avait vu employer avec succès.

Le docteur Coffin se leva pour exprimer ses remerciements, et il fut reçu avec un tonnerre d'applaudissements. Jamais nous n'avons assisté à une réunion plus enthousiaste.

MM. Bentley, de Bury; Orrell, Flitcroft, Welsh, de Bolton, prononcèrent des discours, et la réunion se sépara après avoir présenté au docteur Coffin une magnifique couverture de lit avec une inscription explicative des motifs des donateurs.

L'ADRESSE.

Monsieur, — nous sommes heureux que le temps soit arrivé où, à l'aide de votre théorie et de votre pratique de la médecine, nous avons les yeux ouverts, et que la vérité nous est enfin connue. Nous ne serons plus les dupes des médecins qui, au moyen d'une langue morte et de termes techniques, voudraient nous faire croire que la science de la médecine ne peut s'apprendre que dans les collèges; mais vous, monsieur, vous nous avez prouvé

qu'il est bien possible pour les illettrés de parvenir à la connaissance de la médecine, et même à guérir des malades que les médecins, avec toute leur science, avaient abandonnés comme incurables.

La tâche que j'ai à remplir ce soir est des plus agréables; c'est de vous présenter une couverture de lit avec une inscription convenable, fabriquée par un des membres de la société succursale de Bolton, et que les membres de cette société vous prient de vouloir bien accepter, non pas à cause de sa valeur intrinsèque, mais comme preuve de la reconnaissance qu'ils vous doivent pour l'instruction qu'ils ont tirée de vos inestimables leçons de botanique médicale.

Ce n'est pas avec étonnement, mais avec regret que nous avons vu l'opposition qu'on vous a faite pendant vos critiques du traitement suivi par les médecins, traitement si contraire à la nature. Nous sommes plutôt attristés qu'irrités de voir l'opposition factieuse de certains individus qui se vantent d'une instruction supérieure, et qui, à cause de leur position sociale, devraient donner l'exemple aux classes moins heureuses. Le langage qu'ils ont employé dans un des journaux de la ville est contraire à tous les usages de la bonne société, et nous fait croire que leur éducation tant vantée ne vaut pas grand'chose, s'il faut en juger par leur conduite dans ces circonstances.

Si le système que vous avez fait connaître est basé sur l'erreur, qu'ont-ils donc à craindre? S'il est basé sur la vérité (et nous savons par l'expérience qu'il en est ainsi), au lieu de faire des objections, c'est un devoir pour tout honnête médecin de se familiariser avec les principes que vous posez, et de s'assurer s'ils sont vrais. Mettant de côté l'amour-propre et tous les préjugés de leur éducation, les médecins devraient chercher la vérité partout où elle se trouve, et saluer celui qui l'a découverte comme un bienfaiteur du genre humain. Mais, hélas! monsieur, leur

but n'est pas le bien-être général ; ils pensent à toute autre chose que cela. Ce n'est pas non plus qu'ils se fâchent le moins du monde de votre théorie ; c'est que , depuis l'introduction de la méthode botanique , l'argent ne vient pas , leurs ressources sont taries , les honoraires disparaissent , et ils craignent de n'avoir plus les moyens de maintenir leur orgueil usurpateur , et de regarder avec un air de mépris ceux qui ont le plus grand besoin de leurs secours.

En preuve de l'efficacité de vos excellents remèdes , plusieurs de nos amis sont prêts à témoigner des immenses bienfaits qu'ils en ont reçus ; et après le grand nombre de faits qui ont été exposés ici aujourd'hui , serait-il possible pour quelqu'un de mettre en doute les inestimables avantages de vos médecines ? En suivant cette méthode de traitement , nous aurons la satisfaction de savoir que notre fin n'aura pas été précipitée par l'usage de ces drogues vénéneuses et de ces potions nauséabondes que les médecins font avaler à leurs malheureuses pratiques.

Nous espérons , monsieur , que vous ne vous lasserez jamais de bien faire , et que vous persévérerez dans le chemin que vous avez choisi , comme vous avez fait jusqu'à présent , affrontant vos adversaires avec intrépidité , foulant l'erreur aux pieds , et établissant la vérité partout où il plaira à Dieu de vous envoyer.

Agréez nos hommages les plus respectueux.

Les membres de la société de Bolton :

BENJ. SMITH , *président*.

JOSEPH DAVIES , *secrétaire*.

Bolton , 30 janvier 1847.

RÉUNION A CONGLETON, POUR PRÉSENTER UN SOUVENIR
A M. LE DOCTEUR COFFIN.

Mardi, dans la salle de l'École Méthodiste, a eu lieu une réunion publique sous la direction des membres de la Société Botanique, pour présenter à M. le docteur Coffin un souvenir de reconnaissance pour l'instruction et les bienfaits qu'il avait répandus sur les habitants de cette ville pendant son séjour. M. Charles Leese, ouvrier, fut élu président. Après avoir pris le fauteuil, il expliqua brièvement le but de la réunion, puis il donna la parole à M. George Carter, qui devait haranguer le docteur en lui présentant l'objet préparé comme souvenir.

A MONSIEUR LE DOCTEUR COFFIN.

Monsieur, il est reconnu de tous côtés que la santé est le plus grand bienfait au monde ; en effet, sans la santé il n'y a rien sur la terre qui puisse donner à l'homme un plaisir réel. Il n'y a rien, ni dans la nature ni dans l'art, qui puisse produire dans la maladie des sensations aussi agréables que celles dont on jouit dans la santé. Que le soleil soit brillant, que la pluie descende et remplisse la terre d'abondance et de beauté, que le gazouillement des oiseaux nous invite à nous promener et à jouir des richesses de ce festin magnifique ; sans la santé, tous ces bienfaits du ciel sont perdus pour nous.

C'est une chose regrettable que, privés de ce trésor inestimable, des milliers de nos semblables ont passé la vie dans les souffrances et sont morts prématurément, parce qu'ils ne possédaient pas la connaissance de leurs maladies, de leurs causes et de leur remède. C'est en vain que nous mettons notre confiance dans les médecins pour soulager nos souffrances et nous indiquer ce qu'il faut faire pour recouvrer la santé. L'expérience nous a malheureusement prouvé qu'au lieu d'éclairer et d'expliquer les causes des

maux qui affligent l'humanité, les médecins ont toujours cherché à les envelopper de mystère, et à faire tourner à leur propre bénéfice les souffrances et l'ignorance des malades. Rien ne peut être plus simple et plus clair, et rien n'est plus facile à comprendre que la théorie de la santé et le traitement des malades. Toute simple que soit la théorie de la maladie, tout certains et efficaces que soient les remèdes convenablement appliqués, il est effrayant de voir tant de nos semblables aussi insoucians et aussi ignorants de ces sujets importants.

Lorsque nous nous rappelons le grand nombre de nos concitoyens enlevés par des maladies qui ne sont pas nécessairement fatales, nous restons plongés dans la stupeur. Cependant, au milieu de la souffrance et de la mort, nous avons la consolation de savoir que d'autres encore auraient pu perdre la vie sans l'application des remèdes découverts par vous-même et recommandés dans votre livre inestimable *le Guide de la Santé*, aussi bien que dans vos leçons publiques.

Nous avons bien vu avec quelle courageuse persévérance vous avez fait connaître vos principes sans vous soucier le moins du monde de la haine des gens intéressés; nous savons que vous avez bien des difficultés à vaincre. L'amour-propre et l'intérêt des médecins, l'ignorance et les préjugés du peuple, vous font également obstacle; mais votre persévérance infatigable a presque surmonté toutes ces difficultés. Si le ciel vous avait envoyé exprès pour remplir la mission que vous avez entreprise, vos efforts n'auraient pu guère avoir un succès plus éclatant. Partout où vous êtes allé, les souffrances et les peines des affligés ont été soulagées, la santé et le bonheur ont été rétablis; des milliers de personnes doivent bénir le jour qui vous a vu débarquer en Angleterre.

Vous avez été véritablement un bienfaiteur pour le genre humain en consacrant la fleur de votre âge à la décou-

verte de ces remèdes qui ont fait tant de bien aux hommes. Nous avons l'espoir que notre reconnaissance du bien que vous avez fait sera une source de consolations dans votre vieillesse. Comme souvenir des grands bienfaits que nous devons à vos instructions, vos amis ont voulu vous présenter un gage durable de leur respect, en vous priant de l'accepter. Veuillez bien vous rappeler que l'objet choisi comme souvenir, malgré sa valeur, n'est pas donné comme récompense, mais comme souvenir de bienfaits reçus.

Après avoir lu cette adresse, M. Carter présenta au docteur Coffin un superbe pupitre portatif avec une inscription rappelant les sentiments des donateurs.

Le docteur Coffin remercia les donateurs et exprima sa satisfaction que les habitants de Congleton eussent si bien apprécié la science de la botanique médicale. Quant au souvenir qu'on venait de lui donner, il était pour lui sans prix, puisqu'il y voyait l'expression de la reconnaissance de ceux qui avaient profité de ses soins ou de ses leçons. Il le regarderait toujours comme un diplôme accordé par les malades qu'il avait guéris, et qui valait bien mieux que ceux qu'on obtient dans les collèges.

PRÉSENTATION D'UN GAGE DE RECONNAISSANCE AU D^r COFFIN,
A SHEFFIELD.

Mardi soir, le 18 août, dans la chapelle de Mount-Zion, les membres de la Société Botanique de Sheffield, et les amis du docteur Coffin, de Manchester, auteur du *Guide de la Santé*, lui présentèrent un service complet de couteaux de table à manche d'ivoire, comme souvenir de leur reconnaissance pour les grands bienfaits qu'il avait répandus sur les habitants de cette ville. Le service consistait

en deux douzaines de couteaux, grands et petits, avec leurs fourchettes, des couteaux à découper, et en un fusil, en tout cinquante-trois pièces renfermées dans une magnifique boîte en acajou faite exprès pour les contenir. A cinq heures, il y avait un thé, auquel trois cents personnes assistaient, dans la salle de l'école de la chapelle. Le docteur étant indisposé, ne se présenta que vers la fin du repas, et à son entrée dans la salle il fut reçu aux applaudissements prolongés de toute la société, ce qui parut lui donner le plus vif plaisir. Après le thé, la compagnie s'ajourna à la chapelle, où, à sept heures et demie, les portes furent ouvertes à tous ceux qui voulaient assister à la présentation. En quelques minutes la foule avait envahi toutes les parties de l'édifice, quoique la séance ne dût commencer qu'à huit heures. A sept heures vingt minutes, le docteur Coffin se présenta sur l'estrade au milieu de tonnerres d'applaudissements, qui étaient prolongés pendant plusieurs minutes. M. Luc Noble, de Brighthouse, près Halifax, fut élu président.

Le président se félicita de la nombreuse assistance dont il était entouré, et qu'il regardait comme une preuve convaincante que les principes de la botanique médicale faisaient des progrès rapides. Il pensait que ces principes étaient destinés à se répandre de plus en plus. Il les croyait basés sur la vérité; et les résultats des expériences qu'il en avait faites dépassaient son attente. Les médecins, dit le respectable président, nous assurent qu'il y a des centaines de maladies différentes; mais le docteur Coffin nous dit qu'il n'y en a qu'une seule, l'état vicieux du sang. Après avoir décrit sa méthode de traiter la maladie au moyen des herbes, du poivre de Cayenne et de la lobélie, il termina son discours au milieu des applaudissements de son auditoire.

M. Joseph Nadin prit la parole pour lire le rapport de la Société Botanique de Sheffield :

Monsieur le président, c'est avec le plus grand plaisir que je viens vous soumettre le rapport de la Société Botanique. Cette réunion est un des signes du temps où nous vivons ; pendant que le monde tourne sur son axe et fait ses révolutions autour du soleil, l'esprit de l'homme avance toujours, et celui qui sait beaucoup veut toujours en savoir davantage. Nous autres, comme membres de la société, nous sommes contents de voir nos concitoyens s'intéresser si fortement à tout ce qui se rapporte à leur bien-être et à leur bonheur ; aujourd'hui ils commencent à s'apercevoir qu'ils se sont laissé conduire trop longtemps par un petit nombre de gens intéressés ; à présent ils commencent à apprécier ce noble sentiment : « Connais-toi toi-même. » Nous nous attendons à voir bientôt le jour où tout le monde sera son propre médecin. Plût à Dieu que notre espoir ne soit pas trompé ! Plût à Dieu que nous puissions démolir le système de l'erreur et du mensonge, et en fonder un nouveau basé sur les principes d'une vérité éternelle ! Sans autre préambule, je vais vous faire l'histoire de la fondation, des progrès et de l'état actuel de notre société. Au mois de mars, nous nous sommes réunis plusieurs fois au nombre de cinq pour discuter nos statuts, et le 8 avril nous avons adopté quelques règlements, dont voici deux : 1° Que le but de cette société est l'étude de la science de conserver la santé, de prolonger la vie, et de rétablir la santé en cas de maladie, par l'emploi des productions de la nature et d'autres moyens recommandés par le docteur Coffin ; mais surtout de diriger notre attention sur les herbes indigènes à la Grande-Bretagne, dans la vue de connaître leurs propriétés médicinales ; 2° que les femmes et les enfants de tous les membres ont le droit de profiter de l'expérience et des conseils de la société sans aucuns frais additionnels. Le succès de la société a dépassé l'attente de ses fondateurs ; le nombre des membres augmente toutes les semaines, et elle promet de devenir

une des plus florissantes sociétés botaniques en Angleterre. Les membres inscrits sont actuellement de cent cinquante; et toute personne qui assisterait à nos réunions serait charmée d'entendre les rapports qui s'y font de la guérison des malades par le traitement recommandé dans le *Guide de la Santé*, du docteur Coffin, et dont la plupart avait été abandonnés comme incurables par les médecins. Si l'on voulait vérifier ces faits, nous donnerions les noms des malades qui ont été guéris, et même des médecins qui les avaient soignés. Nous ne pouvons pas terminer notre rapport sans présenter nos remerciements sincères au docteur Coffin pour ses conseils et les médecines qu'il nous a fournies gratuitement, et auxquels plusieurs personnes sont redevables du rétablissement de leur santé. Maintenant nous vous prions de nous aider dans la noble entreprise que nous avons commencée, celle de diminuer les souffrances du genre humain. Vous savez que nous avons à lutter contre des préjugés puissants; cependant, avec le secours de la Providence, nous espérons les vaincre tous, et nous ne cesserons jamais de faire tous nos efforts pour faire triompher la vérité.

M. W. Fox, l'agent du docteur Coffin à Sheffield, proposa l'adoption du rapport dans un discours où il fit l'éloge des efforts et du traitement du docteur Coffin. Il recommanda l'emploi du poivre de Cayenne dans les cas de fièvre, et en général pour toutes les maladies. Il dit qu'il s'était fait l'agent du docteur Coffin pour faire du bien à ses semblables et nullement pour des motifs d'intérêt. Il s'attendait à être persécuté, mais ce n'était rien que de souffrir dans une bonne cause. Les observations de l'orateur furent reçues avec des applaudissements universels.

M. Thomas Gibson appuya la proposition du préopinant, et témoigna des bienfaits qu'il avait éprouvés du traitement botanique. Il engagea tout le monde à se

guérir par le traitement du docteur Coffin, sans avoir recours aux médecins.

Le rapport est adopté à l'unanimité.

Le président donna la parole à M. Townsend, pour lire l'adresse et faire la présentation.

C'est avec un sentiment de plaisir mêlé aux regrets, dit M. Townsend, que je me lève pour faire cette présentation ; de plaisir qu'on ait adopté ce cours, et de regrets qu'on n'ait pas choisi une personne plus capable d'être l'interprète des sentiments de la société dans cette occasion solennelle. Nous sommes ouvriers, moi et la plupart de ceux qui m'entourent ; mais il est très-convenable qu'un travailleur prenne les devants dans une cause si grande et si noble. Je fais appel à tous les habitants de Sheffield pour se ranger en ordre de bataille et donner un coup mortel à tous les détestables monopoles qui nous dévorent. C'est une chose étrange que les médecins parviennent toujours, après un exercice de quelques mois, à acheter des voitures avec l'argent qu'ils ont prélevé sur les modiques gages des ouvriers. Il est bien temps de nous faire nos propres médecins et de nous guérir nous-mêmes. On ne saurait pas se tromper dans l'emploi des remèdes botaniques, et par conséquent il n'y a pas de danger. Quelques personnes sont tellement les esclaves de leurs préjugés, qu'elles repoussent les remèdes du docteur Coffin ; mais si elles consentaient à s'en servir, elles s'en trouveraient bien. Il est inutile de commencer pour reculer. Si les premiers effets des médecines ne sont pas tout ce que l'on pourrait désirer, il ne faut pas y renoncer : au contraire, il faut y persévérer, et un heureux résultat ne se fera pas attendre. Tout récemment j'ai vu deux des clients du docteur Coffin ; tous les deux sont rémouleurs ; ils me dirent que leur santé se rétablissait rapidement sous son traitement. Voici l'adresse que M. Townsend fut chargé de lire :

AU DOCTEUR COFFIN.

Monsieur, nous vous voyons avec plaisir dans cette occasion, parce que nous prenons un grand intérêt au succès des principes que vous avez promulgués parmi nous. C'est pour nous un sujet de la plus grande importance, puisque nous voyons autour de nous tous les ravages que causent la maladie et la mort. Les hommes de l'art n'ont pas pu encore arrêter leurs progrès. Voilà pourquoi nous avons le plus grand désir de voir triompher un système de médecine que nous croyons bien supérieur à celui qui se pratique aujourd'hui. Nous avons été persuadés par vos conseils d'essayer les remèdes que la nature nous offre, puisque vous cherchez toujours à simplifier ce que les autres ont rendu obscur et difficile ; et toute notre expérience tend à prouver que le système botanique est excellent. Nous aimons à croire que c'est l'aurore d'un jour plus heureux.

Il est à désirer que l'art de guérir ne soit pas le seul qui ne fait aucun progrès dans ce siècle de lumières. Nous voulons que l'erreur cède à la vérité seulement ; car nous ne gagnerions rien à voir une nouvelle erreur substituée à la place de l'ancienne. Nous saluons avec plaisir et avec reconnaissance la publication de votre *Guide de la Santé*, écrit dans un langage que nous pouvons tous comprendre. Nous vous promettons qu'il ne sera pas négligé chez nous ; nous le conserverons comme un monument consacré à votre mémoire, et nous le léguerons à nos enfants, afin qu'ils puissent dire, lorsque vos travaux sur la terre seront accomplis : « Quoique mort, il nous parle encore. » A nos yeux vous êtes un instrument entre les mains de la divine Providence pour faire du bien.

Monsieur, nous vous prions de vouloir bien accepter ce faible témoignage de notre respect, en même temps que nos remerciements sincères pour la droiture et la fran-

chise avec lesquelles vous avez soutenu les principes de la botanique médicale.

M. le docteur Coffin se leva au milieu d'applaudissements prolongés, et il dit : Monsieur le président, messieurs et mesdames, il y a des hauteurs dans nos existences que nous devrions être satisfaits d'atteindre. Voici encore un magnifique témoignage des effets de mes travaux. Je le regarde comme un diplôme, et cependant je sens qu'il reste encore des degrés plus élevés que je dois atteindre, puisque je vois que des milliers d'êtres se meurent autour de nous, et je suis résolu de faire tout ce que je pourrai pour les soulager. L'observation de Ray est bien vraie, qu'il existe des herbes pour guérir toutes les maladies, et à présent on peut se procurer ces herbes à Sheffield. (Applaudissements.) Je ne crois pas pouvoir faire un long séjour ici à présent ; car, depuis ma dernière visite, j'ai été attaqué d'une terrible maladie à Liverpool, et tous mes amis ont cru que c'en était fait de moi ; mais le poivre de Cayenne m'a sauvé. (Applaudissements.) Je n'ai pas fait venir le docteur Bickersteth ni le docteur Lewis, quoique ces messieurs demeuraient tout près ; et il y avait encore vingt-six médecins dans la rue. (On rit.) Je n'en ai mandé aucun. Ma femme, depuis tant d'années le collègue de mes travaux, s'est fait mon médecin, et me voici. (Applaudissements.) Je suis encore faible, mais mes forces augmentent tous les jours. Il est un proverbe qui nous dit que les couteaux donnés en cadeaux coupent l'amitié ; mais je crois que notre affection est trop solide pour se laisser séparer par le tranchant d'un couteau, quels que soient ceux que l'on fabrique à Sheffield. (Applaudissements.) Je suis fier de ce nouveau témoignage en faveur de mes connaissances médicales, dont je suis redevable à une maladie qui me frappa dans ma jeunesse. Je fus abandonné à la mort par tous ceux dont je tenais mon instruction médicale. On me condamna à périr ; mais

leur prédiction ne devait pas se réaliser ; car je parvins seul à vaincre la maladie et à rétablir ma santé. Ce fut alors que je me déterminai à acquérir le plus de connaissances possibles , et à faire une guerre acharnée à tous ces monopoles qui cachent dans le mystère des termes techniques ces choses que tout le monde devrait connaître. (Écoutez.) J'avais la conviction intime de l'erreur du système suivi par les médecins , et je fis un long voyage pour rencontrer Samuel Thompson et d'autres Indiens, célèbres par leurs connaissances des propriétés médicinales des herbes , et je restai dans leurs wigwams pour me familiariser avec la science de mes hôtes. Mon but était de pouvoir aider les ouvriers, et je crois leur avoir fait plus de bien qu'ils n'auraient pu en tirer du vieux système des écoles. Je crois que les travailleurs sont la seule classe qui mérite nos sympathies. (On applaudit.) Quant à moi , je crois que personne ne travaille plus que le docteur Coffin. Je crois que ma dernière maladie n'était que le résultat d'un travail trop prolongé. J'avais quitté la salle tout en nage, après une longue leçon, pour aller donner des soins à une femme en couches. L'enfantement était long et pénible, et je restai plusieurs heures dans une chambre mal chauffée, et sans rien prendre pour soutenir mes forces. Voilà la cause de ma maladie, dont je me suis guéri par mes propres remèdes ; car jamais je ne me sers d'autres moyens curatifs que ceux que je recommande à tout le monde , et quand ces remèdes me feront défaut , mon dernier jour sera venu. Je dois dire que je n'ai fait que remplir la mission qui me fut confiée il y a plusieurs années. Je quittai l'Amérique et j'allai en France. Dans trois occasions différentes je n'ai pas voulu profiter des circonstances qui m'offraient les moyens de devenir immensément riche. Aux États-Unis, j'aurais pu gagner assez de dollars pour satisfaire à la plus grande cupidité ; je me contentai cependant d'en amasser assez pour me permettre d'aller

introduire la botanique médicale en France. C'est une chose un peu singulière que ce voyage en France ; puisque je ne savais pas la langue française , tandis que je parlais l'anglais très-bien. Cependant j'y suis allé , parce que l'on m'avait dit que , depuis la révolution , les lois et les coutumes étaient devenues plus libérales, et j'espérais d'y faire adopter d'autant plus facilement mes principes et ma méthode. Je ne tardai pas à découvrir mon erreur. J'avais emporté avec moi de l'Amérique deux cents livres de poivre d'Afrique , et une quantité d'autres herbes médicinales ; et lors de mon arrivée au Havre de Grâce , on me dit à la douane : « Tu n'iras pas plus loin. » Les douaniers me dirent que ces choses-là étaient des marchandises de contrebande , et que je ne pouvais pas les introduire. Je leur représentai que je payerais volontiers un droit très-élevé , puisque je tenais à les faire passer. Je me suis adressé au consul américain , au Havre , et au ministre plénipotentiaire à Paris ; mais tout était inutile. « Il faut que les Français meurent , donc , m'écriai-je , puisqu'on me refuse les moyens de les guérir ! » Malgré cet échec , je restai quelque temps en France , et je m'occupai d'herboriser partout ; on ne pouvait me refuser le droit de me servir des plantes indigènes. De cette manière j'augmentai de beaucoup mes connaissances , et ma visite ne fut pas en vain. Je parcourus les montagnes avec les bergers , et je trouvai des remèdes plus convenables pour cette partie du monde que ceux de l'Amérique. Dans tous les pays il se trouve des herbes plus spécialement adaptées à nos besoins que celles des autres pays.

Après un court séjour en France , je tournai mes pas vers l'Angleterre , où je travaille depuis dix ans. J'y étais tout à fait inconnu. J'ai omis de dire que lors de ma résidence à Paris je possédais quelques centaines de livres sterling en espèces ; et un jour , dans mon absence , des voleurs sont entrés par effraction dans mon magasin et ont

emporté tout mon argent. Me voilà donc sans médecine ni argent, et dans un pays dont je ne connaissais pas la langue. Après la perte de tout mon avoir (8,000 fr. environ), je m'en allai en Angleterre, et le reproche que m'a fait un monsieur, à Bolton, est bien vrai; je suis arrivé en Angleterre sans le sou. Malgré ma position peu propre à attirer l'attention du public, je ne désespérai pas. J'ouvris aussitôt un cours public dans *Lincoln's-inn-Fields*, à Londres. L'assistance n'était pas de beaucoup aussi nombreuse que celle-ci; mais il s'y trouvait quelques hommes distingués, et dans le nombre un des rédacteurs du *Weekly Dispatch*, qui, après ma première leçon, s'écria : Voilà que j'entends pour la première fois une théorie de médecine digne d'un philosophe ! Le rédacteur était chirurgien de marine en retraite. Après être resté quelque temps à Londres, je m'en allai à Hull, dans le comté d'York. Quelle bévée j'ai faite en allant à Hull, au lieu de venir ici à Sheffield ! Dans cette ville il y a cinq fois plus de maladies et quinze fois plus d'intelligence. (On rit.) Dans une ville manufacturière comme Sheffield, il faut de la science pour les occupations ordinaires des ouvriers, et le séjour dans une ville comme celle-ci donne de l'élévation à l'esprit, car les ouvriers travaillent en compagnie et se communiquent mutuellement leurs idées; ce qui ne se fait guère dans les villes purement commerciales. J'ai eu tort de rester deux ans à Hull, pendant qu'il y avait tant à faire ici. Mais il n'est pas trop tard. Les effets de notre théorie et de notre pratique sont si évidents, que la présentation de ce magnifique souvenir avec l'adresse qui l'accompagne suffit presque pour me récompenser de mes dix leçons. Je crois que le médecin le plus éminent de Londres serait content de donner dix leçons publiques pour une récompense de la même valeur. A Liverpool, on m'a donné cette canne; et pendant que j'étais à Leeds, il y a deux ou trois ans, je promis de venir à Sheffield; mais je

n'ai pas pu le faire, parce que j'étais occupé à donner des leçons publiques tous les soirs. Mais ma santé n'en souffrait point, parce que je menais une vie très-régulière et tempérée. L'excès de travail ne me fit donc pas le moindre mal. De Leeds je m'en allai en Lancashire, et dans presque toutes les villes où je me suis arrêté, on m'a donné un diplôme. On m'a donné cette canne, et ce n'est pas une arme à mépriser. A Leeds, les quakers m'ont donné ces lunettes. Les quakers sont de très-braves gens, surtout M. Shackleton l'aîné, son frère Jonathan et M. Roger. Je me rappelle une réponse que l'épouse de M. Roger a faite lorsqu'on lui demandait si elle voulait bien donner cinq shillings pour la souscription de la ligue contre les lois sur les céréales. Elle a dit : Non ; mais je donnerais volontiers cinq shillings pour une souscription pour acheter une paire de lunettes en or pour le docteur Coffin. Je les ai, ces lunettes, et maintenant vous me donnez ces couteaux. Mes amis ici espèrent que je ne manquerai jamais de bœuf ni de mouton pour me servir des couteaux qu'ils me donnent. Il me faudra un nouveau râtelier, vous savez. (On rit.) Je crois que j'aurai assez de viande, car j'en ai toujours eu, et je ne vois pas pourquoi j'en manquerais à l'avenir. J'espère jouir de tout le bien-être que mes amis de Bolton m'ont souhaité lorsqu'ils m'ont fait cadeau de leur belle couverture. Voilà le plus grand diplôme que j'aie jamais reçu. Dans une autre ville, on m'a donné un fauteuil à la Voltaire. Avec toutes ces choses-là je ne pourrai manquer de mes aises. Mes amis de Congleton m'ont donné un magnifique pupitre portatif. Mais ce qui me plaît davantage, c'est cette généreuse reconnaissance de votre part pour mes humbles talents et pour le bien que j'ai pu faire. Il faut que je vous dise que le bien que me fait la Société botanique dépend beaucoup du secours que nous prête le beau sexe. Je vous prie, mesdames, de ne pas oublier ce fait important. Il nous faut absolu-

ment votre assistance ; car, quoique nos remèdes soient excellents, il faut, comme notre nourriture, qu'ils soient préparés et bien préparés. Grand nombre de nos malades sont ceux que les médecins ont déjà abandonnés. Il me vient des gens dans un état épouvantable, presque désespérant de la vie ; je leur dis des paroles encourageantes pour les relever de leur abattement. Les pauvres créatures s'en vont en disant que j'ai promis de les guérir, et peut-être dans quelques jours la mort les enlève. Voilà une des difficultés contre lesquelles j'ai à lutter. Il faut se rappeler aussi que les médecines sont inutiles si on ne les prend pas selon l'ordonnance ; mais lorsque les principes de la méthode botanique seront plus connus, tout le monde saura comment il faut prendre les médecines. J'ai, dit-il, pensé il y a quelque temps qu'il faudrait que je restasse un an à Sheffield ; mais je commence à croire que ce long séjour ne sera pas nécessaire, puisque mes amis ici à droite guérissent des malades de tous les côtés. Cependant il reste encore bon nombre à guérir, et qui sont guérissables ; et puis nous avons à enseigner à tout le monde l'art de prévenir les maladies. Je vous avertis aussi, mes disciples dans l'art de la médecine botanique, qu'il faut abandonner l'habitude de fumer et de boire. (On applaudit.) Ce sont de mauvaises habitudes. Il faut prêcher d'exemple plutôt que de paroles ; c'est la manière la plus sûre de faire des prosélytes. Les membres de la Société botanique ne peuvent pas faire trop d'attention à ce conseil. Les médecins s'enrichissent depuis trop longtemps des souffrances du genre humain, souffrances dont ils sont la cause. Nous allons prouver au peuple que le seul médecin dont il a besoin est le *Guide de la Santé*. (On applaudit.) Mais je sens que mes forces vont me faire défaut si je continue à parler. J'avais promis à mes amis de ne pas me fatiguer, mais j'ai tant de choses à dire, que je ne sais pas où en rester. Depuis sept ans je travaille sans relâche

à guérir les malades, et mon système nerveux est comme un instrument dont les cordes sont montées au plus haut degré. En quittant cette salle, j'ai quelquefois ressenti des symptômes de l'apoplexie, et j'ai craint que cette maladie ne m'emportât avant le jour. Si je venais à mourir de l'apoplexie, quel triomphe pour les adversaires de ma théorie ! Mais il ne serait que de courte durée ! Avant de commencer un autre cours de leçons, je me propose d'aller passer quelques mois en France ; en premier lieu, pour regagner mes forces épuisées par de longs travaux ; et en second lieu, pour réunir une collection d'objets qui engageront les demoiselles à ne plus se servir de corsets, et les jeunes gens à abandonner leurs pipes et leurs cigares. (On applaudit.) Je viens de recevoir une lettre d'un Français qui m'assure que je pourrai me procurer, si j'y vais bientôt, des séries de spécimens qui prouvent les effets désastreux produits sur l'estomac par l'usage des spiritueux chez les hommes, et sur les vertèbres et l'épine dorsale, par les corsets, chez les femmes. Je veux que vous en voyiez les preuves matérielles ; je ne regarderai pas aux dépenses pour m'en procurer, et je vous les montrerai dans mon premier cours de leçons à Sheffield.

Eh bien ! monsieur le président, vous avez exprimé des vœux que j'aie toujours assez de mouton et de bœuf, et un de vos amis a eu la précaution de me pourvoir de poivre. Voici une poivrière présentée par un individu qui dit que je lui ai fait du bien ; c'est encore un diplôme qui dit : « J'étais malade ; vous êtes venu, et me voilà guéri. » La poivrière porte le nom de G. Shaw. En rentrant chez moi, je mettrai du poivre d'Afrique dedans. Je n'y mettrai point d'oxyde de plomb, mais je mettrai de cette drogue dont j'ai mangé beaucoup dernièrement, quoique je l'aie trouvée un peu chaude à la bouche. (On rit.) Je vous enverrai de mes nouvelles pendant le voyage, et je me propose de rapporter des spécimens si importants, que vous

serez bien contents que j'aie quitté l'Angleterre pour faire une tournée sur le continent. Il me reste maintenant à remercier les amis qui m'ont offert ce témoignage de leur estime. Mais je vois que l'on veut me prendre pour fabricant de couteaux, puisqu'on a mis mon nom sur les couteaux; et c'est un nom tant soit peu formidable pour mettre sur un couteau. (Une voix : Vous ferez bien de le changer.) On me dit qu'il faut le changer. Non, je ne le changerai pas; c'était le nom de mon père, voilà pourquoi. Mais je ferai mon possible pour en faire un contre-sens. (On rit.) Je vous remercie de ce cadeau et de l'accueil cordial que vous m'avez fait. Tout le monde sait qu'une carrière comme la mienne a bien des inquiétudes; mais les sympathies que je trouve au milieu de vous sont une compensation plus que suffisante pour des années de chagrins et de travaux. On a voulu que je répondisse à certaines demandes d'explications ce soir; je suis forcé de remettre ces réponses à ma prochaine visite. Mes forces physiques me défendent de parler plus longtemps. (Le docteur Coffin s'assied au milieu des applaudissements prolongés de tout l'auditoire.)

M. Hale, chirurgien de Manchester, vous a fait une description peu flatteuse de la classe à laquelle j'appartiens. Il me semble qu'un honnête homme ne saurait guère négliger de s'en séparer le plus tôt possible. Si j'avais cru le système fondé sur la vérité, rien n'aurait pu m'engager à l'abandonner. J'ai réfléchi longtemps, et j'ai fait de très-grands efforts pour arriver à la vérité. J'avais souvent entendu parler de ce « charlatan Coffin, » et je me déterminai à l'affronter sur son propre terrain. J'ai assisté longtemps à ses cours, dans le dessein de réfuter ses doctrines; mais à la fin je fus convaincu que la vérité n'était pas de mon côté. Alors je me suis présenté chez M. le docteur Coffin, pour lui demander des explications plus détaillées. Avec la franchise et la candeur qui le distinguent, il me fit voir

tous ses malades, et me mit à même d'apprécier son système en pleine connaissance de cause. C'est ce que je fis, et je le trouvai basé sur la vérité et sur la raison. Depuis ce temps, j'ai toujours suivi les règles données dans le *Guide de la santé*, en renonçant à la méthode des écoles que j'avais pratiquée pendant plus de dix-neuf ans. Jusqu'alors je ne pouvais guérir les maladies, maintenant je les guéris. Je suis tellement convaincu de l'efficacité des remèdes naturels recommandés par le docteur Coffin, que j'ai à plusieurs reprises donné le défi à des membres de la profession de discuter le sujet avec moi en public ou autrement. Est-il honorable pour ces messieurs d'éviter toute discussion? Que craignent-ils? Le triomphe de la vérité peut-être. Voyez les centaines de malades qui s'adressent au docteur Coffin, à Sheffield; assurément ces malheureux n'ont pas fait la sourde oreille à son appel. N'est-ce pas vrai qu'une grande partie de ces malades avaient été déjà traités par les médecins, et ne s'en étaient trouvés que plus malades, plus pauvres, plus découragés? Cet état de choses est triste; mais la vérité en est incontestable. Est-ce que les médecins savent guérir la fièvre? Les cimetières répondent que non. Ont-ils guéri le choléra? Pas davantage. Savent-ils guérir une maladie aiguë quelconque? Si cela arrive parfois, c'est l'effet du hasard. Leurs médecines font certainement plus de mal que de bien. En présence de cette réunion si nombreuse et composée de personnes si éclairées, et avec la certitude que l'aveu que je vais faire m'attirera des inimitiés, je déclare, d'après mon expérience des deux systèmes, que le système botanique est de beaucoup le meilleur. (Tonnerres d'applaudissements.) Je crois qu'il meurt tous les ans bien plus d'enfants des effets mortels de l'opium que des maladies auxquelles ils sont exposés. Je déclare que j'ai acquis plus de connaissances utiles pendant les six mois que j'ai étudié sous le docteur Coffin que dans dix-neuf ans passés sous les aus-

pices des plus éminents médecins des écoles. Mon nom est très-connu dans le comté d'York; je suis né à York, où j'ai été élevé; je suis élève de l'hôpital du comté, et du Dispensaire d'York. A Liverpool, j'ai suivi plusieurs cours. J'ai la conviction intime que je suis à même de guérir les malades, et de les guérir bien, sans laisser l'économie exposée à des suites désastreuses, telles que celles qui résultent de l'emploi du calomel, de l'opium et des autres poisons. Je pourrais me tromper sur le diagnostic, et ne pas administrer le remède qu'il fallait; mais aucun mal ne s'ensuivrait. Je suis charmé d'assister à cette réunion, et de voir avec quels sentiments on lui offre ce témoignage de respect et de reconnaissance. Nous avons nos collèges et nos écoles, où l'on prétend enseigner aux jeunes gens la science médicale avant de leur permettre de soigner les malades; ces institutions sont énormément riches, et depuis bien longtemps elles envoient tous les ans par tout le pays des centaines de ces empoisonneurs avec leurs préparations minérales, bien et dûment autorisés à exercer l'art funeste. Il est bien temps que la législature mette fin à ce monopole si ruineux pour ses victimes. (On applaudit.)

M. Moulson, gardien de Brunswick-Chapel, donna les détails de la guérison de son fils, effectuée par le docteur Coffin, après que les médecins l'eurent abandonné. « Lorsque j'ai dit au médecin, dit M. Moulson, que j'avais consulté le docteur Coffin, il me dit que j'avais raison d'avoir recours à quiconque pourrait le guérir, et qu'il aurait fait la même chose à ma place. »

M. Marshall dénonça les frais énormes qu'entraînait le vieux système de médecine. Moi-même, dit-il, j'ai avalé assez de médecine pour empoisonner une vingtaine de cochons. J'avais consulté seize membres de la profession, à Sheffield, et tous m'avaient dit que j'étais incurable. Mais Dieu, dans sa miséricorde, a envoyé le docteur Cof-

fin et son agent, et me voilà guéri et en état de travailler.

M. Revill ne put s'empêcher de louer l'exactitude du docteur Coffin à donner ses leçons, et le grand bien qui en était le résultat. « Je ne veux de mal à personne, dit M. Revill ; mais je combats toujours en faveur des principes, et je crois que ceux sur lesquels la méthode du docteur Coffin est basée seront assez puissants pour résister aux attaques de cinquante mille médecins. »

M. Wyld, qui assistait à la réunion comme représentant de la Société Botanique de Liverpool, dit qu'ils avaient été, lui et sa sœur, arrachés à une mort prématurée par la méthode botanique. « Les médecins, dit M. Wyld, m'avaient condamné comme poitrinaire, la phthisie étant censée héréditaire dans ma famille. Je crois que le système du docteur Coffin est basé sur la vérité, tandis que le vieux système est basé sur l'erreur, et doit tomber tôt ou tard. Je vous conseille de prendre les remèdes botaniques très-forts et en quantité suffisante, puisqu'ils ne sauraient vous faire de mal. »

Après avoir voté les remerciements de la Société au président, la réunion se sépara.

RÉUNION A LIVERPOOL

POUR RECEVOIR LE DOCTEUR COFFIN ET LUI PRÉSENTER
UN SOUVENIR A SON RETOUR DU CONTINENT.

Le jeudi soir, 10 décembre 1847, une réunion eut lieu dans la salle des concerts, à Liverpool, pour présenter au docteur Coffin un magnifique porte-huilier, qui avait été acheté au moyen d'une souscription parmi ses amis dans toutes les parties du royaume. Toutes les circonstances conspirèrent à rendre la soirée très-agréable. Environ trois

cents personnes des deux sexes prirent le thé ensemble dans la salle, et après le repas, le nombre des assistants s'est élevé jusqu'à quinze cents. Le plaisir, la joie qui rayonnait sur le visage de tout le monde, indiqua suffisamment le vif intérêt que l'on ressentait. A peine le docteur Coffin et son épouse s'étaient présentés à l'entrée de la vaste salle, qu'ils furent accueillis par un éclat d'enthousiasme dont nous n'avions jamais vu d'exemple. Les applaudissements se prolongèrent pendant quelques minutes, et lorsque le silence fut rétabli, la compagnie s'empressa de pourvoir à leurs besoins physiques, et de leur montrer toutes les attentions qui plaisent au cœur. La boisson qui égaye sans enivrer fut servie presque aussitôt, et nous avons rarement vu un aussi grand nombre de personnes assister à un repas avec si peu de bruit et avec tant d'ordre. Immédiatement après le thé, la séance publique commença, et M. le docteur Harle fut nommé président à l'unanimité.

Le président. — Messieurs et mesdames, c'est pour moi un très-grand plaisir que de vous parler ce soir dans des circonstances qui sont également agréables à tout le monde. En premier lieu, je dois féliciter notre ami, le docteur Coffin, à l'occasion de son retour en bonne santé, et je fais des vœux pour qu'il la conserve longtemps. En second lieu, je vous félicite du plaisir qui nous est réservé pour le jour où il recommencera ces leçons que vous avez déjà entendues dans cette salle avec tant d'empressement et de profit pour vous-mêmes et vos familles. J'espère que sa santé raffermie et ses forces redoublées le mettront à même de vous instruire à l'avenir avec encore plus de succès que dans le passé. Il rapporte avec lui du continent une intéressante collection de spécimens anatomiques dont il se servira dans ses leçons pour montrer les effets de diverses maladies. Aucun musée du royaume ne renferme une série plus complète, et je ne doute pas que ses leçons

n'en deviendront que plus utiles et plus intéressantes. La dernière fois que j'ai eu l'honneur de parler dans une réunion publique, c'était à Sheffield, dans une occasion comme la présente, et quelques-uns des journaux m'ont accusé d'avoir prôné mes propres louanges et celles du docteur Coffin, en même temps que je calomniais les médecins ; et M. Wakley, rédacteur de la *Lancette*, me déclare prêt à employer le poivre de Cayenne et la lobélie sans aucune restriction. Il est vrai que je suis prêt à le faire dans toutes les occasions où je pourrai alléger les souffrances de mes semblables. (On applaudit.) Toute la calomnie que j'avais lancée contre les médecins consistait dans l'aveu qu'après dix-neuf ans d'exercice de ma profession, je me trouvais incapable de guérir les malades en suivant la routine des écoles ; tandis qu'après un petit nombre de leçons pratiques chez le docteur Coffin, et l'étude de son *Guide de la santé*, j'ai été mis à même de guérir toutes les maladies qui sont guérissables. En critiquant les membres de la profession médicale, je ne me suis pas servi de paroles aussi injurieuses que celles employées par M. Wakley lui-même, qui a qualifié le collège des chirurgiens d'*égout d'iniquité, rempli de fraude, de mensonges et de fourberies*.

Nous n'avons rien à faire avec les médecins, que d'exposer leurs erreurs ; notre système ne demande pas autre chose ; il avance rapidement et sûrement dans l'estimation de toutes les classes qui sont convaincues de ses mérites. Les pharmaciens de longue date commencent à en avoir peur, et les nouveaux commençants, après avoir monté leurs boutiques avec luxe, trouvent que les pratiques ne fréquentent pas leurs sépulcrés dorés. Plût à Dieu que les débits de genièvre fussent abandonnés également ! Dans ce cas, nous pourrions espérer le retour du temps des patriarches ; la vie serait tellement prolongée, que les journaux ne feraient plus une chose merveilleuse de la mort d'une personne à l'âge de cent deux ou de cent quatre ans.

J'ai trouvé un plaisir bien vif à travailler activement avec la commission qui a présidé à la souscription ouverte pour acheter ce souvenir, et à laquelle ont pris part des personnes de toutes les parties de la Grande-Bretagne. Je suis charmé de voir la réunion si nombreuse ce soir. Je dirai à tout le monde : Achetez le *Guide de la Santé*, adoptez pour vous-mêmes et vos familles le traitement qu'il recommande, et jamais vous ne serez dans le cas d'avoir recours à un médecin de la vieille école. Maintenant je prie le révérend J. Gaskill, de présenter le souvenir au docteur Coffin.

Le rév. J. Gaskill. — Monsieur le président, messieurs et mesdames, il y a des moments où l'on se trouve plus ou moins capable de parler en public. Je vais vous dire comment j'ai fait la connaissance du docteur Coffin. Je ne suis pas médecin avec diplôme. Si vous aviez entendu parler certaines personnes avec qui je me trouvais il y a quelques jours, vous auriez cru le docteur Coffin un des hommes les plus remarquables du monde. Il est venu chez moi l'autre jour un homme qui est portefaix à la compagnie du canal Bridgewater. On m'avait déjà sollicité d'engager le docteur Coffin à donner des leçons publiques à Hulme, et je demandai à cet homme s'il voulait suivre un autre cours. Il me dit qu'il en serait très-content, puisqu'il avait guéri sa femme, et que sa femme avait guéri son enfant en suivant le traitement recommandé dans le *Guide de la Santé*. Voici les détails d'un cas de maladie et de guérison qui est venu à ma connaissance. Un homme était très-malade de la fièvre typhoïde, et il avait été condamné par trois médecins, un desquels lui conseilla de se préparer à la mort, puisqu'il était impossible qu'il survécût. Le pauvre malade, croyant qu'il n'y avait plus d'espoir, avait fait des arrangements pour son enterrement. En cette conjoncture il arriva qu'un disciple du docteur Coffin désirait beaucoup essayer les

mérites du poivre du Cayenne et de la lobélie , et il offrit ses services. Le pauvre homme pensait qu'il ne pouvait que mourir si ces médecines ne lui faisaient pas de bien, et qu'il serait autant de gagné pour lui , sa femme et ses enfants, si le résultat était heureux. On jugea à propos, cependant, de garder le secret sur leurs intentions. Après trois jours, le docteur revint le voir , et lui ayant consulté le poulx, il dit que l'on pouvait espérer son rétablissement. Alors il recommanda un cataplasme de moutarde , et interrogea l'épouse sur les effets des médecines, ce qui amena la découverte du secret. Le médecin se fâcha, et annonça son intention de ne pas répéter sa visite. Le pauvre homme se rétablit et se félicita de s'être si facilement débarrassé du médecin.

J'ai connu encore un autre cas où le père mourut en laissant trois enfants malades de la fièvre. Quelqu'un avait dit à la mère que les enfants pourraient se guérir si l'on suivait le traitement du docteur Coffin. Elle n'ajouta pas grande foi à cette promesse ; mais comme expérience, elle lui permit de soigner un des enfants ; ce résultat était que les deux enfants qui restaient soumis aux soins des médecins moururent, et que le troisième fut guéri et vit encore. Un ouvrier souffrait d'une inflammation à la gorge , et le docteur lui conseilla de se faire arracher deux dents, pour lui permettre de toucher l'endroit malade. M. Kelsall, un des amis du docteur Coffin , promit de le guérir , et il réussit en moins de quinze jours à faire disparaître l'ulcère, et à rétablir la santé du malade. Une femme dont le mari était malade, avait une répugnance si grande pour le traitement du docteur Coffin , qu'elle ne voulait pas permettre d'apporter de ses médicaments chez elle ; de sorte que la personne qui visitait son mari fut obligée de la tromper et de cacher les bouteilles dans les couvertures du lit. (Ici un monsieur dans le milieu de la salle interrompit l'orateur pour lui dire qu'il se trouvait là une per-

sonne qui avait été guérie de la phthisie après avoir été renvoyée comme incurable de l'hôpital du Nord, et que la dame qui avait effectué la guérison était également présente.)

M. Gaskill alors présenta le porte-huilier au docteur Coffin, en exprimant ses regrets qu'on eût trouvé une personne plus digne de servir d'intermédiaire entre les souscripteurs et le docteur.

Voici l'inscription :

« Présenté au docteur Coffin, comme témoignage de leur estime pour ses travaux dans la cause de l'humanité souffrante, et pour saluer son retour du continent, par quelques-uns de ses amis qui ont éprouvé les excellents effets de son système de botanique médicale dans la guérison de la maladie.

» 16 déc. 1847. »

M. le docteur Coffin. — En voyant autour de moi une si nombreuse réunion de mes amis, je sens combien il est doux de revenir au milieu de ceux qui nous aiment et que nous aimons, après avoir passé quelques mois dans un pays étranger, où tout le monde nous est indifférent. La conviction que mes faibles efforts, pour sécher les larmes de ceux qui pleurent et pour faire renaître l'espoir dans l'âme des opprimés, ont inspiré la joie dans les cœurs de bien des personnes qui ne sont pas présentes ce soir, cette conviction, dis-je, vaut mieux que le souvenir magnifique que l'on vient de m'offrir.

Malgré toutes les attaques des médecins, malgré qu'on me traite de charlatan ou de quelque chose de pire, j'ai raison de me sentir fort, non-seulement parce que je jouis d'une santé plus robuste que je n'en ai joui depuis mon arrivée dans le vieux monde, mais aussi parce que je suis entouré d'amis qui m'aiment, et de personnes que j'ai guéries après que les médecins les eurent condamnées comme incurables. Une de ces personnes a fait le voyage

de Yorkshire pour assister à cette soirée. Souvent j'ai éprouvé de forts découragements, mais sachant que je n'avais que la vérité à annoncer et que la vérité doit toujours triompher à la longue, je ne me suis pas laissé vaincre par les obstacles qui ont barré ma route. Je me sentais de la force, et je résolus de m'en servir. Avant-hier j'ai été informé par un monsieur qui demeure à Bath, qu'il avait renoncé à toute la routine des écoles de médecine. Il m'a fait cadeau de son diplôme avec permission d'en faire ce qu'il me plairait. Le voici ; il est signé par Blair, l'éloquent prédicateur ; par Robertson, l'illustre historien, et par le célèbre Munro. Ce médecin, qui a exercé sa profession bien des années, est convaincu que si l'on suivait le traitement du docteur Coffin, ce serait un gain de cinquante mille livres sterling par an au commerce de Bath ; tandis qu'à présent cet argent va dans les poches des médecins. Ce médecin a acheté vingt-quatre exemplaires de mon *Guide de la Santé*, pour faire connaître notre méthode à ses voisins. Il possède des biens à Manchester, et il m'a proposé de faire un hôpital d'un de ses magasins. Il est d'avis qu'il faut tourner notre attention sur les hautes classes de la société ; « car, dit-il, si vous parvenez à guérir un lord, votre succès est assuré. » Quant à moi, je pense que le temps n'est pas éloigné où tout le monde aimera mieux vivre simplement que de mourir à la mode.

Je remercie du fond de mon cœur tous les amis qui ont contribué par leurs efforts et par leurs souscriptions à fournir le beau cadeau que l'on vient de me faire. Je ne savais que la veille de mon départ de Paris, qu'il s'agissait de me rendre cet honneur. C'est M. le docteur Harle qui m'en a fait part, et alors je pensais qu'il était bien temps de me mettre en route. J'espère que mon tour sur le continent portera ses fruits, puisque je pourrai maintenant mieux expliquer mes leçons à l'avenir, à l'aide du grand nombre de spécimens que j'ai pu rapporter. J'ai

quelque chose à vous montrer qui prouve combien il est important que les mères de famille fassent la plus grande attention à la manière dont les bonnes portent les enfants dans les premières années. C'est le squelette d'une femme qui est morte à l'âge de quatre-vingts ans; elle avait une grande difformité de la taille, comme vous pouvez voir où les os sont courbés, et cette difformité est la suite de la négligence ou de l'ignorance de la bonne qui portait l'enfant.

Voici le squelette d'une demoiselle qui s'est tuée à force de se serrer; et en effet elle est morte dans son corset. Vous voyez que les côtes ont été tellement comprimées, qu'elles ne sont plus dans la position naturelle.

Pour faire le contraste avec ce squelette, le docteur Coffin en présenta un autre qu'il avait reçu de Malte. C'est un très-beau spécimen, et la grande différence entre celui-ci et le squelette rendu difforme par l'usage du corset parut produire un grand effet sur les assistants.

Sur le continent, continua le docteur, aussi bien que dans ce pays, de grands maux résultent des méthodes de traitement adoptées par la faculté. Nous avons des femmes assez instruites pour guérir la phthisie, et si par hasard elles se trompent sur la nature du remède à donner, l'erreur n'a pas de suites funestes. Le docteur de Bath, dont je vous ai montré le diplôme, m'a dit que s'il m'avait connu il y a vingt ans, il aurait pu prévenir bien des souffrances et une perte immense en argent. Je ne puis m'asseoir sans exprimer ma conviction que les remerciements de cette réunion sont dus au docteur Harle pour la noble conduite qu'il a tenue. Lorsqu'il est venu d'abord, il nous était non-seulement inconnu, mais il nous était hostile. Cependant il était sincère dans ses opinions, et il n'eut pas plus tôt acquis la conviction de ses erreurs, qu'il y renonça. Il a fait beaucoup de bien depuis qu'il a quitté la vieille école, et il a toujours agi avec conséquence.

Le docteur s'assit au milieu des applaudissements des assistants, et sa proposition fut adoptée à l'unanimité.

Le docteur Harle. — Puisque je n'ai fait que mon devoir en cédant à mes convictions, je ne vois pas comment je mérite l'honneur que l'on a bien voulu me faire. Qu'ai-je fait? J'ai vu la manière dont le docteur Coffin traitait les maladies, et j'ai été convaincu de son excellence. Voilà tout. Je ne regrette pas le moins du monde d'avoir quitté la vieille école. Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai consulté que ma conscience.

Le docteur Coffin exprima sa profonde reconnaissance envers ses amis, qui lui avaient offert un témoignage si généreux de leur estime, et qui lui avaient fait un accueil si cordial à son retour du continent.

M. Luc Seddon expliqua la manière dont ses préjugés contre le docteur Coffin avaient été vaincus, et puis il donna les détails de plusieurs cas de maladies où la lobélie avait produit d'heureux effets.

M. Kellet, de Preston, se présenta à l'assemblée et prit la parole : Monsieur le président, messieurs et mesdames, je ne suis pas en état de faire un discours tel que je voudrais, puisque je n'ai pas eu le temps pour me préparer. J'ai été élevé dans la profession de la médecine, et je puis dire que je n'ai jamais trouvé la moindre satisfaction en suivant la routine des écoles. J'ai vu bien des choses et j'ai voyagé dans plusieurs pays étrangers. Je suis resté quelque temps parmi les Choctaws, les Chippeways et d'autres tribus des Indiens de l'Amérique du Nord. J'ai visité les villes du Mexique et j'ai parcouru le Texas. Dans ces pays, la lobélie, le poivre de Cayenne, sont indigènes, et les habitants s'en servent abondamment sans en souffrir ; souvent ils mangent la lobélie sans être empoisonnés. Nous avons introduit le système botanique à Preston ; il fait des progrès satisfaisants.

M. Ellis, d'Halifax, dit qu'il avait souffert beaucoup

d'une maladie et avait cherché du soulagement de tous les côtés. Il s'était servi des pilules de Frampton, de Parr et de bien d'autres. J'ai assez de boîtes à pilules, dit M. Ellis, pour remplir un chapeau, mais toutes les pilules qu'elles contenaient ne m'ont fait aucun bien. M. le docteur Coffin me dit un jour qu'il savait me guérir ; je n'ajoutais pas foi à cette belle promesse, mais je consentis à faire l'essai de ses médecines. Le docteur m'envoya deux bouteilles ; et quoiqu'elles ne parussent me faire aucun bien, j'en achetai d'autres, et, grâce à ma persévérance, me voilà guéri. Avant cet heureux résultat je ne dormais pas bien, et je faisais des rêves désagréables ; à présent je dors d'un sommeil profond ; j'ai bon appétit et je travaille bien. Si les médecins consentaient à brûler leurs livres, ils trouveraient des instructions beaucoup plus utiles dans le *Guide de la Santé*. J'ai très-peu de confiance dans les médecins, et à mon avis le système botanique nous met à même de nous en passer.

Le président adressa quelques paroles à la société pour recommander l'étude de la méthode botanique, qui leur enseignerait à guérir des malades aussi bien que le peuvent les médecins qui exercent leur profession depuis vingt ans.

CORRESPONDANCE.

AU DOCTEUR COFFIN.

Mon cher monsieur, je pense que c'est un devoir pour moi de faire connaître la guérison merveilleuse que votre traitement opéra dans ma personne. Depuis dix-sept ans je souffrais d'un asthme aggravé en m'exposant souvent à de très-grands changements de température. Il est vraiment étonnant que je sois encore en vie. Pendant un

accès très-grave qui me priva entièrement de sommeil, je ne pouvais plus me coucher dans le lit, ma famille était au désespoir, et moi dégoûté de la vie ; — un bon voisin qui prenait votre médecine, m'en donna deux doses. Le lendemain matin, je me trouvai mieux et je me déterminai aussitôt à m'adresser à vous. Je le fis, et ma guérison fut opérée sur-le-champ.

» Agréez mes salutations respectueuses.

THOMAS BENNET,

N° 7, Junction-street, Ardwick, Manchester.

AU DOCTEUR COFFIN.

Mon cher monsieur, il est de mon devoir envers vous et envers mes semblables de faire connaître les circonstances de ma guérison, et je vous prie de les rendre publiques. Depuis neuf ans je souffrais d'une mauvaise digestion qui amena la phthisie. Pendant ma maladie je fus soigné par cinq médecins, sans en tirer le moindre avantage. Dans le printemps de l'année 1843, je fus saisi d'un fort enrrouement et d'une toux pénible, accompagnés de l'expectoration de matière purulente, et cet état subsista assez longtemps. Je me remis un peu ; mais à l'automne, tous les symptômes se présentèrent de nouveau et avec plus de violence que jamais. Dès ce temps je crachai du sang, et après avoir parlé un peu, je ressentais des douleurs les plus vives. Cet état dura la plus grande partie de l'hiver. Au printemps de 1844, je me trouvai encore plus malade, et on me conseilla d'aller prendre des bains de mer, ce qui, disait-on, devait me tuer ou me guérir, puisque je ne voulais plus prendre de médecine. J'allai à Southport et à Liverpool, mais je n'y trouvai point de soulagement. Je revins chez moi encore plus malade qu'à mon départ, et

je me trouvai dans la nécessité d'appeler un médecin, qui me proposa de mettre des vésicatoires sur la poitrine. Je n'en voulais point, parce que l'on m'avait mis des cataplasmes de moutarde au commencement de ma maladie. J'avais suivi son traitement pendant quelques semaines sans en tirer le moindre avantage, lorsque je me déterminai encore à aller prendre des bains de mer. Avant de partir, j'entendis parler de vous. Mon père désirait vivement que je vous consultasse. En conséquence, j'allai à Leeds au mois de juin 1844, sans espérer le moins du monde le rétablissement de ma santé; cependant peu de temps après je recouvrai la santé, ce que je n'avais pu faire avec le traitement des médecins. A présent je suis on ne peut mieux portante, et de ce bienfait je vous dois une reconnaissance éternelle.

Agréez, etc.

JANE CLOUGH,

Newton Moor, near Hyde.

AU DOCTEUR COFFIN.

Halifax, 29 janvier 1847.

Monsieur, je sais que vous cherchez des faits qui prouvent l'innocuité de la *lobelia inflata*, c'est pourquoi je prends la liberté de vous adresser cette lettre pour vous communiquer des faits qui me sont personnels. J'ai fait prendre comme émétique une once et demie de la lobélie dans l'espace de trois heures à un jeune homme de cette ville. Le lendemain matin, il commença à prendre une tisane d'herbes amères, et par suite de ce traitement il a acquis deux livres douze onces de poids dans une quinzaine.

La seconde observation a été faite dans la personne de

ma fille, âgée de trois mois, à qui j'ai administré deux cuillerées de la teinture de lobélie. Lorsqu'elle eut fini de vomir, je la mis au lit avec une bouteille d'eau chaude contre ses pieds, et en même temps lui faisant boire une tisane de pouliot comme sudorifique. Dans deux jours elle fut parfaitement bien portante. A présent elle a treize mois, et elle a fait douze dents sans en souffrir. Je lui ai donné du poivre de Cayenne depuis l'âge de six semaines.

Votre dévoué,

GEORGE KITSON.

AU DOCTEUR COFFIN.

Monsieur, ayant eu le plaisir d'assister à vos leçons de botanique médicale, à Halifax, j'ai mis en pratique avec un grand succès les principes que vous avez posés, et que je ne manquerai pas de faire à l'avenir, puisque mon expérience me prouve que moins je m'écarte de votre théorie, plus je suis sûr de réussir. Je vous prie de publier dans votre *Guide* les observations qui suivent :

John Taylor, de Holly-Hill, souffrait depuis trois semaines d'une diarrhée ; je lui ordonnai de boire, à de courts intervalles, une tisane de feuilles de framboisier, de lierre terrestre, d'aigremoine, de trèfle d'eau, de centaurée et de tormentille. Le lendemain je l'ai trouvé tout à fait guéri. Peu de temps après, son frère fut attaqué d'un violent accès de fièvre et d'érysipèle au visage. Je lui ordonnai une forte infusion de lin cathartique et de séné pour tenir le ventre libre, et, comme boisson, une tisane de gratiole officinale ; puis de mettre un cataplasme composé de lierre terrestre, de millefeuille et de saindoux. Il suivit ce traitement pendant deux jours, et fut tout à fait guéri. Il serait bien ingrat de notre part de ne pas vous remer-

cier des bienfaits que vos instructions nous ont procurés.

Votre dévoué,

WM. GLEDHILL.

Halifax, 17 mars 1847.

AU DOCTEUR COFFIN.

Yeadon, près Leeds, 23 mars 1847.

Mon cher monsieur, je vous envoie quelques exemples de guérison qui peuvent profiter à d'autres qui souffrent de la même manière, et vous êtes libre d'en faire l'usage qu'il vous plaira.

Un de mes enfants avait la coqueluche et avait été soigné par un médecin pendant neuf semaines ; à la fin le médecin me dit qu'il ne pouvait rien faire de plus pour le soulager. Ayant acheté votre *Guide de la Santé*, je me servis des remèdes que vous y recommandez, et l'enfant fut guéri. Presque immédiatement un de mes frères, qui était bien malade de l'hydropisie, se mit sous le traitement d'un médecin de Otley ; et lorsque j'allai le voir, je le trouvai à peu près mort, son corps étant gonflé presque à crever. Je lui fis prendre les médecines recommandées dans votre livre, et dans une quinzaine il se portait bien mieux.

Votre dévoué,

JAMES GAYTHORP.

La lettre suivante a été envoyée au docteur Coffin par son ami M. Noble, de Brighthouse, près Halifax :

Cleckheaton, 30 mars 1847.

Mon cher ami, il est de mon devoir envers le public et envers vous-même de reconnaître la guérison extraordinaire opérée dans la personne de ma fille Anne. Depuis six

mois elle souffrait d'une hydropisie générale, qui empirait toujours malgré tout ce que put faire un des premiers médecins du pays. Lorsqu'il renonça à tout espoir de la guérir, son corps était enflé prodigieusement; ses jambes et ses pieds étaient tellement augmentés en volume qu'elle ne pouvait même mettre les bas de sa mère. En nous disant qu'il ne pouvait plus rien, le médecin nous recommanda d'essayer tout remède qui présentait quelques chances de lui faire du bien. Ayant entendu dire que vous exerciez la médecine d'après la méthode du docteur Coffin, je me décidai à vous consulter. Votre réponse était qu'elle pourrait bien se remettre en suivant les conseils et le traitement que vous jugiez nécessaires. D'après vos ordres, je lui préparai une tisane composée de centaurée, de trèfle d'eau, d'écorce d'épine-vinette, de grateron, d'aigremoine, de feuilles de framboisier, de grains de genièvre, de racine de pissenlit, de feuilles de fraisier, et de gingembre en poudre; de cette tisane, elle prit cinq doses par jour, et à la fin de la première semaine je lui donnai un émétique de lobélie et un bain de vapeur; la semaine suivante, deux émétiques et deux bains, et puis trois émétiques et trois bains.

Pendant ce traitement elle eut deux ou trois rechutes, et alors nous lui donnâmes le diurétique indiqué dans le *Guide de la Santé*. Au moment où je vous écris, le gonflement a disparu; elle paraît tout à fait guérie et vaque aux soins du ménage. Je vous prie d'agréer mes remerciements pour ce grand service, et j'espère que vous continuerez longtemps à soulager les maux de vos frères avec le même succès.

Votre très-humble serviteur ,

JOHN SLATER.

AU DOCTEUR COFFIN.

Northwich, 20 juin 1847.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire part de ce cas de fièvre que j'ai eu l'occasion d'observer, et dont l'heureux dénouement doit faire beaucoup pour convaincre toute personne dégagée de préjugés que votre système est basé sur les vrais principes.

Un jeune homme, nommé James Southern, retourna de Liverpool chez ses parents le 18 juin. Il était très-malade, et l'on me fit venir dans l'après-midi du même jour. Je le trouvais très-fiévreux et le pouls très-rapide ; il respirait à peine, et il avait grande soif ; son visage était très-haut de couleur et ses yeux étaient rouges.

Je lui ordonnai de prendre une cuillerée toutes les heures d'une tisane composée d'une poignée de chacune de ces herbes : verveine, centauree, grateron, feuilles de framboisier et queue de cheval, qu'on devait faire bouillir dans un litre d'eau, en y ajoutant une once de poivre de Cayenne, et en même temps de mettre une brique chaude à ses pieds et deux autres à ses côtés.

Une heure et demie après ma visite, il était tout en nage ; son pouls avait diminué beaucoup, et le lendemain la fièvre avait entièrement disparu. Le dimanche suivant il quitta sa chambre pour la première fois, et quelques jours après il fut entièrement rétabli.

J'espère que cette guérison si remarquable servira à augmenter la confiance du public dans le système dont vous êtes l'auteur.

Votre dévoué,

WILLIAM DIGNUM.

AU DOCTEUR COFFIN.

North William street, Perth, 26 juin 1846.

Monsieur, — étant fort enrhumé dimanche dernier, j'allai chercher de la millefeuille, dont je fis bouillir une poignée dans un demi-litre d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'un tiers; puis je le passai au tamis, en y ajoutant de la mélasse et une demi-cuillerée à café de poivre de Cayenne. Je le bus le plus chaud qu'il me fut possible, suivant vos instructions. Je me couchai ensuite, et je plaçai à mes pieds une grande bouteille pleine d'eau chaude et enveloppée dans une serviette mouillée avec du vinaigre. Inutile de dire que je me trouvais tout en nage le matin à mon réveil; mon rhume était guéri, et je me porte à merveille depuis.

Un de mes voisins aussi, qui a acheté un de vos livres, a essayé la millefeuille; il a fait sa tisane bien plus forte que la mienne, et il m'assure qu'il ne tousse plus depuis, quoiqu'il souffrît d'une toux invétérée auparavant.

Un autre voisin craignait de tomber malade de la poitrine. Je lui ai prêté mon livre pendant une semaine; je n'ai pas encore de ses nouvelles, ainsi je ne sais pas quel en est le résultat.

Je n'ai essayé que deux des herbes dont vous parlez dans votre livre, le pissenlit et la millefeuille¹, et toutes les deux ont produit l'effet désiré. Vu la grande difficulté de faire triompher la vérité lorsqu'il y a un puissant parti intéressé à maintenir l'erreur, je crois qu'il est du devoir de toute personne qui profite de vos instructions de vous en faire part, afin que vous puissiez vous servir de son témoignage dans la lutte que vous avez à soutenir.

Votre dévoué,

W. WILSON.

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL BOTANIQUE.

Sheffield, 12 juillet 1847.

Mon cher monsieur, — j'ai grand plaisir à vous faire savoir que notre Société Botanique est dans une position très-prospère. Les préjugés commencent à céder ; les yeux du public s'ouvrent, et on se réveille de sa léthargie pour s'occuper des dangers de sa position. Les ouvriers voient bien que les médecins leur arrachent une trop grande partie de l'argent qu'ils gagnent si péniblement ; et encore les préparations minérales et l'usage de la lancette sont très-nuisibles à la santé. Combien de parents pleurent la mort prématurée de leurs enfants , qui sont précipités dans la tombe par les remèdes destructeurs employés dans le traitement recommandé dans les écoles !

La ville de Sheffield est en ce moment dans une grande exaltation ; des milliers de personnes vont toutes les semaines entendre les leçons du docteur Coffin , dans lesquelles il expose les erreurs des médecins. Nous vous conseillons de persévérer dans la bonne œuvre que vous avez entreprise, et de faire tous vos efforts pour la destruction du monopole médical, et pour l'introduction d'un système de médecine qui mettra tout homme à même de se guérir lui-même.

Le docteur Coffin fait beaucoup de bien dans la ville ; il a plus de trois cents malades , et il donne des consultations et des médecines gratis à tous ceux qui n'ont pas de quoi payer. Un grand nombre de personnes renvoyées des hôpitaux comme incurables ont été soulagées par son traitement, et je ne doute pas que la guérison de quelques-unes sera opérée avant la fin de son cours.

Votre dévoué,

JOSEPH NADEN, Sec. de la Soc. Bot.

AU DOCTEUR COFFIN.

Lees, près Oldham, 13 août 1847.

Mon cher docteur, — je vous prie de vouloir bien publier dans votre journal le récit d'un cas de fièvre qui a été traité par William Kershaw, membre de notre Société. Madame Kershaw, sa femme, tomba malade tout à coup, et perdit presque aussitôt l'usage des sens. Les voisins pensaient qu'elle allait mourir. M. Kershaw, d'après les directions données dans le *Guide de la Santé*, lui donna un émétique de lobélie, de valériane et de poivre de Cayenne, fit placer à ses côtés et à ses pieds des bouteilles pleines d'eau chaude et enveloppées de serviettes mouillées avec du vinaigre, en lui donnant à boire une tisane de feuilles de framboisier et de pouliot. Ensuite il lui prépara une autre tisane en prenant une demi-once de centaurée, grateron, écorce d'épine-vinette, feuilles de framboisier et lierre terrestre, qu'il fit bouillir dans un litre d'eau, et y ajouta une grande cuillerée de poivre de Cayenne. Elle en prit un petit verre quatre fois par jour; quatre jours après elle était à même de s'occuper de son ménage et fut entièrement guérie avant la fin de la semaine.

Je fais des vœux pour votre succès.

Votre dévoué,

JOHN WILD, Sec.

LA PHTHISIE GUÉRIE.

AU DOCTEUR COFFIN.

Mon cher docteur, — je vous écris pour vous féliciter de votre succès dans la pratique de la botanique médicale. J'ai été guéri de la phthisie par votre méthode, et je crois que les détails de ma guérison ne seront pas sans intérêt

pour le public. Dans l'automne de 1845¹, j'attrapai un vilain rhume, qui était accompagné d'une toux violente. Au printemps, à l'approche de la belle saison, ma toux devint moins pénible, quoique je continuasse d'expectorer beaucoup de matières visqueuses. Au commencement, mon état s'empirait, et je fus obligé de garder le lit. Après un traitement assez long, mon cas paraissait désespéré. Je crachais du sang mêlé avec du pus ; je transpirais beaucoup ; j'avais de grandes douleurs aux genoux et aux jambes, et ces symptômes firent croire au médecin, à mes parents et à moi-même, que c'en était fait de moi. A peu près à cette époque, j'entendis parler de vos grands succès, et j'espérais participer aux bienfaits que vous répandiez autour de vous. Je vous écrivis une description de ma maladie, et demandai votre secours. Vous m'avez envoyé une bouteille de médecine et une boîte de pilules, et des instructions quant au traitement qu'il fallait suivre. En me conformant strictement à vos ordres, je me trouvai rétabli en quelques semaines, et en état de vaquer à mes affaires. Ce fut une grande surprise pour tout le monde. Je vous prie, monsieur, d'agréer l'expression de ma profonde reconnaissance et de mes vœux que vous puissiez longtemps jouir du bonheur de soulager les souffrances de vos semblables.

Votre dévoué,

JAMES HOWS SHEPHERD.

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL BOTANIQUE.

Portwood, Stockport, 14 octobre 1847.

Mon cher monsieur, — avant la visite du docteur Coffin à Sheffield, je ne savais rien du traitement des maladies avec des herbes ; mais depuis ce temps, m'étant pro-

curé le *Guide de la Santé*, j'ai eu plusieurs occasions d'observer l'efficacité de son système.

Je fus appelé, il y a quelques mois, par les parents d'un jeune homme qui était très-malade, et craignait d'avoir la fièvre. Je lui donnai un stimulant pour favoriser la transpiration. Le lendemain il fut couvert d'une éruption que je reconnus aussitôt pour la petite-vérole. J'ordonnai le traitement recommandé dans le *Guide de la Santé*, et en quinze jours le malade était parfaitement rétabli, sans qu'il lui restât la moindre marque de sa maladie.

Une jeune femme est venue chez moi il y a quelques semaines ; elle était toute couverte d'une éruption rouge. Je lui ordonnai une infusion d'herbes sudorifiques. Le lendemain j'appris que la médecine avait produit l'effet voulu, et qu'elle était très-malade. Je lui ordonnai aussitôt un bain de vapeur, et en même temps de boire abondamment de la tisane de pouliot. Une transpiration considérable s'ensuivit, et dans quatre heures elle prit sa place à table pour dîner. L'éruption disparut, et elle jouit de la meilleure santé du monde.

Une femme mariée vint me voir en se plaignant de douleurs au dos ; elle trouva un soulagement presque immédiat en prenant une demi-tasse de tisane de tanaïsie trois fois par jour.

J'ai connu plusieurs cas où la teinture de lobélie a été employée avec succès, tant chez les enfants que chez les adultes.

Votre dévoué, W. C.

P. S. J'ai l'honneur de connaître plusieurs des membres de la Société Botanique de cette ville ; ces messieurs s'occupent avec ardeur de soulager les souffrances des affligés, et de répandre la connaissance des remèdes indiqués par le docteur Coffin dans son *Guide de la Santé*.

AU DOCTEUR COFFIN.

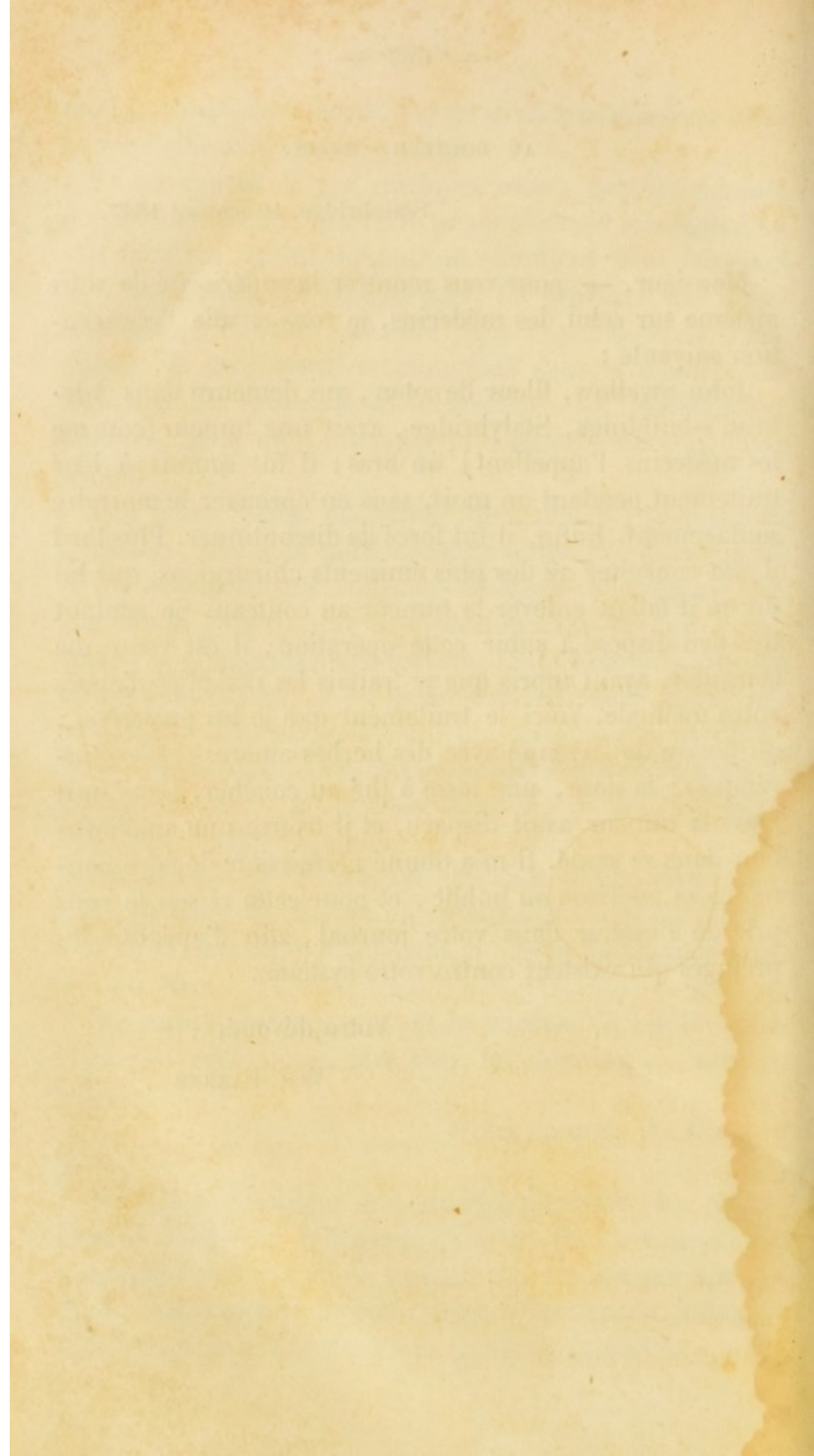
Stalybridge, 10 octobre 1847.

Monsieur, — pour vous montrer la supériorité de votre système sur celui des médecins, je vous envoie l'observation suivante :

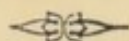
John Swallow, fileur de coton, qui demeure dans Adsheds-buildings, Stalybridge, avait une tumeur (comme les médecins l'appellent) au bras; il fut soumis à leur traitement pendant un mois, sans en éprouver le moindre soulagement. Enfin, il fut forcé de discontinuer. Plus tard il alla consulter un des plus éminents chirurgiens, qui lui dit qu'il fallait enlever la tumeur au couteau. Se sentant très-peu disposé à subir cette opération, il est venu me consulter, ayant appris que je traitais les maladies d'après votre méthode. Voici le traitement que je lui prescrivis : du poivre de Cayenne avec des herbes amères et des diurétiques; la dose, une tasse à thé au coucher. Dans huit jours la tumeur avait disparu, et il trouva une amélioration dans sa santé. Il m'a donné permission de faire connaître sa guérison au public, et pour cette raison je vous prie de l'insérer dans votre journal, afin d'anéantir les préjugés qui existent contre votre système.

Votre dévoué,

WM. FARRAR.



ADDENDA.



Nous ajoutons ici quelques médicaments très-employés en Amérique, et qui sont excellents dans les cas pour lesquels ils sont recommandés.

POUDRE COMPOSÉE.

Cette poudre est très-utile dans les commencements de maladies, surtout pour les douleurs à l'estomac, le relâchement du ventre, les affections rhumatismales; elle favorise la transpiration et enlève toutes les obstructions causées par des rhumes. On doit la prendre toujours avec l'émétique de lobélie. Ordinairement nous l'importons directement de l'Amérique; mais on peut en faire de la manière suivante : Prenez de baies de cirier, cent vingt grammes; de gingembre, soixante grammes; de pin de Canada, trente grammes; clous de girofle et poivre de Cayenne, de chaque huit grammes; réduisez-le en poudre. La dose ordinaire est d'une cuillerée à café dans une tasse d'eau chaude bien sucrée.

POUDRE AMÈRE ET STOMACHIQUE.

Cette poudre est destinée à corriger l'état vicieux de la bile et à donner de l'appétit. Elle est très-efficace contre la flatulence et donne du ton à l'estomac affaibli par la maladie ou par la vieillesse. Voici comme on la prépare : Prenez d'écorce de peuplier blanc, trente grammes ; de galane, soixante grammes ; de baies de cirier, soixante grammes ; de gingembre, trente grammes ; de poivre de Cayenne, une cuillerée à café ; de clous de girofle, une demi-cuillerée ; réduisez-les tous en poudre et mêlez-les bien. La dose est d'une cuillerée à café dans une tasse d'eau chaude avec du sucre.

PIN DE CANADA.

C'est une excellente médecine pour fortifier le dos et les reins. Une tisane de cette écorce est employée depuis longtemps et avec succès dans les pays où on est exposé à des maladies bilieuses. Cette écorce est un excellent astringent.

BAIES DE CIRIER, MYRICA CERIFERA.

Ce remède est excellent pour les ulcères de la bouche, et pour tout dérangement de l'estomac et du ventre. Une forte tisane de ces baies enlève la matière qui adhère à la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins, et donne de l'appétit. Employée simultanément avec l'émétique de lobélie, cette tisane guérit promptement les ulcères.

GALANE, BALMONIE OU CHELONE GLABRA.

La galane est un amer du premier rang, pour corriger

les sécrétions morbides de la bile , pour stimuler l'action du foie, et pour donner de l'appétit. Une tisane de cette plante peut être employée toute seule pour rétablir les fonctions des organes digestifs.

EXTRAIT DE NOIX HUILEUSE , JUGLANS CYNERIA.

Cette préparation est un purgatif doux et stimulant ; elle ne produit aucune douleur, ni irritation, ni dérangement dans les intestins. Elle est excellente contre les vers chez les enfants, et peut être administrée en sirop.

N. B. Les briques chaudes, dont on recommande l'emploi en plusieurs circonstances , peuvent être remplacées par des bouteilles remplies d'eau chaude.

FIN DES ADDENDA.

